

Le Robinson suisse...

| Wyss, Johann Rudolf (1782-1830). Le Robinson suisse.... 1860.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

S

LE
ROBINSON SUISSE

4184

Y²

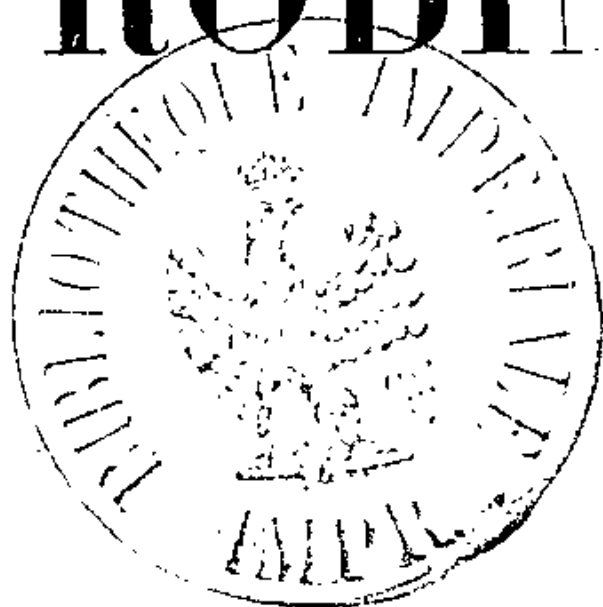
74 501



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



LE
ROBINSON SUISSE



PAR WYSS

TRADUCTION NOUVELLE

ILLUSTRÉE PAR HADAMARD



PARIS
J. VERMOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

8^r des Maisons HIVERT & DESSERTS

55, QUAI DES AUGUSTINS, PASSAGE DES PANORAMAS, 58

1860

74621

LE ROBINSON SUISSE

CHAPITRE PREMIER

La tempête, qui durait depuis six jours déjà, au lieu de se calmer le septième, sembla redoubler de fureur. Écartés de notre route, entraînés vers le sud-sud-est, personne de nous ne pouvait dire où nous étions. Notre malheureux équipage était tombé dans l'abattement ; plus de manœuvre, plus de lutte contre les flots, et, du reste, que faire avec un navire sans mâts et déjà ouvert en plusieurs endroits ? Maintenant les matelots ont cessé de jurer ; ils prient avec ferveur, ils recommandent leur âme à Dieu, tout en pensant au moyen de sauver leur vie. Ma famille et moi nous restions dans la cabine que nous avions louée en partant : « Enfants, dis-je alors à nos quatre fils, qui, pleins d'épouvante, se serraient autour de moi, Dieu peut nous sauver, s'il le veut ; soyons soumis à sa volonté ; si nous devons périr, le ciel sera à tous notre rendez-vous. »

Ma femme essuya les larmes qui tombaient de ses yeux et se calma à mon exemple. Au fond de l'âme, j'éprouvais une affreuse douleur et de terribles craintes sur le sort qui nous menaçait. Tous ensemble nous invoquâmes le secours de Dieu : les enfants, eux aussi, savent prier à leur manière.

Fritz, mon fils aîné, priait à haute voix, et, s'oubliant lui-même, il priait pour son père, sa mère et ses frères. A la vue de ma femme, de mes enfants prosternés, je me dis que le ciel, sans doute, se laisserait fléchir et nous viendrait en aide.

Tout à coup, à travers le bruit des vagues, nous entendons un des matelots crier : « Terre ! terre ! » En même temps notre navire frappe sur un rocher et s'entr'ouvre avec un horrible craquement. Le capitaine ordonne de mettre les chaloupes à la mer ; je monte sur le tillac. Déjà, de toutes parts, les passagers s'élancent, par-dessus les bastingages, dans les chaloupes de sauvetage. Un matelot coupe la corde qui attachait la dernière de ces chaloupes au navire. Je le prie de recevoir ma femme et mes enfants. Au milieu du mugissement de la tempête mes supplications furent vaines : il ne les entendit pas ou ne voulut pas les entendre, et disparut bientôt.

Pour ma consolation, je vis que l'eau, entrée déjà par plusieurs endroits, ne pourrait point s'élever jusqu'à la chambre où était ma famille, et vers le sud, malgré la brume et la pluie, je découvris une côte à l'aspect sauvage ; mais enfin c'était la terre... c'était l'espérance !

Quoique profondément affligé, j'affectai, en rejoignant mes enfants, un air calme et serein. « Prenez courage, leur dis-je ; nous pouvons encore être sauvés. Le navire, serré entre des écueils, reste immobile, il est vrai, mais au moins nous y sommes en sûreté ; l'eau ne montera pas

jusqu'à nous ; si demain le vent et la mer s'apaisent, nous gagnerons le rivage, qui est peu éloigné. »

Ces paroles tranquillisèrent nos pauvres enfants, habitués à toujours croire sans examen ce que leur père leur disait. Pour ma femme, elle comprit les inquiétudes que j'éprouvais. Mais sa résignation vraiment chrétienne ne se démentit pas. « Prenons quelque nourriture, me dit-elle : l'âme se ressentira du soulagement donné au corps ; la nuit qui approche peut être une nuit bien affreuse. Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Le soir vint ; la tempête continua ; de tous côtés, le navire était battu par les vagues, nous vîmes bien qu'aucune des chaloupes ne pourrait échapper à la tourmente.

« Papa, s'écria le plus jeune de mes enfants, âgé de six ans, le bon Dieu se décidera-t-il bientôt à nous secourir ?

— Tais-toi, répondit son frère aîné. Est-ce à nous de prescrire quelque chose à Dieu ? Attendons son secours avec patience et humilité. »

Ma femme nous prépara à souper ; nos enfants mangèrent avec plus d'appétit que nous ; ensuite, s'étant jetés sur leur lit, ils s'endormirent profondément. Fritz seul, qui comprenait mieux que ses frères la gravité du danger, voulut veiller avec nous une partie de la nuit.

« Mon père, me dit-il, n'aurions-nous pas ici de quoi faire des espèces de corsets natatoires pour mes frères et ma mère, avec des vessies, des morceaux de liège ou des bouteilles vides ? Quant à nous, il nous sera facile de nous sauver à la nage, à force de bras.

— La pensée est bonne, lui répliquai-je ; je vais m'occuper de la mettre à exécution afin d'être, cette nuit, prêts à parer à tout événement. »

Nous trouvâmes dans notre chambre des petits barils et des boîtes de fer-blanc qui nous avaient servi à emporter

des provisions de voyage; nous les liâmes deux à deux avec des mouchoirs et les attachâmes solidement sous les bras de nos enfants; ma femme fit la même chose pour elle; nous mîmes dans nos poches des couteaux, des briquets, de la ficelle, tout ce qu'elles purent contenir enfin, et nous attendîmes patiemment le retour du jour, espérant, en cas que le navire achevât de se briser pendant la nuit, arriver à terre moitié en nageant, moitié poussés par la vague.

Je dis à Fritz, qui était accablé de fatigue, de dormir; ma femme et moi nous veillâmes. Cette nuit fut pour nous la plus horrible des nuits. Que d'alarmes, de craintes, de terreurs à chaque bruit des flots, sur le bâtiment à demi brisé! mais aussi que de ferventes prières adressées à Dieu avec la plus entière confiance! Le matin nous montra un ciel pur, un soleil brillant; plus de vent furieux, une mer calme et unie. Réjoui par cette vue, j'appelai ma femme et mes enfants sur le pont, où je m'étais rendu le premier. Mes fils furent fort surpris de ne plus voir un seul matelot. « Où sont nos gens? me demandèrent-ils. Sans eux, comment continuer notre voyage?

— Chers enfants, leur répliquai-je, ceux en qui nous avions tant de confiance nous ont trahis; mais, si nous espérons fermement en Dieu, il ne nous abandonnera pas au milieu du danger. Maintenant, à l'œuvre! point de temps à perdre! Voyons comment nous quitterons la carcasse du navire, et comment nous gagnerons la terre, qui n'est pas loin de nous.

— Jetons-nous à l'eau, dit Fritz, et nageons pendant que la mer est calme. Je me charge de conduire ma mère; vous pousserez mes deux frères, et Ernest est assez fort pour nous suivre à l'aide de ces deux barils. »

Ernest, un peu lourd de son naturel, n'accepta pas

cette proposition, et dit qu'il valait mieux construire un radeau sur lequel on se sauverait tous ensemble.

« Je serais de ton avis, dis-je à Ernest ; mais construire un radeau est chose longue et difficile ; et puis, comment le diriger ? Visitons d'abord l'intérieur du navire ; que chacun de nous songe à se munir des objets qui nous doivent être de la plus grande utilité. » Aussitôt ils parcoururent le bâtiment, tandis que moi je me rendis à la cambuse, lieu où l'on garde les vivres et l'eau fraîche. Il me fallait penser à nourrir toute ma famille. Ma femme et Fritz allèrent voir la volaille et les animaux domestiques, qui, oubliés au fort de la tempête, n'avaient plus de nourriture.

Fritz visita ensuite la chambre des munitions ; Ernest, la cabine des charpentiers ; Jack, celle du capitaine. Au moment où Jack ouvrit la porte de cette dernière cabine, deux chiens en sortirent ; et, dans leur joie de recouvrer la liberté, en s'élançant ils renversèrent l'enfant, qui, d'abord effrayé, se remit bientôt et put se rendre facilement maître des deux animaux, devenus, du reste, fort dociles par la faim. Les ayant pris chacun par une oreille, il les fit monter sur le pont, où je me trouvais moi-même alors ; Fritz nous rejoignit bientôt, portant deux fusils de chasse, du plomb et de la poudre. Ernest avait son chapeau rempli de clous et tenait dans ses mains une hache, un marteau, des tenailles, un ciseau, des vrilles. Le petit François lui-même n'avait pas voulu revenir sans rien. Il nous présenta une boîte pleine, disait-il, de jolis crochets. Ses frères voulaient rire de la trouvaille. Je leur imposai silence, et leur expliquai que ces crochets étaient de bons hameçons qui pourraient nous être plus utiles que tout le reste. Cependant je louai Fritz et Ernest.

« Pour moi, dit ma femme, je vous apporte d'excel-

lentes nouvelles : apprenez que dans le navire se trouvent une vache, un âne, deux chèvres, sept moutons et une truie pleine, à laquelle j'ai donné à manger et à boire : nous les sauverons, je l'espère.

— Vous méritez tous des louanges, dis-je à nos enfants, à l'exception de Jack, qui nous amène deux mangeurs de plus.

— Mais, papa, fit Jack, quand nous serons débarqués, mes chiens nous serviront pour aller à la chasse.

— Oui ! précisément, voilà le difficile... débarquer !... Espères-tu gagner le rivage sur le dos de tes chiens ?

— Ah ! répliqua l'enfant d'un ton triste et chagrin, si j'avais des cuves comme celle dont j'ai vu ma mère se servir, je me chargerais bien de vous mener au rivage. J'ai souvent navigué de la sorte sur les étangs de mon parrain. »

Ces paroles furent pour moi une inspiration subite.

« Bravo, Jack ! m'écriai-je transporté de joie : ton conseil est bon. En avant les scies, les marteaux, les vrilles, les clous ! à l'œuvre ! »

Et, disant cela, j'emmène tout mon monde à fond de cale, où je me rappelai d'avoir vu des tonneaux vides. Les tonneaux nageaient à la surface de l'eau, entrée là par plusieurs fentes. Sans trop de peine, ma femme et moi nous les transportâmes sur le premier plancher, qui était presque au niveau de la mer. Ces tonneaux, en bois de chêne, forts, solides, garnis de cercles de fer, convenaient à mon but. Je les sciai en deux, et, après un long travail, j'eus huit cuves d'environ huit pieds de diamètre sur quatre de hauteur ; je les attachai l'une à côté de l'autre sur une longue planche, au moyen de grosses chevilles. Ensuite, je les garnis, de chaque côté, d'une autre planche ; ces deux planches, qui se joignaient par devant

et par derrière, formaient ainsi la proue et la poupe d'une sorte de bateau. Il s'agissait maintenant de le lancer à la mer ; mais il était si lourd, que, malgré tous mes efforts, je ne pus seulement le remuer. Comment faire ? Par bonheur, Fritz avait vu un cric dans une des chambres ; il courut le chercher. A l'aide de cet instrument et d'un rouleau que je mis sous la planche formant le fond, mon bateau fut bientôt à flot. Jack trouva que je manœuvrais très-lentement mon cric. Je pris de là occasion de lui faire remarquer qu'il ne fallait jamais, en aucune chose, trop se hâter, de peur de perdre son temps et sa fatigue précisément par trop de promptitude.

La machine de mon invention tenait bon sur l'eau, mais malheureusement elle penchait beaucoup trop d'un côté. Je compris qu'elle avait besoin de lest. Je jetai dans les cuves quelques corps assez lourds, mais tenant peu de place ; alors ma barque fut en équilibre. Mes enfants firent entendre des crix joyeux. Ils se disputaient déjà à qui entrerait le premier dans la barque. Je les retins, car je me disais avec raison qu'ils pourraient, par leurs mouvements trop brusques, faire chavirer la machine, et je pensai, afin de parer à cet inconvénient, à me pourvoir d'un balancier comme celui qu'emploient certains sauvages pour maintenir l'équilibre de leurs longues pirogues. J'en fis donc un, et voici comment. A l'avant et à l'arrière je plaçai deux morceaux de vergue égaux en longueur et attachés par une cheville de bois, mais pouvant se mouvoir ; à l'extrémité de chacun de ces morceaux de vergue je suspendis solidement deux tonneaux vides et bien bouchés. On comprend qu'ainsi mon bateau ne devait plus chavirer ni à droite ni à gauche. Je fabriquai ensuite des rames.

Il fallait sortir du navire ; sur un des flancs était une

grosse crevasse ; je l'élargis à coups de hache, et nous eûmes ainsi un passage assez large ; mais, comme la journée touchait à sa fin, nous remîmes notre départ au lendemain, tout en regrettant de rester encore une nuit sur ces débris de bâtiment.

Nous mangeâmes avec d'autant plus d'appétit que, durant les longues heures de travail, nous n'avions pas même pris un morceau de pain ni bu un verre de vin. Comme nous étions bien plus tranquilles que le jour précédent, nous nous livrâmes sans crainte au sommeil. Nous avions eu soin pourtant de nous munir des appareils natatoires imaginés par mon fils aîné. Je conseillai aussi à ma femme de changer ses vêtements pour un habit de matelot, qui serait plus commode en ces circonstances et laisserait plus de liberté à ses mouvements ; elle y consentit, non sans peine : ici la raison faisait loi. Elle trouva précisément dans le coffre d'un jeune matelot des effets qui allaient très-bien à sa taille.

Le lendemain, au point du jour, nous étions tous éveillés : l'espérance comme l'inquiétude ne laisse pas dormir longtemps. Dès que nous eûmes fait en commun notre prière, je dis à mes enfants : « Maintenant il s'agit, avec le secours de Dieu, de nous mettre hors de danger. Donnez à manger aux bêtes pour plusieurs jours ; si notre expédition réussit, j'espère que nous pourrons venir les chercher. Prenez tout ce que vous croyez le plus nécessaire dans ce moment. »

Notre premier chargement consista en un baril de poudre, trois fusils de chasse, trois carabines, des balles, du petit plomb autant que nous pouvions en prendre, deux paires de pistolets de poche, une paire de pistolets d'arçon et des moules à balles, chacun de mes fils et leur mère avaient une gibecière bien garnie ; nous en avions

trouvé de très-bonnes dans les effets des officiers de l'équipage. Nous avions, de plus, une caisse de tablettes de bouillon et de biscuit sec, un baril de harengs, une marmite en fer, une ligne à pêcher, une caisse de clous et une autre d'outils, tels que marteaux, scies, tenailles, haches, tarières, etc., etc.; une toile à voile dont je voulais faire une tente. Mes enfants apportèrent tant de choses, que je dus en laisser, bien que j'eusse déjà remplacé le lest par des objets utiles.

Après tous ces préparatifs, quand nous étions déjà descendus dans la barque, après avoir imploré la protection de Dieu, nous entendîmes le chant des poules et des coqs, qui semblaient nous dire un long et triste adieu : je pensai alors que nous ferions bien de les emmener avec nous, ainsi que les oies, les canards, les pigeons; car, mèn dis-je à moi-même, en supposant qu'il nous soit impossible de les nourrir, ils nous nourriront peut-être à terre.

Nous allâmes donc prendre une dizaine de poules et deux coqs, que je mis dans une des cuves en les couvrant d'une toile pour les empêcher de s'envoler. Quant aux oies, aux canards et aux pigeons, je leur donnai la liberté, persuadé qu'ils sauraient bien trouver moyen d'atteindre le rivage plutôt et mieux que nous, les uns en nageant, les autres en volant.

Nous étions tous rentrés dans nos cuves, excepté ma femme, que nous attendions, et qui revint tenant dans ses bras un assez gros sac qu'elle jeta dans la cuve où se trouvait le petit François. Je crus que c'était uniquement pour servir de coussin à cet enfant, assis sur des ballots assez durs; je ne fis donc à ce sac aucune attention particulière. Je coupai le câble qui nous retenait au corps du navire, et nous partîmes. Voici quel était notre ordre d'embarquement :

Ma femme occupait la première cuve sur le devant ; dans la seconde, à côté d'elle, était le petit François, âgé de six ans ; dans la troisième, Fritz, âgé de quatorze à quinze ans, surveillant nos munitions de guerre ; les poules et la toile à voile étaient placées dans la quatrième, et les provisions de bouche dans la cinquième ; dans la sixième était Jack, âgé de dix ans ; dans la septième Ernest, âgé de onze ans ; enfin, dans la huitième, moi, la main appuyée au gouvernail. Au moment où nous commencions à nous éloigner du navire, les deux chiens, restés à bord, poussèrent des hurlements plaintifs, puis sautèrent à la mer. Bientôt ils nous eurent rejoints à la nage. Je n'avais pas voulu les prendre avec nous, car, comme ils étaient fort gros, leur poids aurait pu faire chavirer notre bateau. Turc était un chien anglais, et Bill un chien danois. Quand ils se sentirent fatigués, ils s'appuyèrent de temps à autre avec leurs pattes de devant sur la barre du balancier : Jack ayant cherché à leur faire lâcher prise, je l'en blâmai vivement, en lui disant que ces chiens étaient aussi des créatures vivantes, et que, si nous les protégeons maintenant, elles pourraient bien elles-mêmes nous protéger plus tard.

Nous allions lentement : point de vent, à peine quelques vagues douces et peu élevées ; seulement, autour de nous, flottaient çà et là des caisses, des tonnes, des ballots, arrachés par la mer à notre navire. Fritz et moi nous pûmes, au moyen d'un croc de fer et de longues cordes, saisir au passage quelques-unes de ces tonnes ; les ayant attachées aux côtés de notre bateau, nous les traînâmes à notre remorque.

Quand nous fûmes plus près du rivage, il perdit un peu de son aspect sauvage, car de loin il nous avait paru affreusement désert. Fritz, de ses yeux perçants, assurait

déjà reconnaître certains arbres, entre autres des palmiers. Ernest se mit à vanter la noix de coco, bien préférable, selon lui, à nos noix d'Europe. Comme je me reprochais d'avoir oublié d'apporter le télescope du capitaine, Jack tira de sa poche une petite lunette et me l'offrit.

« Comment, lui dis-je, tu t'étais donc réservé d'abord cette lunette pour toi seul, sans vouloir faire part de ta trouvaille à personne ? »

Il me répondit que son intention n'avait point été de la garder pour lui seul, et qu'il avait seulement oublié de me la remettre.

Je pris la lunette, qui me servit à découvrir un petit enfoncement propre à débarquer ; mes oies et mes canards nous précédaient dans cette direction. Luttant contre les courants, assez rapides en cet endroit, j'arrivai enfin à un point de la côte où le rivage était à peine plus élevé que nos cuves, et où cependant nous avions encore assez d'eau pour voguer ; devant nous était l'embouchure d'un ruisseau qui se déchargeait dans la mer.

Mes enfants s'élancèrent sur le rivage ; François voulut faire de même, mais il était trop petit, et il lui fallut l'aide de sa mère pour se retirer de la cuve.

Les chiens, arrivés plus tôt que nous, nous accueillirent par de joyeux aboiements, pendant que les oies et les canards, entrés dans la baie, poussaient de bruyantes clameurs auxquelles répondaient les cris des manchots, des flamants et autres oiseaux de mer ; il y avait peu d'harmonie dans les voix de ces musiciens sauvages et de nos musiciens civilisés.

Notre premier soin, en touchant le rivage, fut de remercier Dieu de sa protection et de nous recommander avec confiance à sa céleste bonté pour l'avenir. Ensuite

nous nous mîmes à décharger notre bateau, et nous nous trouvâmes bien riches du peu que nous avions sauvé. Il fallut chercher un emplacement pour la tente, ce qui ne fut pas long. Ayant enfoncé un grand pieu horizontalement dans un trou du rocher, je posai dessus notre voile, laissant tomber à terre ses deux bouts, qui furent assujettis au moyen de malles, de caisses, de tonnes et autres objets pesants ; des crochets fixés en avant nous serviraient à la fermer durant la nuit. Mes enfants allèrent ramasser de l'herbe aux alentours, et l'étendirent au soleil sur le sable, afin de la faire sécher : nous devions coucher dessus. Non loin de la tente, je construisis une sorte de foyer avec quelques pierres plates, je ramassai des morceaux de bois jetés sur le rivage par les flots, et bientôt, grâce à mon briquet, un feu pétillant réjouit nos yeux. On plaça sur le feu la marmite pleine d'eau ; ma femme, aidée du petit François, se mit à faire la cuisine. L'enfant, voyant sa mère couper des tablettes de bouillon, crut que ces tablettes étaient de la colle forte ; il dit d'un ton chagrin : « Maman, ce n'est point de la colle forte que je veux manger, mais de la soupe grasse. Où trouver de la viande ? il n'y a ici ni boucher ni boucherie. »

— Mon enfant, lui répondit la mère, ce que tu prends pour de la colle forte est une gelée de viande cuite depuis longtemps et séchée ensuite. On a inventé ces tablettes pour remplacer la viande, qui se gâterait trop vite dans les voyages en mer. »

Pendant ce temps Fritz, ayant chargé son fusil, se dirigea de l'autre côté du ruisseau. Ernest descendit vers la mer. Jack grimpa sur les rochers pour prendre des moules. Pour moi, j'étais occupé à tirer de l'eau les tonneaux que nous avions remorqués derrière notre barque, quand, tout à coup, j'entendis, à quelque distance, pous-

ser de grands cris. Je reconnus la voix de Jack, et courus vers lui. Je le trouvai dans un bas-fond, ayant de l'eau jusqu'aux genoux : un homard le tenait fortement serré à la jambe ; en vain l'enfant cherchait à écarter les pinces de l'animal. A mon approche le homard lâcha prise, mais je ne voulus pas le tenir quitte à si bon marché de la peur qu'il avait faite à Jack ; je le saisis avec précaution par le milieu du corps et l'emportai. Jack, qui le croyait mort, voulut le toucher ; il reçut en pleine figure un violent coup de queue ; pour se venger il le tua avec une grosse pierre, puis courut tout fier et tout glorieux le montrer à sa mère.

« Maman ! maman ! s'écria-t-il, une écrevisse de mer ! Regardez, Ernest, Fritz, François ! mais prenez garde ! elle mord ! si je n'avais pas eu un solide pantalon de matelot, elle me traversait la jambe de part en part avec ses pinces. Enfin je la tiens !

Ernest, après avoir examiné le homard, conseilla de le faire cuire dans le bouillon ; cette proposition ne plut pas à ma femme, qui décida que le homard serait apprêté séparément.

Je retirai nos tonneaux de la mer. Ernest me dit alors qu'il avait, lui aussi, trouvé quelque chose de bon à manger, mais que c'était assez profondément caché dans l'eau et qu'il craignait de se mouiller en voulant l'atteindre. « Ce sont des moules, interrompit Jack, quelle belle trouvaille ! Des moules ! je n'en voudrais pas manger, moi.

— Et si c'étaient des huîtres ? répliqua fièrement Ernest. Je vais m'en assurer. » Il partit, accompagné de son frère François. Bientôt nous les vîmes revenir avec deux pleins mouchoirs d'huîtres et du sel blanc ramassé dans le creux des rochers, où le soleil avait fait volatiliser l'eau de mer.

La soupe était prête. Les écaillés d'huître devaient nous servir de cuillers. Pour commencer notre repas, nous n'attendions plus que Fritz, qui arriva enfin d'un air mystérieux, les deux mains cachées derrière le dos. « Je n'ai rien trouvé, » nous dit-il. Mais ses frères, qui déjà l'entouraient, s'écrièrent tous ensemble : « Si; tu as trouvé quelque chose ! un cochon de lait ! un cochon de lait ! Où l'as-tu pris ? » Et Fritz nous présenta sa capture. Après l'avoir félicité sur sa chasse, je le blâmai de son mensonge, et lui dis qu'il ne fallait jamais déguiser la vérité, même en riant. Il rougit et me promit de se souvenir de ma réprimande.

Alors il nous raconta que de l'autre côté du ruisseau il avait trouvé un pays admirable rempli de beaux arbres, et qu'il avait vu sur le bord de la mer une grande quantité de caisses, de tonneaux et de pièces de bois de toutes sortes. « N'irons-nous pas chercher tout cela, mon père ? » me demanda-t-il. Et le navire, n'y retournerons-nous pas pour en tirer notre bétail et surtout la vache ? Changeons de domicile ; ici le soleil nous brûle ; plus loin nous aurons l'ombrage des palmiers.

— Patience, patience, Fritz ! lui répliquai-je ; chaque jour suffit à sa peine ; nous verrons ce qu'il nous faudra faire demain et après-demain. Avant tout, dis-moi si tu as découvert quelque trace de nos malheureux compagnons.

— Aucune, ni d'homme vivant, ni d'homme mort.

— Espérons encore ! interrompit ma femme : peut-être un bâtiment les aura-t-il recueillis en route. »

Je ne dis rien ; seulement, en moi-même, je réfléchis sur les dangers d'un embarquement fait en tumulte au milieu de l'effroi général. Fritz reprit son récit : « J'ai vu plusieurs autres animaux de la même espèce que ce-

lui-ci. Ils m'ont paru fort singuliers ; leurs habitudes diffèrent de celles des porcs ordinaires : ils sautent légèrement ; ils portent l'herbe à leur bouche à la manière des écureuils. »

Pendant ce temps Ernest, le sérieux observateur, examinait, palpait, retournait en tout sens le prétendu cochon de lait ; puis il s'écria d'un ton solennel : « Ton porc n'est point un porc ; je lui vois des dents incisives comme aux rongeurs ; c'est un agouti. »

Pendant que nous mangions, les chiens pensaient aussi à prendre leur repas. Ayant découvert l'agouti rapporté par Fritz et déposé au pied d'un arbre, ils se mirent à le déchirer à belles dents. Le jeune chasseur, furieux à cette vue, arme son fusil et se dispose à tuer les chiens. Ernest, heureusement, détournant le canon, l'arrête ; mais il ne peut empêcher son frère de se ruer sur les pauvres Turc et Bill à coups de pierre, de leur lancer même son fusil, dont le bois se brisa en morceaux. Je fus vivement peiné de voir mon fils aîné ainsi transporté de colère, et je lui reprochai cette violence de caractère, qui affligeait sa mère et était un mauvais exemple pour ses frères. Ce cher enfant, qui, malgré son extrême vivacité, avait le cœur excellent, me fit ses excuses, versa quelques larmes de repentir et redevint calme.

Le soleil commençait à baisser à l'horizon. Nos pigeons se perchèrent dans le creux des rochers ; les poules prirent pour juchoir le bâton de notre tente, et les oies et les canards se cachèrent dans les joncs du ruisseau ; tout annonçait l'heure du sommeil. Je rappelai mon petit monde ; je chargeai nos armes, et, après avoir fait notre prière du soir, nous nous retirâmes dans notre tente.

Après avoir examiné les alentours de ma tente, j'en fermai l'entrée. A minuit le coq chanta, et je m'endormis. Je

m'aperçus qu'autant le jour avait été chaud, autant la nuit fut froide. Il nous fallut même nous serrer comme de vrais moutons pour nous réchauffer mutuellement ; néanmoins, grâce à notre extrême fatigue, nous goûtâmes quelques heures d'un bon sommeil.

Dès l'aube, le chant de nos coqs nous réveilla ; nous délibérâmes, ma femme et moi, sur ce qu'il y avait de plus important à faire ce jour-là. Il fut décidé que j'irais de l'autre côté du ruisseau avec Fritz, pour tâcher de découvrir les traces de nos malheureux compagnons et examiner en même temps le pays : ma femme devait rester avec les enfants. Je la priai donc de nous faire promptement à déjeuner pour que nous pussions partir avant la grande chaleur. Elle me répondit d'un ton triste qu'elle n'avait qu'un peu de soupe à nous offrir. « Mais, lui demandai-je, où donc est le homard de Jack ? »

— Réveille Jack ainsi que ses frères, me répliqua-t-elle, et nous saurons à quoi nous en tenir au sujet du homard. En attendant, je vais allumer du feu et faire chauffer de l'eau. »

Les enfants furent bientôt debout, et Ernest, d'ordinaire si paresseux, se leva sans murmurer. Jack alla chercher son homard dans une fente de rocher où il l'avait caché, craignant qu'il ne fût dévoré par les chiens, comme l'agouti. Je lui demandai s'il voudrait bien laisser prendre à son frère aîné un morceau de l'animal pour provision de bouche pendant son voyage. A ce mot de voyage, mes enfants ouvrirent de grands yeux, sautèrent joyeusement et s'écrièrent tous ensemble : « Un voyage ! un voyage ! nous en sommes ! »

— Pour cette fois, leur dis-je, il faut renoncer à partir avec Fritz et moi. Un voyage fait avec vous et votre mère serait beaucoup trop long ; et puis, comment vous défen-

driez-vous, en cas de péril? Restez donc ici. Bill vous gardera et Turc viendra avec nous. »

Jack offrit de bon cœur son homard tout entier à Fritz, quoique Ernest lui fît observer judicieusement que nous aurions sans doute la chance de trouver en route des noix de coco, comme Robinson dans son île.

Fritz apprêta nos armes et garnit nos gibecières de provisions convenables; quand il vit son fusil brisé la veille par lui dans un mouvement d'aveugle colère, il ne put s'empêcher de rougir et me demanda d'une voix timide à en prendre un autre, ce que je lui accordai; je lui donnai en plus une paire de pistolets de poche, en gardant une autre paire pour moi et une hache, que je passai par le manche à ma ceinture de matelot.

Ma femme nous avertit que le déjeuner était prêt. Le homard, arrangé avec de l'eau et du sel, nous parut coriace et d'un goût peu agréable; nous en réservâmes quelques morceaux pour notre voyage avec du biscuit et une bouteille d'eau fraîche.

Fritz était impatient de partir avant que la chaleur devînt trop forte. La séparation fut douloureuse, et déjà nous étions assez loin que nous entendions encore les tristes adieux de ceux que nous avions quittés.

La rivière présentait des deux côtés des bords si escarpés, qu'il nous fallut la remonter longtemps par un passage étroit avant de pouvoir trouver un gué. Nous avançâmes lentement, et, après deux heures de marche, nous arrivâmes à un bois assez étendu. Des arbres touffus, un clair ruisseau, nous invitèrent à nous reposer. Autour de nous volaient toutes sortes d'oiseaux plus remarquables par leur plumage varié que par la beauté de leur chant. Fritz crut voir à travers le feuillage un animal assez semblable à un singe. Turc, par ses signes d'inquiétude, ses

abolements, sa tête levée en l'air, nous confirma dans cette idée. Mon fils courut vers un des plus gros arbres, mais son pied heurta si fort contre un corps rond, qu'il faillit tomber. Il ramassa ce corps rond et me l'apporta pour savoir ce que c'était. Les filaments dont il était entouré le lui avaient d'abord fait prendre pour un nid. Je lui dis que c'était une noix de coco.

« J'ai lu, cependant, me répondit-il, que certains oiseaux bâtissent des nids de cette forme.

moi. — C'est vrai, mon ami. Mais pourquoi toujours trop te hâter dans tes jugements ? Examine donc les choses avec une plus sérieuse attention. Ce que tu regardes comme des brins d'herbe arrangés par le bec d'un oiseau est un ensemble de fibres végétales ; sous cette enveloppe se trouve la noix, et, dans la noix, le noyau. »

Nous cassâmes la noix ; malheureusement le noyau, dur et desséché, n'était plus mangeable, et Fritz, mécontent, étonné, s'écria :

« C'est là ce noyau si délicieux que le savant Ernest nous a tant vanté !

moi. — Allons, pourquoi te moquer de ton frère ? Ce qu'il t'a dit est vrai : quand les noix de coco ne sont pas encore mûres, elles contiennent un lait agréable et rafraîchissant ; mais plus la noix mûrit, plus l'amande devient dure, et le lait contenu intérieurement s'épaissit et se dessèche ; si le terrain sur lequel la noix tombe est favorable, bientôt, par ces trois petits trous que tu remarques près de la queue, sort un germe qui s'implante dans le sol et fait rompre la coque. Tu dois te souvenir d'un phénomène analogue qui se produit pour le noyau de pêche ou d'abricot. Ainsi, dans la nature, tout nous fournit des occasions d'admirer le Créateur. »

Nous continuâmes à marcher à travers des lianes et

d'autres plantes grimpantes entrelacées aux arbres et qui nous barraient le passage; il fallait nous frayer un chemin à coups de hache. Nous atteignîmes une clairière où Fritz remarqua avec surprise des arbres qui, au lieu de porter leurs fruits sur leurs branches, les portaient sur leur tronc. Ayant détaché un de ces fruits, il lui trouva assez de ressemblance avec une courge.

« C'est, en effet, une courge, lui dis-je; la coque de ce fruit sert à faire des assiettes, des écuelles, des verres et d'autres ustensiles; l'arbre qui donne ces courges s'appelle *calebassier*. Devines-tu pourquoi ces fruits sont attachés au tronc au lieu de l'être aux branches ?

FRTZ. — Les branches seraient trop faibles pour supporter le poids de ces courges.

moi. — Très-bien. Tu trouves la vraie raison. »

Nous coupâmes plusieurs calebasses, et, avant de repartir, les ayant remplies de sable fin, nous les laissâmes sécher au soleil.

Après quelques heures de marche, nous atteignîmes le sommet d'une colline élevée d'où nos yeux embrassèrent un immense horizon. La lunette d'approche ne nous fit découvrir aucun de nos compagnons, ni rien qui prouvât que cette île fût habitée. Pour consolation, la nature étalait devant nous ses pompes et sa magnificence : vertes prairies, beaux arbres, doux et suaves parfums répandus dans l'air, ciel bleu et transparent au-dessus de nos têtes; à nos pieds, golfe arrondi renfermant une mer calme et paisible, toute brillante de la lumière du soleil, qui se mirait dans ses ondes. Ce spectacle admirable ne m'empêchait point de gémir intérieurement sur le sort de nos malheureux compagnons. « Eh bien ! dis-je à Fritz, Dieu veut, sans doute, que nous vivions ici solitaires. Tu vois le pays qu'il nous faudra habiter jusqu'à l'heure de notre

délivrance, si cette heure doit venir. Soumettons-nous à la Providence; tirons le meilleur parti possible de notre position présente. »

De la colline, nous descendîmes vers un bois de palmiers; mais, avant d'y arriver, il nous fallut passer à travers un champ de roseaux si fortement entrelacés, qu'ils gênaient beaucoup notre marche. Nous avançons avec précaution de peur de rencontrer quelque reptile. Turc nous précédait. Je coupai un de ces roseaux pour m'en servir, en cas de besoin, contre les serpents; ce ne fut pas sans étonnement que je vis tomber un jus épais de mon roseau. Je goûtai ce jus : c'était le jus de la canne à sucre. Je ne voulus pas faire savoir sur-le-champ mon heureuse découverte à Fritz; je lui dis seulement de couper lui-même un des roseaux, ce qu'il fit, sans se douter de rien. Mais, quand il vit ses mains toutes poissées, il humecta ses lèvres du jus qui sortait par les deux extrémités de la canne et s'écria plein de joie : « Papa ! papa ! des cannes à sucre ! quel régal pour maman et mes frères quand je vais leur en rapporter ! »

Il suçait avidement plusieurs tiges de cannes à sucre, et je fus obligé de le gronder de sa gourmandise.

« J'étais si altéré, me dit-il, et ce jus est si rafraîchissant !

MOI. — Tu t'excuses précisément à la manière des ivrognes, qui boivent avec excès sous prétexte qu'ils ont soif et qu'ils trouvent le vin bon; c'est ainsi qu'ils dépensent tout leur argent et perdent la raison et la santé.

FRTZ. — Puis-je prendre quelques-unes de ces cannes pour ma mère et mes frères ?

MOI. — Oui. Mais prends-en seulement autant que tes forces te permettront d'en porter; ne fais pas un dégât inutile des biens que Dieu t'offre. »

Nonobstant mon avis, ayant coupé une douzaine des plus grosses cannes, il les dépouilla de leurs feuilles, les attacha en faisceau et les mit sous son bras. C'était encore un fardeau assez lourd. Nous arrivâmes enfin au bois de palmiers, où nous fîmes halte pour prendre un léger repos. Tout à coup un grand nombre de singes, effrayés par notre présence et par les aboiements de Turc, sautèrent d'arbre en arbre autour de nous, faisant d'horribles grimaces, poussant des cris aigus et sauvages. Déjà Fritz les ajustait pour les tirer ; je détournai le canon de son fusil : « Pourquoi, lui dis-je, veux-tu tuer ces pauvres bêtes ?

FRITZ. — Les singes sont des animaux malfaisants. Regardez comme ils nous menacent. Oh ! s'ils pouvaient nous mettre en pièces, ils le feraient volontiers.

MOI. — Ils ont bien raison d'être fâchés contre nous : nous avons troublé leur solitude et envahi leur domaine. Souviens-toi, mon fils, que tant qu'une bête ne nous nuit pas et que sa mort n'est pas utile à la conservation de notre vie, nous n'avons pas le droit de la tuer, ni même de la tourmenter pour satisfaire un caprice ou une vengeance insensés et cruels.

FRITZ. — Mais, enfin, un singe, c'est aussi une pièce de gibier.

MOI. — Pauvre gibier ! Tiens, laissons leur la vie et qu'ils nous donnent des noix de coco.

FRITZ. — Comment ?

MOI. — Regarde : seulement, gare à ta tête ! »

Je pris des pierres, que je lançai contre les singes plutôt pour les mettre en colère que pour les blesser ; à peine pouvais-je atteindre à la moitié de la hauteur des palmiers sur lesquels ils étaient. Cependant ils entrèrent en fureur et résolurent de nous rendre la pareille. Les voilà donc

qui arrachent des noix et nous les jettent. Nous étions heureusement bien cachés. Nous eûmes bientôt autour de nous une grande quantité de noix dont nous bûmes le lait et que nous ouvrîmes ensuite avec la hache. Ce lait ne nous sembla pas d'un goût très-agréable, mais nous désaltéra. La crème qui s'attache intérieurement à la coque nous parut bien meilleure, surtout mêlée au jus de nos cannes. Maître Turc ne pouvait guère aimer ces friandises : il eut, pour sa part, le reste du homard et un morceau de biscuit un peu dur ; il acheva d'apaiser sa faim en broyant quelques débris de cannes et de noix de coco.

La journée s'avancait. Je pris quelques cocos intacts et les liai par les queues ; Fritz ramassa ses cannes et nous partîmes pour regagner notre habitation.

Bientôt nous eûmes atteint le petit bois où nous avions fait halte le matin ; nous ramassâmes notre vaisselle de calabasse laissée sur le sable. Nous sortions du bois quand tout à coup Turc bondit comme un furieux sur une troupe de singes que nous n'avions pas vus d'abord et qui ne nous avaient point remarqués eux-mêmes ; il saisit une guenon restée en arrière et occupée à caresser son petit. Vainement Fritz, perdant son chapeau et tout son bagage, courut pour l'arracher au chien : quand il arriva, la pauvre bête était étranglée, et son petit, caché dans les hautes herbes à quelques pas de là, regardait Turc en grinçant des dents. Alors je vis une scène comique et divertissante.

Le petit singe s'élança sur l'épaule de Fritz et s'accrocha si bien dans ses cheveux frisés, que ni cris, ni menaces, ni secousses, ne purent lui faire lâcher prise ; du reste, je savais que cet animal n'était point dangereux ; je rassurai donc mon fils, qui ne laissait pas d'avoir un peu

peur. « Eh bien ! lui dis-je en riant, ce singe qui vient de perdre sa mère te choisit pour son père nourricier. Pauvre orphelin ! il ne saurait guère par lui-même comment subsister ; d'un autre côté, une bouche de plus à nourrir est beaucoup pour nous.

— Oh ! papa, répondit Fritz, veuillez me permettre de garder cet animal ; j'en aurai soin, et peut-être un jour nous dédommagera-t-il de nos peines en nous aidant par son instinct à découvrir de bons fruits. »

Je consentis à sa demande. Pendant ce temps, Turc achevait de dévorer la guenon, et l'effroi du petit singe fut extrême quand il vit revenir notre chien avec la gueule encore pleine de sang ; il se réfugia dans les bras de mon fils et cacha sa tête dans ses vêtements. A la fin, Fritz, fatigué de le porter ainsi, se tourna du côté de Turc. « Allons ! lui dit-il, pour expier ce que tu as fait, je veux mettre le singe sur ton dos. »

Il l'attacha en effet sur le dos de Turc, qui d'abord fut assez mécontent de servir de monture au singe. Nos caresses et nos menaces le décidèrent à obéir. Le singe ne tarda pas à se tenir très-tranquille, tout en grimaçant de plus fort en plus fort.

« On nous prendrait, dis-je alors à Fritz, pour des gens qui mènent des bêtes curieuses à la foire. Que de cris de joie, que de bruyantes acclamations vont nous accueillir à notre retour !

FRITZ. — Jack surtout sera content, lui qui sait si bien faire des grimaces ! Il va trouver dans ce singe un parfait modèle à imiter et même à surpasser.

MOI. — Mon enfant, sois un peu plus charitable envers tes frères. Pourquoi donc vois-tu si clair dans les défauts des autres, au lieu de suivre l'exemple de ton excellente mère, qui cherche toujours à les dissimuler ? Prends

garde : cette habitude de critique et de raillerie pourrait avoir, plus tard, de funestes conséquences. »

Fritz promit de profiter à l'avenir de mon observation. Nous avançons toujours en causant, et ainsi nous arrivâmes à notre ruisseau. Bill nous salua de ses joyeux aboiements, auquel Turc répondit aussitôt et avec tant de force, que le cavalier-singe, tout effrayé, sauta de dessus son dos sur l'épaule de Fritz, qu'il ne voulut plus quitter ; pour Turc, il prit les devants et nous annonça à la famille, qui vint à notre rencontre. Nous nous embrasâmes tous. Un singe ! un singe ! criaient les trois enfants ; un singe en vie ! quel bonheur !

— Il a une mine bien drôle et bien laide, dit le petit François. Et ces roseaux ! et ces boules ! »

Quand le tumulte fut calmé : « Mes chers amis, dis-je, Dieu a béni notre voyage, et la seule chose que nous regrettons est de n'avoir pas vu la moindre trace de nos malheureux compagnons.

— Sachons nous conformer à la volonté de Dieu, répondit ma pauvre femme. Je l'ai prié avec ferveur pendant votre absence, qui m'a paru bien longue. Parlez-nous de votre excursion. Donnez-nous vos fardeaux ; nous ne sommes point fatigués, puisque nous n'avons presque rien fait de la journée. »

Les enfants s'empressèrent autour de nous : Jack prit mon fusil, Ernest les noix de coco, le petit François les calebasses, ma femme ma gibecière.

Fritz distribua à ses frères les cannes à sucre, remit le singe sur le dos de Turc, et pria Ernest de se charger de son fusil. Celui-ci, malgré sa paresse, prit l'arme, mais ma femme ne tarda pas à l'entendre se plaindre de son lourd fardeau ; elle lui ôta donc les noix de coco.

« Ah ! dit Fritz, si Ernest savait ce que contiennent ces

grosses bourres couvertes de filasse, il ne les céderait pas : ce sont de vraies noix de coco ; des noix si chères à monsieur le naturaliste.

— Comment ! comment ! des noix de coco ! s'écria Ernest ; ma mère, rendez-les-moi, je les porterai sans être fatigué, et, s'il le faut, je laisserai là ce lourd bâton, qui sans doute n'est bon à rien.

— Si tu fais cela, dit Fritz, tu le regretteras beaucoup ; sache que ce bâton est une canne à sucre. Je veux vous apprendre à tous comment on tire un jus délicieux de ce roseau. »

Mes enfants furent émerveillés, et ma femme elle-même éprouva un grand plaisir en voyant qu'elle aurait du sucre pour son ménage. Je lui expliquai nos découvertes de la journée et lui remis nos assiettes et nos plats de calabasse.

Quand nous fûmes arrivés à l'endroit qui marquait la place de notre cuisine, nous eûmes une agréable surprise en voyant rôtir autour d'un bon feu des poissons et une oie, tandis qu'une marmite placée au-dessus de la flamme laissait échapper l'odeur d'un bon bouillon. Non loin de lâtre, dans un tonneau sauvé du naufrage, étaient d'excellents fromages de Hollande entourés de cercles de plomb.

« Ma chère amie, dis-je alors, nous ferons honneur à ton souper, car nous avons grand'faim. Mais vraiment tu as été trop bonne de tuer une oie pour fêter notre retour. Je crois qu'il faut laisser ces animaux vivre et se multiplier.

— Rassure-toi, me répliqua ma femme, ce rôti n'a pas été pris dans notre basse-cour ; c'est la chasse d'Ernest ; il donne à cet animal un nom assez étrange, mais il déclare que la chair est bonne à manger.

ERNEST. — Je crois, mon père, que c'est une espèce de manchot regardé avec raison comme très-stupide : j'ai pu le tuer d'un coup de bâton.

MOI. — Comment avait-il les pieds et le bec ?

ERNEST. — Les pieds garnis de membranes, comme les oiseaux aquatiques ; le bec long, aplati, et légèrement recourbé à l'extrémité. J'ai mis en réserve la tête et le cou pour que vous puissiez juger vous-même la chose.

MOI. — Tu vois, mon fils, combien les systèmes raisonnables sont bons à étudier, pour les sciences naturelles : avec ces quelques caractères tu peux désigner les genres et les espèces. »

Ma femme nous interrompit alors et nous fit ouvrir les cocos, dont nous mangeâmes tous, ainsi que le singe. Quoique les poissons fussent un peu secs et le pingouin assez fade, il fallut s'en contenter. On nous raconta comment Jack et le petit François avaient été à la pêche le long de la levée.

Notre repas terminé, comme la nuit approchait, nous ne tardâmes pas à aller nous mettre au lit. Nos poules et nos oies, etc., etc., nous avaient déjà avertis qu'il était l'heure du repos. Le petit singe se cacha entre les bras de Jack et de Fritz, qui le couvrirent de mousse contre le froid. Moi-même, heureux d'être au milieu de mes chers enfants, je ne tardai pas à m'endormir. Tout à coup nos chiens, mis en sentinelles au dehors de la tente, poussèrent de longs hurlements. Je me levai ; Fritz et ma femme, armés comme moi d'un fusil, m'accompagnèrent hors de la tente. A la clarté de la lune, nous vîmes douze chacals qui se battaient contre Bill et contre Turc. Nos braves dogues avaient mis trois adversaires hors de combat, mais ils auraient succombé sous le nombre, quand nous accourûmes à leur secours ; deux coups de fusil mi-

rent les chacals en fuite ; nos chiens arrêterent deux fuyards qu'ils dévorèrent.

Rien ne troubla plus notre sommeil ; nous nous réveillâmes sains et dispos. Il s'agissait de savoir à quoi nous passerions le nouveau jour qui commençait.

CHAPITRE II

« Ma chère amie, dis-je à ma femme, nous avons tant de choses à faire que je ne sais vraiment par laquelle commencer. Un voyage au navire me semble nécessaire si nous voulons sauver notre bétail et des provisions que la mer peut engloutir d'un moment à l'autre ; d'un autre côté, il faut songer à nous construire à terre une solide habitation.

— Avec de la patience, de l'ordre et du courage, répondit ma femme, tout arrivera à bonne fin. Je crains ce voyage au navire ; mais, puisque tu le regardes comme nécessaire, commence par là. Demain nous penserons à autre chose : à chaque jour suffit son mal, comme l'a dit Notre-Seigneur, lui, le plus grand ami de l'humanité. Je resterai à terre avec nos enfants, à l'exception de Fritz, qui t'accompagnera. »

Je me levai et réveillai mes fils. Fritz sauta de son lit de mousse et d'herbe, tandis que ses trois frères bâillaient, se frottaient les yeux, étendaient les bras et avaient l'air de regretter d'être tirés sitôt de leur sommeil. Fritz courut hors de la tente, ramassa un des chacals tués par nous cette nuit même et le mit debout en parade à l'entrée de

notre demeure. Dès que nos chiens l'eurent vu, ils firent entendre d'horribles aboiements, et, le croyant en vie, ils voulaient s'élancer dessus. Les trois autres enfants, curieux de savoir ce qui se passait dehors, sortirent alors, Jack le premier avec son singe, qui, à la vue du chacal, rentra précipitamment et se coucha sous nos matelas de mousse et d'herbe. Ernest déclara que le chacal était un renard. Jack voulait que ce fût un loup, tandis que le petit François le prenait pour un chien jaune.

« Monsieur le savant, dit alors Fritz à Ernest, comment se fait-il que vous, qui avez si bien reconnu l'agouti, vous ne reconnaissiez pas le... chacal ?

— Tu ne sais probablement le nom de cet animal, répliqua Ernest d'un ton irrité, que parce que papa te l'a appris.

— Allons ! calmez-vous, dis-je à mon tour en intervenant. Toi, Ernest, il faut supporter patiemment d'être repris quand tu te trompes ; toi, Fritz, sois moins moqueur et moins mordant dans tes observations. Au surplus, pour vous faire tomber d'accord, apprenez que cet animal a donné matière à bien des discussions entre les naturalistes : le chacal tient, tout à la fois, du loup, du renard et du chien. »

Les deux enfants firent la paix ; et alors vinrent des questions, des observations, des commentaires sans suite et sans fin.

« Mes amis, leur dis-je, il ne faut jamais commencer sa journée sans prier Dieu ; prions-le donc maintenant. » Ils se mirent tous à genoux autour de moi et invoquèrent le Seigneur. Ensuite, on pensa au déjeuner. Nous n'avions pas autre chose que du biscuit, et du biscuit même assez dur. Nous dûmes nous en contenter. Pendant que nous le mangions avec du fromage, Ernest découvrit du beurre

salé dans une tonne jetée au rivage par la mer; il revint tout joyeux nous chercher, et, ensemble, nous courûmes au tonneau, dont Fritz, toujours ami des moyens les plus expéditifs, voulait faire sauter les cercles à coups de hache. Sa mère l'en empêcha en lui disant que tout le beurre se fondrait à la chaleur du soleil et coulerait. Je pratiquai un trou à l'aide d'une grosse vrille, et je pris seulement la quantité de beurre dont nous avions besoin pour le moment. Nos tartines nous semblèrent délicieuses; à la vérité, le biscuit était toujours dur; mais l'un de nous eut l'idée de le présenter au feu, ce qui le rendit quelque peu tendre. Nos chiens nous laissèrent déjeuner sans nous importuner : leur repas nocturne n'était apparemment pas encore digéré. Nous vîmes alors qu'ils avaient autour du cou de larges et profondes blessures; ma femme les pansa avec du beurre, qu'elle eut soin d'abord de laver dans l'eau froide pour enlever une partie du sel. Ce remède réussit très-bien. Fritz prit de là occasion de nous conseiller de mettre au cou de Bill et de Turc de solides colliers garnis de pointes de fer. « Je me charge de leur faire à chacun un collier, dit Jack, toujours prompt à s'offrir, pourvu que maman veuille m'aider.

— Oui, mon petit empressé, dit la mère, je t'aiderai, si tu veux t'occuper sérieusement de cela. »

Je fis alors connaître à mes enfants l'expédition décidée pour la journée. Je les invitai à être soumis, obéissants à leur mère, à prier Dieu de nous ramener sains et saufs, après quoi je convins avec ma femme de quelques signaux qui devaient nous servir à communiquer ensemble, malgré la distance. Ainsi un morceau de toile attaché à une perche plantée sur le rivage indiquait que tout était en sûreté à terre; cette toile abaissée, huit coups de fusil tirés par elle et par Ernest indiqueraient qu'il fallait nous hâter de re-

venir. Je la prévins aussi que, probablement, il nous faudrait passer la nuit sur le navire, Fritz et moi.

Nous ne primes que des armes et des munitions, dans la certitude de trouver des vivres sur le bâtiment. Fritz, désireux de faire goûter à son singe du lait de chèvre, l'emmena avec lui.

Nous nous embarquâmes dans nos cuves, tristes, le cœur ému et après nous être embrassés tous. Parvenus au milieu de la baie, nous sûmes profiter d'un fort courant formé par la rivière à son embouchure, pour nous rapprocher de notre but; ainsi, sans ramer, ayant soin de guider seulement notre embarcation, nous fîmes les trois quarts du trajet et achevâmes le reste par quelques coups d'aviron.

Ayant attaché notre bateau, nous entrâmes dans l'intérieur du navire par l'ouverture que j'avais faite en le quittant.

Fritz courut aussitôt porter de la nourriture aux animaux rassemblés sur le pont. Ces pauvres bêtes nous saluèrent par leurs bêlements, leurs mugissements, leurs cris divers, et leur joie venait surtout du plaisir que leur faisait notre venue, car elles avaient encore du fourrage en quantité suffisante. Fritz mit son singe auprès d'une chèvre, dont il suçait le pis en faisant force grimaces de plaisir. Je demandai alors à Fritz par quoi il fallait commencer, tout en prenant, à notre tour, un peu de nourriture.

« Mon père, répondit Fritz, m'est avis que nous devons d'abord mettre une voile à notre embarcation.

MOI. — Ah! par exemple! voilà une singulière idée! Es-tu fou? Selon toi, il n'y a rien de plus urgent à faire maintenant?

FRITZ. — J'ai senti en venant un vent assez vif qui me

soufflait au visage. Or je réfléchis que le courant ne pourra pas nous aider pour le retour, tandis que ce vent nous favoriserait; notre bâtiment va être lourd; je ne sais pas encore très-bien ramer.

MOI. — Ton idée est bonne. Apporte une perche, qui nous servira de mât, et une plus mince pour attacher la voile. »

Fritz exécuta mes ordres. Il eut soin, de plus, d'attacher transversalement une planche sur une des cuves, et, par un trou fabriqué dans cette planche formant une sorte de pont, il fit entrer notre mât improvisé; je coupai ensuite un morceau de toile pour en former une voile triangulaire, je l'attachai à la vergue transversale : au moyen de cordes nous pouvions l'étendre et la resserrer à notre gré.

Cependant le soir approchait; nous ne devions pas songer à retourner auprès des nôtres pendant les ténèbres. Nous leur fîmes les signaux convenus, auxquels ils répondirent de manière à nous rassurer complètement sur leur compte.

Ayant ôté de notre embarcation les pierres que nous y avions mises pour nous servir de lest, nous la remplîmes de choses utiles : poudre, plomb, clous, marteaux, outils de toute sorte qu'on avait embarqués en très-grande quantité à destination d'un établissement colonial dans les forêts d'Amérique. Je n'oubliai pas non plus les cuillers, les fourchettes, les couteaux. Je trouvai aussi plusieurs couverts d'argent, des plats du même métal, d'autres d'étain, et, à côté, une caisse pleine de flacons de vins fins; puis des grils, des casseroles, des chaudrons, des poêles à frire, des rôtissoires, etc. Parmi les provisions de bouche je choisis des jambons de Westphalie, des tablettes de bouillon, des légumes secs et des grains.

Fritz me rappela que, nos lits de mousse étant assez durs, il fallait emporter des hamacs et des couvertures de laine. Pour lui, grand amateur d'armes, il prit je ne sais combien de sabres, de couteaux de chasse et de fusils. Dans la dernière cuve je mis du soufre, de la toile à voile, des ficelles et des cordages.

Notre bâtiment était extrêmement chargé; peut-être même aurais-je ôté quelque chose à ma cargaison, si la mer n'eût pas été calme et paisible. Par précaution, pour la nuit, nous mîmes chacun une sorte de corset de liège.

Un feu très-brillant allumé par les nôtres sur les rochers nous empêcha d'avoir aucune inquiétude sur leur sort; pour réponse, nous attachâmes quatre lanternes à notre mât.

Après avoir prié Dieu, nous nous couchâmes dans nos cuves, où le sommeil ne tarda pas à venir nous reposer des fatigues de la journée.

Dès l'aube, je fus sur le pont du navire, et, à l'aide de notre télescope braqué sur le rivage, je pus voir ma femme sortir de la tente. Elle paraissait regarder avec attention du côté de la mer, et son pavillon blanc flotta bientôt en l'air; j'éprouvai une grande joie, maintenant que j'étais sûr que ma famille n'avait couru aucun danger. Nous déjeunerâmes avec appétit, et je dis à Fritz : « Mon enfant, il va falloir quitter encore une fois ces pauvres bêtes vers lesquelles, peut-être, nous ne reviendrons plus. Si nous tâchions d'en sauver quelques-unes ? »

FRITZ. — Faisons un radeau et attachons-les dessus.

MOI. — C'est une entreprise difficile, et d'ailleurs espères-tu que la vache, la truie, l'âne, les chèvres, se tiendront tranquillement sur le radeau ?

FRITZ. — Jetons, sans façon, le cochon à la mer : son large ventre le soutiendra bien, et, s'il faut l'aider, nous

le traînerons au moyen d'une corde passée à l'une de ses pattes.

MOI. — Très-bien ; et les autres animaux ?

FRITZ. -- Mettons-leur à tous des corsets natatoires comme nous en avons nous-mêmes ; il ne manque pas de liège ici.

MOI. — Encore très-bien. Allons, vite à l'ouvrage ! »

Un mouton fut d'abord pourvu d'un corset de liège et jeté à la mer. Il disparut au milieu de l'eau, qui le couvrit avec bruit comme pour l'engloutir ; nous le revîmes bientôt agitant les pieds, la tête, tout le corps, puis, à notre grande joie, il commença à nager avec facilité ; quand il se sentait fatigué, il laissait pendre ses pieds, et la mer le portait doucement.

Ainsi furent attachés les autres moutons et les chèvres ; mais, comme les corsets de liège eussent été insuffisants pour notre vache et notre âne, nous leur mîmes de chaque côté du dos, en manière de bâts, de gros tonneaux vides et bien fermés. L'âne fut jeté à l'eau et enfonça comme avait fait le mouton, puis il se mit à nager d'un air brave et superbe qui lui mérita nos applaudissements ; le tour de la vache arriva, et tout se passa bien pour elle, comme pour le reste du bétail. Le cochon seul se débattit avec colère et gagna le rivage avant nous. Au moyen de cordes solides nouées aux cornes de nos autres bêtes et fixées aux côtés de notre bateau, nous remorquâmes cette cargaison vivante. Le vent nous poussa vers le rivage ; sans ce vent favorable, jamais nous ne serions parvenus à avancer.

Fiers de notre ouvrage, heureux de voir comme nous marchions vite, nous nous assîmes au fond de nos cuves pour prendre quelque nourriture. Fritz jouait avec son singe ; à l'aide de mon télescope, je regardais ma femme

et mes enfants accourus sur le rivage, quand, tout à coup, mon fils poussa un cri terrible. « Nous sommes perdus ! regardez ce poisson monstrueux qui s'approche ! »

Je regardai, et je vis un énorme requin qui s'avancait vers nous. Nous chargeons nos fusils, et, au moment où le monstre, d'un bond rapide, s'élançait sur une des brebis, Fritz le tire à la tête, et si juste et si bien, que le requin, meurtri, ensanglanté, gagne le large, renonçant à sa proie.

« Il en a assez, père, me dit mon fils.

— Très-bien, mon ami, ton coup est des plus heureux : on ne blesse que rarement les requins avec des armes à feu ; mais recharge ton fusil et tenons-nous sur nos gardes : il pourrait bien revenir encore une fois. »

Cette précaution fut inutile. Quelques minutes après nous abordions sains et saufs, nous et nos bêtes.

La famille nous accueillit avec de grandes démonstrations de joie, et admira l'appareil de natation inventé par nous pour conduire notre bétail.

« En vérité, nous dit ma femme, jamais je n'aurais trouvé un moyen si merveilleux.

— A tout seigneur tout honneur, répondis-je : Fritz est l'auteur du procédé. »

Ma femme embrassa son fils ; il fallut ensuite songer à déballer notre cargaison. Jack se chargea d'ôter aux animaux leur corset de liège et leurs tonneaux. Mais l'âne rétif ne se laissa pas faire, et Jack, montant dessus, le frappant des pieds et des mains, l'amena vers nous tout équipé, pour voir si nous réussirions mieux. Le cavalier et le baudet avaient, il faut l'avouer, une singulière tournure ; nous ne pûmes nous empêcher d'en rire, et notre hilarité augmenta quand nous vîmes l'étrange accoutrement de Jack : il portait autour du corps une sorte de

ceinture très-large toute couverte de poils jaunes et touffus dans laquelle était une paire de pistolets.

« Où donc, lui demandai-je, as-tu pris une pareille ceinture ? »

— Elle est de ma fabrique, me répondit-il d'un air fier et content. Et puis, regardez nos chiens. »

Je vis autour du cou de nos chiens des colliers de même façon et de même couleur tout armés de longs clous.

« C'est toi, Jack, qui as fait ces colliers et cette ceinture ? »

JACK. — Oui, cher père, et maman m'a aidé seulement pour ce qu'il fallait coudre.

MOI. — Où donc avez-vous trouvé du cuir, du fil et des aiguilles ?

MA FEMME. — Le chacal de Fritz a fourni le cuir : quant au fil et aux aiguilles, une bonne ménagère doit toujours en être pourvue. Aux hommes à penser aux grandes affaires, à nous les petites, qui ont quelquefois leur utilité ; j'ai un sac enchanté d'où je tire beaucoup de choses. Dans l'occasion, adresse-toi à moi, tu seras content. »

Fritz se trouvait offensé, comme chasseur, de ce qu'en son absence on s'était permis de découper la belle peau de son chacal. Il cachait son dépit ; mais Jack s'étant approché de lui : « Aie la bonté de te tenir à distance, lui dit-il. tu empestes, monsieur l'écorcheur ! Cette odeur-là est sans doute aussi de ta fabrique ? »

— Non, monsieur, c'est de la vôtre, répliqua vivement Jack : vous aviez pendu votre chacal au soleil.

FRITZ. — Il se serait à la longue desséché dans sa peau, s'il vous avait plu de me laisser disposer de ma chasse à ma volonté.

MOI. — Fritz, pourquoi donc rechercher toujours la discussion ? Ton frère a tiré le meilleur parti possible de cette peau. Il faut maintenant jeter le cadavre du chacal à

la mer. Pour toi, Jack, ôte ta ceinture, ou mets-toi sous le vent, afin de ne pas nous incommoder par la mauvaise odeur.

MES ENFANTS. — Jack sous le vent! Jack sous le vent! »
Jack préféra laisser là sa ceinture pour le moment.

Cependant, nous étant rapprochés de la tente, je m'aperçus qu'il n'y avait rien de préparé pour le souper; je dis alors à Fritz d'aller nous chercher un jambon de Mayence enfermé encore dans un des tonneaux. Les enfants me regardèrent avec surprise et crurent que je plaisantais; mais, quand ils virent Fritz revenir tout joyeux, tenant à la main le jambon dont nous avions mangé un morceau: « Oh! oh! s'écrièrent-ils! quel régal! un jambon! un jambon!

— Avec le jambon, dit ma femme, je vous offrirai une douzaine d'œufs bien frais trouvés par nous dans l'excursion de ce matin: selon Ernest, ce sont des œufs de tortue. Je vais faire une bonne omelette.

MOI. — Comment, des œufs de tortue?

ERNEST. — Oui, papa, suivant toute probabilité: ils ont la forme de petites boules, sont doux au toucher et recouverts d'une membrane semblable à du parchemin humide; nous les avons trouvés enfouis dans le sable du rivage.

MOI. — Ce sont bien là les caractères des œufs de tortue. Et comment avez-vous fait cette merveilleuse découverte?

MA FEMME. — Nous vous conterons cela plus tard, après le souper, pour dessert.

MOI. — Soit. Pendant que tu feras l'omelette, j'irai, aidé des enfants, débarrasser entièrement nos bêtes de leur appareil natatoire. »

Cette besogne terminée, nous revînmes à la tente. Le

couvert fut mis sur le fond d'un tonneau à beurre ; les assiettes, les cuillers, les fourchettes, les couteaux, ne nous manquaient pas. L'omelette était vraiment excellente, et nous mangeâmes avec appétit de grosses tranches de jambon sautées dans la poêle, puis du beurre frais et du fromage de Hollande.

Les chiens, les poules, les pigeons, les brebis, les chèvres, toutes nos bêtes, en un mot, se rassemblèrent autour de nous et eurent part au festin, à l'exception des oies et des canards, qui préférèrent rester dans la baie, où ils trouvaient en abondance crabes et vermisseaux.

Quand nous eûmes raconté ce que nous avions fait sur le navire, ma femme se décida à nous instruire des événements mémorables survenus à terre en notre absence.

« Tu dis que tu as grand désir de savoir mon histoire ; et cependant, depuis près d'une demi-heure, je cherche l'occasion de commencer sans que vous me le permettiez ; vous ne perdrez rien pour attendre : *plus l'eau est lente à s'amasser, plus longtemps elle coule.*

« La première journée se passa sans aucun événement important : je ne quittai presque pas le rivage, d'où j'avais les yeux sur le navire pour voir vos signaux. Ce matin, sentant une chaleur plus insupportable qu'à l'ordinaire, dans ces lieux privés d'ombrage, je me rappelai tout ce que vous m'aviez dit sur cette belle contrée visitée par vous deux jours auparavant ; je résolus d'aller moi-même de ce côté avec mes enfants. Je leur fis part de mon projet après le déjeuner : chacun accueillit mes paroles avec joie, et nous prîmes les choses nécessaires au voyage. Les deux aînés se munirent de deux fusils, de deux couteaux de chasse, de deux gibecières remplies de vivres, de poudre et de plomb. Pour moi, je me chargeai d'un sac bien garni, d'un bidon d'eau et d'une hache.

« Ayant fermé soigneusement la tente, nous nous mîmes en route sous la garde de Dieu : nos deux chiens nous précédaient; Turc, qui reconnaissait si bien vos traces, nous guida jusqu'à l'autre côté du ruisseau, où alors nous allâmes un peu à l'aventure. Je portai le petit François sur mon dos. Dans ce désert, nos uniques défenseurs étaient Jack et Ernest, qui savaient manier des armes à feu. Je pensais en moi-même que tu avais bien fait de leur apprendre, dès leur enfance, à se servir de fusils et de pistolets, malgré toutes mes craintes et les reproches même que je t'adressais alors dans ma tendresse maternelle un peu aveugle.

« Du sommet des hauteurs, nous fûmes charmés de l'aspect de cette magnifique contrée, et, pour la première fois depuis notre naufrage, je sentis un mouvement de joie dans mon âme. Je remarquai surtout un petit bois, non loin de nous, et ce fut de ce côté que je dirigeai notre marche. Il nous fallut traverser des herbes fort hautes où nous n'avancions qu'avec peine. Tout à coup, du milieu de ces herbes s'élance avec bruit un oiseau d'une grandeur extraordinaire ; avant que mes deux fils eussent pu l'ajuster, il était déjà bien loin.

« — Nous n'avons pas de chance, dit Ernest : si seulement mon fusil eût été armé dans le moment, je vous assure que l'oiseau serait à bas.

« — Cela n'est pas aussi certain que tu le crois, lui dis-je. Je profite de l'occasion pour te rappeler qu'un bon chasseur doit toujours être prêt. Ne t'attends pas à ce que les oiseaux t'envoient des messages t'annoncer leur départ.

« — Je voudrais bien savoir, dit Jack, le nom de cet oiseau. Jamais je n'en ai vu de pareil jusqu'à ce jour.

« — C'est un aigle, dit le petit François : dans mes

fables, j'ai lu que les aigles sont assez grands pour enlever des moutons : celui-ci est bien de taille à cela.

« — Un aigle ! répliqua Ernest, un aigle ! Crois-tu que tous les gros oiseaux sont des aigles ? Et puis, jamais les aigles ne font leur nid dans l'herbe. Il me semble plutôt que cet oiseau est une outarde, à en juger par les moustaches qu'il a près du bec. Allons toujours voir la place qu'il a quittée.

« Nous nous dirigeâmes de ce côté, et à l'instant partit du même endroit un oiseau semblable en tout au premier. Mes trois fils restèrent étonnés, la bouche béante, et le suivirent des yeux : je ne pus m'empêcher de rire d'eux. Ernest pleurait de colère ; Jack, d'un air fort comique, ôta son chapeau, et, saluant l'oiseau : — Au revoir, l'ami ! pour cette fois, nous nous montrons bons enfants envers toi ; mais reviens seulement de notre côté, et tu verras.

« A l'endroit d'où ces deux oiseaux étaient partis nous trouvâmes une espèce de nid vide très-grand, assez irrégulier et mal construit avec des herbes sèches ; à quelques débris d'œufs cassés, nous crûmes que les petits venaient d'éclore : l'agitation de l'herbe à peu de distance nous confirma dans notre conjecture ; mais nous cherchâmes sans rien trouver. Ernest dit d'un ton doctoral à François : — Ces grands oiseaux ne sont point des aigles : les aigles ne nichent pas dans l'herbe, comme je te l'ai déjà appris ; et, de plus, les aiglons sont incapables de courir au sortir de l'œuf ; conclus donc que ce sont d'énormes poules ou de très-grosses perdrix, les seuls oiseaux qui puissent courir dès leur naissance.

« — Ou bien, repris-je, ce sont des oiseaux de la même famille, mais d'un autre nom : tu sais que les poules d'Inde, les paons, les pintades, etc., courent aussi dès leur éclosion.

« — Maman, répliqua Ernest, vous voudrez bien observer que tous les oiseaux dont vous parlez n'ont pas, comme ceux-ci, le ventre blanc et l'extrémité des ailes couleur de brique ; et puis, cette moustache est exactement semblable à celle que j'ai vue à l'outarde dans les gravures.

« — Tu as tout vu dans tes gravures, dit Jack ; j'aime bien mieux voir en réalité. Si Fritz était avec nous, il aurait abattu d'abord tes outardes, pour te laisser ensuite les comparer à ton aise avec tes gravures.

« — Mes enfants, leur dis-je, je suis contente que ces deux oiseaux aient échappé à vos terribles armes : ils ont une couvée à soigner. Que deviendriez-vous si l'on tuait votre père ou votre mère ? La passion de la chasse ne doit pas vous rendre cruels ; il ne faut tuer que les animaux nuisibles à l'homme ou qui peuvent lui servir de nourriture.

« Nous arrivâmes enfin dans le petit bois, où maître Ernest eut mille occasions de faire le savant : une foule d'oiseaux de toutes couleurs et au ramage varié semblèrent nous saluer à notre arrivée. Malgré les avis que j'avais donnés à mes fils quelques moments auparavant, ils avaient bien envie d'essayer leurs fusils. Je les en empêchai : les arbres sont si élevés en cet endroit, qu'à peine les balles auraient pu en atteindre le sommet. Jamais tu n'as vu d'arbres comme ceux-là. Leurs tiges, hautes et assez droites, semblent être soutenues en l'air, de tous côtés, par des racines ayant la forme d'arcs-boutants ; une autre racine, plus mince que le tronc et partant perpendiculairement de son pied, est le pivot et le centre de cet édifice végétal.

« Jack grimpa, non sans peine, le long d'un de ces arcs-boutants, et, avec une ficelle, il mesura la circonfé-

rence du tronc un peu au-dessus des racines : il trouva plus de trente pieds ; là où les racines entrent en terre, je mesurai, extérieurement, quarante pieds ou environ ; je pense qu'il faut compter cinquante pieds de distance des racines aux premières branches. Le feuillage ressemble assez à celui des noyers : il est épais et répand au loin son ombrage : aussi l'herbe qui croît aux alentours est fraîche et bien fournie ; point de ronces, point d'épines : on dirait un beau tapis vert. Nous choisîmes cette place pour déjeuner. Les provisions furent étalées sur le gazon ; l'eau d'un ruisseau voisin nous désaltéra. Les chiens, restés un peu en arrière, nous rejoignirent bientôt ; mais, au lieu de nous demander de la nourriture, nous les vîmes, avec surprise, se coucher tranquillement à nos pieds et bientôt s'endormir.

« Contente d'avoir découvert ces lieux si charmants et résolue à ne pas nous aventurer davantage, je décidai qu'il fallait reprendre le chemin du logis, en suivant le bord de la mer, dans l'espérance de trouver encore des débris du vaisseau, dont nous pourrions retirer quelque utilité.

« Nous vîmes, en effet, des caisses, des ballots, des tonneaux, toutes choses trop lourdes pour être emportées par nous ; il fallut nous contenter de pousser ces objets assez loin du rivage, afin que la marée ne les entraîât pas de nouveau. Pendant que nous étions tous occupés, nous remarquâmes que Turc et Bill fouillaient de leurs pattes et de leur museau le sable du rivage et avalaient avec avidité ce qu'ils trouvaient. Ernest courut vers eux et s'écria : — Maman ! maman ! des œufs de tortue ! Nous en ramassâmes deux douzaines, laissant les chiens manger tranquillement les autres.

« C'est alors que nous vîmes au large la voile de votre

bateau. D'abord François fut très-effrayé : il pensait que ce pouvait bien être un canot de sauvages. Ernest, de ses yeux perçants, vous avait reconnus. Nous courûmes en toute hâte vers le ruisseau, et bientôt nous avons pu vous rejoindre après votre débarquement. Voici toute mon histoire, mon cher ami ; maintenant, promets-moi que nous irons nous établir demain avec toutes nos provisions près d'un des beaux arbres dont je t'ai parlé.

MOI. — Très-volontiers, ma chère amie, si la chose est possible ; seulement, je crois devoir te dire que, si tes mesures sont exactes, le logement se trouverait trop haut placé. Quelle fatigue pour monter dans nos chambres et en descendre plusieurs fois par jour ! Allons nous reposer en attendant, car la nuit arrive ; demain nous verrons ce qu'il y aura à faire. »

Nous dormîmes tranquillement.

A notre réveil, je dis à ma femme : « Écoute, ma chère amie, la nuit a porté conseil ; ton projet de changer de domicile présente bien des difficultés. Pourquoi quitter ce lieu, où la Providence semble nous avoir conduits à dessein ? Ici, nous pouvons nous rendre assez vite sur notre navire ; les rochers qui nous environnent nous défendent contre les attaques imprévues des bêtes féroces.

— Permits-moi une observation, me dit ma femme : cette barrière de rochers n'a point été infranchissable aux chacals, arrêtera-t-elle les tigres et les autres bêtes féroces ? Quant aux richesses du navire, j'avoue franchement que, selon moi, nous sommes maintenant assez riches ; puisse la mer engloutir bientôt le bâtiment, où je ne te vois jamais aller sans ressentir une mortelle frayeur ! Tu n'as pas encore pu éprouver par toi-même combien la chaleur fait souffrir, parce que tu es toujours en course ;

mais je t'assure que sous la tente aussi bien que dehors nous étouffons.

— Eh bien, répliquai-je, venons-en à un arrangement qui nous contentera tous deux : nous établirons notre demeure dans tes arbres si vantés, et nous laisserons notre magasin de vivres et nos autres provisions dans ces rochers, où nous pourrons nous retirer en cas de pressant danger; si je le juge plus tard nécessaire, je ferai sauter quelques gros blocs de pierre avec de la poudre, et nous nous enfermerons si bien, qu'un chat ne parviendra pas jusqu'à nous sans notre permission. Avant tout il faut établir un pont sur le ruisseau pour pouvoir le traverser avec une partie de nos bagages.

— Un pont! s'écria ma femme, c'est bien long à construire. Pourquoi ne pas traverser la rivière comme nous l'avons déjà fait? L'âne et la vache porteraient sur leur dos les choses les plus nécessaires.

— Et si les bêtes ne peuvent passer à gué, nos provisions sont perdues! D'ailleurs, il faut leur faire des espèces de corbeilles ou de bâts; pendant que tu t'occuperas de cela, mon fils et moi nous travaillerons au pont, qui nous sera toujours utile, surtout si, plus tard, le ruisseau venait à grossir. »

Ma femme se rangea de mon avis et me fit promettre de laisser dans les rochers la plus grande partie de nos provisions de poudre dont le voisinage l'inquiétait, à cause de l'étourderie et de l'imprudance des enfants. Après nous être ainsi concertés, nous réveillâmes nos enfants et leur communiquâmes notre plan, qui leur plut à tous : ils auraient voulu s'établir le jour même dans le bois qu'ils nommaient déjà la *terre promise*. Après la prière chacun eut à déjeuner. Fritz n'oublia pas son singe, qu'il mit sous la chèvre. L'animal grimacier suçait avidement le pis

de sa nourrice improvisée. Jack se glissa du côté de la vache, et, ne pouvant la traire, il se coucha, sans plus de façon, sous le ventre de la bête et la teta. Sa mère, l'ayant vu, l'appela, par moquerie, *petit veau*, mots auxquels il fut très-sensible.

En compagnie de Fritz et d'Ernest je m'embarquai pour me rendre au navire, où je voulais prendre des poutres et des planches nécessaires à la construction du pont; mais, en arrivant près d'un îlot situé non loin du courant dont j'ai déjà parlé, nous vîmes une quantité innombrable de mouettes et d'autres oiseaux de mer qui nous étourdirent de leurs cris discordants; quand nous abordâmes la côte, Fritz s'écria : « C'est mon requin qu'ils sont en train de dévorer. »

Il avait raison; et bientôt nous reconnûmes les blessures encore sanglantes qu'il lui avait faites avec les balles de son fusil. Nous éloignâmes les mouettes afin de découper quelques morceaux de la peau dure et écailleuse du monstre : cette peau pouvait, dans l'occasion, remplacer la lime. Sur la côte je trouvai des planches et des poutres de toutes formes et de toutes dimensions, provenant, sans doute, de bâtiments naufragés. Nous en liâmes plusieurs des meilleures, et, dispensés pour cette fois d'aller au navire, nous fîmes voile vers notre rivage, où nous mîmes pied à terre après quatre heures d'absence. Les nôtres n'étaient point là pour nous recevoir, mais ils ne tardèrent point à paraître. Mes deux plus jeunes fils tenaient à la main quelque chose d'humide dans leurs mouchoirs liés aux quatre coins. A ma demande, ils les ouvrirent; il en sortit des écrevisses de rivière.

J'appris que l'auteur de cette fameuse et mémorable découverte était le petit François. En s'amusant au bord de l'eau, il avait vu des écrevisses rassemblées par bandes

autour du cadavre du chacal. Je fis rejeter dans la rivière les plus petits de ces crustacés. Je bénis Dieu de cette nouvelle ressource qu'il nous accordait.

Pendant que ma femme apprêtait le repas, mes enfants et moi nous tirâmes une à une nos poutres et nos planches sur le rivage. Je fabriquai ensuite une sorte de harnais pour l'âne et la vache, qui transportèrent nos matériaux de construction à l'endroit où les bords du ruisseau étaient le plus resserrés. A l'aide d'une ficelle nous évaluâmes cette distance à dix-huit pieds environ; il fallait donc, en comptant les assises, que nos poutres eussent au moins vingt-quatre pieds : c'était en effet à peu près leur longueur. Mais comment nous y prendre pour les poser sur les deux rives? Nous ouvrons un avis à ce sujet quand on vint nous chercher pour nous mettre à table. Ma femme nous montra deux grands sacs de toile qu'elle venait de coudre, et qui étaient destinés à l'âne et à la vache. N'ayant pas d'aiguille assez forte, elle s'était servie d'un clou pour percer la toile. Je la louai de son adresse et de son industrie, et, après avoir mangé, nous reprîmes le chemin de la rivière. Je croyais avoir trouvé le moyen de poser nos poutres.

La première chose que je fis fut d'attacher à un arbre de la rive une de nos poutres par une de ses extrémités, tandis qu'à l'autre je mis une corde dont je pris le bout. Je traversai le courant sur plusieurs pierres qui s'y trouvaient. Aidé de l'âne et de la vache, je tirai sur le câble, qui enfin tendit la poutre et l'attira en travers du ruisseau, dont elle unit les deux rives, au grand étonnement de Jack et de Fritz, qui, à l'instant même, s'élancèrent sur ce pont encore mal affermi et très-étroit.

Cette première pièce posée nous facilita beaucoup le reste de la besogne; je plaçai quatre autres poutres à dis-

tance convenable l'une de l'autre, et les couvris de planches, mais sans attacher ces dernières, afin de pouvoir les enlever promptement si, dans une attaque imprévue, nous avions à nous servir du ruisseau comme d'un retranchement dont il fallût interdire le passage.

Le travail de la journée avait été assez rude; aussi les lits de mousse nous semblèrent-ils plus moelleux que de coutume.

CHAPITRE III

Le lendemain, dès l'aurore, ayant réuni mes enfants autour de moi, je leur parlai ainsi :

« Nous allons quitter cette demeure pour une autre qui peut présenter plus d'agréments, mais offrant moins de sécurité : nous ne connaissons point les alentours des bois dont parle votre mère; si des dangers doivent se présenter, au moins tâchons que notre imprudence n'en soit pas cause. Je vous prie de ne jamais vous écarter de nous pour courir à l'aventure, qu'aucun de vous ne s'éloigne de moi et ne reste en arrière. »

Après avoir fait la prière et déjeuné, nous partîmes; nos bêtes étaient avec nous; l'âne et la vache portaient nos sacs et nos provisions de voyage, nos outils, notre batterie de cuisine, nos hamacs, nos couvertures, etc. Quant aux poules et aux pigeons, mes enfants n'ayant pu les attraper, il fallut que ma femme se mît à leur recherche, et bientôt, au moyen de quelques poignées de grain, les ayant attirés dans la tente, elle les lia par les

pattes et par les ailes, et les mit dans un panier que nous attachâmes sur le dos de l'âne. La tente, fermée avec soin, fut entourée de tonneaux, de poutres, de grosses planches, en guise de remparts.

Voici quel était notre ordre de marche : ma femme et Fritz en avant; après eux la vache et l'âne; Jack suivi de la chèvre avec le singe sur son dos; Ernest avec les brebis; le petit François avait le privilège d'être porté par maître baudet; moi, je me tenais à l'arrière-garde, surveillant tout, tandis que nos chiens, actifs comme de bons aides de camp, allaient de la tête à la queue et sur les flancs de la colonne.

Nous cheminions lentement, à la manière des patriarches des anciens jours, traversant le désert avec leurs troupeaux et leur famille.

Au moment où nous franchîmes le pont, nous fûmes rejoints par notre laie : elle s'était montrée si rétive, que j'avais dû la laisser en arrière; elle se mêla à notre troupe, mais en grognant, comme pour témoigner que le voyage lui déplaisait.

De l'autre côté du ruisseau, l'herbe fraîche et épaisse flatta si bien l'appétit de nos bêtes, que déjà elles allaient se débander; les chiens les maintinrent dans l'ordre. Au lieu de suivre à travers la prairie je tournai du côté du rivage de la mer, où nous étions à peine depuis quelques minutes, quand tout à coup Bill et Turc se mirent à hurler, comme si quelque bête féroce les eût blessés. Nous avançons, Fritz, Jack et moi, nos fusils tout armés, et nous découvrons un énorme porc-épic que Jack tua presque à bout portant avec un de ses pistolets. Vous vous imaginez combien il était fier d'un pareil exploit ! Fritz se montra jaloux et essaya de rabaisser le mérite de l'acte en lui-même en disant que la bête n'était point fort dangereuse,

puisque le *petit Jack* avait pu en approcher impunément. Ces mots de *petit Jack* firent entrer l'enfant dans une violente colère. J'intervins et mis la paix. Pour Ernest, il examinait déjà d'un air grave et sérieux le porc-épic, comptait ses dents incisives et ses molaires, nous faisant remarquer ses pieds et ses oreilles presque semblables aux pieds et aux oreilles de l'homme, etc.

Jack passa son mouchoir autour du cou de l'animal et alla le montrer à sa mère, qui, sur ses instances, l'enveloppa dans un morceau de couverture et le plaça sur le dos de l'âne ; malheureusement les piquants traversèrent bientôt la laine, et le baudet s'élança en bondissant bien loin de nous ; nos dogues nous le ramenèrent, non sans peine.

Enfin nous arrivâmes devant les fameux arbres but de notre voyage. J'avoue que je n'en avais jamais vu de pareils : ils étaient vraiment d'une grosseur prodigieuse, et je fis compliment à ma femme sur sa découverte en l'assurant que, si nous parvenions à nous loger sur un de ces colosses, nous n'aurions plus rien à craindre des bêtes féroces ni des ours, les meilleurs grimpeurs. Ces arbres étaient, je crois, de la famille des figuiers.

Après avoir ôté à nos bêtes leur bagage, nous leur liâmes avec soin les jambes pour les empêcher de s'écarter. La volaille resta en liberté. Il s'agissait maintenant de penser, sans délai, à notre installation. Je résolus de tenter dès le soir même de nous établir sur l'arbre. Pendant que je délibérais à ce sujet avec ma femme, un coup de feu se fit entendre tout près de nous. C'était Fritz, qui, désireux de ne pas laisser à Jack l'honneur de la journée, venait de tirer sur un magnifique chat-tigre ; il ne tarda pas à revenir vers nous, tenant l'animal mort par une des pattes.

« Bravo ! bravo ! m'écriai-je, tu as rendu là un fameux service à nos poules : ce chat aurait suffi à lui seul pour les croquer toutes, cette nuit même. Tâche de voir s'il n'y a pas quelques-uns de ses pareils dans les environs et tue-les sans pitié. »

Fritz écorcha son chat-tigre en priant bien Jack de ne pas en couper la peau, comme il avait coupé celle du chacal.

La chair de l'animal fut donnée à nos chiens ; pour le porc-épic, nous en mîmes un morceau dans une marmite et salâmes le reste. Avec des pierres prises dans un ruisseau voisin notre foyer fut bientôt construit. Ma femme s'occupa du soin de notre dîner. Pour lui procurer une surprise agréable, je lui fabriquai des aiguilles assez fines avec les dards du porc-épic : je me servis d'un long clou dont j'enveloppai la tête dans un chiffon mouillé ; j'en présentai la pointe au feu et la fis rougir ; avec cette pointe il me fut facile de percer les dards sans craindre de les voir éclater.

Le porc-épic nous procura un excellent bouillon ; mais, la chair de cet animal étant un peu coriace, ma femme, ne put se résoudre à en manger, et se contenta d'une tranche de jambon et d'un morceau de fromage de Hollande.

Notre repas terminé, je songeai à notre gîte pour la nuit. Nos hamacs furent suspendus à la voûte formée par les racines de l'arbre géant, et par-dessus j'étendis une grande pièce de toile à voile qui devait nous garantir contre la rosée de la nuit.

Pendant que ma femme faisait des harnais pour l'âne, que je voulais, le lendemain, charger du transport des solives et des planches nécessaires à la construction de notre demeure aérienne, je me rendis au bord de la mer

en compagnie de Fritz et d'Ernest. Je trouvai beaucoup de matériaux rejetés par la marée qui, pour la plupart, ne convenaient point à mon dessein ou auraient exigé un long travail. Ernest me montra un grand amas de bambous recouverts en partie par le sable et la vase. C'était justement mon affaire. Nous retirâmes donc ces bambous du sable ; nous les lavâmes, et, les ayant coupés par morceaux de quatre à cinq pieds de longueur, j'en fis des fagots proportionnés à nos forces. Nous nous remîmes en route vers les figuiers. Bill, qui nous précédait, s'arrêta tout à coup devant un gros buisson d'où sortirent plusieurs flamants. Fritz tira dessus, en tua un et en blessa un autre ; nous pûmes prendre ce dernier, mais non sans peine, car, n'ayant été atteint qu'à l'aile, il courait encore fort vite. Mes enfants et ma femme furent ravis en voyant ce bel oiseau. Ernest ne manqua pas de nous expliquer d'un ton doctoral que le flamant, ayant les pieds palmés comme ceux de l'oie et de longues jambes comme la cigogne, nage aussi bien dans l'eau qu'il court vite à terre.

« Tu pourrais ajouter, dis-je, qu'il s'élève très-haut dans les airs, grâce à ses ailes fortes et vigoureuses ; plusieurs oiseaux réunissent souvent, à un haut degré, ces trois facultés de marcher, de nager et de voler. »

Je pensai avec soin la blessure du flamant et l'attachai près du ruisseau avec une ficelle assez longue pour qu'il pût se promener.

Mes fils, ayant lié bout à bout les roseaux, les appliquèrent verticalement le long du tronc de l'arbre pour le mesurer ; ils ne tardèrent pas à voir qu'il leur en aurait fallu encore dix fois autant pour atteindre seulement au branchage. Je fabriquai un arc et des flèches avec des bambous ; dans le creux des flèches, je mis du sable pour les lester. A peine eus-je attaché la corde que Jack, Ernest,

Fritz, m'embrassèrent avec empressement et me demandèrent à essayer ma nouvelle arme.

« Non, non, leur dis-je; vous croyez que cet arc ne doit servir que pour nous amuser? Mais attendez une minute, et vous connaîtrez mes intentions. »

Je demandai alors à ma femme si, par hasard, elle n'avait point de fil bien fort à me donner. Elle courut vers son sac mystérieux, l'ouvrit, et en retira une pelote juste de la grosseur que je désirais.

Après avoir dévidé mon peloton, j'attachai un bout du fil à l'extrémité d'une des flèches, que je lançai par-dessus une des branches; la flèche entraîna avec elle le fil et redescendit, la pointe en bas, vers la terre par son propre poids. Fritz et Ernest allèrent prendre dans nos bagages deux rouleaux de grosse corde ayant un peu plus de quarante pieds de longueur. Je les fis étendre parallèlement sur le gazon, puis, ayant partagé les bambous en morceaux de deux pieds chacun, nous en fîmes des échelons qu'Ernest me présentait un à un et que je fixai, au moyen de nœuds et de clous, entre nos deux cordes. Ainsi nous eûmes une échelle; par le fil de ma flèche, je fis passer une ficelle de l'autre côté de la branche: par la ficelle, une corde assez forte, et enfin, par cette corde, notre échelle. A l'aide des racines, je fixai solidement l'extrémité libre de cette corde; et à une autre racine le bas de l'échelle, pour éviter tout balancement. Jack, qui était très-souple et très-leste, grâce à de bons exercices gymnastiques, monta le premier, puis Fritz, puis moi, avec ma hache. Arrivé aux premières branches, je vis avec plaisir qu'elles étaient fort serrées les unes contre les autres dans un plan si horizontal, qu'elles formaient presque un plancher; je me bornai donc à les égaliser, me réservant d'y ajouter ensuite quelques planches. Comme l'espace était fort étroit,

je dis à mes enfants de descendre ; et, mon travail terminé, je descendis moi-même.

Nous rassemblâmes nos bêtes sous les racines, ayant soin de disposer tout autour des feux qui, entretenus durant la nuit, éloigneraient de nous les animaux sauvages.

Le souper fut servi et on mangea avec grand appétit ; après quoi, la prière du soir récitée en commun, ma famille monta dans l'arbre. J'entendis les enfants dire qu'ils regrettaient leurs lits de mousse, remplacés cette fois par des hamacs. Je leur montrai comment il fallait se placer en travers pour être bien ; ils s'enveloppèrent dans leurs couvertures et s'endormirent.

Pendant les premières heures de la nuit, je ne fus pas sans inquiétudes : le murmure du vent dans le feuillage, le bruit des vagues sur la grève, tout était pour moi un sujet d'alarme. Quand l'un des bûchers disposés autour des racines menaçait de s'éteindre, j'avais soin d'en allumer un autre. Grâce au ciel, toutes mes craintes furent vaines, et, vers le matin, le sommeil s'empara si bien de moi, qu'au lieu d'aller réveiller mes enfants, ce furent eux qui vinrent m'avertir qu'il était grandement temps de se lever.

Ma femme était déjà occupée à traire la vache et la chèvre, quand je vins l'embrasser ; après avoir déjeuné, elle attacha sur le dos de la vache et de l'âne les harnais qu'elle avait fabriqués la veille, et les enfants partirent chercher, au bord de la mer, les poutres et autres matériaux dont nous avons besoin pour nos constructions. Fritz monta avec moi sur l'arbre, où nous avons à prendre nos mesures, à couper les branches inutiles, à arranger au-dessus de nos têtes celles qui devaient nous servir de toit. Ce fut au moyen d'une poulie que je montai les planches que ma femme attachait en bas. Bientôt

notre édifice commença à avoir une forme. Appuyé d'un côté au tronc énorme de l'arbre et aux branches inférieures, recouvert en haut par une toile à voile, il regardait par sa large ouverture la mer, dont nous sentions l'air frais venir jusqu'à nous.

Ces travaux nous prirent la moitié de la journée, et, quand midi arriva, nous nous contentâmes de faire lestement un léger déjeuner afin de nous remettre aussitôt à notre construction, à laquelle nous ajoutâmes tout autour une balustrade. L'édifice étant terminé, mon fils et moi descendîmes sous les racines, et le reste de nos planches fut employé à faire une table et un banc.

J'étais accablé de fatigue, la sueur couvrait mon front, et je ne pus m'empêcher de dire à ma femme : « J'ai fait vraiment aujourd'hui une besogne de galérien, aussi je veux me reposer demain.

MA FEMME. — Tu ne pouvais pas mieux choisir ton jour de repos : d'après mon calcul, je crois que demain doit être le second dimanche que nous passons ici depuis notre naufrage. Le premier s'est écoulé malheureusement sans que nous le remarquions, par suite de nos travaux excessifs ; tâchons qu'il n'en soit pas ainsi du second, qu'il faut consacrer au Seigneur.

MOI. — Je suis de ton avis. Dieu sait que la nécessité seule nous a empêchés de lui rendre les hommages qui lui sont si justement dus ; demain nous l'honorons d'une manière spéciale ; mais laissons ignorer notre intention à cet égard à nos enfants, afin de leur ménager une agréable surprise. Maintenant, dis-moi donc ce que tu vas nous donner à manger pour étrenner la table neuve que j'ai fabriquée. J'ai grand appétit.

MA FEMME. — Appelle tes enfants. »

Mes fils ne tardèrent point à accourir et à prendre

place autour de la nouvelle table, et leur mère tira d'un grand pot de terre une volaille qu'elle nous servit. Elle avait un aspect des plus agréables. Nous reconnûmes le flamant tué par Fritz la veille. Ernest avait donné le conseil de le faire bouillir plutôt que rôtir, parce qu'il était déjà un peu vieux.

Il nous sembla d'un goût délicieux ; nous n'en laissâmes point le moindre petit morceau.

Le souper achevé, nous opérâmes notre ascension sur l'arbre, maintenant notre demeure ; je montai le dernier, retirant en arrière les échelons d'en bas, afin de couper toute communication entre nous et les bêtes sauvages. Nos fusils furent chargés, en cas d'attaque. Les chiens gardaient en bas le bétail ; des feux étaient allumés autour des racines.

Un profond sommeil ne tarda pas à s'emparer de nous tous.

Dès l'aube, nous nous réveillâmes, gais, dispos et pleins d'ardeur.

« Qu'allons-nous faire aujourd'hui, père ? me demandèrent les enfants.

MOI. — Rien, mes amis, absolument rien.

LES ENFANTS. — Vous voulez vous moquer de nous !

MOI. — C'est aujourd'hui dimanche, ne pensons qu'à rendre gloire au Seigneur.

LES ENFANTS. — Comment ! aujourd'hui dimanche ! Quel bonheur ! toute la journée pour nous divertir, en courant, en nous promenant de tous côtés, en tirant de votre arc !... Oh ! oh !

MOI. — Nous ne serons pas tout à fait d'accord, je le vois, sur l'emploi de ce jour. Vous croyez qu'il doit se passer en jeux, en amusements ; mais je vous avertis qu'il

faut en employer une partie dans les saints exercices de la prière.

LES ENFANTS. — Mais il n'y a ici ni prêtre ni église ! Comment faire ?

MOI. — Nous n'avons ici, il est vrai, ni prêtre ni église ; mais Dieu est présent partout ; nous le prierons comme nous avons coutume de le faire chaque matin ; seulement, tâchons que nos prières soient plus longues, plus ferventes. Votre mère vous a appris de beaux cantiques que vous pourrez chanter, et ces cantiques, même sans accompagnement d'orgue, seront agréables au Seigneur. Commençons par notre prière quotidienne. »

Cette prière faite, je descendis de l'arbre par l'échelle, que je laissai retomber dans toute sa longueur, ayant soin d'en fixer les échelons solidement ; ma famille descendit après moi ; nous déjeunâmes. Après avoir donné à manger à nos animaux, je réunis mes enfants sur le vert tapis de gazon, et je leur parlai avec simplicité des principaux devoirs du chrétien sur cette terre.

Nous chantâmes quelques versets du psaume cxix ; ma femme et moi nous unîmes notre voix à celle de nos enfants. Ainsi allait se terminer cette sorte de solennité religieuse ; je ne pus m'empêcher de dire que je regrettais beaucoup de n'avoir pas l'Écriture sainte pour faire quelque pieuse lecture. Ma femme sourit et courut à son sac mystérieux ; elle en tira, à ma grande surprise et à ma grande joie, un exemplaire de la Bible quelle me donna. J'en expliquai quelques passages à mes enfants, et je leur permis ensuite de se livrer à d'innocents divertissements.

Ernest, à qui j'avais prêté mon arc et mes flèches, s'en servit avec beaucoup d'adresse et abattit plusieurs oiseaux assez semblables à des ramiers, qui venaient en troupes nombreuses sur notre arbre. Cet arbre, après un long

examen, nous avait paru définitivement être un figuier des Banians ; ses fruits attiraient beaucoup d'oiseaux de toutes sortes. Jack et même le petit François, émerveillés des succès d'Ernest, vinrent me prier de leur faire aussi des arcs. Je consentis d'autant plus volontiers à leur demande, qu'il me semblait fort utile de les exercer au maniement de cette arme.

Fritz s'occupait à se fabriquer une ceinture avec la peau du chat-tigre ; mais, comme il avait peur que cette peau n'eût une odeur aussi mauvaise que celle du chacal, il eut soin, d'après mon conseil, de la laver plusieurs fois avec de l'eau, de la frotter en dessus avec de la cendre, puis avec du beurre pour la rendre souple.

Pendant que je dirigeais le travail de mon fils aîné, un coup de feu partit au-dessus de nos têtes, et deux oiseaux tombèrent non loin de nous. Ayant levé les yeux, je vis à travers les branches Ernest qui criait : « Est-ce bien visé ? est-ce bien visé ? suis-je adroit ? » Et il descendit rapidement de notre arbre pour aller ramasser les deux oiseaux. Fritz et Jack quittèrent leur besogne et se mirent en embuscade pour faire comme Ernest. Je leur rappelai que nous étions au dimanche, et qu'il ne fallait point se livrer à la chasse. Je blâmai Ernest de l'avoir oublié. Les deux chasseurs revinrent donc auprès de moi avec un air assez confus ; et apportèrent le gibier de leur frère.

C'étaient des espèces de petites grives ou d'ortolans. Les figues de notre arbre attiraient un grand nombre d'oiseaux qui, plus tard, fournirent à notre table des mets abondants. Je dis à Ernest que le lendemain il pourrait en abattre tout à son plaisir ; les conserver était chose facile : après les avoir fait rôtir, on les couvrit de beurre, et on les mit dans des tonnes. Je pensais aussi que ces figues seraient du goût de nos poules et de nos pigeons.

Les deux oiseaux furent préparés pour notre repas du soir ; on les trouva délicieux, mais à peine chacun de nous put-il en avoir une bouchée.

CHAPITRE IV

A la fin du souper je fis aux enfants une proposition que je savais devoir leur être agréable.

« Nous devrions, leur dis-je, donner des noms particuliers à chacun des endroits où nous nous sommes arrêtés, sur cette terre hospitalière, depuis notre naufrage. Il ne faudra pas toucher aux côtes, qui, probablement, ont reçu déjà un nom de quelque voyageur, et sont mises sous la protection d'un saint ou d'autres personnages célèbres. A l'avenir nous nous comprendrons mieux et plus vite quand il y aura une course ou une excursion à faire.

— Bravo ! bravo ! s'écria Jack ; oui, papa, cherchons des noms bien difficiles : Monomotapa, Zanguebar, Coromandel, ce sont des mots qui sonnent fort à l'oreille.

— Et pourquoi prendre des noms étrangers ? repris-je ; empruntons des noms à notre propre langue, et commençons par la baie où nous avons pris terre : il faut l'appeler *Baie du Salut* ; la hauteur d'où vainement nous avons cherché à découvrir les traces de nos compagnons sera le cap de l'*Espérance trompée* ; le lieu où nous campâmes pour la première fois, *Logis sous la tente* (Zeltheim) ; la petite île où nous trouvâmes le requin portera le nom de ce poisson, *Ile du Requin* (Slaginsel) ; le marais où Fritz tua son flamant, *Marais du Flamant* (Flamant-Zumpf). »

Quand nous fûmes arrivés au nom à donner à notre maison aérienne, les uns voulaient l'appeler *Maison aux Figues*; les autres, *Nid d'Aigle*. Je leur dis qu'il valait mieux l'appeler *Falkenhorst* (nid de faucons), puisque mes enfants étaient une vraie nichée d'oiseaux pillards comme les faucons, de noble race comme eux, et capables d'instruction.

« Adopté! adopté! dirent-ils tous; Falkenhorst! va pour Falkenhorst! »

Il y eut aussi la *Rivière du Chacal*, la plaine du *Porc-Epic*, etc.

La fraîcheur du soir nous invitait à la promenade; nous partîmes tous pour Zeltheim, non par l'ancienne route, mais en suivant le ruisseau. Nous avions nos armes à feu et nos arcs, des cordes, des petits filets. Turc et Bill ouvraient la marche; le singe venait ensuite; le flamant lui-même voulut être de la partie: d'abord il s'était mis à côté des enfants; ennuyé bientôt de leurs espiègleries, il se réfugia sous la protection de ma femme.

Ernest, qui s'était un peu écarté, revint en courant vers nous; il tenait à la main une tige assez longue à laquelle pendaient des petites boules rondes de couleur verte. A la forme de la feuille et de ces petits fruits, je crus reconnaître, comme Ernest, la pomme de terre. Nous nous dirigeâmes vers le lieu où mon fils avait fait sa merveilleuse trouvaille. Grande fut notre joie à la vue d'un immense champ de pommes de terre, les unes en fleur, les autres déjà mûres.

Jack cherchait à rabaisser le mérite de son frère, et disait qu'il aurait pu découvrir les pommes de terre aussi bien que lui, s'il était allé du même côté.

« Pourquoi rabaisser le mérite de ton frère? répliqua sa mère. Tu es très-étourdi, et tu aurais bien pu passer

par ici sans même remarquer cette plante précieuse ; Ernest, au contraire, examine et observe tout avec soin et attention. »

Nous déterrâmes une grande quantité de pommes de terre, et, après les avoir mises dans nos gibecières, nous continuâmes notre route vers Zeltheim, malgré les réclamations de Jack, qui se plaignait d'être déjà un peu trop chargé.

« Mes enfants, dis-je, la découverte d'Ernest est pour nous d'un prix inestimable ; rendons-en grâce à Dieu ; cette nouvelle faveur de la Providence me rappelle à propos ce passage des saintes Écritures, où le Psalmiste « remercie le Seigneur d'avoir procuré de la nourriture à « son peuple errant et mourant de faim au milieu du dé- « sert aride. »

Bientôt nous eûmes atteint la chaîne de rochers d'où tombait en cascade notre ruisseau, qui se répandait ensuite dans la prairie à travers de hautes herbes qu'il nous fallut traverser, non sans difficulté ; alors la mer se montra à notre droite, dans un horizon lointain ; les rochers, à notre gauche, étaient couverts des plantes les plus variées et les plus rares, plantes grasses, plantes épineuses : l'aloès aux girandoles blanches, la figue d'Inde aux larges feuilles, le cactier avec ses fleurs de pourpre, les jasmins jaunes et blancs, les vanilles odorantes, la serpentine aux rameaux souples et élancés, enfin l'ananas, le roi des fruits, dont nous nous régalâmes à cœur joie.

Je fis encore une autre découverte, celle du karatas aux larges feuilles terminées en pointe et qui peuvent servir à faire du fil, tandis que la tige donne de l'amadou, et, broyée et pulvérisée, devient un excellent appât pour prendre le poisson. « Mes enfants, m'écriai-je, accourez ici ; venez voir une plante bien plus précieuse, par son

utilité, que les ananas. » C'est à peine si mes petits gourmands, très-occupés à manger des ananas, daignèrent regarder mon karatas ; puis ils me dirent en riant qu'ils l'examineraient quand il porterait des fruits. Alors je me tournai vers Ernest ; je lui demandai s'il pourrait m'allumer du feu avec mon briquet.

« Papa, me répondit-il, très-volontiers, mais je n'ai pas d'amadou.

MOI. — Eh bien, ne peux-tu m'allumer du feu sans amadou ?

ERNEST. — Si, à la manière des sauvages, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre jusqu'à ce qu'ils prennent feu.

MOI. — Moyen un peu long ; et puis, du bois convenable pour cela, je n'en vois pas ici.

ERNEST. — Comment faire ?

MOI. — Tiens, regarde ! »

Après avoir arraché une des tiges du karatas, j'en ôtai la moelle et je l'allumai à l'instant même en frappant au-dessus deux pierres à fusil. Mes enfants furent remplis d'admiration, et ma femme apprit avec plaisir qu'on pouvait tirer du fil des feuilles de la même plante. Elle commençait déjà à s'inquiéter en voyant diminuer de jour en jour les quelques pelotons sauvés par elle du naufrage.

Fritz, en son nom propre et au nom de ses frères, déclara le karatas supérieur à l'ananas ; seulement il regretta que les plantes que nous examinions eussent, pour la plupart, beaucoup d'épines. Je lui expliquai que ces épines et ces aiguillons rendaient les cactiers et les nopals ou raquettes très-utiles pour faire de bons murs de clôture infranchissables aux bêtes féroces les plus audacieuses. Ernest examinait avec une profonde attention une figue épineuse toute couverte de petits insectes rouges qu'il ne

parvenait point à faire tomber. « Serait-ce la fameuse cochenille ? me demanda-t-il.

— Tu as deviné juste, lui dis-je; oui, c'est la cochenille, qui donne la belle teinture écarlate si estimée dans le commerce, et qui se vend à un prix si élevé. »

Tout en continuant de parler sur ces merveilles de la nature, nous arrivâmes à la rivière du Chacal, qui fut traversée dans un endroit guéable : pour passer sur notre pont, il eût fallu remonter beaucoup trop loin; nous revîmes notre tente (Zeltheim), où tout était en ordre. Nous primes du beurre, pendant que Jack et Ernest parvenaient, non sans peine, à se rendre maîtres d'une paire d'oies et d'une paire de canards; ils durent même les pêcher, pour ainsi dire, au moyen de longues ficelles auxquelles ils attachèrent des petits morceaux de fromage que les oiseaux aquatiques avalèrent gloutonnement. Turc, qui avait été couvert d'une espèce de cotte de mailles faite avec les dards du porc-épic, se vit avec plaisir débarrassé de ce singulier accoutrement, et porta une charge de sel fixée par des cordes sur son dos.

Ma femme, ayant allumé du feu, nous prépara des pommes de terre pour le souper; elle alla ensuite traire la vache et les chèvres, pendant que je rendais les volailles à la liberté et les conduisais près du ruisseau, après avoir eu soin de leur couper les plus longues plumes des ailes pour les empêcher de s'envoler.

Les pommes de terre nous furent servies toutes fumantes dans un grand plat, avec du lait, du beurre salé et un morceau de fromage de Hollande.

Après avoir remercié Dieu des nouveaux bienfaits qu'il lui avait plu de nous accorder en ce jour heureux, nous montâmes dans notre demeure aérienne, où le sommeil ne tarda pas à nous fermer les yeux.

En revenant la veille le long du rivage, j'avais remarqué, au milieu de quantité d'autres choses, différentes pièces de bois courbées qui me paraissaient propres à faire une sorte de traîneau pour amener de Zeltheim à notre arbre des tonnes, des caisses de provisions dont nous avions besoin, et qu'il nous eût été impossible de transporter à bras ni même à dos d'âne. Avant donc que ma femme fût éveillée, je partis avec Ernest seulement, dont je voulais secouer la paresse par cette excursion un peu matinale. L'âne nous suivait.

Arrivé au rivage, il ne me fut pas difficile de trouver les pièces de bois dont j'avais besoin; je les attachai en travers sur une large planche que l'âne traînait au moyen de deux cordes, et, pour compléter mon chargement, je mis au milieu une petite caisse trouvée dans le sable.

Mon fils conduisait l'animal par la bride tandis que, resté en arrière, je soulevais le traîneau quand nous rencontrions des pierres ou des trous.

Arrivés à Falkenhorst, on nous reçut avec des démonstrations de joie; on ouvrit la petite caisse, dans laquelle on croyait trouver des choses précieuses, et qui ne renfermait pourtant que du linge commun et des habits de matelots très-avariés par l'eau.

En notre absence, Fritz et Jack avaient chassé aux grives et aux ortolans, dont ils avaient abattu deux ou trois douzaines en consommant une énorme quantité de poudre. Comme je tenais beaucoup à notre poudre, je les engageai à la ménager et à se servir dorénavant de lacets et de collets pour prendre le gibier.

Le soir même nous plaçâmes des collets dans le figuier, mais avec précaution et seulement du côté où n'allaient point nos pigeons; que nous eussions été très-fâchés de rendre victimes de notre stratagème. Nous mangeâmes au

dîner bon nombre de grives et d'ortolans, tués le matin à coups de fusil, ou pris dans l'après-midi à l'aide des lacets. Aussitôt le repas fini, ayant attaché la vache et l'âne à notre traîneau, formé de trois solives recourbées, jointes par trois traverses, avec courbure au-dessous, nous partîmes Ernest et moi pour Zeltheim; Bill nous accompagnait, Turc resta avec notre famille. En suivant le chemin de la mer nous gagnâmes Zeltheim sans aventure.

Nos bêtes furent dételées et purent paître en liberté dans les environs; mais, pendant que nous faisons notre chargement de beurre, de fromage, de biscuits, d'outils, de poudre, de plomb, etc., l'âne et la vache, s'écartant peu à peu à notre insu, passèrent le pont et disparurent. J'envoyai Ernest, accompagné du chien, à leur poursuite. En attendant, je cherchai le long de la baie un endroit commode pour me baigner; bientôt j'en trouvai un entre les rochers, et mon fils, ayant ramené les fuyards, vint prendre lui-même un bain avec moi. Il sortit de l'eau le premier. D'après mon conseil, il alla chercher les sacs de l'âne pour les remplir de sel. Comme il tardait à revenir, je commençais à m'inquiéter, quand je l'entendis crier : « Papa! papa! accourez à mon aide! un poisson énorme! je ne puis plus le retenir : il va briser ma ligne ou m'entraîner avec lui ! »

Ayant rejoint mon fils, je le trouvai couché à plat ventre au bord du ruisseau, les bras tendus, serrant fortement entre ses mains le bois d'une longue ligne dont le fil était agité par les secousses d'un gros poisson. Je pris la ligne, et, tirant le poisson dans un bas-fond d'où il ne pouvait plus sortir, je terminai ses souffrances par un coup de hache. Nous avons pris un magnifique saumon de douze à quinze livres.

Après avoir vidé ce poisson, nous le couvrîmes de sel

pour l'emporter plus frais à Falkenhorst. L'âne et la vache furent attelés, et nous nous mîmes en route.

A peu près à mi-chemin, au moment où nous étions dans les hautes herbes, Bill s'élança devant nous et fit lever un animal qui paraissait sauter plutôt que courir. Je tirai dessus avec trop de précipitation et le manquai. Ernest, plus heureux que moi, lâcha son coup et le tua. C'était un gibier d'une forme étrange : imaginez-vous un animal de la grosseur d'une brebis, avec une queue de tigre, les yeux et l'ensemble de la tête d'une souris, la fourrure d'un rat, des oreilles plus grandes que celles d'un lièvre, les pattes de devant très-courtes, celles de derrière très-longues et semblables à des échasses.

Après un sérieux et méthodique examen, nous reconnûmes le kangaroo, quadrupède de la Nouvelle-Hollande, animal qui n'avait été vu jusqu'alors que par le capitaine Cook dans son premier voyage. Nous portâmes le kangaroo sur notre traîneau. Deux heures après, nous étions à Falkenhorst, où l'on nous reçut avec de grandes félicitations pour nous-mêmes et pour notre chargement ; Fritz paraissait seul un peu jaloux du succès d'Ernest à la chasse, et il jetait de temps à autre des regards d'envie sur le kangaroo ; pour le consoler, je lui promis de l'emmener au navire avec moi le lendemain matin. Nos bestiaux reçurent une ration de sel. Les chiens ne furent point oubliés. Ensuite nous nous couchâmes.

Au premier chant du coq, je sautai hors de mon hamac, et, avant d'éveiller les enfants, je descendis de l'arbre pour dépouiller le kangaroo, dont nous voulions manger la moitié le jour même et saler le reste. J'arrivai fort à propos : les chiens, qui s'étaient régalés la veille des entrailles de l'animal, s'apprêtaient à recommencer la fête ; déjà ils lui avaient arraché la tête, qu'ils se dispu-

taient à belles dents. Saisissant un bâton, je leur en donnai deux coups vigoureux, et ils s'enfuirent se cacher sous les buissons voisins. Alors je fis mon métier de boucher ; comme je n'étais pas encore très-habile dans la partie, je me couvris tellement du sang de l'animal, que je dus ensuite me laver et changer de vêtements.

Après avoir déjeuné, je dis à Fritz de se rendre à Zeltheim pour préparer le bateau de cuves, sur lequel nous devions monter. Je m'aperçus peu après de l'absence de Jack et d'Ernest, et demandai avec inquiétude à ma femme où ils pouvaient être. Elle me répondit qu'ils étaient sans doute allés arracher des pommes de terre. Il fallut me contenter de cette réponse. Je conseillai à leur mère de les gronder sévèrement à leur retour. Je fus un peu moins inquiet à leur sujet en voyant qu'ils avaient eu soin d'emmener Turc comme compagnon de voyage.

Fritz et moi nous arrivâmes au pont du ruisseau, où nous fûmes fort surpris de rencontrer Jack et Ernest, qui sortirent d'un buisson où ils s'étaient cachés. Peut-être avaient-ils pensé que je leur permettrais de venir avec nous au navire. Leurs espérances furent déçues : j'avais trop de choses à rapporter dans notre bateau de cuves pour le surcharger inutilement ; je leur ordonnai de rejoindre leur mère et de lui dire ce que je n'avais pas eu moi-même le courage de lui apprendre en partant, à savoir : que je resterais deux jours absent.

Je leur fis ramasser du sel pour que leur course ne fût pas inutile. Ils me promirent d'être à Falkenhorst avant midi. A ce propos, je demandai à Fritz de leur laisser sa montre d'argent ; et, pour le décider à cet acte de complaisance, je dus lui donner à entendre que nous en trouverions peut-être une en or sur le navire.

Nous montâmes dans notre bateau, et, poussés par un

vent très-favorable, nous arrivâmes promptement au navire. Tout d'abord je m'occupai de chercher des matériaux nécessaires à la construction d'un radeau. Je trouvai douze grandes tonnes qui me parurent très-convenables pour ce travail. Après les avoir vidées, je les attachai ensuite au moyen de clous, de cordes, de planches ; je plaçai dessus une sorte de pont et un rebord tout autour ; j'eus alors un radeau capable de contenir huit fois plus de charge que notre bateau de cuves. Il nous fallut une journée pour faire ce chef-d'œuvre, et c'est à peine si nous eûmes le temps de boire et de manger. Nous étions si fatigués quand vint le soir, qu'il nous aurait été impossible de retourner à terre à force de rames. Décidés à passer la nuit dans le navire, nous choisîmes pour gîte la chambre du capitaine et nous nous endormîmes sur un matelas, qui nous parut d'autant plus moelleux et doux, que depuis longtemps nous ne dormions que dans des hamacs.

Dès notre réveil le chargement du radeau nous occupa. Après avoir enlevé tout ce qui se trouvait dans la chambre que nous avions habitée pendant notre traversée, nous passâmes dans celles des officiers. Quel beau pillage à faire ! Portes, fenêtres, serrures, malles de matelots, tout fut transporté sur le radeau ; parmi les choses les plus précieuses, je citerai les caisses du serrurier, du charpentier ; des petits plants d'arbres fruitiers d'Europe, poirier, pommier, amandier, pêcher, abricotier, châtaignier ; puis des ceps de vigne. Ces plants avaient été soigneusement enveloppés dans la mousse pour le transport. Parlerai-je après cela d'une multitude d'objets d'orfèvrerie, montres d'or et d'argent, bagues, tabatières, colliers, sans compter une somme considérable en doublons et en piastres ? Je préférerai, je vous assure, à toutes

ces inutilités du luxe européen, les arbres fruitiers, les barres de fer, le plomb, les pierres à aiguiser, les roues de chariot, les instruments d'agriculture, les pioches, les pelles, les socs de charrue, le fil de fer et de cuivre, les sacs de maïs, de pois, de vesce, d'avoine. Les instruments aratoires étaient destinés aux habitants d'une nouvelle colonie. Nous prîmes aussi un moulin à scier démonté, mais dont chaque pièce était numérotée avec soin.

Fritz trouva encore des harpons, un beau filet et un dévidoir à cordage, comme ceux dont se servent les baleiniers. Il me demanda la permission d'attacher ce filet à la proue de notre radeau pour le tenir tout prêt en cas que quelque gros poisson se rencontrât sur notre route. Ce ne fut pas sans peine ni sans crainte d'accident que nous nous dirigeâmes vers la côte avec nos deux embarcations. Un bon vent enflait notre voile. Fritz, assis à l'avant, aperçut, à une distance assez éloignée, une masse considérable à la surface de la mer. Je regardai avec ma lunette, et je reconnus que c'était une tortue endormie au soleil, et qui ne remarquait même pas notre approche.

Fritz me pria de cingler du côté de cet animal, afin de l'examiner de plus près. Croyant que c'était par une simple envie de curiosité, j'y consens ; mais, tout à coup, le radeau reçoit une violente secousse et j'entends le sifflement du dévidoir. Fritz avait lancé son harpon et atteint la tortue, qui, maintenant blessée, prenait la fuite, entraînant avec elle le harpon avec la corde auquel il était attaché et le radeau. Remorqués par la tortue, nous voguions avec rapidité vers la côte, droit dans la direction de Falkenhorst. Quand nous eûmes abordé, je tuai la tortue avec ma hache. Fritz, fier de sa capture, tira un coup de fusil qui fit accourir vers nous mes enfants et

ma femme. Que de questions, et, en même temps, que de compliments, que de félicitations nous furent adressés ! Cependant ma femme ne put s'empêcher de me faire quelques doux reproches sur ma longue absence.

L'histoire de la tortue fut écoutée avec beaucoup d'intérêt ; on s'étonna que Fritz eût atteint avec tant de précision le cou de l'animal, qui, durant son sommeil, est hors de son écaille. En se retirant, elle avait enfoncé elle-même plus profondément le harpon sous sa dure enveloppe.

Ma femme et deux enfants allèrent chercher le traîneau et les bêtes de trait à Falkenhorst, pendant que Fritz et moi nous assujettissions aussi solidement que possible nos bateaux sur le rivage, nous servant, à défaut d'ancres, de deux grosses masses de plomb autour desquelles nous attachâmes de fortes cordes ; j'espérais ainsi n'avoir rien à craindre de la marée.

Le traîneau arriva pendant que nous nous livrions à ce travail ; nous mîmes dessus les matelas, la toile et la tortue, qui pesait au moins trois quintaux ; nos forces réunies suffirent à peine à la soulever de terre, et nous pensâmes que c'était une charge assez lourde pour nos bêtes. Nous nous dirigeâmes vers Falkenhorst ; et, le long du chemin, il nous fallut répondre aux mille questions qui nous étaient adressées relativement aux trouvailles faites par nous sur le navire. Fritz avait déjà dit un mot de la cassette aux bijoux ; chacun partageait à l'avance le trésor.

Dès que nous fûmes arrivés à notre demeure, je séparai à coups de hache l'écaille de la tortue, ayant soin de choisir l'endroit où les cartilages relient ensemble l'écaille du dessus, ou *carapace*, à celle du dessous, ou *plastron*. Je découpai ensuite de gros morceaux de chair, que je posai sur le plastron, comme sur un plat, et ma femme

fut très-surprise quand je lui dis qu'il n'y avait qu'à faire rôtir le tout sans autre assaisonnement que du sel.

« Tu me laisseras au moins, me répondit-elle, ôter cette partie verdâtre qui pend de tous côtés et qui me semble assez dégoûtante.

MOI. — Non, ma chère amie : ce vert est la graisse même de la tortue; cependant, si tu trouves qu'il y en a trop, mets-en à part pour faire de la soupe, et abandonne aux chiens la tête, les pattes et les entrailles; nous salerons le reste de la bête pour le conserver avec soin.

— Oh! papa, s'écria Jack, veuillez, je vous prie, me donner l'écaille!

— A moi! à moi! » dirent les autres.

Je leur expliquai qu'elle appartenait de droit à Fritz; cependant je demandai à chacun d'eux ce qu'il voudrait faire de cette écaille si désirée.

« J'en ferais, dit Ernest, un solide bouclier pour me garantir contre les attaques des bêtes et des sauvages.

JACK. — J'en ferais un joli petit bateau qui me servirait à transporter par eau, en remontant le ruisseau, nos pommes de terre et d'autres fruits. Ainsi je n'aurais plus la peine de me fatiguer sous la charge.

LE PETIT FRANÇOIS. — Je me bâtirais une cabane, et l'écaille de la tortue me servirait à en faire le toit.

FRITZ. — Je la placerais en terre, auprès de notre maison, pour qu'elle servît d'une sorte de bassin où ma mère aurait toujours de l'eau en réserve.

MOI. — Bravo! honneur à toi! Ton invention est bonne. Dès que nous aurons de la terre glaise, je me charge d'exécuter ton dessein.

JACK. — Je fournirai la terre glaise, dont j'ai une provision sous les racines d'un arbre voisin.

MOI. — Où donc as-tu trouvé cette terre glaise?

MA FEMME. — Ce matin, sur une colline voisine, d'où il est revenu tellement sale, qu'il m'a fallu laver tous ses vêtements.

JACK. — Si j'avais trop craint de me salir, maman, je n'aurais pas découvert cette couche de terre qui nous sera d'une grande utilité. En remontant le ruisseau jusqu'à la colline, où il forme de jolies cascades, je suis arrivé à une pente très-inclinée et si glissante, que je suis tombé; j'ai voulu examiner la cause de mon accident, et je n'ai pas tardé à reconnaître que j'avais marché sur la terre glaise. J'en ai fait quelques grosses boules, que j'ai mises en dépôt sous les racines d'un arbre.

ERNEST. — Je veux mettre dans le bassin des racines d'une forme singulière que j'ai trouvées hier.

MOI. — Montre-les-moi ! Excellente découverte ! Ces racines, si je ne me trompe, sont des racines appelées *manioc*, dont on fait, aux Indes orientales, une sorte de pain ou de gâteau très-estimé, connu sous le nom de *cassave*; mais il faut d'abord préparer avec soin les racines; autrement, leur usage pourrait être dangereux. Nous tenterons cette préparation. »

Quand notre traîneau fut déchargé, je retournai au rivage avec mes fils pour exécuter un second voyage avant la nuit, pendant que ma femme et le petit François resteraient à nous préparer à souper, l'appétit ne devant pas manquer après une journée aussi fatigante.

Arrivés au radeau, nous chargeâmes tout ce que l'âne et la vache pouvaient traîner : deux caisses de nos effets, dont l'une contenait des livres et une Bible, des roues de char, le moulin à bras et une grande quantité d'autres choses de moindre importance.

Dès que nous fûmes de retour à Falkenhorst, ma femme m'appela à l'écart et me dit d'un air gracieux :

« Je veux, moi aussi, te faire une surprise à laquelle tu ne t'attends guère. »

Elle me mena dans un massif d'arbres, où je vis un petit tonneau à moitié enfoncé en terre et couvert de grandes branches et de rameaux verts. Elle en tira la cannelle et remplit une noix de coco d'un liquide que je reconnus, avec étonnement, pour un excellent vin de Canarie.

« Où donc as-tu trouvé cela, ma chère amie ? lui dis-je.

— Au bord de la mer, me répondit-elle ; et les enfants l'ont transporté ici sur le traîneau. Ernest a fabriqué une cannelle avec une branche de roseau. »

J'appelai mes enfants et leur fis boire à chacun un peu de ce vin, qu'ils déclarèrent excellent : ils m'en redemandèrent avec avidité ; craignant qu'il ne les enivrât, je les écartai promptement du tonneau.

Quand nos matelas eurent été montés dans l'arbre à l'aide d'une poulie, nous nous mîmes à table. La prière dite, chacun alla se coucher.

CHAPITRE V

Sans rien dire à ma famille, je me levai avant le jour, et descendis doucement par notre échelle. Les deux chiens, voyant que j'allais me mettre en route, faisaient autour de moi des sauts de joie ; le coq et les poules saluaient le retour du jour en chantant et en battant de l'aile ; tandis que l'âne, étendu sur l'herbe, paraissait fort peu disposé à la promenade matinale que je désirais lui faire faire ; je

le réveillai donc et l'attachai seul au traîneau. Je ne voulus pas prendre la vache, qui devait donner son lait pour le déjeuner. Les chiens me suivirent d'eux-mêmes vers le rivage. J'y retrouvai avec plaisir mon radeau et mon embarcation; la marée les avait soulevés, mais sans pouvoir les arracher de leurs amarres. Après avoir chargé le traîneau, je revins à Falkenhorst. Je fus assez étonné de ne voir aucun des miens debout, quoique le soleil brillât déjà de tout son éclat. Je fis du bruit, je poussai des cris retentissants. Enfin, ma femme, toute surprise et confuse en voyant le jour si avancé, me dit :

« C'est ton bon matelas qui m'a fait dormir plus longtemps qu'à l'ordinaire, et je sais que les enfants se trouvent très-bien sur les leurs. Vois comme ils ont peine à ouvrir les yeux ! Ils bâillent, ils étendent les bras, et paraissent décidés à dormir encore.

— Allons ! allons ! m'écriai-je, levez-vous, sautez vite et gaiement à bas de vos lits ! point de paresse ! »

Fritz fut le premier prêt; Ernest le dernier.

« Comment, Ernest, lui dis-je, tu n'es pas honteux de voir le petit François levé avant toi !

ERNEST. — Il est si doux de se rendormir après avoir été réveillé ! Je voudrais vraiment que l'on me réveillât ainsi tous les matins pour sentir le sommeil revenir petit à petit.

MOI. — Tu connais bien, et trop bien même, les raffinements de la paresse. Prends garde de te laisser aller à de funestes habitudes. Quand on préfère ses aises, on tombe vite dans l'apathie »

Nous descendîmes tous de l'arbre, et nous retournâmes au rivage. En deux voyages, ce qui restait fut transporté à la maison. Pour me rendre au navire dans l'après-midi, je ne gardai avec moi que Fritz et Jack; le vent,

qui nous avait d'abord été favorable, devint tout à coup contraire, et nous empêcha d'arriver à notre but aussitôt que nous l'aurions voulu. Comme il était trop tard pour songer à rien faire d'important, nous n'emportâmes que des bagatelles ou des objets sans grande utilité. Jack, cependant, trouva une brouette et Fritz une pinasse démontée, mais dont les pièces étaient parfaitement en ordre, ainsi que je pus m'en assurer par mes propres yeux; il y avait même deux petits canons pour l'armer. Restait à savoir si nous serions capables de la remonter et de la mettre en mer. Pour le moment, je laissai là cette pinasse, et je préférai une chaudière de cuivre, des plateaux de fer, des râpes à tabac, un tonneau de poudre et un autre plein de pierres à fusil. Je n'oubliai pas la brouette de Jack, et même j'en pris deux autres avec des courroies pour les atteler. Le tout fut porté sur le radeau, où nous remontâmes nous-mêmes, sans nous donner le temps de manger, de peur que le vent de terre, ne s'élevant subitement, contrariât notre retour.

Quand nous fûmes assez près de terre, nous distinguâmes sur le rivage une troupe de petits personnages rangés debout en file, ayant l'air de nous regarder avec curiosité. Ces personnages nous paraissaient vêtus de noir et de blanc, avec de longues cravates au cou; tantôt ils étendaient les bras vers nous, tantôt ils restaient dans une complète immobilité.

« Il me semble, dit Fritz, que nos personnages du rivage ont des becs et des ailes fort courtes; quels singuliers oiseaux !

moi. — Je les reconnais, maintenant. Ce sont des manchots, oiseaux fort bons nageurs, mais incapables de voler et très-lents à marcher sur terre. »

Nous touchions à peine au rivage, que Jack se préci-

pita sur les manchots, dont il renversa une demi-douzaine à coups de bâton, tandis que les autres plongèrent dans la mer et disparurent.

Fritz fut très-fâché d'être privé ainsi du plaisir de tirer dessus; je le calmai en lui disant qu'il n'était vraiment pas nécessaire d'employer sa poudre et son plomb contre des oiseaux qui se laissent prendre à la main, sans résistance. Les manchots, qui n'avaient été qu'étourdis, se relevèrent et commencèrent à marcher en se balançant avec une plaisante gravité; ne voulant pas que la chasse de Jack fût perdue, je les saisis par le cou, et leur attachai les pattes avec des roseaux très-minces. Nous les posâmes sur le rivage pour procéder à notre débarquement; mais, comme déjà il faisait nuit, nous dûmes nous contenter de remplir une brouette pour ne pas revenir sans rien au logis. Nos chiens vigilants aboyèrent à notre approche; puis, dès qu'ils nous eurent reconnus, ils vinrent au-devant de nous et nous accueillirent avec mille démonstrations de joie et même avec tant de brusquerie, qu'ils renversèrent Jack et sa brouette; ils reçurent de lui deux coups de poing qui ne les empêchèrent pas de revenir à la charge dès qu'il eut repris sa brouette.

Ma femme me demanda ce que je prétendais faire des râpes à tabac que nous lui apportions. Je la tranquillisai à cet égard, l'assurant que je n'avais pas de tabac, et que j'étais trop heureux d'être délivré de cette mauvaise habitude pour vouloir la reprendre de nouveau.

Les enfants allèrent, suivant mon conseil, attacher un à un par la patte nos manchots à autant d'oies et de canards pour les apprivoiser ensemble. Il faut avouer que ni les uns ni les autres ne paraissaient contents d'être ainsi forcément des compagnons inséparables. Ma femme me montra une bonne provision de pommes de terre et de

manioc ramassée par elle et les deux enfants en notre absence; je la remerciai de ce soin, et félicitai le petit François et Ernest, qui l'avaient aidée.

« Vous serez encore bien plus content, cher papa, dit le petit François, quand vous verrez bientôt pousser du maïs, des courges, des melons, de l'avoine, que maman a semés dans les trous que nous avons faits en arrachant les pommes de terre.

MA FEMME. — Petit bayard ! pourquoi ne peux-tu pas garder le moindre secret ? Tu m'ôtes à l'avance le plaisir que j'aurais eu à voir la surprise de ton père quand il aurait été témoin des résultats de ma plantation.

MOI. — Je regrette, chère amie, que tu n'aies pas cette satisfaction de plus ; mais sois sûre que je ne t'en suis pas moins reconnaissant. Où donc as-tu eu toutes ces graines ? comment t'est venue l'heureuse idée de les semer ?

MA FEMME. — J'ai pris les graines et les semences dans mon sac mystérieux. Je me suis dit que vous n'auriez guère le temps maintenant de vous occuper de la culture à cause de vos fréquents voyages au navire, et qu'ainsi toute la bonne saison se passerait inutilement sous ce rapport ; j'ai donc fait moi-même mes semences.

MOI. — Très-bien, ma chère amie. Notre voyage d'aujourd'hui a été heureux : nous avons découvert une pinasse démontée qui pourra nous servir plus tard.

MA FEMME. — Tu penses donc à de nouvelles courses en mer ? En vérité je ne saurais être très-contente de votre découverte. Cependant, si ces courses sont nécessaires, mieux vaut avoir un bon et solide bateau que des cuves attachées à des planches.

MOI. — Point d'inquiétudes prématurées ! Veux-tu nous donner à souper ? J'espère que demain les enfants seront

moins paresseux que ce matin : j'ai un nouveau métier à leur apprendre. »

Ces derniers mots excitèrent leur curiosité à un très-haut point, mais je me gardai bien de la satisfaire.

Aux premières lueurs du jour, je réveillai mes enfants en leur rappelant ma promesse du soir précédent. Ils ne l'avaient pas oubliée de leur côté, car ils s'écrièrent tous : « Eh bien, papa, le nouveau métier ! le nouveau métier ! quel est-il ? »

MOI. — Celui de boulanger, mes amis. Je ne le connais pas mieux que vous, mais avec le temps nous parviendrons à faire d'excellent pain. Donnez-moi les plaques de fer et les râpes à tabac.

MA FEMME. — A quoi pourront te servir ces plaques de fer et ces râpes ? Il vaudrait mieux avoir un four.

MOI. — Ces plaques de fer remplaceront le four. Je ne promets pas des pains bien ronds, ni irréprochables sous tous les rapports, mais des espèces de gâteaux plats et de forme plus ou moins régulière. Les racines d'Ernest nous seront utiles. D'abord je voudrais avoir un petit sac de toile bien forte. »

Ma femme travailla au sac demandé.

J'étendis à terre une grande toile, je distribuai à mes fils une certaine quantité de manioc préalablement bien lavé, et je leur donnai une râpe. Ils se mirent à râper avec ardeur, et en peu de temps ils eurent un assez gros tas d'une fécule assez semblable à de la sciure blanche et mouillée. Ils riaient à qui mieux mieux en regardant cette singulière farine.

« Ça va faire de fameux pain ! s'écria Ernest, du pain de raves et de navets ! c'est nouveau ! »

LE PETIT FRANÇOIS. — Je trouve que la farine a une bien mauvaise odeur.

MOI. — Riez à votre aise de ma farine ; elle nous donnera bientôt un pain délicieux qui fait la nourriture principale de plusieurs peuplades d'Amérique, et que les Européens trouvent même supérieur au pain de froment. Il y a plusieurs espèces de manioc : les deux espèces qui produisent le plus vite et auxquelles on donne la préférence sont pourtant vénéneuses quand on mange les racines crues ; la troisième n'est jamais dangereuse : comme nous ne savons pas de quelle espèce est notre manioc, nous devons prendre quelques précautions. D'abord pressons cette fécule.

ERNEST. — Pourquoi, mon père ?

MOI. — Parce que, dans l'espèce dangereuse, le suc seul de la racine est nuisible. Ensuite, par surcroît de prudence, nous aurons soin de faire goûter nos galettes au singe et aux poules avant d'en manger nous-mêmes.

JACK. — Vous allez empoisonner mon singe ?

MOI. — N'aie pas peur : si c'est du poison, nos animaux n'en mangeront pas, ou, s'ils en mangent, la quantité, étant très-faible, ne pourra les faire mourir. »

Quand je crus la quantité de manioc râpé suffisante, j'en remplis le sac que ma femme m'avait apporté, ayant soin d'en coudre solidement l'ouverture ; et je le pressai fortement entre des planches épaisses et chargées de pierres et autres objets pesants.

Le suc en sortit en abondance.

« Ne pourrions-nous pas nous mettre maintenant à faire du pain ? dit Fritz.

MOI. — A l'œuvre, mes amis ! »

Je pris quelques poignées de farine et les délayai dans un peu d'eau pendant que mes fils posaient une des plaques de fer sur des pierres qui servaient de chenets. Ils allumèrent un feu très-ardent, et, quand la plaque fut

chauffée, j'étendis dessus ma farine toute préparée. La galette se forma et répandit une odeur des plus appétissantes. Les enfants la dévoraient déjà des yeux.

« Papa, c'est cuit, je vous assure, dit Ernest.

JACK. — Que je mangerais volontiers de cet excellent pain !

FRANÇOIS. — Et moi ! Oh ! si papa voulait m'en donner un tout petit morceau ?

MOI. — Mes amis, je crois que nous pourrions manger de ce gâteau sans crainte ; mais, par prudence, nous attendrons jusqu'à l'après-midi : le singe et les poules auront les prémices de ma boulangerie. »

Je jetai à ces animaux quelques morceaux de la galette ; ils parurent s'en régaler : le singe fit des grimaces de contentement à rendre mes fils jaloux de pouvoir partager avec lui.

« Les sauvages n'ont sans doute pas à leur disposition des râpes pour faire la farine. Comment donc parviennent-ils à y suppléer ? me demanda Fritz.

MOI. — Ils se font des râpes avec des coquillages, des pierres pointues, ou avec des clous achetés aux Européens ; ils plantent ces pierres pointues et ces clous sur des planches. Mais maintenant dinons, mes amis, et, si nos animaux n'ont point eu de coliques ou d'étourdissements, nous nous remettrons à boulanger, car le poison ne sera plus à craindre. A propos de poison, il faut que je vous mette en garde contre un fruit d'autant plus dangereux qu'il tente par sa forme et sa couleur ; il croît surtout en Amérique le long des ruisseaux, au bord des marais ; il ressemble assez à de jolies pommes jaunes marquées de rouge ; c'est le fruit du mancenillier. »

Après le dîner nous allâmes voir les poules qui avaient mangé du manioc ; elles étaient très-gaies et très-vives ;

pour le singe, il faisait mille gambades à son ordinaire. « A la boulangerie, mes amis ! » m'écriai-je ; et je fus obéi. Chacun fit son gâteau, non sans en manquer d'abord quelques-uns, qui furent laissés aux pigeons et aux poules. Quand nous en eûmes une quantité suffisante, ma femme nous apporta un plein vase de lait dans lequel nous trempâmes nos gâteaux. Ce fut un régal délicieux.

J'étais décidé à retourner au navire ; je voulais emmener avec moi toute ma famille, car le concours de nos forces était nécessaire pour enlever la pinasse. Il me fut impossible de décider ma femme à venir en mer ; je la laissai donc avec le petit François, et je partis en compagnie de mes trois autres fils, après avoir promis de revenir le soir même ; nous emportions une provision de pommes de terre bouillies, du manioc et nos corsets de liège. Arrivés sur le navire, notre premier soin fut de charger notre bateau d'une quantité d'objets utiles ; pendant que mes enfants couraient gaiement sur le pont, je descendis visiter la pinasse. Deux grands obstacles, presque insurmontables, s'opposaient à son transport : l'endroit où elle était, sa grandeur et son poids. Elle se trouvait, en effet, dans une espèce de cabinet, entre plusieurs cloisons renversées l'une sur l'autre, et sa base appuyée sur la paroi du navire qui plongeait dans l'eau ; il y avait à peine assez de place dans ce cabinet pour laisser à deux hommes la liberté de leurs mouvements ; de plus, les pièces séparées étaient fort pesantes. Que faire donc ? Je donnai quelques coups de hache dans la paroi latérale du navire, afin de pouvoir faire arriver un peu de lumière jusqu'à moi, et je me mis à rassembler plusieurs pièces numérotées de la pinasse ; j'allais lentement ; le courage m'eût peut-être abandonné sans mon vif désir d'avoir ce bâti-

ment neuf, sûr, solide, qui pourrait servir plus tard à notre délivrance.

Cependant la fin du jour arriva, et nous repartîmes pour la baie du Salut, comme je l'avais promis le matin même. Je fus bien content d'y trouver ma femme et le petit François, venus à notre rencontre. Ils avaient pris toutes les mesures nécessaires pour établir notre demeure à Zeltheim, tant que nous aurions à faire des voyages au navire. Je présentai notre cargaison à ma femme. Je savais qu'elle éprouverait un grand plaisir en voyant deux tonnes de beurre salé, trois de farine, quelques petits sacs de blé et de riz, et d'autres objets utiles pour son ménage. Nous transportâmes le tout dans notre magasin.

Il nous fallut une semaine pour reconstruire la pinasse en son entier. Quand elle fut achevée et prête à être lancée à la mer, il s'agit de savoir comment la faire sortir du navire, que la première tempête pouvait briser. Nous étions vraiment fiers de voir cette pinasse si jolie, si élégante, si légère, et portant déjà ses mâts et ses vergues. Nous l'avions calfeutrée avec soin; toutes les jointures étaient garnies d'étoupe; nous avons même placé les deux canons à l'arrière, où de solides chaînes de fer les assujettissaient comme sur un vaisseau de guerre. Percer à coups de hache les parois du vaisseau était un travail fort long, peut-être au-dessus de nos forces; et puis, si une tempête survenait, si la mer, soulevée avec fureur, précipitait ses vagues dans l'intérieur du bâtiment! Je me décidai pour un expédient hardi, dangereux, mais d'un grand effet.

J'avais trouvé dans le navire un de ces mortiers de fer dont on se sert dans les cuisines; je le remplis de poudre; je plaçai dessus une planche de chêne, épaisse et solide, la fixant avec deux forts crampons; par une rainure

faite à cette planche, j'introduisis une mèche à canon assez longue pour pouvoir brûler pendant deux heures au moins. Je serrai enfin, autour de la planche et du mortier, d'énormes chaînes de fer, et j'obtins ainsi un pétard ou une sorte de machine infernale que je suspendis dans le cabinet où était la pinasse, sur la paroi latérale du navire. J'eus soin de calculer la distance laissée entre la pinasse et le pétard, de manière à être sûr que, par l'explosion, ce dernier reculerait et n'atteindrait pas la pinasse. J'allumai ensuite la mèche qui sortait de la planche, et, sans rien dire à mes enfants de ce que j'avais fait, je remontai promptement avec eux dans notre bateau de cuves. Nous arrivâmes sans accident à Zeltheim. Nous étions occupés à décharger notre cargaison, quand une détonation terrible se fit entendre sur la mer ; nos enfants furent épouvantés. « Mon Dieu ! qu'est-ce que cela ? Un coup de canon ! s'écrièrent-ils. Le capitaine de notre bâtiment et ses matelots seraient-ils dans ces parages ? Peut-être un navire en perdition demande-t-il du secours !

MA FEMME. — Le bruit me semble venir directement du vaisseau. Si le feu s'était communiqué à quelque baril de poudre ?

MOI. — Peut-être, en effet, aurons-nous oublié d'éteindre le feu après avoir calfeutré la pinasse. Allons sur les lieux mêmes nous assurer de l'événement. Qui veut être de la partie ?

— Moi ! moi ! moi ! » répondirent mes trois aînés, qui se précipitèrent dans les cuves. Je les suivis après avoir dit à voix basse quelques mots à leur mère pour la tranquilliser.

Avec quelle vitesse sortîmes-nous de la baie ! Comme nos coups de rames se suivaient de près ! Nous fîmes le tour du navire au milieu de débris de toutes sortes qui,

çà et là, jonchaient la mer. A travers une immense ouverture de la paroi latérale, nous vîmes la pinasse tout à fait intacte, quoique renversée un peu sur le côté. Je m'écriai, plein de joie : « Victoire ! mes enfants, victoire ! Elle est à nous, la belle pinasse ! nous pouvons la mettre facilement en mer. Montons dedans. »

FRITZ. — Ah ! je comprends ! vous avez fait sauter vous-même une partie de la paroi du navire, avec la poudre, pour ouvrir une issue à la pinasse. Mais quelle machine avez-vous employée à cet effet ? »

Je leur expliquai mon stratagème. A l'aide du cric et de leviers, nous fîmes glisser doucement la pinasse à la mer, après avoir eu soin néanmoins de l'attacher avec une forte et longue corde pour l'empêcher de s'éloigner trop. Bientôt notre joli bâtiment fut gréé et en état de voguer.

Mes enfants, se voyant sur une pinasse défendue par deux canons, avec leurs fusils, leurs pistolets, se croyaient invincibles ; ils eussent souhaité de tous leurs vœux rencontrer des flottes de sauvages, pour les bombarder et les couler à fond. La nuit avançait ; nous partîmes. Fritz fut érigé immédiatement en capitaine : il avait sous ses ordres, comme canonniers, Jack et Ernest ; moi, j'étais au gouvernail. Quand nous entrâmes dans la baie du Salut, le capitaine commanda de tirer le canon : « N° 1, feu ! n° 2, feu ! » et les échos répétèrent au loin les détonations de notre formidable artillerie.

Dérrière les rochers du rivage, ma femme et le petit François nous attendaient ; mais ils ne nous reconnurent pas de loin en mer ; aussi furent-ils très-effrayés de notre démonstration belliqueuse. Quand nous débarquâmes, ils s'élancèrent vers nous. « Soyez les bienvenus, nous dit ma femme ; je devrais pourtant vous en vouloir ; car vos

coups de canon m'ont fait grand'peur. Quel joli bâtiment ! je crois que j'aurai maintenant assez de courage pour me mettre en mer avec vous. »

Mon fils aîné la pria de monter sur la pinasse, ce qu'elle fit très-volontiers, et deux autres coups de canon furent immédiatement tirés en son honneur.

Ma femme loua beaucoup notre persévérance et notre habileté, puis elle ajouta :

« Si je vous fais tant de compliments, c'est peut-être un peu dans l'espoir que vous nous en ferez à votre tour au petit François et à moi : pendant que vous travailliez sur le navire, nous ne restions pas oisifs à terre ; venez voir notre ouvrage. »

Elle nous conduisit au haut de la colline d'où le ruisseau du Chacal se précipite en cascades, et nous vîmes avec joie et surprise un charmant jardin potager, divisé en planches et en compartiments, entre lesquels étaient tracés des sentiers assez larges pour permettre d'y marcher deux de front.

« Eh bien ; mon ami, dit-elle, que penses-tu de notre ouvrage ? J'ai planté ici des patates, des racines de manioc, des laitues de plusieurs espèces ; ce coin est réservé pour les cannes à sucre. Par le moyen de longs bambous, vous amèneriez facilement l'eau ici, et mes plantes, nourries, arrosées, deviendront magnifiques. J'ai choisi le talus du rocher pour les ananas et les melons. Plus loin, un terrain préparé doit recevoir des pois, des fèves, des choux. Autour de chaque plantation, j'ai semé des grains de maïs : quand ils seront hauts et touffus, ils abriteront le reste contre les ardeurs du soleil. En commençant ce travail je ne savais pas moi-même si j'en viendrais heureusement à bout. Mais l'envie de vous surprendre m'a donné la force et l'activité nécessaires. Et puis, je soup-

connais un complot secret arrêté entre vous pour faire quelque chose qui me fût agréable; je n'ai point voulu être en reste avec vous. Après les louanges que tu mérites, permets-moi de t'adresser un petit reproche. Tes courses journalières au navire t'ont fait oublier ces précieux plants d'arbres fruitiers européens que tu as apportés à Falkenhorst. Je les ai arrosés avec soin et couverts de branches, j'en ai même couché quelques-uns en terre; cependant je crains qu'ils ne soient déjà desséchés, il faut donc t'en occuper en toute hâte.

moi. — Tu as agi très-sagement. Dès mon retour à Falkenhorst, je te promets de faire ce que tu demandes. »

Nous déchargeâmes le bateau de cuves, que nous avions amené à la remorque de notre pinasse; et quand toutes nos provisions eurent été enfermées dans la tente, après avoir solidement amarré la pinasse et le radeau, nous nous mîmes en route pour Falkenhorst. Nous emportions seulement quelques-unes des choses les moins lourdes, ne voulant point repartir les mains vides.

J'ai oublié de dire que, pendant que nous étions à Zeltheim, arriva le second dimanche, au milieu de nos nombreuses occupations; le jour de notre retour à Falkenhorst était précisément le troisième dimanche, et nous le sanctifiâmes de notre mieux par la lecture des saintes Écritures, par la prière et les pieux cantiques.

Je permis ensuite à mes fils de se livrer à des exercices utiles et fortifiants : le tir de l'arc, la lutte modérée, la course, les sauts, la corde à nœuds. Je suis persuadé que rien n'ôte plus le courage à un homme que l'aveu qu'il est obligé de se faire à lui-même de son impuissance et de sa maladresse. Je voulus ensuite leur apprendre un exercice qui leur avait été inconnu jusqu'alors : je pris deux balles

de plomb et les attachai aux deux bouts d'une corde longue de six pieds. Mes enfants avaient les yeux fixés sur moi ; ils me demandaient à quoi ma machine était bonne, et comment on s'en servait.

« Je vous fabrique, leur répondis-je, une arme en usage chez les Patagons, peuplades vaillantes qui habitent l'extrémité méridionale de l'Amérique du Sud. Comme ils n'ont point de balles, ils les remplacent par de lourdes pierres attachées à une courroie. Veulent-ils tuer un animal ou un homme, ils lancent contre eux une des pierres avec une force extraordinaire et presque toujours à coup sûr. Ils retirent cette pierre au moyen de l'autre, retenue dans leur main ; ils lancent ensuite celle-ci pour frapper une seconde fois. Veulent-ils arrêter un animal sans le blesser, ils lui lancent encore une de leurs pierres ; mais de manière qu'elle serve seulement à entortiller la courroie à ses jambes ou à son cou. »

Ces détails intéressèrent mes enfants ; et, à leur prière, je dus sur-le-champ faire l'essai de mon invention. Je choisis pour but un tronc de jeune arbre que j'entourai très-bien avec ma fronde. Fritz s'en servit avec beaucoup d'adresse. Les autres s'exercèrent à leur tour, mais avec moins de succès ; du reste, il n'est pas étonnant que Fritz l'emportât sur eux : il avait quelques années de plus et une intelligence plus développée ; même dans les exercices du corps, l'intelligence est d'un grand secours.

Le lendemain, à mon lever, je vis, du haut de notre château aérien, qu'il y avait tempête en mer ; je résolus donc de rester à terre et me mis aux ordres de ma femme pour tout ce qu'elle jugerait bon de commander. Après m'avoir montré une grande quantité de grives et d'ortolans pris aux pièges par elle et soigneusement placés dans du beurre, elle me mena à l'endroit où se trouvaient nos

plants d'arbres fruitiers, que je plantai sans perdre de temps. Nous partîmes tous pour la baie des Calebassiers, où nous voulions faire une grande provision d'ustensiles de cuisine. L'âne fut attelé à son traîneau ; Turc fut revêtu de sa cotte d'armes garnie de pointes de porc-épic ; Bill portait le singe Knips sur son dos. Ensuite marchaient mes trois fils aînés, puis ma femme et François ; je me tenais auprès d'eux avec mon fusil à deux coups, une balle dans l'un des canons, de la cendrée dans l'autre.

Fritz, désireux de s'illustrer par quelque exploit de chasseur, ne tarda pas à s'éloigner un peu, avec Turc, du côté des hautes herbes, que nous avions à notre droite ; il venait de disparaître à nos yeux, quand nous vîmes s'élever en l'air un oiseau énorme ; un coup de fusil partit, et l'oiseau tomba. C'était Fritz qui l'avait atteint sans le tuer ; car l'oiseau se sauva avec une vitesse incroyable, non pas en volant, mais en marchant. Fritz courut à sa poursuite avec Turc. Bill, animé par les cris de mon fils et les aboiements du chien, voulut être de la partie et se débarrassa du singe. Nos deux dogues arrêtaient le fuyard, non sans recevoir de lui de violents coups d'ailes et de pattes, qui les auraient forcés à lâcher prise, si je n'étais accouru à leur aide : je reconnus une grosse outarde femelle. Au lieu de la tuer, je pensai à la prendre vivante pour notre basse-cour ; épiant donc un moment favorable, je m'approchai d'elle et lui enveloppai la tête avec mon mouchoir. Alors il ne fut pas très-difficile de lui lier solidement les ailes avec une ficelle : nous rejoignîmes les nôtres avec ce gibier.

Jack trouvait l'oiseau très-grand et très-beau. Ernest l'eut à peine vu qu'il dit gravement :

« Je déclare que c'est une oie-outarde, oiseau dont la

chair, très-délicate, a le goût de celle du dindon. Si maman veut, elle peut l'apprivoiser.

LA MÈRE. — Je suis d'avis qu'on lui rende la liberté : peut-être a-t-elle des petits auxquels ses soins sont nécessaires.

MOI. — Ma chère amie, remettre cette bête blessée en liberté, ce serait la condamner à mourir bientôt faute de soins. J'examinerai sa blessure : si elle est mortelle, il faudra bien tuer l'oiseau, qui nous fournira un excellent rôti ; si, au contraire, elle est guérissable, nous l'apprivoiserons pour notre basse-cour. »

Ayant ainsi parlé, j'attachai l'outarde sur le traîneau, et nous nous avançâmes vers le bois où nous avions trouvé précédemment tant de singes, et que, pour cette raison, nous avions appelé *bois des Singes*. Ernest ne pouvait se lasser de regarder ces arbres si hauts, si élancés et si beaux ; un superbe palmier, haut de plus de soixante pieds, garni de ses grappes de coco, attirait surtout son admiration. Je remarquai une expression de convoitise sur son visage, et je l'entendis prononcer ces mots d'un ton plaintif :

« Hélas ! que c'est haut !

MOI. — Oui, c'est bien haut ! Tu regrettes, sans doute, que ces noix de coco ne tombent pas d'elles-mêmes dans ta bouche ?

ERNEST. — Non, papa ; car je craindrais en même temps d'avoir quelques dents et peut-être les mâchoires cassées par le choc. »

Il achevait à peine de parler, quand une des plus grosses noix, se détachant de l'arbre, vint rouler à ses pieds ; puis une seconde, puis une troisième : il recula effrayé. J'étais aussi surpris que lui, car je n'apercevais pas le moindre animal ; d'un autre côté, je savais que les noix

de coco ne tombent d'elles-mêmes que mûres ou gâtées ; or celles-ci étaient fraîches et vertes.

« Papa, dit Ernest, c'est comme dans les contes des bonnes fées : à peine un souhait est-il formé qu'il s'accomplit.

moi. — Peut-être le sorcier mystérieux qui nous envoie ces noix a-t-il plutôt l'intention de nous casser la tête que de nous régaler. C'est, sans doute, un singe méchant qui nous guette. »

Fritz se rapprocha de nous sur ces entrefaites, et deux noix qui tombèrent en cet instant lui écorchèrent les joues.

« Je te découvrirai, maudit sorcier ! » s'écria-t-il.

En effet, il ne tarda pas à nous montrer un vilain crabe de terre, de forme ronde, assez semblable à un homard, et qui descendait doucement le long du tronc de l'arbre.

Ce crabe est connu sous le nom de pagure voleur ou de crabe à coco. Il monte jusque dans le chou du palmier, coupe avec ses pinces un certain nombre de grappes de coco, puis retourne à terre pour sucer tranquillement le lait des noix à travers les trous situés près de la queue. Certains naturalistes prétendent même que ses pinces sont assez fortes pour en briser la dure enveloppe.

Dès que le crabe fut à terre, Jack le tua.

Nous continuâmes notre route ; la chaleur devenait insupportable ; nous commencions déjà à souffrir de la soif, quand le naturaliste Ernest, toujours occupé à étudier les plantes, en découvrit une dont la tige renfermait une eau limpide et délicieuse à boire. Je regrettai beaucoup de ne pas savoir le nom de cette plante, qui nous fournit à tous de quoi nous désaltérer.

Enfin, nous atteignîmes nos calebassiers : c'eût été un plaisir de voir avec quelle ardeur et quelle habileté mes

enfants fabriquaient des vases de toutes formes, des assiettes, des cuillers, des gourdes, des bouteilles, même des nids pour nos pigeons et des ruches.

On décida ensuite qu'on ferait cuire le crabe sans tarder. Mais il fallait de l'eau, et nous n'avions plus dans cet endroit *nos plantes à fontaine*, comme disait Ernest ; je m'avançai donc dans le bois avec mes enfants pour tâcher de découvrir quelque ruisseau. Tout à coup Ernest, qui marchait en avant, s'écria :

« Un sanglier ! un sanglier ! »

Nous nous lançâmes dans la direction qu'il nous montra, et bientôt nous vîmes nos chiens qui venaient de notre côté, tenant par les oreilles, non pas un sanglier... mais notre truie, qui s'était évadée. Nous la débarrassâmes de ses deux ennemis, et elle ne tarda pas à fouiller tranquillement la terre autour de nous.

Notre attention fut attirée alors par une espèce de petites pommes qui tombaient des arbres environnants, et que la truie et les chiens avalaient avec avidité. Comme je ne connaissais pas ce fruit, je défendis à mes enfants d'en manger. Je leur dis de mettre quelques-unes de ces pommes dans leurs poches : mon intention était de les faire goûter au singe, notre expérimentateur ordinaire.

Cependant nous cherchions toujours à trouver de l'eau, et j'envoyai Jack vers un massif de rochers où j'espérais qu'il découvrirait, soit une source, soit un ruisseau. Son excursion ne fut pas longue : il revint vers nous pâle, tremblant, et nous dit :

« Un crocodile est caché dans ces rochers, je l'ai vu ; heureusement il dort étendu sur une pierre.

— Un crocodile ! répliquai-je en éclatant de rire, un crocodile ici, sur des rochers brûlants et sans eau ! tu rêves !

— Je ne rêve point ; venez voir. »

Nous le suivîmes, et nous trouvâmes, non pas un crocodile, mais une iguane. C'est un animal de la famille des lézards, long d'environ cinq à six pieds, d'un caractère inoffensif, et très-bon à manger. Fritz s'apprêtait à faire feu dessus. Je relevai son arme. Après avoir coupé une baguette fort mince dans un buisson voisin, je m'avançai doucement vers l'iguane, et je me mis à siffler, ce qui la réveilla. Elle leva la tête et parut charmée de cette douce mélodie ; alors je lui enfonçai ma baguette dans une des narines ; le sang coula avec abondance, et l'animal mourut sans donner aucun signe de douleur. Mes enfants examinèrent alors l'iguane autant qu'ils voulurent. Ils remarquèrent ses brillantes écailles, ses effets changeants, ses longues dents pointues, et la longue poche en forme de goître qu'elle a sous la gorge. Je la chargeai sur mes épaules, tandis que mes enfants soutenaient par derrière la queue, qui, à elle seule, est aussi longue que le reste du corps.

Nous retournâmes alors vers ma femme et François. Ils étaient très-inquiets de notre absence, qui leur avait semblé d'autant plus longue, que nous avions oublié de tirer quelques coups de fusil pour les avertir de notre retour. Mes enfants présentèrent au singe les petites pommes que je leur avais permis d'emporter. Maître Knips en mangea avec avidité. Persuadés alors qu'elles n'étaient pas vénéneuses, nous en mangeâmes nous-mêmes. Je crus reconnaître que c'étaient des goyaves, fruits très-estimés des naturels des pays où ils se trouvent. Toute la famille se remit en route pour Falkenhorst, sans faire d'autre trouvaille sur la route que des glands semblables à ceux d'Europe, mais d'un goût très-agréable.

Arrivés à notre château, nous fîmes un repas délicieux

avec la chair de l'iguane ; les chiens mangèrent le crabe, dont la chair nous sembla trop dure et trop coriace. Ensuite chacun se coucha.

CHAPITRE VI

J'avais laissé une partie de notre vaisselle de calebasses dans le bois. Je résolus d'aller la chercher dès le lendemain. Mon projet était de pousser mon excursion plus loin : je n'en dis rien à ma femme. Je voulais me faire accompagner de Fritz seulement, que j'emmenais de préférence, comme étant plus fort et plus courageux que ses frères. Il fallut remettre à plus tard l'exécution de ce dessein : mon petit François fut pris d'une fièvre qui dura près d'un jour et le mit en danger ; ce fut ensuite le tour de Jack, puis de ma femme, enfin d'Ernest ; heureusement que nous ne fûmes pas tous malades à la fois.

Après notre rétablissement complet, Fritz et moi nous partîmes, accompagnés de Turc, et poussant l'âne devant nous. Arrivés près des chênes sous lesquels nous avions trouvé, quelques jours auparavant, des glands si délicieux, nous vîmes des oiseaux au plumage varié de mille couleurs.

Je permis à Fritz de tirer un ou deux coups de fusil, afin d'abattre plusieurs de ces oiseaux, qu'il voulait examiner de plus près. Il eut bientôt tué un geai de Virginie, un ara rouge et une perruche verte et jaune.

Pendant qu'il rechargeait son fusil, nous entendîmes au loin un bruit imitant tour à tour le roulement d'un tam-

bour et les grincements d'une scie qu'on aiguise. Après nous être avancés avec précaution, écartant les branches et les lianes qui nous barraient le passage, nous aperçûmes, sur un tronc d'arbre renversé et à moitié pourri, un magnifique oiseau, gros comme un de nos coqs domestiques. Il avait autour du cou un collet de belles plumes et sur la tête une huppe, la queue étalée en éventail comme celle d'un coq d'Inde : il s'agitait avec une vitesse extraordinaire et tournait en cercle. Les plumes de son cou et de sa tête se hérissaient ; de minute en minute, un cri aigu s'échappait de son gosier, tandis que de son aile il frappait le tronc de l'arbre ; c'était un bruit sourd qui, de loin, ressemblait assez au roulement du tambour. Une multitude d'oiseaux l'environnaient, les yeux attachés sur lui, et paraissant pleins d'admiration pour ses manières singulières et sa pantomime animée. Fritz, à mon grand regret, ne laissa pas achever la représentation : d'un coup de fusil, il abattit le comédien emplumé et fit fuir les spectateurs consternés.

« Pourquoi, éternel tireur, lui dis-je, veux-tu toujours détruire ? Tu ne sentais donc point ce plaisir délicieux que procure l'observation réfléchie de la nature et des êtres vivants ? Tu as tué un tétras ou coq de bruyère au moment où il rassemblait autour de lui les poules de sa cour. »

Fritz, confus et repentant, baissa les yeux. Le mal était fait. Il fallut profiter de sa chasse. Nous ramassâmes donc le coq de bruyère pour le porter à ma femme.

« Je suis d'autant plus fâché, maintenant, dit Fritz, d'avoir tué ce coq, que, si je n'avais pas effrayé les poules, nous aurions pu les prendre vivantes, et de pareilles poules seraient vraiment bien précieuses pour notre basse-cour.

MOI. — C'est à quoi je pensais, mais tout n'est pas

perdu. Quand une de nos poules sera prête à couver, nous reviendrons ici avec maître Knips; tu sais comme il est habile dans la chasse aux œufs; s'il en trouve, comme je l'espère, nous les donnerons à notre meilleure couveuse, et nous aurons des poussins d'une très-belle race. »

Nous ne tardâmes pas à dépasser les goyaviers et à retrouver notre traîneau chargé de sa vaisselle de calabasses, le tout dans le meilleur état. Résolus de profiter de ce jour pour faire notre excursion par delà le rocher, nous poussâmes en avant. Après avoir traversé plusieurs champs de pommes de terre et de manioc, plusieurs prairies au milieu desquelles des lièvres ou des agoutis prenaient leurs ébats, nous nous arrêtâmes dans des buissons formés d'arbustes dont les branches étaient chargées de baies de forme singulière et couvertes d'une cire assez épaisse qui s'attacha à nos doigts. Je me rappelai alors qu'il y a en Amérique un arbuste qui produit de la cire, et que les botanistes nomment *myrica cerifera*; je crus naturellement que nous venions de le trouver.

« Ramassons une bonne quantité de ces baies, dis-je à Fritz; nous aurons un présent agréable à faire à ta mère : cette cire nous servira à fabriquer de la bougie. »

Quelques pas plus loin, une nouvelle curiosité attira nos regards : c'étaient des oiseaux d'un plumage brun, gros comme nos pinsons, et rassemblés autour d'un vaste nid de forme circulaire attaché autour d'un tronc d'arbre, au-dessous de l'endroit où commencent les branches. Imaginez-vous une immense éponge à pores très-larges, placée sous un grand couvercle fait avec des racines, des joncs, de la paille; sur les côtés, des portes et des fenêtres qui éclairent des petites cellules séparées les unes des autres; dans chaque cellule se tient une famille de ces

oiseaux. J'estimai à environ un mille le nombre des habitants de ce nid.

Pendant que nous examinions cette singulière colonie d'oiseaux, nous vîmes au-dessus du nid un perroquet de la plus petite espèce, à ailes vertes et dorées, qui disputait avec courage l'entrée des nids aux oiseaux dont j'ai parlé d'abord, et qui nous menaçait nous-mêmes quand nous avions l'air de vouloir trop approcher. Fritz, désireux de considérer le nid de plus près, grimpa à l'arbre et mit la main dans un des trous. Il la retira aussitôt en poussant un cri de douleur : il avait été pincé jusqu'au sang. Cette juste punition de sa curiosité ne le corrigea pas ; il introduisit de nouveau sa main dans le même trou, et prit un oiseau qu'il enferma dans la poche de sa veste, ayant soin de bien la boutonner ; puis il redescendit, mais entouré d'une multitude d'oiseaux sortis des trous, et qui le menaçaient de leurs becs ; je les écartai avec mon mouchoir. Fritz ôta alors son captif de sa poche : c'était un perroquet-moineau à plumes vertes et dorées ; je lui permis de le garder pour ses frères, qui se chargeraient de lui faire une cage et de lui apprendre à parler. Ceci me fit penser que les vrais propriétaires du nid étaient des perroquets de l'espèce de celui de Fritz, et que les autres oiseaux étaient des intrus :

Nous arrivâmes ensuite devant des massifs d'arbres qui nous étaient inconnus, ressemblant assez, par le port, au figuier sauvage ; leur fruit ovale, d'une chair molle, contenait à l'intérieur des petits grains ; le bois du tronc était écailleux comme une pomme de pin, les feuilles dures et épaisses, et dans les fentes longitudinales des branches nous vîmes une gomme déjà durcie à l'air ; Fritz en détacha plusieurs morceaux avec la lame de son couteau. Il essaya inutilement de les amollir en les réchauffant de son

haleine, comme il avait fait souvent pour la gomme des cerisiers; mais il s'aperçut avec étonnement que celle-ci s'étendait en longueur quand il la tenait par les extrémités et se resserrait d'elle-même, exactement comme la gomme élastique.

« Quelle belle découverte, mon fils ! lui dis-je, c'est le caoutchouc; il faut que je t'explique comment on le recueille. Les sauvages font des bouteilles de terre de différentes grandeurs qu'ils laissent sécher; puis ils en recouvrent la surface de cette gomme avant qu'elle se soit durcie, et les suspendent sur un feu modéré qui les sèche et leur donne, par la fumée, une couleur noirâtre; ensuite ils cassent les bouteilles intérieures qui ont servi de moules, ils en tirent les morceaux par le goulot, et obtiennent ainsi des flacons de gomme à la fois fermes et flexibles.

FRITZ. — Cette fabrication me semble très-simple; nous tâcherons de faire des bouteilles de caoutchouc.

MOI. — Nous pourrions aussi en faire des souliers et des bottes; une couche de ce bitume suffira pour rendre imperméables les étoffes de lingè, de laine, de soie: »

Fritz était enchanté de sa découverte et se croyait déjà, en imagination, chaussé d'une paire de bottes de nouvelle fabrication. Nous ne tardâmes pas à atteindre le bois des cocotiers, qui nous fournirent des noix rafraîchissantes; je fis remarquer à mon fils un palmier sagou ou sagoutier, renversé à terre par un coup de vent. Son tronc est rempli d'une moelle délicieuse dans laquelle vivent ces larves renommées aux Indes orientales comme un mets excellent. Nous en mangeâmes une douzaine.

Après ce singulier repas, nous coupâmes un gros paquet de cannes à sucre, nous attelâmes enfin au traîneau le baudet, qui faisait la grimace en regardant sa charge

de calebasses et de cannes, et nous revînmes à Falkenhorst.

Vous pouvez vous imaginer quel bon accueil on nous fit ainsi qu'au perroquet vert, qui fut donné au petit François. Ma femme fut surtout contente de la découverte de l'arbre à cire et du caoutchouc.

Après le dîner on se coucha à l'heure ordinaire.

Dès le lendemain matin, cédant aux instantes prières de ma femme, il fallut me mettre à fabriquer des bougies.

J'aurais désiré avoir un peu de graisse de mouton à mêler à la cire de mes baies pour les rendre plus blanches; je dus m'en passer, et me contentai de faire fondre mes baies dans une chaudière d'eau posée sur un feu modéré; ma femme préparait les mèches avec du fil de toile à voile; j'enlevai avec soin la matière huileuse et verdâtre qui ne tarda pas à flotter à la surface de l'eau, et la versai doucement dans un autre vase. Quand j'eus une quantité suffisante de cette cire liquide, je trempai dedans mes mèches, que je suspendis ensuite à des branches d'arbres, pour les reprendre dès qu'elles étaient sèches, et les tremper de nouveau jusqu'à ce qu'elles eussent la grosseur convenable. Elles furent ensuite placées dans un endroit frais où elles durcirent en peu de temps; le soir même, j'en essayai une : sa lumière, je l'avoue, n'était ni très-pure ni très-vive, mais enfin c'était de la lumière. Je reçus des félicitations de ma femme, qui se réjouissait de pouvoir, dorénavant, prolonger ses soirées. Ce succès lui ayant donné une haute idée de mon habileté, elle me pria de lui faire un ustensile de ménage appelé *baratte*, dans lequel on bat le beurre : elle regrettait beaucoup de ne pouvoir employer la crème de son lait. Je me rappelai alors le procédé des Hottentots et je l'employai; seulement, au lieu de peau de mouton, je me servis d'une

grande calebasse : je la remplis de crème et la fermai hermétiquement; ensuite, l'ayant placée sur une large toile à voile, dont chacun de mes fils tenait un coin, à un signal donné ils la secouèrent en mesure; au bout d'une heure, une motte de beurre s'était formée dans la calebasse.

Ces travaux n'étaient rien en comparaison de celui dont je vais entretenir maintenant le lecteur : j'avais apporté du navire quelques roues de canon; après des peines infinies, après des essais inutiles, j'arrivai enfin à faire une machine lourde et informe, ressemblant plus ou moins à un char, et qui fut placée sur deux roues; ensuite je construisis un tombereau du même genre. Pendant que je me livrais avec persévérance à mes travaux de charronnage, travaux bien neufs pour moi, mes enfants plantèrent nos arbres fruitiers en deux allées droites, depuis notre pont jusqu'à Falkenhorst; les ceps de vigne furent placés à l'ombre des arbres touffus, dont le feuillage les défendrait des trop grandes ardeurs du soleil. A Zeltheim, sol aride et sec, ils plantèrent des orangers, des citronniers, des pistachiers, des pamplemousses, des amandiers, des mûriers, des grenadiers, des goyaviers; ces arbres, dont plusieurs étaient fort serrés les uns contre les autres, devaient plus tard former un rempart végétal autour de Zeltheim, tandis que des avancements naturels de terrains, des saillies de rocher, étaient déjà de vrais bastions, propres, en cas d'attaque, à porter nos canons pris au navire et nos armes à feu; au bord de la mer, près de notre abordage ordinaire, je plantai moi-même quelques pieds de cèdre. Ces travaux, rudes et fatigants, prirent plus de six semaines de notre temps. Ils développèrent les forces physiques de mes fils; mais ils usèrent tellement leurs vêtements, qu'il fallut songer à retourner au navire pour en trouver d'autres dans les malles des officiers et dans les



coffres des matelots. De plus, je le dis en toute humilité, nos chars, dont j'étais quelque peu fier, avaient plus d'un défaut : les roues tournaient mal et en produisant un bruit aigu dont nos oreilles étaient arrachées; ma femme regrettait le beurre que j'employais à graisser les essieux; l'âne et la vache ne parvenaient que difficilement à les traîner. Pour avoir du goudron ou de la graisse, nous devions donc encore recourir aux provisions du navire.

Le premier jour de calme, nous exécutâmes notre projet. La carcasse du navire avait souffert beaucoup et les vagues l'avait disjointe en plusieurs endroits. Alors, sans scrupule, nous fîmes main basse sur tout ce que nous pensions pouvoir nous être utile : tonnes de goudron, caisses d'habits, portes, fenêtres, serrures, ferrailles de toutes sortes, munitions de guerre, et même petits canons. Pour les gros, il nous fut impossible même de les remuer, et cependant nous ne voulions pas les abandonner, pas plus que trois ou quatre énormes chaudières de cuivre destinées à une raffinerie de sucre. Après avoir fait je ne sais combien de voyages pour emporter les objets cités plus haut, nous attachâmes aux pièces de gros calibre et aux chaudières plusieurs tonneaux vides, enduits de goudron, hermétiquement bouchés, et qui devaient les soutenir à la surface de l'eau ; puis un baril de poudre fut placé dans la quille du bâtiment, avec un bout de mèche assez long pour pouvoir durer au moins trois ou quatre heures ; j'y mis le feu, et nous nous éloignâmes en toute hâte, nous dirigeant vers la baie du Salut. Outre les canons et les chaudières, je comptais bien que la marée et le vent jetteraient sur notre rivage des poutres, des charpentes et des planches, dont, plus tard, nous pourrions nous servir pour nous bâtir une case.

Ma femme venait de nous servir à souper sur un petit

cap avancé d'où l'on apercevait le navire, quand, tout à coup, une terrible explosion retentit, et une colonne de feu s'éleva dans les airs : le navire était détruit : ce navire sur lequel nous avions quitté l'Europe pour venir dans des contrées lointaines et inconnues. Nous ne pûmes nous défendre de tristes pensées ; et les enfants, qui, d'abord, s'étaient promis de la joie de ce spectacle, ne surent que pleurer au souvenir de notre chère patrie.

Le lendemain, nous étions levés avant le jour ; nous nous mîmes en mer. De tous côtés flottaient pêle-mêle, ballottés par les vagues, au milieu des écueils, les débris du navire, parmi lesquels surnageaient, soutenus par les tonnes vides, trois gros canons et les chaudières ; nous les amarrâmes à notre pinasse, au moyen de longs cordages.

Arrivés à terre, la première chose que nous fîmes fut de couvrir soigneusement nos canons avec des planches et des toiles goudronnées ; les chaudières nous servirent à abriter nos tonneaux de poudre, que nous avons eu soin déjà de porter assez loin de Zeltheim, dans les rochers.

En venant visiter notre magasin de poudre, ma femme découvrit, du côté du ruisseau, dans un buisson, une charmante famille de poussins, que deux de nos canes et une oie menaient à l'eau. Nous leur donnâmes à pleines mains des miettes de pain de manioc et des morceaux de biscuit. La vue de ces poussins fit naître en nous un si vif désir de retourner à Falkenhorst pour soigner notre basse-cour, que notre départ fut fixé au lendemain.

En traversant notre nouvelle plantation d'arbres fruitiers, nous remarquâmes que plusieurs d'entre eux se courbaient faute de soutiens ; et je décidai à l'instant qu'il faudrait aller couper des bambous pour leur faire des tuteurs ; or le champ de bambous se trouvait dans cette partie de l'île explorée seulement par moi et par Fritz, et sur laquelle

nous avons raconté déjà tant de choses curieuses. Vous ne vous étonnerez donc pas si je vous dis que mes enfants et ma femme même demandèrent à être de la partie. Bien des raisons d'ailleurs rendaient cette excursion nécessaire. Une de nos poules était à couvrir : nous voulions lui donner des œufs de la poule à fraise ou poule de bruyère ; notre provision de bougies s'épuisait : il nous fallait récolter des baies à cire ; nous étions si heureux, chaque soir, de pouvoir, ma femme, faire ses raccommodages, moi, écrire mon journal à la lumière de nos bougies, que, maintenant, nous n'aurions pu qu'avec peine renoncer à cet agrément ; notre truie s'était sauvée de nouveau du côté des chênes : il fallait se mettre à sa poursuite ; Jack voulait manger des goyaves, et François sucer des cannes à sucre, etc., etc.

Le lendemain donc, par une belle matinée, nous quittâmes Falkenhorst ; et, comme je désirais, cette fois, examiner une partie de l'île à mon loisir et faire d'abondantes provisions, j'eus soin de nous munir de tout ce que je jugeais le plus nécessaire à notre caravane : eau, vin, instruments propres à grimper aux arbres, vases pour contenir nos récoltes, armes et munitions de guerre. J'attelai l'âne et la vache à mon char, dans lequel j'avais fait une banquette pour asseoir le petit François et sa mère lorsqu'ils se sentiraient fatigués. Nous revîmes d'abord le champ de pommes de terre et de manioc, puis nous arrivâmes à l'arbre des oiseaux républicains, que je reconnus, cette fois, pour être de l'espèce de ceux que les naturalistes nomment *loxia socia* ou *loxia gregaria*. Dans cet endroit croissaient des goyaviers et des arbres à cire : nous remplîmes un grand sac de leurs baies et de leurs fruits. Fritz tenait à savoir quels étaient les vrais habitants du nid commun ; après un examen long et attentif,

il déclara que c'étaient des oiseaux au plumage sombre, et non des moineaux-perroquets. Plus loin, les arbres à caoutchouc nous fournirent leur suc précieux, que nous recueillîmes dans plusieurs vases de coco. Après avoir traversé une plaine assez large, nous arrivâmes aux bambous et aux cannes à sucre. Le paysage, de ce côté, était ravissant : à nos pieds s'étendait un large golfe; et, du haut du promontoire où nous nous trouvions, notre vue dominait au loin sur la mer immense. Nous fîmes halte dans ce lieu pour prendre quelques rafraîchissements, et nos bêtes de somme furent mises à paître en liberté. Je donnai ensuite le signal du travail. Fritz et Jack, chacun une hache à la ceinture, montèrent sur des palmiers pour nous abattre des noix de coco. Comme je prévoyais qu'ils ne seraient pas assez forts pour arriver sans secours à une si grande hauteur, je leur attachai aux genoux des morceaux de peau de requin, pour les empêcher de glisser, et je leur mis aux jambes une corde lâche qui entourait le tronc : en la faisant monter avec eux, ils pouvaient, à la manière des nègres et des sauvages, s'asseoir dessus sans crainte.

Quand ils eurent atteint la couronne de feuilles, ils nous saluèrent par des cris joyeux et firent tomber une grêle de noix de coco ; à peine eûmes-nous le temps de nous garer pour n'en pas recevoir sur la tête ; notre singe grimpa sur le même arbre et leur offrit son concours empressé ; seulement il ne tarda pas à redescendre, tenant une noix qu'il se mit à gruger avec des grimaces de contentement.

Ernest monta ensuite au sommet d'un jeune palmier dont il coupa la tête ou chou palmiste ; il remplit aussi une gourde d'un lait délicieux qui coule de cet arbre.

Le jour touchait à sa fin, et, comme nous étions résolus

à passer la nuit dans cette contrée charmante, nous construisîmes une cabane avec des branchages, à la manière des chasseurs d'Amérique, plutôt pour nous garantir contre la rosée et la fraîcheur de la nuit que contre les bêtes, dont nous n'avions pas encore vu la moindre trace; une toile à voiles, que j'avais apportée de Falkenhorst, forma notre toit.

Nous achevions à peine cette construction, que tout à coup l'âne, qui paissait dans le voisinage, se mit à braire, à sauter, à ruer avec furie, et, quand nous nous approchâmes de lui pour connaître la cause de son agitation subite et extraordinaire, il nous tourna le dos, s'enfuit au galop et disparut dans le champ de bambous. Par malheur, Turc et Bill n'étaient pas là, et il nous fallait du temps pour les faire revenir; d'ailleurs, à quoi nous eussent-ils servi en cette occasion? La piste de l'âne, avec qui ils passaient leur vie, ne pouvait guère exciter leur odorat.

N'osant point m'éloigner des miens, que la nuit aurait pu surprendre en mon absence, je laissai l'âne et revins aider ma femme, qui s'occupait à couper l'herbe pour nos lits et à ramasser les branches pour notre feu. Comme elle n'avait pas assez de bois sec pour entretenir nos petits bûchers durant toute la nuit, je fis des flambeaux ou torches, à la manière des habitants des Antilles, avec des cannes à sucre pleines de leur jus. Après les avoir allumées, je les plantai en terre à droite et à gauche de notre tente. Nous plaçâmes à côté de nous nos armes chargées; les chiens furent placés en sentinelles. Tout le monde s'endormit, excepté moi, qui restai debout jusqu'à minuit pour entretenir le feu; puis je me couchai comme les autres.

Le lendemain matin, après un modeste déjeuner fait à

la hâte, nous résolûmes de ne rien négliger pour retrouver maître baudet. Je partis avec Jack et suivi des deux chiens, ayant averti ma femme que nous devions parcourir les environs et surtout le champ de bambous, et être de retour à midi; en notre absence, elle voulut s'occuper avec ses fils à couper des cannes à sucre, à recueillir du vin de palmier et des noix de coco.

Jack était fier et heureux de m'accompagner, cette fois, à la place de Fritz; il désirait depuis longtemps faire une excursion avec moi; mais, de crainte d'un refus, il n'avait pas osé m'en parler. Nous avons eu soin de prendre nos armes à feu, nos haches et une petite scie.

Après avoir traversé, non sans peine, les bambous, partout fort serrés les uns contre les autres, nous aperçûmes sur la terre un peu humide les empreintes du sabot de l'âne; plus loin coulait une rivière assez large, puis se dressaient devant nous des rochers à pic. Nous traversâmes la rivière, et, ayant péniblement escaladé les rochers, nous revîmes encore les traces de notre âne, mais, à côté des siennes, il y avait une quantité d'autres traces de pieds, qui en différaient par la forme et par la grandeur. Cette découverte redoubla notre ardeur, et, suivant toujours ces traces, nous arrivâmes au haut d'une colline d'où nos yeux s'étendirent sur un pays riant et enchanté, vrai paradis terrestre : à notre droite les montagnes aux sommets perdus dans les nuages, aux formes variées, aux teintes grises et bleues ; à notre gauche, des collines verdoyantes chargées sur leurs flancs de palmiers et d'autres arbres inconnus, à nos pieds, de belles prairies arrosées par la rivière, qui coulait entre deux rives garnies de roseaux et de plantes aquatiques; pas la moindre trace d'habitation; silence, calme, solitude : c'était une terre vierge dans sa beauté primitive, telle qu'elle sortit de la

main de Dieu. Autour de nous volaient sans effroi des oiseaux de toutes sortes, et sur des fleurs admirables se posaient des papillons aussi beaux qu'elles.

Cependant, à force de regarder de tous côtés avec ma lunette d'approche, je vis dans l'éloignement un groupe animé qui me sembla un troupeau de bêtes de la grosseur des vaches ou des chevaux; tantôt ces bêtes étaient réunies, tantôt elles s'écartaient les unes des autres, sans doute pour brouter; je résolus d'en approcher avec précaution en suivant la rivière : le sol était très-humide et très-marécageux en certains endroits, nous avions une peine infinie à nous ouvrir un chemin à travers des roseaux, les plus grands que nous eussions vus jusqu'alors, et qu'on appelle *roseaux géants*; plusieurs atteignent jusqu'à quatre-vingts pieds de hauteur et jusqu'à dix-huit pouces de diamètre; les sauvages les emploient à faire des mâts pour leurs bateaux et leurs canots. Jack avait envie d'en prendre quelques-uns pour sa mère; je lui promis de lui en couper plus tard, mais alors il fallait ne pas nous distraire du but principal de notre course; nous avançâmes donc, et, après être sortis des roseaux, nous vîmes, à quarante ou cinquante pas de nous, un troupeau de buffles sauvages. Ces animaux sont effrayants quand on les rencontre pour la première fois et qu'ils ne sont point apprivoisés : ils ont une force et une impétuosité extraordinaires. Je compris le danger auquel nous étions exposés, et la terreur s'empara tellement de moi, que je ne pensai même pas à armer mon fusil. Nos chiens, par bonheur, étaient restés en arrière; et ces buffles sauvages, qui sans doute ne connaissaient point l'homme, se tinrent là tranquilles, nous regardant seulement d'un air étonné, sans songer à fuir ni à nous attaquer; ceux qui étaient couchés se levaient avec lenteur.

Nous revînmes un peu de notre peur et préparâmes nos armes, bien décidés à ne nous en servir que pour notre défense : c'eût été folie d'attaquer ces animaux si terribles, et qu'un coup de feu suffit pour mettre en fureur. Nous nous disposions donc à rebrousser chemin, quand, à mon grand regret, Turc et Bill nous rejoignirent. Les buffles, les prenant pour des chacals ou pour des loups, mugirent avec force, puis bondirent, frappant la terre de leurs pieds et de leurs cornes, soulevant autour d'eux un nuage de poussière. Malgré nos efforts pour les retenir, Turc et Bill se précipitèrent au milieu du troupeau, saisirent par les oreilles un jeune buffle et l'entraînèrent de notre côté. Le combat était engagé, nous ne pouvions laisser nos chiens sans secours; nous fîmes feu tous deux en même temps : le bruit de nos armes produisit sur eux un effet terrible; ils s'enfuirent avec rapidité. Une femelle seule, très-probablement la mère du buffletin, voulut nous tenir tête. Je m'avançai vers elle, lui tirai, presque à bout portant, mon second coup de fusil et un coup de pistolet, et elle tomba tuée roide.

Alors seulement nous commençâmes à respirer. Je louai Jack du sang-froid qu'il avait montré en restant calme et silencieux au lieu de pousser des cris inutiles et de vains gémissements. Je lui fis remarquer combien il est important, dans les dangers extrêmes, de ne pas perdre la tête, de conserver sa présence d'esprit même devant la mort. Je n'avais pas le temps de lui faire de trop longues réflexions, car il fallait venir en aide à nos chiens, qui avaient bien de la peine à retenir le buffletin. Comment nous y prendre? Faire lâcher prise aux dogues et le saisir nous-mêmes par les cornes eût été téméraire. Le tuer d'un coup de pistolet? Je tenais à le conserver vivant pour

remplacer notre âne, que je n'espérais plus guère retrouver. Jack me tira d'embarras.

« Mon père, dit-il, j'ai ma fronde à balles dans ma poche; laissez-moi, je me charge de renverser le buffletin. »

Et, s'étant éloigné de quelques pas, il lança sa fronde avec tant d'adresse autour des jambes de derrière de l'animal, qu'il le fit tomber. Je lui liai fortement les pieds avec une corde plus forte.

« Quelle belle bête nous allons pouvoir atteler à notre char, à côté de la vache ! s'écria Jack. Comme ma mère et mes frères nous féliciteront de notre chasse !

MOI. — Tu vois donc déjà ton buffle attelé ! Je ne sais pas encore, moi, comment nous l'emmènerons, à moins que tu ne veuilles le charger sur ton dos, comme Milon de Crotone.

JACK. — Par malheur, je ne suis ni un Samson, ni un Hercule, ni un Milon de Crotone ; mais un pauvre petit garçon sans beaucoup de force. Ne pourrions-nous pas lui délier les jambes et le laisser marcher devant nous ?

MOI. — T'imagines-tu qu'il marche devant nous sans s'écarter de la ligne droite, doucement, tranquillement, comme l'âne ?

JACK. — Les chiens sont là pour le faire marcher.

MOI. — Et s'il tue les chiens avec ses pieds ou avec ses cornes, puis s'échappe au galop ? Je préfère employer un moyen très-connu des pasteurs en Italie pour dompter les buffles. Tiens ferme le bout de la corde dont ses pieds sont attachés, pendant que nos chiens lui serreront les oreilles. »

Je saisis alors le museau du buffle, et, avec mon couteau, je lui fis un trou à la narine, et, dans ce trou, je passai une corde dont j'attachai les deux bouts autour d'un arbre assez fort pour résister aux secousses de l'ani-

mal, dont je prévoyais déjà la fureur. A peine eus-je écarté les chiens qu'il se leva, bondit et voulut s'évader; mais les liens de ses jambes, la perte de son sang, sa blessure, le firent rester immobile. Je le laissai là s'affaiblir et s'épuiser. Voulant tirer le meilleur parti possible du corps de la femelle buffle, je lui coupai la langue, qui est si estimée des gourmets, et plusieurs morceaux du filet, que je salai. Je me souvins d'avoir lu que les boucaniers américains ôtent avec soin, et sans la déchirer, la peau des quatre pieds du buffle pour s'en faire des bottes très-douces et très-flexibles; je l'enlevai donc pareillement. Nous nous assîmes ensuite à l'ombre des roseaux pour déjeuner avec les provisions de nos sacs, tandis que Turc et Bill se rassasiaient des restes de la bête; mais ils furent troublés dans leur festin par des vautours qui fondirent du haut des airs sur le cadavre du buffle : il y eut d'abord lutte acharnée entre les oiseaux rapaces et nos chiens; puis, de part et d'autre, on se décida à partager en bons convives. Parmi ces oiseaux, je remarquai le grand vautour royal et le *calao rhinocéros*, ainsi nommé à cause de l'excroissance courte et charnue qu'il porte sur le bec.

Jack coupa quelques roseaux, en ayant soin de ne pas toucher aux plus gros, comme étant trop lourds à porter; il eut alors l'idée que ces roseaux pourraient servir de moules pour les bougies.

Pour moi, j'en sciai de plus gros pour en faire des sortes de vases, à la manière de certaines peuplades de l'Amérique, et nous nous mîmes en route. Je tirai la corde du buffle, qui me suivit sans résistance; nous nous enhardîmes au point de lui attacher sur le dos nos paquets de roseaux et nos viandes salées : ce dont il eut à peine l'air de s'apercevoir.

Après avoir franchi les rochers à pic dont j'ai parlé

plus haut, nous vîmes, à quelques pas de nous, un gros chacal, qui prit la fuite dès qu'il nous aperçut, mais les chiens s'élancèrent après lui et l'atteignirent à l'entrée d'une caverne où ils l'étranglèrent. Je m'approchai du champ de bataille, je reconnus que le chacal tué était une femelle qui allaitait. En défendant l'entrée de la caverne où devaient être ses petits, elle avait été étranglée par nos chiens. Jack voulut pénétrer dans la caverne ; je ne le lui permis qu'après avoir tiré moi-même un coup de pistolet pour m'assurer que le mâle n'était pas dans sa tanière ; tout étant resté tranquille, Jack entra et découvrit bientôt dans un coin le nid des petits chacals ; les chiens, qui l'avaient suivi, se jetèrent dessus avant qu'il eût pu les enlever et les dévorèrent, à l'exception d'un seul, qu'il prit dans ses bras et m'apporta. Ce petit chacal pouvait avoir une quinzaine de jours ; ses yeux n'étaient point encore ouverts. Jack m'ayant demandé à le garder, j'y consentis d'autant plus volontiers que je désirais voir si les bons traitements et l'éducation adouciraient cet animal naturellement féroce.

Jack, sautant de joie, couvrit de baisers et de caresses son petit *renard doré*.

Nous aperçûmes, un peu plus loin, deux palmiers d'espèces différentes et tous deux fort remarquables ; l'un, de dix à douze pieds de haut, avec des feuilles garnies d'épines pointues et un fruit de la forme d'un concombre ; l'autre, encore plus petit et en fleur ; je crus reconnaître, dans le premier, l'*aiguille d'Adam* ; dans le second, le *palmier nain* ou *cocana*.

Nous arrivâmes enfin auprès de la cabane de Bumehausen à la tombée de la nuit ; et notre butin nous valut bien des louanges : on trouva le veau noir fort beau, le renard jaune très-joli, et Jack raconta longuement et d'un

ton solennel notre combat avec les buffles et la mort du chacal. Au milieu de mille questions qui lui étaient adressées, j'eus bien de la peine à m'informer de ce qu'on avait fait pendant mon absence. Le lecteur pourra voir au chapitre suivant que ma femme et ses fils n'avaient point perdu leur temps.

CHAPITRE VII

Ma femme me raconta les travaux exécutés par elle et ses enfants. D'abord ils avaient abattu, non sans peine, le palmier sur lequel Ernest était monté la veille pour couper le chou dont j'ai parlé. Maintenant cet arbre gisait étendu sur le sol, couvrant un espace long de plus de soixante-dix pieds ; ils avaient eu ensuite à défendre la cabane contre une troupe de singes qui l'avaient envahie pour la piller. Fritz avait déniché dans un creux de rocher un jeune aigle de Malabar, remarquable par sa petite taille ¹ et par ses plumes noires, blanches et couleur marron ; il désirait le dresser à la chasse, comme un faucon, en le domptant par la faim.

Ce récit achevé, ma femme renouvela ses plaintes au sujet des bêtes vivantes que nous lui amenions, et qu'elle craignait de voir devenir à charge à la colonie. Je lui fis remarquer que le buffle remplacerait l'âne, et je profitai de l'occasion pour proclamer comme loi invariable que quiconque voudrait avoir une bête à apprivoiser l'entretiendrait convenablement.

¹ L'aigle de Malabar est gros comme un pigeon.

« Il serait cruel, dis-je à mes enfants, d'ôter la liberté à un animal pour en faire un malheureux esclave, un souffre-douleur ; il faut, au contraire, le dédommager de ce qu'il a perdu par une bonne nourriture, par des soins affectueux ; sans cela je vous priverai du droit d'en avoir. »

Cette menace leur parut terrible : nous sommes tellement faits pour la société, qu'à défaut de nos semblables nous nous attachons aux animaux. Ma femme voulut bien promettre de prendre soin de nos bêtes quand nous serions occupés à des travaux sérieux.

On alluma un bon feu où l'on mit à dessein beaucoup de bois vert qui nous donna une fumée épaisse ; au-dessus de cette fumée furent suspendus les morceaux de buffle salés, que je voulais conserver. Le buffletin commença à brouter l'herbe des environs ; on lui fit boire du lait de notre vache, ainsi qu'au petit chacal.

Au souper, nous mangeâmes avec beaucoup d'appétit, et Jack sut très-bien, par ses réponses spirituelles, imposer silence à ses frères, qui se moquaient de lui à propos de son combat avec les buffles et des bottes qu'il voulait se faire avec la *peau* des quatre pieds de la femelle buffle que nous avions tuée. Nous dormîmes très-bien toute cette nuit-là ; et quand, le matin venu, je parlai du départ, chacun me demanda à prolonger notre séjour dans ces lieux.

« Mon ami, me dit ma femme, tu sais que nous avons abattu un de ces beaux palmiers qui, selon Ernest, contiennent une moelle délicieuse ; ne veux-tu pas que nous en tirions quelque parti ?

moi. — Eh bien, soit. Il nous faudra fendre ce palmier dans toute sa longueur ; outre la moelle, il nous fournira deux grands conduits fort commodes pour amener l'eau de la rivière du Chacal dans notre jardin potager de Zel-

theim, et, de là, dans nos nouvelles plantations d'arbres.

FRITZ. — Je ferai aussi un conduit du même genre pour amener l'eau dans mon bassin d'écaille de Falkenhorst.

ERNEST. — Moi, je vais être très-content de voir préparer le sagou. Pourrez-vous, mon père, le réduire en petits grains, comme celui que l'on vend en Europe ?

MOI. — Oui, je le peux, si vous m'aidez. Il ne s'agit de rien moins, messieurs, que d'établir une fabrique de vermicelle et de macaroni.

LE PETIT FRANÇOIS. — Oh ! des macaroni ! c'est si bon ! Je veux vous aider à en faire.

MOI. — Et tu m'aideras encore bien mieux à les manger, petit gourmand ! Je n'ose pas assurer qu'ils seront aussi bons que ceux de Gênes et de Naples. D'abord, faisons de la pâte avec cette moelle. N'y a-t-il pas ici une de nos râpes à cassave ?

ERNEST. — Oui, papa, et je vais vous la chercher.

MOI. — Je ne suis pas très-pressé d'avoir la râpe, il me faut d'abord des coins de bois pour tenir la fente de l'arbre ouverte, et une bonne quantité d'eau.

LA MÈRE. — Voilà le plus difficile ; car la rivière est loin et nous ne connaissons point de source dans le voisinage.

ERNEST. — Heureusement que j'ai vu près d'ici une de ces plantes qui portent de l'eau ; il ne me manque que les vases. »

Je donnai à mon fils quelques-uns des morceaux de roseaux que j'avais sciés de jointure en jointure pour en faire des vases, à la manière des sauvages, et il partit avec François. Nous nous mîmes, de notre côté, courageusement à l'œuvre, et bientôt le palmier fut fendu dans toute sa longueur ; nous pressâmes la moelle avec nos mains, et, quand Ernest revint avec son eau, nous pûmes sans délai, préparer notre farine ; la râpe nous servit

de tamis : par les petits trous passaient les petits morceaux farineux, tandis que les morceaux un peu plus gros restaient au-dessus. Ma femme étendit la farine au soleil sur des toiles à voiles. J'obtins une sorte de vermicelle en pressant plus fortement la pâte séchée contre les trous de la râpe, d'où elle sortit en tuyaux assez longs. Ma femme nous promit d'y ajouter du fromage de Hollande; nous eûmes ainsi de vrai macaroni. Nous ne voulûmes pas, cette fois, prendre une trop grande provision de cette nourriture saine et agréable, parce que nous pouvions nous en procurer autant que nous en voudrions en abattant des palmiers. Le détritüs de la farine fut jeté à terre et arrosé soigneusement, pour que la fermentation y fit naître des larves et des champignons.

Tous nos ustensiles et les deux moitiés d'arbre furent chargés sur le char, auquel nous attelâmes le buffletin à côté de la vache, et nous nous mîmes en route; en plusieurs endroits Fritz et Jack, marchant en avant-garde, nous frayèrent un chemin à coups de hache à travers les broussailles. Comme nous passions par les mêmes endroits qu'en allant, nous pûmes ramasser nos baies de cire, que nous avions laissées au pied des arbres. Nous étions arrivés au bois de goyaviers, quand nos deux chiens se mirent à aboyer avec fureur; je m'approchais d'eux, le fusil armé, déjà prêt à tirer, quand Jack m'arrêta en riant : il venait de découvrir dans un fourré notre truie, que les chiens tenaient en arrêt. Nous avançâmes sans crainte, et notre joie fut très-grande quand nous vîmes autour d'elle sept marcassins qui ne devaient avoir que quelques jours d'existence, et qui tétaient leur mère à qui mieux mieux. Sans être effrayée à notre aspect, elle continua tranquillement à lécher ses petits. Mes enfants lui donnèrent des glands doux et des morceaux de pain

de cassave. Nous nous consultâmes ensuite pour savoir ce qu'il fallait faire de la laie. Fritz voulait qu'on la laissât là, dans l'espérance que ses petits, devenant sauvages comme de vrais sangliers, lui fourniraient plus tard l'occasion de tirer quelques bons coups de fusil sur eux. Ma femme désirait qu'on en gardât au moins deux à la maison et qu'on tuât plus tard la mère, qui s'échappait toujours ; de cette manière on aurait de la viande salée pour longtemps. Ce dernier avis fut jugé le meilleur et adopté à l'unanimité.

Après deux heures de marche nous arrivâmes, sans autre aventure, à Falkenhorst, où tout était en bon ordre, et où notre volaille nous fit un accueil amical. Le buffle, le chacal et l'aigle furent attachés chacun à part ; ce dernier à côté du perroquet, sur une des branches de notre figuier. Fritz commit l'imprudence de débander les yeux de l'oiseau carnassier, qui, à l'instant même, se précipita sur le perroquet et le mit en pièces avant que nous eussions eu le temps d'intervenir. Mon fils aîné était furieux et voulait tuer le meurtrier.

Ernest accourut demander la grâce du coupable. « Je te retrouverai bien un perroquet, lui dit-il, mais crois-tu qu'un oiseau comme ton aigle soit très-commun ? Laisse-le vivre, donne-le-moi à élever, tu verras comme je saurai vite le rendre docile et obéissant.

FRITZ. — Te donner mon aigle ! non, non ! je l'élèverai aussi bien que tu pourrais le faire, pourvu que tu veuilles seulement m'apprendre la manière de l'apprivoiser. »

Ernest allait dire non. Je pris la parole à mon tour : « Mes enfants, laissez-moi vous raconter un petit apologue. Un chien était couché sur une botte de paille qu'il regardait comme lui appartenant, quand, d'aventure, arrivèrent un âne et un bœuf ; ils prièrent messire chien

de leur laisser manger la paille que lui-même ne pouvait prendre pour nourriture, et comme il refusait avec colère : « Jaloux, mange la botte, lui dit le bœuf, ou laisse-nous la manger. » Le chien ne répondit que par un redoublement de fureur, et força le bœuf de s'en aller. Eh bien, Fritz, n'agis-tu pas comme le chien ? Tu ne sais de quelle manière apprivoiser ton aigle, et tu ne veux point le donner à ton frère, qui te promet de le dresser. Tu devrais, au moins, lui offrir quelque chose qui le décidât à te dire son secret, à moins que, par un bon mouvement de générosité, il ne consente à te l'apprendre pour rien.

FRITZ. — Je vous remercie de votre avis, mon père : je lui donne mon singe, mais je garde l'aigle, qui est plus noble, plus héroïque. Veux-tu, Ernest, m'apprendre à l'apprivoiser ?

ERNEST. — Allons, soit ! et je te déclare, dès maintenant, *chevalier de l'Aigle*. Puissé-je un jour avoir à célébrer, en vers et en prose, tes prouesses et les siennes ! J'ai lu, en quelque endroit, que les Caraïbes soufflent de la fumée de tabac dans le bec des oiseaux de proie et des perroquets. Cette sorte d'ivresse les fait tomber étourdis et sans connaissance, et quand elle est passée ils ne sont plus farouches.

FRITZ. — Et voilà ton fameux secret ! c'était bien la peine d'être si fier ! Ce secret ne vaut pas mon singe, n'est-ce pas, mon père ?

MOI. — Et pourquoi ? ta promesse est faite ; il faut la tenir, si le conseil est bon ; s'il est mauvais, Ernest ne te demandera rien. Je sais que par ce même moyen on étourdit les abeilles quand on veut leur enlever leurs rayons de miel.

LE PETIT FRANÇOIS. — Je suis content d'apprendre qu'on peut endormir ces maudites abeilles, qui, l'autre jour,

n'ont pas voulu me laisser goûter de leur miel ; ayez la bonté, papa, d'aller fumer dans leur trou, et j'enlèvera la moitié de leurs provisions.

MOI. — Je m'occuperai de cela un de ces jours ; mais, d'abord, que Fritz fasse l'épreuve du secret d'Ernest. »

Fritz prit une pipe et du tabac et commença la fumigation, qui réussit, comme le naturaliste l'avait annoncé.

Après le souper chacun se coucha à l'heure ordinaire. Le lendemain matin nous résolûmes d'aller dans nos nouvelles plantations pour munir nos jeunes arbres de soutiens et de supports. Les pieux de bambous furent mis dans notre char, auquel nous attelâmes seulement la vache. Je désirais laisser un jour de repos au buffletin pour que sa blessure se cicatrisât ; nous lui donnâmes quelques poignées de sel, qu'il trouva si fort de son goût, qu'il voulait nous suivre pour en avoir encore ; il nous fallut l'attacher. Je dis adieu à ma femme et au petit François, et nous partîmes.

Nous commençâmes nos travaux assez près de Falkenhorst, à l'entrée de l'allée ; déjà nos noyers, nos châtaigniers et nos cerisiers étaient courbés du même côté par le vent. Je me chargeai de faire les trous avec un instrument de fer assez long, mes fils coupaient les bambous et les fichaient en terre, puis y attachaient les arbres avec une liane souple qui se trouvait non loin de là.

A midi nous retournâmes à Falkenhorst, et notre appétit dévorant nous fit faire honneur au dîner préparé par ma femme ; et qui, d'ailleurs, aurait pu ne pas trouver bon un chou palmiste et des macaroni de farine de sagoutier ?

Quand notre faim fut apaisée, nous nous entretenîmes d'une chose dont ma femme m'avait souvent parlé : elle trouvait dangereuse l'échelle dont nous nous servions pour

monter à notre arbre et en descendre, surtout pour les enfants, qui grimpaient toujours très-vite, sans prendre assez de précaution : il fallait donc songer à faire un escalier. Je dus avouer mon incapacité comme menuisier; cependant les instances réitérées de cette bonne mère, mes craintes de voir un jour mes enfants s'estropier, m'amènèrent à réfléchir longuement sur ce sujet. Pour un escalier extérieur, inutile d'y songer : l'arbre était beaucoup trop élevé, et il eût été impossible de trouver des poutres assez hautes et assez fortes pour soutenir l'escalier; je pensai qu'on pourrait en faire un dans l'énorme tronc de l'arbre, s'il se trouvait naturellement creux ou qu'il fût facile à creuser; déjà le nid d'abeilles découvert dans une cavité de l'arbre par François me donnait quelque espérance sous ce rapport. Il s'agissait de savoir la largeur et la profondeur de ce trou. J'en parlai aux enfants, qui aussitôt grimpèrent sur les racines de l'arbre, et en frappèrent le tronc à coups de hache pour juger, au bruit, s'il était creux. Les abeilles, alarmées de tout ce tapage, sortirent en bourdonnant, et, furieuses, se jetèrent sur les perturbateurs de leur repos, qu'elles mirent en fuite en les piquant au visage, au cou, à la poitrine, aux mains. Jack, toujours téméraire et imprudent, avait frappé droit contre leur nid; il fut le plus rudement puni; Ernest, qui, toujours lent à se décider, était monté le dernier et s'était sauvé le premier, en fut quitte pour deux ou trois piqûres. Je couvris ces blessures avec un peu de terre fraîche; il fallut appliquer un large masque de limon sur la figure de Jack. Quand la douleur fut un peu calmée, tous poussèrent des cris de vengeance contre les abeilles, et me pressèrent de hâter les préparatifs nécessaires pour nous emparer de leur nid. Moi, je songeais non pas à détruire l'essaim, mais à le transporter vivant dans une autre

demeure. Je clouai donc une planche sous la grande calebasse destinée primitivement à servir de cruche, je plaçai par-dessus un toit de paille pour la mettre à l'abri de la trop grande chaleur et de la pluie; je ne laissai au-dessous, entre les bords de la calebasse et la planche, qu'une petite ouverture; je pris ensuite de la terre glaise, un marteau, des ciseaux, une pipe et du tabac. Ces préparatifs furent plus longs que je ne l'avais pensé : le soir arriva, il fallut renvoyer au lendemain l'attaque projetée; du reste, Fritz n'aurait pas pu m'aider, car ses yeux étaient extrêmement enflés et presque fermés.

Dès la pointe du jour, nous étions debout. Comme je n'avais ni gants ni bonnets à masque pour me préserver des piqûres des abeilles, voici comment je m'y pris : je bouchai leur trou avec de la terre glaise et ne laissai qu'une ouverture juste assez large pour passer le tuyau de ma pipe, dont la cheminée restait en dedans de l'arbre; je me mis à fumer pour étourdir ces insectes sans les tuer. D'abord nous entendîmes dans l'intérieur de la ruche un bourdonnement qui devint de plus en plus fort, puis se calma peu à peu. Je retirai mon tuyau de pipe sans voir une seule abeille chercher à sortir. Fritz m'aida ensuite à tailler au-dessous du trou bouché avec de la terre glaise une pièce de bois d'environ trois pieds carrés; avant de la détacher, je recommençai ma fumigation, de peur que l'effet de la première ne fût déjà passé ou que le bruit que nous avions fait en coupant l'écorce n'eût ranimé les abeilles; enfin j'enlevai le morceau, qui ne tenait plus que par quelques fibres, et, grâce à cette sorte de fenêtre, nous pûmes voir l'intérieur de l'arbre et contempler avec admiration le travail immense et merveilleux de ces insectes. Il y avait une si grande quantité de rayons, que je compris qu'il fallait d'abord me borner à en retirer une partie,

faute de ruche pour contenir le tout. Je coupai donc ces rayons avec précaution, et Fritz les déposa dans des calabasses que lui tendaient ses frères; j'eus soin d'épargner ceux où étaient les larves; je trouvai les abeilles rassemblées en grappes épaisses; et, les détachant avec précaution, je les mis, avec leurs larves et une provision suffisante de miel, dans la ruche préparée à l'avance. Fritz et moi nous descendîmes ensuite de l'arbre et allâmes chercher un tonnelet vide que Jack et Ernest lavèrent; alors nous pûmes enlever le reste des rayons, dont je ne gardai que quelques gros morceaux pour notre déjeuner. Le tonnelet fut recouvert de toiles et de morceaux de planches. Dès que nous eûmes fini de manger, je retournai à l'arbre avec mes fils, et, pour empêcher les abeilles d'y revenir elles-mêmes, je brûlai dans leur ruche ravagée plusieurs poignées de tabac. Dès qu'elles furent sorties de leur engourdissement, elles volèrent vers leur ancienne demeure, mais l'odeur et la fumée du tabac les en chassèrent, et, après quelques heures d'agitation, elles devinrent plus calmes; ce qui me fit penser que la reine acceptait la nouvelle ruche que nous lui donnions. Je résolus de travailler à notre escalier dès le lendemain. Nous surveillâmes, chacun à notre tour, le miel pendant toute la première moitié de la nuit pour le défendre contre les abeilles, qui cherchaient à reprendre leur bien. Le matin venu, elles avaient cessé de bourdonner, et se tenaient assez tranquilles dans leur ruche de calabasse, que nous avions attachée sur une des branches de notre figuier; quelques centaines d'autres pendaient en grappes dans le feuillage.

La première chose que nous fîmes à notre réveil fut de vider le miel du tonnelet dans un chaudron, à l'exception de deux ou trois rayons gardés pour l'usage de notre

table. Nous plaçâmes le chaudron sur un feu modéré, après avoir ajouté au miel une certaine quantité d'eau; nous obtînmes, de cette manière, une masse liquide qu'il fallut passer à travers un sac servant de tamis et verser dans le tonnelet; au bout de quelques heures la masse s'était séparée en deux parties : la partie supérieure avait une forme de disque solide et dur; la partie inférieure ou le miel était de la couleur la plus belle et la plus pure. Quand nous eûmes enlevé la cire, la tonne, soigneusement refermée, fut cachée en terre à côté de nos barils de vin. J'allai ensuite examiner la ruche, où je vis avec plaisir que les abeilles rentraient chargées de leur butin pour construire de nouvelles cellules. Je croyais que la cuve ne pourrait suffire à contenir cette multitude que nous avions chassée de l'arbre; et, en effet, j'aperçus une grappe énorme d'abeilles suspendues à une branche; pensant qu'elles entouraient peut-être une de leurs jeunes reines, je me fis apporter une seconde calebasse dans laquelle je les secouai. Je plaçai cette calebasse à côté de l'autre. J'avais désormais, à peu de frais, deux belles ruches parfaitement garnies.

Voici comment je m'y pris pour sonder l'arbre : une perche me servit à mesurer la distance depuis l'ouverture faite par moi jusqu'aux branches; une pierre attachée à une ficelle me servit à mesurer le bas. A ma grande surprise, la perche pénétra, sans rencontrer d'obstacle, jusqu'aux branches sur lesquelles était posée notre demeure, et la pierre descendit jusqu'aux racines; d'où je conclus que l'arbre avait perdu la plus grande partie de son bois intérieur et qu'il serait facile d'établir un escalier tournant dans sa cavité. Il est à croire que ce figuier, comme les saules de nos climats, se nourrit par l'écorce; loin de paraître souffrir, il étendait au loin ses branches longues

et vigoureuses, et couvertes d'un feuillage touffu. L'entreprise était bien rude pour nos forces; mais nous savions qu'avec la patience, le courage et le temps, on vient à bout de tout.

Nous commençâmes par couper dans l'arbre, du côté qui regardait la mer, une porte proportionnée à celle que nous avions prise à la cabine du capitaine avec ses gonds et sa serrure; je pratiquai à une distance convenable trois ouvertures plus grandes que celle que j'avais faite pour prendre les rayons; ces ouvertures furent fermées avec des fenêtres à vitre provenant également du navire; après avoir vidé le tronc de tout le bois pourri qui se trouvait dedans, je plaçai au centre un arbre dégarni de ses branches, d'une douzaine de pieds de hauteur sur deux de diamètre; il me servirait d'appui pour les marches de l'escalier tournant, à un demi-pied de distance l'une de l'autre. Nous creusâmes des rainures parallèles dans l'écorce du figuier; elles correspondaient à autant d'autres rainures faites sur l'arbre fixé au centre, et devaient recevoir les marches; comme le premier arbre n'était point assez haut, à son extrémité supérieure j'en attachai un autre avec des crampons de fer; ensuite les marches furent placées, et deux cordes serpentant à travers des anneaux l'une autour du noyau central, l'autre le long de la paroi intérieure de l'arbre creux, devinrent nos rampes. Avec quel bonheur mes enfants montèrent cet escalier et en descendirent cent fois de suite, uniquement pour avoir le plaisir de monter et de descendre! Ils étaient pleins d'admiration pour notre travail, et cependant je dois avouer que nous n'avions pas le droit de nous vanter d'avoir fait un chef-d'œuvre, même après plusieurs semaines d'un rude et continuel labeur, même après bien des essais dont plusieurs furent sans résultat.

Je vais dire ce qui nous arriva de remarquable pendant la construction de l'escalier.

D'abord nos deux chèvres mirent bas deux chevreaux, et nos brebis cinq jolis agneaux; c'était le commencement d'un troupeau. Pour empêcher nos bêtes domestiques de s'échapper comme maître baudet, j'attachai au cou de chacune une petite clochette. Nous avions trouvé une assez grande quantité de ces clochettes sur le navire; elles étaient destinées, je crois, aux sauvages, qui donnent en échange des objets de toutes sortes; grâce à ces clochettes, nous pourrions suivre les traces des déserteurs et les ramener au bercail.

Chaque jour j'employai plusieurs heures à l'éducation de notre buffle; la plaie de sa narine était parfaitement cicatrisée, et je passais dans cette ouverture tantôt une corde, tantôt un bâton, qui servait de mors; j'espérais venir à bout d'habituer cette belle et forte bête non-seulement à traîner notre char, mais encore à se laisser monter. Le buffletin s'accoutuma vite au trait; mais, les premières fois que nous essayâmes de lui poser des fardeaux sur le dos, il entra dans une fureur terrible. Je lui mis, non sans peine, une sangle et une selle fabriquées avec de la toile à voile, et Knips dut faire l'écuyer. Il se tint si bien cramponné à la selle, que le buffle, malgré ses sauts et ses ruades, ne put le jeter à bas; après le singe vint le tour du petit François : de crainte d'accident, j'eus soin de tenir la bête. Jack désira aussi essayer la nouvelle monture et même la conduire; il fallut le contenter. Je passai donc dans le nez du buffle un morceau de bois, aux deux extrémités duquel fut attachée une ficelle servant de bride que je remis au jeune cavalier. D'abord Jack se tint assez solidement; mais, ayant lâché la bride à son cheval cornu, il fut précipité à terre; par

bonheur il tomba sur le sable sans se faire le moindre mal. Ernest, Fritz et moi nous recommençâmes l'expérience, et ce ne fut qu'au bout de sept à huit jours que nous parvînmes à le dompter. Depuis, mes trois fils aînés le montèrent en même temps.

Fritz ne négligeait point son aigle : chaque jour il lui faisait manger quelques petits oiseaux tués par lui à coups de fusil. Il lui avait appris assez vite à venir se poser sur son poing lorsqu'il sifflait.

Ernest lui-même, si paresseux en toutes choses, se mit à instruire son singe, et, comme je m'étais plaint assez souvent de l'inutilité de cet animal, il résolut de lui apprendre à porter des fardeaux. Il lui fit donc une hotte légère avec de l'osier, et la lui attacha sur le dos au moyen de trois courroies, dont deux passaient sous les bras et la troisième formait ceinture. D'abord le singe entra dans une violente colère : il se roulait à terre, sautait comme un furieux sur les branches du figuier, grinçait des dents, faisait d'horribles grimaces, etc. On se moqua de lui, et on lui laissa sa hotte jour et nuit. Quand il se fut un peu habitué à la porter, Ernest lui apprit à mettre dedans les fruits que nous lui donnions à nos repas, et plus tard ceux qu'il voyait pendre aux arbres. Sa hotte lui devint si chère, qu'il criait quand on voulait la lui ôter.

Jack résolut d'apprendre à son chacal à arrêter et à rapporter le gibier; il lui fit, en effet, apporter beaucoup d'objets; mais, quand c'était une pièce de gibier morte, le chacal la mangeait en route et ne revenait qu'avec la peau et quelques lambeaux de chair. J'engageai Jack à ne pas se rebuter, à user d'une grande douceur pour rendre docile cet animal, qui, dans la suite, devait nous rendre des services.

A la fin de la journée, qui passait vite au milieu de nos

travaux de construction et des leçons données aux bêtes, nous nous réunissions tous les soirs, auprès d'un bon feu, pour nous livrer à quelque causerie agréable ou à quelque occupation facile. Un de ces soirs-là, nous fabriquâmes une grande quantité de bougies, en ayant soin de mêler la cire des abeilles à la cire des baies; au lieu de nous servir des moules de roseaux tout d'une pièce, je fendais ces roseaux en deux, j'enduisais l'intérieur avec du beurre pour empêcher la cire chaude d'adhérer aux parois, puis je coulais la bougie; les deux côtés du moule, attachés seulement ensemble par une ficelle, se séparaient facilement. Les mèches seules laissaient encore beaucoup à désirer. Je n'oubliais pas non plus mon caoutchouc. Je pris une de mes paires de bas, que je remplis de sable fin; par-dessus j'étendis une couche de terre humide qui sécha doucement au soleil; je découpai dans la peau de buffle deux semelles, et les fixai par de petits clous sous le pied du bas; avec un pinceau de poil de chèvre, j'étendis une couche de résine sur chaque bas; puis une seconde couche, puis une troisième, jusqu'à ce que l'épaisseur me parut suffisante. Dès que la gomme eut pris toute sa consistance, je retirai le sable du bas, puis le bas, puis la couche de limon. Ma paire de botte était faite, je l'élevai en l'air avec l'orgueil d'un soldat qui aurait pris un drapeau à l'ennemi. Mes enfants étaient dans l'admiration.

Je me chaussai sur-le-champ pour faire sécher mes bottes sans les laisser se rétrécir; elles allaient parfaitement bien. Fritz, Jack, Ernest, voulaient en avoir de pareilles, mais il me sembla prudent de mettre d'abord à l'épreuve la nouvelle chaussure. Je fis une paire de bottes à Fritz avec la peau de la femelle buffle, et j'eus soin de garnir les coutures avec du caoutchouc. Les bottes de mon fils étaient loin d'être aussi souples, aussi élégantes,

aussi commodés que les miennes; ses frères rirent un peu de lui parce qu'il ne pouvait pas facilement courir quand il les avait aux pieds.

Ensuite nous travaillâmes à l'établissement de notre fontaine. Le ruisseau fut coupé par une digue en pierres et en troncs de bois; l'eau, forcée de passer par-dessus les bords, tomba dans nos conduits de palmier, et arriva ainsi jusque dans notre bassin d'écaillé, dont le trop-plein s'écoulait par un tuyau de bambou placé dans un petit trou fait à côté.

CHAPITRE VIII

Un matin, nous venions de nous lever, lorsque nous entendîmes au loin des cris singuliers assez semblables à des hurlements de bêtes féroces affamées qui rôdent autour d'un bercail; j'étais inquiet et nos chiens paraissaient aussi l'être, car ils aiguisaient leurs dents comme pour un combat meurtrier et dressaient leurs oreilles comme pour écouter.

Je crus prudent de nous tenir sur nos gardes, prêts à tout événement : les pistolets et les fusils furent chargés; je mis aux dogues leurs colliers à clous et leurs cottes d'armes de porc-épic; je descendis pour rassembler le bétail. Remonté dans l'arbre, je regardai de tous côtés, cherchant à découvrir l'ennemi. Mes fils faisaient différentes suppositions. Jack désirait que ces animaux fussent des lions; Fritz croyait avoir reconnu le cri plaintif du chacal; Ernest déclarait que c'étaient des hyènes; Fran-

çais disait : « Je crains bien que ce ne soient des sauvages venus dans l'île pour dévorer les prisonniers. Tâchons de les tuer pour avoir un bon *Vendredi*, comme celui de Robinson Crusoé. »

Cependant les cris se rapprochèrent. Fritz, placé en embuscade d'un autre côté de l'arbre, partit tout à coup d'un immense éclat de rire, jeta son fusil, et, s'étant avancé vers nous, il s'écria : « Vous ne devinez pas ? C'est l'âne, c'est l'âne qui nous revient en chantant, de sa voix mélodieuse, l'hymne du retour. Écoutez ses *hi-han ! hi-han !* dits sur les tons les plus pathétiques. » Fritz avait raison : nous aperçûmes, à travers la forêt, maître baudet se prélassant avec gravité, et derrière lui venait un animal beaucoup plus beau, plus gracieux dans son allure, et que je reconnus pour un onagre ou âne sauvage, appelé encore par les Tartares *cheval à longues oreilles*. Je pensai aussitôt à m'approprier ce superbe animal ; je descendis donc avec Fritz, après avoir recommandé aux autres enfants de rester tranquilles, sans pousser aucun cri. J'emportai une longue corde dont l'un des bouts fut attaché solidement à un arbre voisin, l'autre bout était un nœud coulant ; je le tins ouvert au moyen d'une baguette qui devait tomber d'elle-même en touchant le cou de l'animal, tandis que le nœud alors le serrerait s'il voulait s'enfuir. Je fis ensuite une sorte de grande pincette en fendant un bambou par le haut. Fritz ne comprenait pas trop où je voulais en venir, et, emporté par la fougue de son caractère, il me pria de le laisser lancer sa fronde à balles contre l'onagre. Cette fois je ne voulus point lui permettre de chasser à la manière des Patagons : je craignais trop que l'onagre, échappant à la fronde, ne prît la fuite et ne fût perdu pour toujours. Comme Fritz était plus leste et plus adroit que moi, je

lui donnai le nœud coulant pour en faire usage comme d'un lacet ; en deux mots, je lui expliquai ce qu'il fallait faire.

Les deux nouveaux venus n'étaient déjà plus qu'à quelques pas de nous ; Fritz sortit avec précaution de derrière l'arbre où nous nous étions embusqués, et s'avança autant que la longueur de la corde le lui permettait.

L'onagre, en apercevant, sans doute pour la première fois, une figure humaine, recula étonné et s'arrêta comme pour regarder Fritz, puis il se mit à brouter. Fritz prit dans sa poche une poignée d'avoine mêlée de sel et la présenta à notre ancien serviteur, qui, attiré par cette pâture favorite, la mangea avec avidité ; sa confiance gagna son compagnon, qui s'approcha à son tour, mais prudemment, levant la tête, regardant à droite et à gauche. Fritz, prompt comme l'éclair, saisit le moment favorable et lui jette son lacet autour du cou. L'animal sauvage veut prendre la fuite, mais en se débattant il resserre le nœud fatal et tombe par terre à moitié étranglé, la langue pendante ; j'accours alors moi-même, et, après avoir desserré le lacet, je lui passe un licou de notre âne et lui serre les naseaux avec ma pincette de bambou. C'est ainsi que s'y prennent les maréchaux qui ferment un cheval pour la première fois. Le licou fut attaché par deux longues cordes aux grosses racines d'un arbre voisin.

Bien sûr alors que l'animal ne pourrait nous échapper, je fis signe à ma famille de descendre de l'arbre, et chacun regarda avec admiration cet animal, qui, par ses formes gracieuses, par sa taille, mériterait d'être rangé dans la classe des chevaux plutôt que dans celle des ânes. Je le laissai revenir à lui pour voir ce qu'il ferait et comment m'y prendre pour le dompter.

Après quelques instants de stupeur, il se releva, frappa

du pied la terre, et rua avec tant de force, que je craignis que ses liens ne se rompissent; mais la pince, qui lui serrait le nez, occasionnait une sorte d'étouffement; il ne tarda pas à s'étendre de nouveau. Nous en profitâmes pour délier doucement les cordes et traîner la bête entre deux racines très-rapprochées, où elle fut attachée si court, que ses emportements devaient être sans danger. Il fallait encore prendre les moyens d'empêcher une seconde fuite de maître baudet : on lui passa donc un fort licou, on lui mit une corde lâche aux pieds de devant, et je plaçai devant les deux captifs une bottelée d'herbe saupoudrée de sel; leur avide gourmandise parut leur faire oublier momentanément leur captivité.

Ce n'était point pour admirer l'onagre que nous l'avions pris; nous voulions le dresser de manière qu'il nous fût utile; en fin de compte, la perte de l'âne nous avait valu cette belle capture. Les difficultés à vaincre pour apprivoiser l'onagre étaient très-grandes, et je me rappelais avoir lu dans les relations de voyages beaucoup de détails sur le caractère prétendu indomptable de l'onagre. « Mais qui sait, me disais-je, si l'on a usé d'assez de patience et de douceur? Comprenait-on comme nous l'importance de cet animal? Je tenterai tous les moyens imaginables, excepté les mauvais traitements, pour réussir. Quelle belle conquête à faire sur le règne animal si je pouvais emmener cet onagre en Europe, en supposant que j'y retourne jamais ! »

Je lui laissai jour et nuit ses pincettes au nez : elles le gênaient beaucoup; mais, sans elles, il nous eût été impossible d'en approcher; on les lui ôtait seulement aux heures où il prenait sa nourriture. Ensuite je lui mis un paquet de toile à voiles sur le dos, pour l'habituer à porter; je le rendis plus docile encore par la soif et la faim :

après un jeûne d'un jour, il recevait sa nourriture avec moins d'agitation et de colère ; je l'empêchai de se coucher au moyen de cordes passées sous le ventre ; en un mot, je fis tout ce qui me sembla capable de le dompter. Assez souvent mes fils venaient lui gratter doucement les oreilles, qu'il avait très-sensibles, et c'était sur cette partie que je résolus de tenter une dernière épreuve, si les premiers moyens employés par moi étaient sans bon résultat.

Il commença à se laisser approcher et caresser même ; déjà mes enfants parlaient de le monter. Je desserrai les liens de l'onagre et rendis un peu plus de liberté à ses mouvements ; mais cette faveur ranima sa sauvage vivacité ; il rua, fit des sauts terribles et voulut même nous mordre. Je dus lui fabriquer une sorte de muselière en roseau qu'il gardait après avoir mangé ; pour l'empêcher de nous frapper de ses pieds de derrière, je les lui liai par deux cordes avec ceux de devant, sans néanmoins le forcer à l'immobilité. Enfin je me résolus à un dernier essai qui me coûtait beaucoup ; en cas de non-réussite, je rendrais la liberté à l'onagre.

Ayant fait sortir l'onagre de son écurie, je lui passai une petite sangle autour du corps et m'apprêtai à le monter. Au moment où je saisisais la crinière, il se dressa avec fureur, alors je mordis jusqu'au sang une de ses oreilles. Vous eussiez vu à l'instant même la bête s'arrêter, roide, immobile, et s'abaisser à terre ; Fritz et Jack s'élancèrent sur son dos, et, quand je les vis solidement assis, je lâchai l'oreille. L'onagre fit d'abord quelques sauts, puis se calma peu à peu, et, les cordes qui liaient ses pieds l'empêchant d'aller trop vite, il se mit à marcher tranquillement ; Fritz n'avait qu'à lui toucher l'oreille pour le faire tourner à droite ou à gauche. Après deux

ou trois semaines de ces exercices de manège, nous fûmes complètement maîtres de lui. Mes fils devinrent de bons écuyers et montèrent avec fierté leur cheval aux longues oreilles. Après le dernier essai dont je viens de parler, ma femme me dit : « Où donc as-tu appris un si singulier moyen de dompter les bêtes sauvages ? »

— C'est un dompteur de chevaux, lui répondis-je, qui m'a enseigné cette méthode. Il avait habité longtemps l'Amérique, faisant le commerce des pelleteries avec les naturels du pays. Il montait dans ses voyages des chevaux qui, d'abord demi-sauvages, deviennent doux et soumis dès qu'un des chasseurs leur mord l'oreille. J'avais peu cru, jusqu'à ce jour, aux paroles de cet homme; maintenant je ne doute plus de leur vérité. »

Pendant que nous faisons l'éducation de notre onagre, surnommé *Leichtfuss* (pied léger), une triple couvée de poules peuplait Falkenhorst de quarante nouveaux habitants emplumés qui pépiaient et couraient autour de nous, à la grande joie de ma femme. Elle les soignait avec un zèle admirable, les menant tantôt au soleil, tantôt à l'ombre, suivant les heures différentes du jour.

L'augmentation de notre basse-cour nous rappela la nécessité de bâtir un poulailler couvert pour mettre à l'abri la volaille et des loges pour nos quadrupèdes. La saison des pluies, qui est l'hiver de ces contrées, approchait; il n'y avait donc point de temps à perdre.

Nous construisîmes au-dessus des racines du figuier un toit de roseaux, je garnis les interstices avec une sorte de mortier fait de terre et de mousse; sur le mortier fut étendue une épaisse couche de goudron; de gros bambous servaient de colonnes au toit, d'ailleurs si solide, qu'on pouvait marcher dessus sans crainte; aussi, l'ayant entouré d'une balustrade, nous eûmes un beau balcon.

Non-seulement nos bêtes se trouvèrent logées commodément, mais il nous resta encore de quoi faire une salle à manger, une dépense, des greniers. Il s'agissait maintenant de se procurer des provisions. Chaque jour donc nous allions en course dans les environs avec notre attelage pour récolter tantôt une chose, tantôt une autre.

Un soir, nous revenions du champ de pommes de terre. La charrette, chargée de nos sacs et traînée par l'âne, le buffle et la vache, roulait doucement à travers une prairie ; Fritz était en avant sur son onagre, qu'il savait diriger mieux que ses frères : Ernest portait sur son épaule maître Knips, auquel il permettait de temps en temps de courir ramasser sous les arbres quelques fruits pour mettre dans sa hotte. Comme il y avait encore de la place vide sur le char et qu'il n'était pas tard, je résolus, pour utiliser le reste de la journée, d'aller avec mes fils aînés chercher des glands doux dans le bois des Chênes, pendant que ma femme et le petit François retourneraient à Falkenhorst. Nous commencions déjà à avoir un plein sac de ces glands, quand Knips, qui rôdait dans un buisson voisin, fit entendre des cris sauvages, auxquels ne tardèrent pas à répondre des cris d'oiseau. Ernest se rendit de ce côté et trouva son singe se battant avec une poule gélinotte dont il voulait prendre les œufs. En bon médiateur, il sépara les deux ennemis et s'adjudgea les œufs et la poule. Je fus ravi de cette trouvaille, et j'aidai mon fils à attacher solidement les pattes et les ailes de l'oiseau, pour le mettre dans l'impossibilité de nous échapper ou de se blesser par des efforts violents. Nous répartîmes ensuite. Durant la route, Ernest, qui portait les œufs dans son chapeau, entendit un petit bruit ; nous regardâmes, et, à travers les fentes des coquilles, nous vîmes les poulets vivants. Ma femme nous combla de remerciements.

Comme la gélinotte était trop effarouchée, elle l'enferma dans la cage du perroquet mort et donna les œufs à une couveuse; huit jours après, les poulets étaient sortis et suivaient leur mère d'adoption, mangeant la même nourriture, savoir, des glands doux pilés et arrosés de lait. J'eus soin de couper les longues plumes des ailes à mesure qu'elles grandissaient, de peur que la tentation de s'envoler ne vînt à ces poussins naturellement sauvages; il ne tardèrent pas à être aussi apprivoisés que le reste de notre volaille; pour leur mère, il fallut la tuer, car, malgré tous nos efforts, elle ne voulut point se soumettre à l'esclavage.

Quelques jours après, Ernest revint d'une promenade avec quelques fleurs et des feuilles longues, pointues et épineuses, qu'il donna au petit François; celui-ci, après s'être amusé avec, les jeta de côté; j'en ramassai par hasard une ou deux, déjà desséchées et flétries, et je m'aperçus avec surprise qu'elles étaient souples comme des rubans. Je fis part immédiatement de cette découverte à notre ménagère, qui déjà se plaignait de n'avoir plus de fil pour raccommoder nos vêtements en lambeaux. Ces feuilles, que je reconnaissais pour une espèce de lin vivace, appelé *phormium*, devaient lui fournir une filasse longue et flexible. Une heure après mon heureuse découverte, Fritz et Ernest, qui m'avaient entendu l'annoncer à leur mère, partirent, l'un sur l'onagre, l'autre sur le buffle; ils revinrent avec d'énormes paquets de ces feuilles précieuses, dont nous fîmes d'excellent chanvre. Le ciel, jusqu'alors serein, devint chargé et noir; les vents se déchaînèrent avec violence et nous avertirent de profiter des derniers beaux jours pour nos provisions.

Nous commençâmes par prendre une grande quantité de pommes de terre et de racines de manioc; l'idée me

vint alors de semer le peu de blé d'Europe que nous avions; malgré les merveilleuses productions de l'île nous regrettions le pain de notre patrie. Comme je manquais d'instruments aratoires, en guise de herse, je fis passer sur mon semis de grosses branches entrelacées et chargées de pierres; à Zeltheim, nous plantâmes des palmiers de toutes sortes, et un peu plus loin des cannes à sucre; c'était choisir la saison favorable : les pluies développeraient les sucres nourriciers, détremperaient le sol et laisseraient à nos jeunes arbres le temps d'étendre et de fixer solidement leurs racines.

Ces différents travaux nous tinrent dans une continue activité pendant plusieurs semaines; nous ne nous permettions plus de repas réguliers, il fallait manger en marchant, en bêchant, debout, à la hâte; notre charrette allait tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, traçant sur son passage des ornières profondes. Malgré notre ardeur infatigable, le mauvais temps nous surprit avant que nous eussions terminé notre établissement d'hiver; il tombait des averses si fortes, que François, effrayé, me demandait si le déluge du père Noé allait revenir; déjà une mare d'eau couvrait les prairies voisines.

Il fallut songer à quitter notre demeure aérienne : la pluie se répandait jusque dans nos hamacs, le vent déchirait notre voile. Nous nous établîmes donc entre les racines, à l'abri de notre toit goudronné; l'escalier tournant nous servit à mettre l'excédant de nos ustensiles; nous eûmes bien à souffrir les premiers jours, entassés pêle-mêle avec nos animaux, incommodés par l'odeur de leur litière, aveuglés par la fumée dès que nous voulions faire du feu, inondés par la pluie dès que nous ouvrions la porte. Comme nous regrettâmes alors nos charmantes habitations de la Suisse, ces chambres si bien closes, ce grand

poêle autour duquel on passe les soirées d'hiver ! Tous ces regrets augmentaient le mal présent en nous rendant moins patients à le supporter. Ma femme se choisit pour lieu de travail une place dans l'escalier tournant, un peu au-dessus de la fenêtre la plus basse ; là, tout en cousant, elle apprenait à lire et à compter au petit François ; au moyen d'une lucarne abritée, je donnai un courant d'air à notre demeure ; je fis passer les bêtes toutes d'un même côté, et, pour celles qui étaient du pays, nous les laissons sortir de l'étable, afin qu'elles cherchassent elles-mêmes leur nourriture ; seulement nous eûmes soin de leur attacher des sonnettes au cou et de les ramener à l'alkenhorst chaque soir ; mais nous revenions mouillés jusqu'aux os ; ma femme eut alors l'idée de nous confectionner un vêtement de sa façon pour nous garantir de la pluie. Elle prit dans la caisse d'un matelot deux chemises de grosse toile auxquelles elle ajouta un capuchon de drap qui pouvait se rabaisser sur la tête ; nous étendîmes sur ces singuliers manteaux une couche de caoutchouc qui les rendit imperméables ; chaque fois que nous endossions ces redingotes, ma femme et mes enfants ne pouvaient s'empêcher de rire aux éclats.

Quant à la fumée, nous ne trouvâmes pas d'autre moyen d'y remédier que de laisser la porte ouverte chaque fois que nous allumions du feu ; du reste, nous en fîmes rarement, nous nourrissant surtout de lait et de fromage ; cependant il en fallait pour la boulangerie. Nous n'avions pas de bois sec : j'avais oublié de couvrir nos fagots avec des planches, et ils étaient aussi humides que du bois vert. Heureusement que nous n'avions à redouter ni grands froids ni gelée.

Ce qui nous affligea le plus fut de voir s'épuiser les provisions de feuilles et de foin amassées pour nos animaux ;

nous fûmes forcés de partager avec eux nos pommes de terre et nos glands doux ; en échange, ils nous fournissaient un très-bon lait en quantité suffisante.

La matinée était employée à préparer la nourriture de nos bestiaux, à les traire, à renouveler leur litière ; ensuite nous faisions de la farine de manioc. Le ciel nuageux, le peu d'élévation de notre demeure, amenaient la nuit plus tôt que dans la plaine découverte ; nous allumions une de nos grosses bougies, ou plutôt un de nos cierges, une courge servait de chandelier. Nous nous rassemblions autour de la grande table ; ma femme cousait ; moi, j'écrivais mon journal, dont Ernest mettait les feuilles au net ; Fritz et Jack dessinaient, de mémoire, les plantes et les animaux les plus remarquables de l'île ; puis l'on récitait la prière du soir pour implorer la grâce de Dieu, et chacun allait dormir paisiblement sur son matelas.

La gêne extrême où nous étions nous fit décider que nous ne passerions pas la prochaine saison pluvieuse dans un si triste logis, et que Falkenhorst ne serait habité que l'été ; mais où placer et comment construire cette demeure plus spacieuse jugée si nécessaire ? Nous ne cessions de nous entretenir à ce sujet ; un jour Fritz fouilla dans la malle qui renfermait nos effets, et, d'un air de triomphe, tenant dans sa main un livre : « Messieurs, messieurs, s'écria-t-il, voici un guide et un conseiller qui pourra nous être utile au milieu de nos graves et importantes délibérations, *Robinson Crusoé* ! Vous vous souvenez qu'il se creusa une habitation dans un rocher à coups de pioche. Pourquoi ne ferions-nous pas comme lui ? Il était seul, et nous sommes cinq en état de travailler, sans parler de M. François.

moi. — Je te loue, mon fils, de ton excellente idée et de

ton dessein courageux; nous tâcherons d'être aussi habiles que Robinson.»

Fritz, après avoir feuilleté son livre quelques instants, trouva le passage en question et nous en fit la lecture à haute voix. Ce *Robinson*, que nous connaissions depuis si longtemps, nous sembla contenir des choses toutes nouvelles et excita en nous les sentiments de la plus affectueuse gratitude envers Dieu, qui nous avait sauvés tous ensemble du naufrage. Que nous devions trouver notre sort heureux en le comparant à celui de ce pauvre naufragé, jeté seul sur une île déserte et exposé à des dangers si terribles par les fréquentes venues des sauvages auprès de son habitation! Il fut résolu à l'unanimité que, dès que le temps serait redevenu beau, nous irions examiner les rochers de Zeltheim pour voir si nous pourrions les creuser.

Nos derniers travaux de la saison pluvieuse furent de fabriquer un battoir et des cardes pour le lin.

Je ne saurais comment exprimer la joie que nous éprouvâmes quand les vents cessèrent, et que le soleil, perçant les nuages, éclaira de ses brillants rayons cette terre si longtemps triste et désolée; nous sortîmes de notre sombre réduit pour aller respirer l'air embaumé. On aurait dit qu'une vie nouvelle animait cette nature rajeunie; le printemps couvrait les arbres de fleurs; sous le vert feuillage chantaient les oiseaux.

Il fallut d'abord nettoyer notre château aérien, que la pluie et le vent avaient inondé et rempli de feuilles; quelques jours après nous pûmes y transporter nos matelas, nos couvertures, enfin les choses nécessaires à notre ménage, et nous l'habitâmes de nouveau.

Ma femme s'occupa de sa filature, et, à sa prière, pendant que mes fils conduisaient paître les bestiaux, je lui

lis avec des pierres larges et minces une sorte de four où nos paquets de lin séchèrent parfaitement; je l'aidai ensuite à le teiller, à le carder; nous obtînmes de longues quenouilles d'un lin très-doux, très-flexible et prêt à être filé. Ma femme était remplie de joie. Elle voulut, sans tarder, un rouet bien commode, bien solide et un dévidoir. Dès qu'elle eut l'un et l'autre, elle resta à filer du matin jusqu'au soir, ne se permettant pas la moindre promenade, ne quittant son ouvrage qu'avec peine pour nous préparer à manger. Elle n'était jamais si contente que quand nous la laissions seule avec le petit François, qui dévidait pour sa mère. Elle désirait même faire filer ses autres enfants, mais ils ne montrèrent point de goût pour cet ouvrage de femme, à l'exception d'Ernest, pourtant, qui préférait la quenouille à des travaux plus pénibles.

Nous commençâmes nos courses par Zeltheim. L'hiver avait fait de ce côté plus de ravages qu'à Falkenhorst : la tente était enlevée, toutes les toiles qui servaient de couvertures déchirées, les provisions en grande partie avariées. Heureusement que la pinasse n'avait point souffert. Elle était restée immobile et ferme sur ses quatre ancres dans la baie du Salut, tandis que le bateau de cuves, amarré plus près du rivage, était disloqué et incapable d'endurer de nouveau la mer.

Ayant ouvert les caisses, je mis au soleil tout ce qui me sembla n'être pas encore complètement perdu. Des trois barils de poudre à canon laissés sous la tente, deux étaient disjointes et à moitié pleins d'eau : il fallut jeter leur contenu ; le troisième n'était point si gravement avarié. Cette perte m'affligea plus que celle de beaucoup d'autres objets, et me fit comprendre encore mieux la nécessité d'avoir un lieu sûr pour abriter nos richesses. J'espérais peu y réussir, malgré les plans et les conseils

de Fritz. Robinson Crusoé trouva, lui, une grotte spacieuse qu'il n'eut besoin que d'arranger et d'approprier à son usage; tandis que nos rochers n'offraient dans toute leur longueur que des anfractuosités à peine visibles et étaient formés d'une pierre à grain très-dur. Je calculai qu'il nous faudrait, avec nos forces bornées, au moins trois ou quatre ans pour tailler une grotte capable de nous loger commodément avec nos bestiaux. Que de difficultés ! Je résolus cependant de faire un essai, ne fût-ce que pour avoir un endroit où nous pourrions mettre en sûreté notre poudre, le plus précieux de tous nos trésors.

Un jour donc je partis de Falkenhorst de grand matin avec mes deux courageux travailleurs Fritz et Jack, laissant à la maison ma femme, Ernest et François. Dans la charrette nous avions mis des pieux, des barres de fer, des marteaux, des ciseaux, etc. Je choisis une place où le rocher était presque perpendiculaire, très-élevé, et d'où la vue s'étendait au loin, sur la baie du Salut, sur la rivière du Chacal et sur les bois de palmiers; je traçai avec du charbon le contour de l'ouverture que nous voulions faire, et nous nous mîmes à l'œuvre. Le premier jour, après un travail qui nous avait extrêmement fatigués, la sueur au visage, les mains déjà pleines d'ampoules, nous mesurâmes la profondeur de l'excavation faite avec tant de peine; c'était si peu de chose, que, presque découragés, nous fûmes sur le point de renoncer à notre métier de carriers. Cependant nous persistâmes : nous avions remarqué que la pierre devenait si friable à un pied de profondeur environ, qu'elle se détachait avec la pelle, comme le limon desséché. Je conclus donc que la couche extérieure n'avait été rendue si dure que par l'action du soleil et de la pluie.

Après une quinzaine de jours d'un travail continuel, nous avions fait un trou profond de sept pieds sur huit de haut. Fritz enlevait les décombres dans sa brouette; moi, je travaillais la voûte; Jack creusait dans la partie inférieure. Je l'entendis tout à coup s'écrier :

« Papa ! papa ! Fritz ! j'ai percé ! j'ai percé !

MOI. — Et qu'as-tu donc percé ? ta main, ton pied, ou la montagne ?

JACK. — La montagne. J'ai percé ! j'ai percé !

FRITZ. — Tu as percé la montagne ? vraiment ? pourquoi pas le globe terrestre ? Eh bien, mon ami, comme nous sommes aux antipodes de l'Europe, il n'y a qu'à se laisser glisser par ce trou pour se rendre directement dans notre pays.

JACK. — Comme tu es spirituel, mon cher Fritz ! donne-toi la peine de regarder toi-même, et tu m'expliqueras comment cette barre de fer s'enfonce ainsi, sans rencontrer de résistance.

FRITZ. — Mais tu as raison ! Voyez vous-même, papa, si Jack ne se trompe pas. »

J'approchai à mon tour, et, prenant la barre de fer dont se servait Jack, j'eus bientôt agrandi le trou au point qu'un de mes fils aurait pu y passer facilement. Je vis que les morceaux de pierre détachés par moi tombaient en dedans, et je pus juger par l'intensité du bruit de leur chute que la cavité ne devait point s'abaisser beaucoup au-dessous de nos pieds. Jack et Fritz offrirent de pénétrer dans la caverne ; mais, loin de vouloir le leur permettre, je les écartai du trou, car déjà des vapeurs méphitiques s'en exhalaien et commençaient à me donner le vertige. « Éloignez-vous, dis-je à mes enfants ; gardez-vous même d'avancer la tête dans ce trou ; vous tomberiez morts sur-le-champ !

JACK. — Comment donc, papa ? avez-vous vu là-dedans des lions, des tigres, des serpents ? avec mon fusil je ne les crains point.

MOI. — Non, mon ami, il n'y a là ni lion, ni tigre, ni serpent, mais l'air qui sort par cette ouverture est empoisonné ; nul être vivant ne pourrait le respirer sans être asphyxié à l'instant.

FRITZ. — Et comment donc l'air se corrompt-il ?

MOI. — De plusieurs manières : quand il se charge de matières nuisibles, quand il ne se renouvelle pas assez souvent, quand il devint lourd et pesant.

JACK. — Qui vous fait croire, papa, que l'air de cette grotte est vicié ?

MOI. — C'est que cet air, étant séparé de l'air atmosphérique, doit avoir perdu toute son élasticité et manquer d'oxygène, c'est-à-dire, d'un gaz sans lequel nous ne pouvons vivre. Du reste, voici un moyen bien simple de nous assurer que l'air de la grotte est méphitique : introduisons-y du feu ; le feu ne brûle pas dans l'air méphitique, ou ne s'allume qu'à la longue, après l'avoir purifié.

JACK. — Ce n'est que cela ? à l'œuvre donc ! et quand la flamme petillera, nous ferons un grand trou et nous entrerons tous trois dans la grotte. »

Ils coururent ramasser quelques brassées d'herbes sèches et en firent des paquets que je jetai tout allumés dans le trou ; mais, selon ma prévision, ces herbes s'éteignirent à l'entrée même, tant l'air était corrompu ; je vis alors qu'il fallait recourir à un autre expédient. Fritz courut chercher dans la tente une boîte où se trouvaient plusieurs pièces d'artifices, embarquées sur notre navire pour faire des signaux ; je jetai des fusées et des grenades les unes après les autres dans la caverne ; ces pièces d'artifices éclatèrent avec un bruit épouvantable et envoyèrent hors

de l'ancre ténébreux une épaisse colonne de fumée, qui avec elle entraîna le mauvais air.

Après avoir attaqué ainsi à outrance, pendant une heure, les esprits ténébreux de la caverne, je tentai une seconde épreuve avec du foin allumé; et, comme le foin brûla en jetant une flamme très-claire, j'en conclus qu'il n'y avait plus à craindre le danger d'être asphyxiés; mais cette grotte pouvait renfermer dans ses profondeurs quelque abîme profond, plein d'eau; il fallait donc nous procurer d'abord de la lumière, pour éclairer notre route. Jack détela le buffle, monta dessus et se rendit en toute hâte à Falkenhorst, pour apprendre à sa mère et à ses frères notre découverte et leur demander une douzaine de nos gros cierges. J'avais préféré envoyer Jack plutôt que Fritz : comme Jack était doué d'une imagination très-vive et d'une sorte d'éloquence entraînant, je pensai qu'il déciderait ma femme à nous rejoindre avec ses deux fils, pour voir la grotte, qu'il leur décrirait comme merveilleuse.

En son absence, Fritz et moi nous agrandîmes l'ouverture de la grotte et nous en retirâmes les décombres afin que ma femme pût passer facilement. Nous travaillions ainsi depuis trois ou quatre heures, quand nous la vîmes arriver sur notre ancien traîneau, auquel Jack avait attelé son buffle. François était sur les genoux de sa mère, et Ernest assis à côté d'elle. Jack, se faisant de ses deux mains une sorte de cornet, soufflait une joyeuse fanfare, comme dans un corps de chasse.

Je donnai à chacun un des flambeaux allumés, une bougie de réserve et un briquet; nous fîmes solennellement notre entrée dans la grotte... J'ouvrais la marche; après moi venaient mes trois fils aînés, puis ma femme avec François. D'abord nous ne pûmes nous défendre d'un

certain sentiment de terreur, qui fit bientôt place à l'étonnement et à l'admiration : comme si, tout à coup, eût éclaté un immense incendie dans la grotte, nous vîmes étinceler et resplendir les parois du rocher, qui semblaient couvertes des plus beaux diamants; des cristaux de toute grosseur et des formes les plus gracieuses pendaient à la voûte, se joignaient, s'entrelaçaient; on aurait dit des fûts de colonnes, les frises et les entablements d'un temple. Étions-nous donc dans le palais enchanté d'une fée ? Mes enfants et ma femme l'auraient cru volontiers; pour moi, j'avais déjà eu l'occasion de voir des stalactites dans plusieurs cavernes d'Europe, et j'avais lu la description de la célèbre grotte d'Antiparos; je compris que, sans doute, cette grotte était un amas de sel gemme; je brisai un des cristaux suspendus au-dessus de ma tête : son goût salé me prouva que mes conjectures étaient justes. Quelle ressource immense pour nous et pour notre bétail ! nous ne serions plus obligés maintenant d'aller ramasser du sel à la mer; mais surtout quel bonheur d'avoir trouvé une si magnifique et si vaste habitation !

Nous serions restés volontiers plusieurs heures à contempler cette grotte merveilleuse; mais déjà nos premiers cierges étaient consumés, et je m'aperçus qu'il se détachait, de temps à autre, des fragments de la voûte, fortement ébranlée par les éclats de pièces d'artifice; nous crûmes donc prudent de sortir. Vous pensez bien que, le reste du jour, il ne fut question que de la grotte. Non-seulement nous avions un logement, mais il s'agissait d'en tirer le meilleur parti possible. Que de plans ! que de projets ! que d'avis ! Fritz et Jack voulurent quitter le jour même Falkenhorst et venir s'établir dans la grotte; les têtes plus sages décidèrent que, pour cette année, Falkenhorst continuerait à être notre résidence d'été. Nous y re-

tournions donc chaque soir; mais la plus grande partie du jour se passait à Zeltheim, où nous nous occupions sans relâche de préparer notre demeure pour l'hiver. On n'allait à Falkenhorst que pour soigner le bétail et se reposer un peu de la fatigue et de la chaleur du jour.

Il s'agissait de rendre notre grotte habitable. Je commençai par arranger l'entrée, par percer des fenêtres sur la façade. Comme nous ne devions plus séjourner que l'été dans notre arbre, j'en enlevai la porte et les fenêtres et les adaptai à notre nouvelle demeure. Voici quelle en fut la disposition intérieure : d'un côté la cuisine, les écuries et la chambre de travail; de l'autre, la chambre à coucher de ma femme, celle des enfants et la salle à manger; à l'entrée, nous avions ménagé un assez grand espace pour servir de remise à notre charrette et à notre traîneau. Je conservai, autant que possible, les magnifiques cristaux de sel de la voûte; cependant je dus abattre ceux de l'écurie, de peur que les bestiaux, naturellement très-avides de sel, n'en mangeassent jusqu'à se faire mal; les colonnes et les gros blocs furent transportés dans notre plus grande salle. Toutes les pièces dont je viens de parler étaient séparées les unes des autres par des cloisons de roseau.

On pense bien que ces travaux ne s'exécutèrent point en un jour, comme par enchantement : il nous fallut du temps et de la patience; mais, tout en faisant les architectes, les menuisiers, etc., nous ne négligions pas le soin de nos provisions d'hiver. Ce fut alors que nous eûmes occasion de découvrir, dans une anse écartée, un grand nombre de tortues. Elles se rendaient là, chaque jour, au lever du soleil, pour pondre leurs œufs dans le sable. Mes fils coupaient la retraite à quelques-unes des plus grosses, les renversaient sur le dos et les tuaient;

nous faisions de leurs œufs un excellent plat, et de leur chair un bouillon délicieux. Mais il nous vint une idée fort singulière au premier abord, et que, pourtant, nous exécutâmes. Manger toutes ces tortues eût été chose impossible; nous pensâmes à en faire un parc. Au lieu donc de les tuer; nous leur passions de fortes cordes dans l'écaille, et nous attachions ces cordes à des pieux solides, très-près de la mer, où nos prisonnières pourraient entrer.

Pour les homards et les crabes, ils étaient, la plupart du temps, abandonnés aux chiens. Nous avons pris goût aux huîtres.

Un matin, au moment où nous longions le rivage, Ernest nous fit observer, à notre grande surprise, un mouvement extraordinaire dans la mer, du côté de la baie du Salut; on aurait dit qu'un feu souterrain mettait l'onde en ébullition : elle s'élevait et s'abaissait par un mouvement rapide; au-dessus des petites vagues écumantes voltigeaient des mouettes, des frégates, des fous, des albatros, et d'autres oiseaux aquatiques que nous ne connaissions pas. Ensemble ils poussaient des cris rauques et sauvages; voulaient-ils combattre entre eux, ou se livraient-ils à de joyeux amusements? Nous hâtâmes le pas, et grande fut notre joie quand nous reconnûmes que ce que nous voyions était un banc de harengs qui déjà s'avancait dans la baie. Ces harengs, sautant un peu hors de l'eau les uns par-dessus les autres, présentaient au soleil leur ventre, couvert d'écailles argentées. Je tirai sur le sable notre bateau de cuves et le posai sur de grosses poutres; ma femme et Jack le nettoyèrent, tandis que moi et mes enfants, nous avançant dans l'eau, nous prenions les harengs avec nos mains et avec des seaux de calebasses; ma femme et Jack les vidaient à l'instant même et plaçaient le poisson dans

les cuves, en ayant soin de mettre une couche de sel entre chaque couche de harengs. Cette pêche dura une semaine; chaque jour nous emplissions une tonne, dont je fermais l'ouverture avec des planches et un enduit de terre glaise. Pendant ce temps, le harengs frais, accommodé de plusieurs façons, fut notre principale nourriture.

Les débris de harengs, que nous avions jetés dans l'eau, attirèrent des chiens de mer, poissons du genre squalé. Leur chair ne vaut rien, mais leur peau épaisse fournit un cuir excellent pour courroies, brides, chaussures, etc., et leur graisse est bonne à brûler. Mes fils, armés de bâtons et de pieux, partirent pour assommer une douzaine de ces animaux.

Quand nous eûmes le nombre de chiens de mer que je désirais, je les dépouillai avec facilité pendant qu'ils étaient frais, et, après avoir frotté intérieurement les peaux avec du sel, je les laissai sécher au soleil. La graisse fut fondue dans une grande chaudière, puis épurée et versée dans des tonnelets; je pensais dès lors à m'en servir plus tard pour fabriquer du savon, et ma femme se réjouit à l'avance de l'idée de pouvoir faire la lessive; les vessies de ces poissons, qui sont assez grosses, furent lavées et destinées à contenir des liquides; nous jetâmes le reste dans la rivière du Chacal, ce qui attira une multitude d'écrevisses. Mes enfants, ayant pris beaucoup de ces écrevisses, les enfermèrent, par mon conseil, dans de grandes caisses de bois percées de tous côtés, et maintenues à moitié dans l'eau au moyen de grosses pierres posées sur le couvercle; c'était un réservoir fort commode pour nous; nous prîmes la même précaution pour quelques centaines de harengs, dans la baie du Salut.

Je fis aussi une importante amélioration à notre traîneau : après l'avoir fixé sur deux petites poutres servant

d'essieu, j'y adaptai quatre roues ôtées aux canons du navire, j'eus ainsi une voiture assez légère et commode par son peu de hauteur. Nous allâmes passer notre dimanche à Falkenhorst, où nous rendîmes grâces à Dieu pour toutes les faveurs dont il nous comblait.

Chaque jour nous travaillions à l'arrangement intérieur de la grotte. Pour comble de bonheur, je découvris au milieu des cristaux de sel quelques fragments de gypse commun ou pierre à plâtre; après avoir cherché pendant plusieurs jours, j'arrivai à une grosse veine de ce minéral, et, à coups de pioche, à l'aide de la poudre, j'en détachai d'énormes fragments que mes fils firent rougir au feu et réduisirent en une poudre très-fine : ce plâtre nous fut très-utile dans la construction des cloisons, et nous épargna de longs et pénibles travaux de menuiserie.

Environ un mois après la visite des harengs, nous vîmes arriver des poissons fort gros qui s'efforçaient de pénétrer jusqu'au fond de la baie et de la rivière du Chacal, sans doute pour déposer leurs œufs entre les pierres. Jack fut le premier à remarquer l'approche des nouveaux venus; il nous annonça avec son exagération ordinaire que des milliers de baleines longeaient nos rivages et forçaient l'entrée de notre ruisseau.

Nous vîmes que ces prétendues baleines étaient d'énormes saumons dont nous prîmes une douzaine à l'aide du dévidoir et des harpons. Ces saumons furent salés comme les harengs; nous réservâmes les vessies pour faire de la colle; je lavai les œufs trouvés dans le ventre des femelles, pour en faire un mets très-estimé des Hollandais et des Russes et qu'on nomme caviar. Voici comment je le préparai : après avoir lavé mes œufs, comme je l'ai dit, je les pressai dans unealebasse percée de mille petits trous et les laissai là vingt-quatre heures environ;

alors j'eus une masse compacte et dure assez semblable au fromage qui commence à se former. Je l'exposai à la fumée pour la faire sécher. Le caviar ainsi préparé se garde longtemps et se mange par tranches, comme le fromage. Nous en avons environ vingt-cinq à trente livres.

« Maintenant, dis-je à mes enfants, occupons-nous de notre colle de poisson; nous avons de quoi en faire, et de la meilleure. »

Ils coupèrent les vessies en longues bandelettes d'un pouce de large, qu'ils nouèrent fortement par une des extrémités, roulant l'autre avec une pince en bois, jusqu'à ce que les bandelettes eussent pris la forme d'une coquille. On les mit ensuite sécher au soleil, où elles devinrent dures et transparentes, si transparentes même, que j'eus l'idée de m'en servir pour faire des vitres à nos fenêtres.

CHAPITRE IX

Cette dernière pêche nous donna occasion de regretter bien souvent notre bateau de cuves, si commode pour naviguer près du rivage. Je résolus de me faire une pirogue; malheureusement il n'y avait point à Zeltheim d'arbre dont le tronc fût assez gros. Je proposai à mes fils d'aller en chercher plus loin, derrière les rochers. Dans cette course, nous avons plusieurs choses importantes à examiner : d'abord nos nouvelles plantations, le jardin potager créé par ma femme; puis il fallait nous

approvisionner de baies de cire, de caoutchouc, de calabasses, etc.

Nos plantations prospéraient à merveille, le jardin potager attira surtout notre admiration. Nous y trouvâmes toutes sortes de légumes qui nous promettaient à l'avance une riche récolte de pois, de fèves, de haricots; il y avait aussi des concombres, des melons, des ananas, etc.; plus loin, nous visitâmes le champ ensemencé par ma femme; les grains avaient promptement levé; plus tard, ce champ nous fournit de l'orge, du froment, du seigle, de l'avoine, du millet, des lentilles; mais, le jour même, je coupai le maïs déjà mûr, parce que les oiseaux l'attaquaient. Nous fîmes sortir à peu de distance de nous une douzaine de grosses outardes et des cailles en grand nombre.

D'abord nous fûmes si troublés, qu'aucun de nous ne pensa au fusil qu'il portait sur le dos; nous restions là comme pétrifiés d'étonnement; mais nos chiens s'élancèrent hardiment contre trois ou quatre kanguroos aux longues jambes qui, eux aussi, étaient cachés dans les touffes de blé et se sauvaient en entendant les cris des oiseaux.

Fritz, le grand chasseur, fut le premier à revenir de sa surprise, et, indigné contre lui-même, il voulut réparer son oubli. Il avait, suivant son habitude, son aigle sur sa gibecière; après lui avoir ôté son capuchon, il lui montra de la main les outardes qui volaient au-dessus de nos têtes, et le lança à leur poursuite. L'oiseau de proie fendit l'air comme une flèche, décrivit quelques cercles et se précipita sur une des outardes, qu'il entraîna à terre avec lui. Fritz, qui suivait tous les mouvements de son aigle, accourut assez à temps pour lui remettre son capuchon et lui arracher la malheureuse poule.

Jack, de son côté, voulant essayer l'habileté de son

chacal, le laissa se glisser dans les buissons où s'étaient cachées les cailles; il ne tarda pas à rapporter à son jeune maître une caille vivante, qu'il tenait par une aile et qu'il se laissa prendre doucement entre les dents; dix à douze fois il recommença la même manœuvre avec succès; nous lui en laissâmes manger une pour récompense et une autre à l'aigle. Je reconnus ces cailles, à leur plumage, pour être de l'espèce que Buffon a nommée grosse caille du Mexique. Les blessures de l'outarde ne présentaient point de gravité. Nous nous hâtâmes vers Falkenhorst, où nous devons trouver les choses nécessaires pour panser l'oiseau. C'était un mâle; je voulus l'élever avec la poule outarde que nous avions déjà dans notre basse-cour. Les gerbes de maïs furent entassées sur la charrette. Dès que nous fûmes arrivés au logis, ma femme mit à la broche quelques-unes des cailles, pendant que j'étais occupé à frictionner le dos de l'oiseau blessé avec mon onguent universel, composé de vin et de beurre; je l'attachai ensuite dans la basse-cour à côté de sa compagne. Jack avait deux cailles vivantes que je traitai comme le coq outarde.

Le reste de la journée fut employé à séparer les épis de maïs de la paille; cette dernière nous servit à faire la litière de nos bêtes; le grain le plus beau fut réservé comme semence.

Le lendemain, dès l'aube, nous partîmes pour une nouvelle excursion; nous emportons sur notre charrette une douzaine de poules, un jeune coq, des canards, quatre petits porcs, deux brebis, deux béliers, deux chèvres et deux boucs. Mon intention était de les établir en colonie, et de les laisser se nourrir en liberté et se multiplier dans la campagne; si cet essai était heureux, nous nous déchargeons de l'entretien de ces animaux et nous les rendons

indigènes dans l'île. Nous avions aussi notre tente de campagne et une échelle de corde. L'âne, la vache, le buffle, étaient attelés au char; Fritz, sur son onagre, caracolait en avant et nous indiquait le chemin le moins difficile.

Cette fois, je voulais explorer toute la contrée située en droite ligne entre Falkenhorst et la plaine des Buffles. C'était, à proprement parler, tout notre domaine. Nous eûmes, comme à l'ordinaire, assez de peine à nous avancer au milieu des hautes herbes, des lianes, des broussailles : souvent il nous fallut employer la hache pour nous frayer un passage. En taillant ainsi à droite et à gauche, je découvris quelques racines dont la courbure naturelle était à peu près celle des bois de selle et des jougs dont on se sert pour les bêtes de trait; je coupai quelques-unes de ces racines et les jetai dans mon char.

Après avoir traversé un ou deux petits bois assez touffus, nous arrivâmes dans une plaine couverte d'arbustes qui, de loin, à notre grand étonnement, nous parurent chargés de flocons de neige. François, du haut de la charrette où nous l'avions mis, les aperçut le premier. « De la neige ! de la neige ! s'écria-t-il. Quel plaisir ! nous pourrions donc faire de belles boules ! enfin nous aurons un hiver à neige et non pas toujours cette maudite pluie. »

Ces exclamations de François me firent beaucoup rire; je savais qu'il ne pouvait tomber de la neige dans un pays si chaud, et je pensais que ces flocons blancs étaient tout simplement du coton. Fritz, qui avait pris les devants pour s'en assurer, me rapporta une poignée de bourre que je reconnus immédiatement pour la bourre du cotonnier. Cet arbuste est un des dons les plus précieux que le ciel ait faits à l'homme : il lui fournit des vêtements et une couche; on le trouve dans la plupart des îles de ces pa-

rages, et j'avais été surpris de ne l'avoir pas encore vu dans la nôtre. Les capsules, crevées de tous côtés, laissent échapper cette bourre, que le vent emporte çà et là; aussi nous en voyions partout, en l'air, sur les branches, au pied des arbres.

Cette découverte causa une joie bruyante et générale. François seul regrettait bien un peu ses boules de neige; pour le consoler, sa mère lui promit des chemises neuves et une jolie blouse.

Nous ramassâmes autant de coton que nos sacs vides en purent contenir, et ma femme cueillit des graines pour les semer à Falkenhorst et à Zeltheim.

Après une halte d'une heure, on se remit en route dans la direction du bois des Calebassiers; je pensais trouver là un endroit convenable pour l'établissement de ma colonie, au bas d'une colline, entre la plaine des cotonniers et les arbres à courges. Je prévoyais qu'il nous faudrait souvent revenir dans ces lieux pour avoir des ustensiles de ménage, et du coton pour nos vêtements.

En moins d'une demi-heure nous atteignîmes la colline; autour de nous s'étendait une forêt d'arbres assez hauts et touffus, qui mettaient les environs à l'abri des vents impétueux; à nos pieds une plaine verdoyante, arrosée par un limpide ruisseau; avantages bons à considérer pour nous-mêmes et pour nos bêtes. Il fut décidé à l'unanimité que je devais fonder la métairie dans cet endroit. La tente fut dressée; on fit un foyer avec des pierres plates; ma femme s'occupa du dîner, tandis que mes fils nettoyaient le coton; ils le remettaient ensuite dans les sacs, qui, cette nuit-là, furent nos oreillers et nos matelas. Pour moi, je parcourus les alentours pour m'assurer de la sûreté et de la salubrité du lieu et pour chercher le gros tronc d'arbre dont j'avais besoin pour ma pirogue;

je n'en trouvai aucun qui pût me convenir : ils étaient tous trop minces pour donner une profondeur suffisante ou pour fournir un morceau d'écorce assez grand et assez large.

Après le repas du soir, chacun se coucha; nous dormîmes paisiblement sous la garde de nos dogues vigilants et intrépides.

A une centaine de pas du ruisseau dont j'ai parlé se trouvaient quatre arbres d'égale grosseur, formant un carré long (rectangle) assez régulier, dont le plus grand côté, ayant vingt-quatre pieds, donnait sur la mer; le petit côté avait seize pieds. Je taillai dans les troncs des mortaises pour y mettre les perches destinées à soutenir le toit; sur ces perches transversales nous clouâmes des lattes et de larges morceaux d'écorce; comme nous n'avions pas beaucoup de clous de fer, nous nous servîmes, en cette occasion, de fortes épines qui viennent sur l'arbre nommé *acacia à trois épines*; nous en avons découvert un le jour précédent; séchées au soleil, ces épines deviennent presque aussi dures que du fer.

Ensuite nous nous occupâmes de nous procurer des morceaux d'écorce pour le toit; il nous fallut bien du temps et bien de la patience : d'abord je faisais autour des troncs d'arbres des traits de scie assez profonds pour atteindre jusqu'à l'aubier; ces coupures parallèles étaient séparées les unes des autres par un espace de deux pieds; je les fendais ensuite perpendiculairement, puis j'enlevais les morceaux avec des coins; pour les empêcher de se mettre en rouleaux, je les chargeais de lourdes pierres. Mes fils m'aidaient à les placer solidement les uns sur les autres comme des écailles de poissons. Nous eûmes ainsi un toit semblable à ceux de la plupart de nos chalets suisses.

Nous fîmes alors deux découvertes. Ma femme s'étant

servie des débris des tuiles de bois pour allumer son feu, je sentis s'en exhaler une odeur de résine aromatique. En les examinant avec plus d'attention, je reconnus que quelques-uns de ces morceaux appartenaient au *térébinthe*, les autres à l'*arbre à mastic*. Je n'avais nullement l'intention de me servir de ces résines comme d'une chose de luxe, mais je pensais déjà pouvoir obtenir par leur cuisson une sorte de goudron ou de poix. La seconde découverte fut due à nos chèvres. Ernest remarqua que ces animaux mangeaient avec avidité des petits morceaux d'écorce des arbres que nous avions pelés ; comme mon fils était un peu gourmand, il voulut savoir le goût de ces écorces ; il en porta donc à sa bouche et s'écria tout joyeux : « De la cannelle ! de la cannelle ! » Il ne se trompait pas : c'était bien de la cannelle, et si elle ne valait pas celle de Ceylan, fort estimée en Europe, elle n'en avait pas moins un parfum très-suave.

Le toit achevé, nous environnâmes nos arbres d'une palissade serrée de roseaux et de poutres de six pieds de haut ; entre l'extrémité supérieure de cette palissade nous laissâmes un espace d'environ quatre pieds, fermé par un simple grillage qui permettait à l'air et à la lumière de pénétrer. Une cloison perpendiculaire divisait l'intérieur en deux parties : l'une plus grande, pour les moutons et les chèvres ; l'autre plus petite, pour nous-mêmes. Au fond de l'étable de longs bâtons furent fixés pour servir de perchoirs aux poules.

A côté de l'endroit que nous avions ménagé pour la porte nous plaçâmes deux bancs rustiques à l'ombre des arbres et du côté de la mer. Des claies d'osier élevées un peu au-dessus du sol, et sur lesquelles on pouvait mettre nos matelas, composaient notre ameublement.

Cette cabane, que j'avais cru pouvoir achever en trois

ou quatre jours, nous prit une semaine ; avec nos travaux finirent nos provisions de bouche. Comme je ne voulais pas retourner à Falkenhorst avant d'avoir établi une autre métairie du même genre près du cap de l'Espérance trompée, j'envoyai Fritz et Jack à notre demeure pour nous rapporter des pommes de terre, des jambons, du fromage, du poisson fumé et des gâteaux de cassave ; ils devaient aussi donner de la nourriture aux animaux que nous avions laissés soit à Falkenhorst, soit à Zeltheim. Fiers de leur mission, ils partirent au grand trot, montés, l'un sur l'onagre, l'autre sur le buffle, et emmenant en laisse l'âne comme bête de somme ; Turc les accompagnait.

En leur absence, je suivis avec Ernest les bords du ruisseau, et j'arrivai jusqu'à la paroi escarpée du rocher d'où j'espérais découvrir les traces de notre première excursion dans ces lieux ; elles n'étaient plus visibles. Nous arrivâmes à un marécage ou petit lac, sur les bords duquel nous vîmes du riz sauvage en pleine maturité ; d'innombrables troupes d'oiseaux en sortirent à notre approche ; Ernest, se montrant alors meilleur tireur que Fritz lui-même, en abattit plusieurs que nous reconnûmes pour des outardes. Je fus très-surpris de la justesse de son coup d'œil.

Cet enfant, avec sa lenteur ordinaire, ne se passionnait pour rien ; mais, grâce à son esprit d'observation, il réfléchissait à tout, et savait, à l'occasion, réussir mieux que les autres dans ses entreprises. Pourtant son habileté ne nous aurait pas été très-utile en cette occasion, sans le jeune chacal qui nous suivait et qui alla ramasser le gibier dans les parties de la rizière où nous n'osions entrer nous-mêmes, de peur d'enfoncer dans ce sol mou et détrempé par les eaux. Maître Knips, qui était sur le dos de Bill, nous fit découvrir, au milieu d'une verdure épaisse, cette belle et grosse fraise blanche et délicieuse à la bouche,

que l'on nomme en Europe : *fraise du Chili* ou *fraise ananas*. Nous eûmes soin d'en emplir la hotte du singe, afin d'apporter quelque chose de bon à notre famille.

La vue de ce lac charmant, qui bornait la rizière au nord, nous rappela notre patrie : « La Suisse est transplantée ici ! » s'écria Ernest.

Des cygnes, en bandes nombreuses, sillonnaient la surface du lac ; au lieu d'être blancs comme ceux d'Europe, ils étaient d'un noir très-vif, à l'exception de six grandes plumes blanches de l'aile ; du reste, même fierté dans le maintien, même grâce dans les mouvements, même sollicitude dans les mères cygnes, qui, inquiètes, attentives, rassemblaient autour d'elles leurs petits et leur cherchaient de la nourriture. Ne voulant point troubler un spectacle si charmant, je défendis à Ernest de faire le coup de feu, comme il en avait envie ; je lui dis cependant que nous chercherions le moyen d'avoir une paire de ces cygnes pour les établir sur notre ruisseau de Falkenhorst. Tant qu'aux oiseaux qui volaient çà et là dans le marécage, nous les déclarâmes de bonne prise pour l'avenir ; nous n'avions pas besoin d'en tuer ce jour-là, nos outardes nous suffisaient. Mais Bill, s'étant jeté à l'eau, revint, du milieu des roseaux, tenant à la gueule une bête fort singulière. Elle ressemblait à une loutre sous plusieurs rapports : les doigts des quatre pieds étaient réunis par des membranes comme ceux des oiseaux aquatiques : sa longue queue poilue se dressait en l'air ; elle avait une tête fort petite avec des yeux et des oreilles à peine visibles, et, comme trait fort remarquable, un long bec de canard au bout de son museau. Il nous fut impossible de savoir dans quelle espèce il fallait ranger cet étrange animal, qui tenait à la fois de l'oiseau et du quadrupède. Nous ne nous rappelions point d'avoir rien lu dans les ouvrages d'histoire naturelle qui

pût nous mettre sur la voie. Je lui donnai, de mon autorité privée, le nom de *bête à bec*.

Chargés de notre butin, nous retournâmes à la métairie, où Fritz et Jack ne tardèrent point à nous rejoindre. « Il était temps, me dirent-ils, de renouveler les provisions de notre volaille; nous lui avons laissé une quantité de nourriture suffisante pour au moins une dizaine de jours; et voici des provisions pour nous. »

On se mit à table, et, pour dessert, Ernest offrit ses fraises ananas, auxquelles on fit honneur. Ma femme nous remercia pour le riz, qu'elle déclara excellent, quoique le grain en fût petit.

La bête à bec excita la curiosité de tous mes enfants et donna lieu à Fritz de regretter beaucoup de n'avoir pas pris part à notre glorieuse excursion. Jack se consola en pensant que son élève chacal l'avait bien remplacé.

Ma femme pluma et sala les outardes que nous avions tuées; nous en mangeâmes une au souper, elle obtint les louanges de tous les convives affamés.

Le lendemain, le nom de *Waldegg* fut donné solennellement à la métairie; on mit du fourrage dans l'étable, du grain dans le poulailier, et nous quittâmes nos colons, que Fritz fut obligé d'empêcher de nous suivre.

Après avoir marché pendant une heure environ, nous venions d'entrer dans une forêt d'arbres résineux assez semblables à ceux de l'Europe, quand, tout à coup, des singes, cachés dans les branches, nous jetèrent des pommes de pin, petites, il est vrai, mais qui, lancées d'une si grande hauteur, auraient pu faire des blessures fort dangereuses. Il fallut nous servir de nos fusils contre les agresseurs; le bruit de la décharge les mit en fuite. Les pommes de pin qui avaient servi de projectiles aux singes avaient une forme particulière; Fritz en écrasa

une entre deux pierres, et trouva dedans une amande d'un goût agréable; m'étant approché de lui et ayant à mon tour examiné les morceaux, je reconnus le *pin pinier*¹, qui donne un fruit bon à manger et une huile à brûler excellente et sans aucune odeur.

« Ne t'occupe point maintenant à écraser ces pommes, dis-je à Fritz, je t'apprendrai une manière plus commode de les ouvrir; ramasse seulement toutes celles que tu vois à terre. »

Quand nous eûmes atteint la colline qui, par une pente douce, monte jusqu'au cap de l'Espérance trompée, à peu de distance du champ des cannes à sucre, nous dressâmes notre tente sous l'ombrage d'un bouquet de palmiers, près d'une source d'eau. Il était impossible de trouver un endroit plus convenable pour l'établissement de notre seconde métairie : eau, belles prairies, bois touffus, rien ne manquait.

Les enfants, par mon conseil, allumèrent du feu et posèrent leurs pommes de pin quelques minutes sur les charbons ardents; elles éclatèrent d'elle-mêmes en produisant une petite détonation : il fut alors facile d'ôter les amandes.

Dans l'après-midi, il fallut commencer les travaux de construction de la nouvelle métairie. Nous allâmes vite en besogne; le plan et les divisions intérieures de Waldegg furent suivis. Six jours nous suffirent pour son achèvement. Ernest voulait, sans doute pour nous donner un petit air anglais, que cette métairie reçût le nom de *Prospect-Hill*; pour moi, fidèle à notre chère langue allemande, je préférais l'appeler *Shattenbourg* ou *Schauenbach*. *Prospect-Hill* obtint la préférence; je dus céder devant la majorité.

¹ On appelle encore cet arbre *pignon doux*, et ses fruits *pignoles*.

La seconde métairie achevée, je me mis de nouveau à la recherche d'un arbre propre à faire une pirogue ; je trouvai enfin une sorte de chêne à glands plus petits que ceux de l'Europe, à écorce plus serrée et assez semblable à du liège, à tronc droit et dépourvu de branches. Je me décidai pour cet arbre ; il avait environ dix-huit à vingt pieds de haut sur cinq pieds de diamètre dans sa moyenne grosseur.

Ce n'était pas, on le pense bien, une chose facile que d'enlever tout d'une pièce un morceau d'écorce d'une pareille dimension. Après avoir attaché aux premières branches notre échelle de corde, Fritz put scier en rond assez commodément l'écorce jusqu'à l'aubier ; j'en fis autant, de mon côté, à la base du tronc ; puis nous enlevâmes perpendiculairement d'un cercle à l'autre une bande large de deux ou trois doigts, et nous pûmes alors séparer l'écorce de l'arbre avec des coins de fer ; grande fut notre joie quand nous l'eûmes posée entière, sans la moindre brisure, sur l'herbe ; pendant qu'elle était fraîche et flexible ; nous nous mîmes à la travailler. Mes fils pensaient qu'il suffisait d'attacher un morceau de planche à chaque extrémité, pour en faire une chaloupe ; moi, je voulais quelque chose de plus élégant, de plus gracieux et de plus léger.

Je fis d'abord avec ma scie une fente d'environ cinq pieds à chaque bout du rouleau, dans le sens de la longueur, et je rejoignis les deux parties ainsi séparées en les croisant l'une sur l'autre. Elles prirent, de cette manière, l'une la forme d'une proue, l'autre d'une poupe. Les clous, le goudron et la corde furent employés à cet effet ; à l'aide de forts bâtons, placés en travers à égale distance, je maintins un écartement suffisant entre les bords de ma pirogue ; mais il me manquait, pour l'achever, plusieurs

choses indispensables : j'envoyai donc de nouveau Fritz et Jack à Falkenhorst, chercher notre petite charrette, sur laquelle je voulais transporter à notre domicile ma pirogue afin de la terminer à loisir.

Ils partirent, comme la première fois, montés, l'un sur l'onagre, l'autre sur le buffle, emmenant de plus maître baudet, qui devait être attelé à la charrette.

En leur absence, j'allai avec Ernest dans les environs, couper de grosses racines d'arbre, dont j'avais besoin pour doubler intérieurement ma pirogue et en maintenir les côtés droits et relevés. Nous trouvâmes, en même temps, le *pin de la Virginie* ou *pin à trois feuilles*, dont la résine épaisse est préférable pour le calfat. Ma femme et le petit François nous aidèrent à en récolter une grande quantité. Quand nous arrivâmes à la métairie, mes fils étaient déjà de retour avec la charrette, mais nous ne pouvions songer à nous mettre en route, car la nuit approchait. Après le souper, chacun se coucha.

Le lendemain, dès l'aube, nous posâmes avec précaution notre pirogue inachevée sur la charrette, ainsi que les courbes et les provisions de résine ; avant de partir, j'arrachai aux environs une douzaine de jeunes arbres, que je voulais ajouter à nos plantations de Zeltheim. Depuis quelque temps déjà j'avais l'intention de construire une sorte de fortification ou de palissade entre la rivière principale de l'île et la plaine des buffles, et de laisser, du côté opposé à nos domaines, un couple de nos porcs s'établir en paix dans un endroit où nous n'aurions rien à craindre d'eux pour nos plantations. Ce dessein me décida à prendre la route du champ de bambous. Je les trouvai énormément grossis. J'en abattis un pour servir de mât à notre pirogue, et un grand nombre d'autres pour faire la palissade projetée. Nous creusâmes d'abord, à égale distance des ro-

chers et de la rivière, un fossé où l'eau fut amenée par une rigole, et entre ce fossé et la rivière nous établîmes notre palissade de bambous entrelacés dans de grosses branches d'arbres fichées en terre; de chaque côté, nous plantâmes des arbrisseaux épineux et des palmiers nains formant haie vive; çà et là furent creusées quelques fosses à loups, que nous recouvâmes de planches et d'herbe. Nous ne nous ménageâmes qu'un sentier fort étroit; pour franchir le fossé, je construisis un pont mobile nommé le pont de la Famille, et j'élevai une petite cabane d'écorces pour nous servir de campement: elle reçut le nom d'*Ermitage*. Ces travaux nous demandèrent cinq à six jours.

On ne s'arrêta à Falkenhorst que le temps nécessaire pour renouveler les provisions de notre volaille et prendre des outils; le jour même, nous arrivâmes à Zeltheim, où je voulais finir ma pirogue dans le voisinage de la mer. On ne saurait s'imaginer ce que coûte le travail d'une embarcation, même la plus simple et la plus ordinaire, quand on veut l'établir solidement. Il fallut d'abord la doubler à l'intérieur de côtes de bois, la garnir d'une quille; puis attacher des anneaux pour les rames et les câbles, fixer le mât, poser les bancs des rameurs, mettre enfin le gouvernail. Je terminai ma besogne en goudronnant la machine en dedans et en dehors; pour lest j'établis un pavé de pierres liées ensemble par de l'argile et que je recouvris d'un plancher solide. Déjà nous parlions de mettre notre pirogue à l'eau, quand l'idée me vint de lui faire une ceinture d'outres gonflées d'air, bien goudronnées, et retenues par de fortes cordes; ces vessies me permettraient, au besoin, de doubler la charge de mon léger bâtiment.

Maintenant notre flotte était au grand complet: pinasse et pirogue! que pouvions-nous désirer de plus?

J'ai oublié de dire que quelques semaines avant notre

départ pour l'établissement des deux colonies, notre vache nous donna un veau, auquel je perçai les narines comme au buffle afin de le dompter; ce jeune taureau, très-vigoureux, commençait déjà à porter une petite selle.

« Que voulez-vous donc faire du taureau? me demanda Fritz; il est si brave et si courageux, qu'il me semble que nous pourrions facilement le dresser au combat, comme font les Cafres. »

Ma femme, qui entendit ces paroles et qui avait lu autrefois quelques descriptions des combats de taureaux en Espagne, s'écria que nous ne devions pas, nous, donner de pareils spectacles dans notre île.

« Il y a beaucoup de différence, lui dis-je, entre les combats de taureaux des Espagnols et ceux dont parle Fritz. Les Cafres ne dressent leurs taureaux que dans un but utile : pour défendre leurs troupeaux exposés sans cesse aux attaques des tigres, des panthères, des lions et d'autres animaux féroces très-communs en Afrique. Dès que le taureau gardien et combattant devine, par instinct, l'approche d'un de ces terribles ennemis, il avertit les vaches par un beuglement particulier, et les fait se ranger en cercle, les veaux au milieu; toutes présentent leurs têtes cornues à l'assaillant, pendant que le taureau se précipite sur lui, le tue ou le force à s'éloigner, à moins que ce ne soit un lion, qui ne recule jamais; alors le taureau n'a d'autre parti que de sacrifier généreusement sa vie au salut général. Les Cafres sont divisés en tribus souvent en guerre les unes contre les autres; les troupeaux suivent toujours leurs maîtres; les taureaux, qui forment l'avant-garde, décident assez souvent de la victoire. Le conseil de Fritz n'est donc pas mauvais. Allons aux voix.» On approuva à l'unanimité l'idée émise par le fils aîné.

Restait à savoir lequel d'entre nous serait particulièrement chargé de former le taureau à sa destination militaire. J'avais pensé d'abord à l'instruire moi-même, chacun de mes enfants ayant déjà son élève, à l'exception du petit François. Comme je craignais que, restant toujours près de sa mère et un peu gâté par elle, il ne devînt trop délicat, je saisis cette occasion d'animer son courage et je lui confiai l'éducation du jeune taureau.

Il lui donna le nom de *Vaillant*, tandis que Jack appelait son buffle la *Tempête* (*Sturm*).

Dès ce jour François ne voulut plus permettre à personne de toucher à son veau. Il l'embrassait, le caressait, le conduisait partout avec lui, lui apportait de la nourriture et partageait même avec lui son pain. L'animal ne tarda pas à s'attacher à son jeune maître.

Comme il nous restait encore deux mois avant la saison des pluies, nous les employâmes à travailler à notre grotte de sel pour en faire une demeure aussi agréable que possible ; les cloisons qui séparaient nos chambres entre elles étaient en planches, mais celles qui séparaient nos chambres de l'écurie et de l'étable étaient en pierre, la pierre interceptant mieux l'odeur. Les embellissements intérieurs furent réservés pour notre passe-temps d'hivernage. Pendant que nous nous occupions de la maçonnerie et de la charpente, ma femme, aidée de François, nous fabriquait des tapis de poil de chèvre destinés à couvrir le plancher un peu froid de nos appartements.

Je crois que le lecteur me pardonnera de lui dire quelques mots sur la fabrication de nos tapis. D'abord nous étendions le poil de chèvre et un peu de laine de nos brebis sur de grands morceaux de toile à voile cousus ensemble par ma femme ; nous versions dessus de l'eau chaude tenant en dissolution de la colle de poisson ; puis

nous roulions la toile, nous la battions à coups redoublés avec des planches. A force de recommencer ces opérations, il se forma un feutre assez ferme et assez flexible.

Les pluies arrivèrent ; mais cette fois elles ne nous occasionnèrent aucun effroi ; au contraire, nous les désirions presque pour commencer nos travaux sédentaires. Nous étions d'autant plus sensibles à toutes nos jouissances, que nous nous rappelions mieux ce que nous avions souffert l'année précédente. Quel bonheur de posséder maintenant une demeure saine, éclairée, commode, remplie de provisions pour nous et pour notre bétail ! que j'étais heureux de voir ma femme travailler au milieu de sa famille avec son rouet ou à son métier de tisserand fabriqués par moi, tant bien que mal ! Elle nous tissa une étoffe moitié laine, moitié coton, pour nos vêtements, et de la toile pour des chemises et des draps. Je parvins à me faire à moi-même un tour avec une petite roue de canon ; je pourvus le ménage de quelques ustensiles et de quelques meubles. Mes fils m'imitèrent, et le penseur Ernest ne tarda pas à se montrer plus habile tourneur que moi ; il donna à sa mère de très-jolis objets. Le soir à la lueur de nos lampes et de nos bougies, nous jouissions d'une illumination plus belle que celle du palais des rois, grâce aux cristaux de la voûte, aux colonnades et aux portiques naturels qui répétaient des milliers de fois avec des éclats de toutes couleurs les flammes de nos lumières. Nous avions même des concerts. Comme Jack et François montraient des dispositions pour la musique, je leur fis, avec des roseaux, de petits flageolets sur lesquels ils purent accompagner leur mère, dont la voix était très-douce et très-mélodieuse. Plus tard, je leur donnai des leçons de danse et d'escrime : mais jamais je ne laissai passer un seul jour sans qu'ils consacrasent une ou deux heures aux exercices gymnas-

tiques, si nécessaires au développement des forces corporelles.

CHAPITRE X

Un matin, peu de jours après le commencement des pluies, m'étant réveillé plus tôt qu'à l'ordinaire et ne voulant point me lever de peur de troubler le sommeil de ma famille, je m'occupai à faire mentalement le compte exact du temps que nous avions déjà passé dans l'île ; je trouvai, à ma grande surprise, qu'il y aurait juste un an le lendemain. Plein de gratitude envers le Seigneur, je le remerciai des grâces dont il lui avait plu de nous combler pendant ce temps, et je résolus de célébrer d'une manière solennelle l'anniversaire de notre délivrance.

Quand mes enfants furent debout, je les fis travailler plus que de coutume pour établir un ordre parfait dans la maison, et terminer le jour même quelques travaux commencés depuis plus d'une semaine. Après le repas du soir, je parlai ainsi à ma famille :

« Mes chers amis, c'est demain l'anniversaire de notre délivrance, préparez-vous donc à célébrer ce jour d'une manière solennelle ; que votre mise soit aussi soignée que possible, comme pour un beau dimanche. »

Ma femme me reprocha gracieusement de ne l'avoir pas avertie à l'avance du fameux anniversaire, pour qu'elle pût nous préparer un petit festin. « Ah ! ah ! lui dis-je, je vois que tu veux rester fidèle aux usages de notre pa-

trie, où il n'y a point de fête complète sans régal. Mais dans notre solitude nous n'avons guère le temps de nous livrer aux plaisirs de la table ; fais donc ce que tu jugeras convenable. » Elle se rendit dans sa cuisine.

Mes enfants et moi nous nous couchâmes. Je les entendis se demander tout bas l'un à l'autre quels préparatifs j'avais pu faire pour la fête ; je ne jugeai point à propos de les instruire à ce sujet ; mais leurs chuchotements et leurs suppositions aidèrent à fixer mes idées encore indécises.

Le jour commençait à peine à poindre lorsque nous fûmes réveillés par un coup de canon dont le son venait du rivage. Plein d'inquiétude, je me levai précipitamment, et je n'étais qu'à moitié habillé quand Fritz et Jack entrèrent tout joyeux dans ma chambre. Je soupçonnai alors que mes fils pouvaient bien m'avoir ménagé cette surprise, qui, du reste, ne m'était point agréable ; Fritz lut sur ma figure l'expression du mécontentement et s'excusa d'avoir, sans ma permission, salué par un coup de canon l'aurore de cet anniversaire.

« Je vous pardonne pour cette fois, leur dis-je, mais je vous défends, à l'avenir, de gaspiller ainsi nos provisions de guerre : un jour viendra, peut-être, où nous donnerions la moitié de tout ce que nous possédons pour une seule charge de poudre. »

Après le déjeuner, je lus à mes enfants quelques-uns des principaux passages de mon journal pour leur rafraîchir la mémoire sur les circonstances où la divine Providence s'était montrée si bienveillante pour nous : à cette occasion, je leur citai plusieurs versets des psaumes. La lecture fut terminée par le chant de pieux cantiques ; puis je laissai ma femme se livrer aux soins du ménage, et mes enfants s'occuper de différents travaux domestiques.

Le dîner fut digne d'un prince, et surtout d'un prince régnant sur une île déserte : un potage au riz, deux oies dorées par la flamme, un plat d'écrevisses, un autre de tortue bouillie et assaisonnée avec soin, une crème au suc, des fruits délicieux, en firent les frais ; et, sans notre vaiselle de calebasse, un peu rustique, nous aurions pu nous croire chez un des premiers restaurateurs d'une grande ville d'Europe.

Après le repas, je dis à mes enfants : « Maintenant il s'agit de se divertir. Depuis une année, vous vous exercez chaque jour au maniement des armes, à la course, aux exercices gymnastiques de toutes sortes ; je désire voir lequel de vous a fait le plus de progrès en ces choses. Votre mère et moi nous serons juges du camp ; le vainqueur recevra une récompense proportionnée à nos richesses. » Puis, me tournant du côté de la mare où barbotaient les oies et les canards : « Trompettes, m'écriai-je, sonnez l'entrée en lice de ces valeureux champions ! »

Je prononçai ces mots d'une voix si forte et je les accompagnai d'un mouvement de bras si extraordinaire, que les musiciens emplumés, obéissant à moi, leur chef d'orchestre, poussèrent des clameurs sauvages qui excitèrent le rire de mes enfants.

Je décidai qu'il fallait commencer par le tir au fusil, pour laisser à la digestion le temps de se faire. Une planche, à laquelle je donnai assez grossièrement la forme d'un kangaroo, servit de but, et fut placée à cent pas de l'entrée de la grotte au milieu d'un buisson épais.

Jack et Fritz me demandèrent pourquoi je n'avais pas représenté de préférence un homme, auquel ils auraient pris, disaient-ils, tant de plaisir à casser la tête, ou les bras, ou les jambes : cela aurait ressemblé davantage à un combat véritable.

« Mes amis, leur répondis-je, je ne veux point vous habituer aux idées de carnage. La guerre d'homme à homme ne doit point faire naître des idées de jeux et de divertissements ; c'est toujours un grand mal et très-souvent un grand crime. D'ailleurs, si vous réussissez à abattre une pièce de gibier, vous saurez bien tuer un ennemi en cas de légitime défense. »

Fritz commença l'exercice du tir : il atteignit deux fois de suite la tête du kangaroo ; Ernest le perça au milieu du corps ; Jack, par un hasard ou une adresse extraordinaires, abattit net l'oreille de l'animal. Je diminuai l'espace et fis répéter la même épreuve au pistolet. L'avantage resta finalement à Fritz. Les enfants chargèrent ensuite leur fusil avec de la cendrée et visèrent sur un oiseau en écorce que j'avais jeté en l'air aussi haut que possible ; Ernest le cribla, tandis que ses frères ne l'atteignirent pas. Puis vint le tour des arcs ; et, pour montrer l'importance que j'attachais à cette arme, je déclarai que le prix du tir serait donné au meilleur coup de flèche. Mes trois aînés se montrèrent très-habiles, et le petit François lui-même ne tira pas trop mal. Les succès de mes archers me furent très-agréables : dès lors, je me promis bien de ne pas leur laisser jeter la poudre au vent, et de les obliger à se servir plus souvent de l'arc, qu'ils semblaient un peu trop regarder comme une arme indigne d'eux.

Après le tir, on passa à l'exercice de la course. J'avais plusieurs fois calculé à peu près ce qu'il fallait de temps pour aller de Zeltheim à Falkenhorst ; je préfèrai donc faire parcourir cet espace à mes enfants pour essayer leur agilité. Je leur dis que le premier qui arriverait à l'arbre devrait prendre sur la table placée entre les racines mon couteau de poche que j'y avais oublié. Au premier coup que je frappai dans mes mains, ils s'élancèrent avec rapi-

dité, surtout Fritz et Jack ; je remarquai que le prudent Ernest partit plus doucement, les coudes serrés au corps, sans se balancer d'aucun côté. Quand il vit ses frères déjà presque hors d'haleine, épuisés, ralentissant le pas, il augmenta de vitesse.

Trois quarts d'heure après, j'aperçus maître Jack de l'autre côté du pont ; il était monté sur son buffle et derrière lui galopaient librement l'onagre et l'âne. « Oh ! oh ! lui dis-je dès qu'il fut à portée de la voix, nous trichons, mon petit écuyer : je voulais juger de la rapidité de vos jambes ; pour votre buffle, je sais qu'il court très-vite.

JACK. — Mon père, je m'avoue vaincu, deux fois vaincu ; quand j'ai vu que j'étais arrivé le dernier à Falkenhorst, je me suis dit sagement : Jack, ménage-toi ; pourquoi tant fatiguer tes pauvres jambes ? Tu seras le dernier en revenant comme en allant. On aura besoin des montures pour d'autres exercices ; il faut donc les amener à Zeltheim. »

Jack achevait de parler quand Fritz se présenta à l'entrée de la grotte, couvert de sueur et tout haletant ; à quinze pas derrière lui venait Ernest, qui, de cette distance, me montra le couteau, preuve de sa victoire. Je les laissai se reposer quelque temps, et quand ils furent en état de parler : « Comment se fait-il, dis-je, qu'Ernest, arrivé le premier à Falkenhorst, se soit laissé devancer au retour par son frère ?

ERNEST. — J'ai devancé mon frère, parce qu'au lieu de partir comme lui avec une aveugle impétuosité, j'ai su me ménager et augmenter de vitesse graduellement ; quand je l'ai vu ralentir, je me suis élancé de toutes mes forces. Fritz a fait comme moi au retour ; il a même eu soin de tenir sa bouche fermée pour retenir mieux son haleine. Ne vous étonnez donc pas qu'il ait repris alors l'avantage que lui donnent ses jambes plus longues que les miennes.

moi. — Je vous loue d'avoir tous deux fait preuve d'agilité et de raisonnement. Vous avez parcouru le trajet indiqué en moins de temps que je ne croyais : il me faut, en marchant un très-bon pas, trente-cinq minutes pour me rendre d'ici à Falkenhorst, et vous n'en avez employé que cinquante pour l'aller et le retour.

JACK. — Et maintenant, mon père, allons-nous grimper aux arbres et faire de l'équitation ? Il est temps que je rétablisse ma réputation un peu compromise. »

Mes quatre fils montèrent aux arbres avec une rapidité vraiment incroyable : on aurait dit de vrais écureuils ; je dis mes quatre fils, car le petit François voulut aussi être de la partie. Jack l'emporta sur ses frères. La course à cheval lui fournit un autre triomphe : non-seulement il monta son buffle sans selle et sans étrier, mais, lui abandonnant même la bride sur le cou, le lançant au galop, il se tint droit sur son dos, comme le plus habile écuyer d'un cirque. Je lui défendis ces tours de force dangereux qui, sans utilité, l'exposeraient à se casser bras et jambes.

François parut ensuite, monté fièrement sur son jeune taureau, qu'il conduisait avec deux ficelles passées dans l'anneau du nez et servant de guides : « Permettez-moi, messieurs mes frères, dit-il, d'entrer à mon tour en lice pour vous faire voir mes petits talents et surtout ceux de mon taureau Vaillant ; peut-être mériterons-nous vos éloges. »

Après avoir prononcé ces mots d'un ton grave et sérieux, il nous fit un salut, et lança son taureau au grand galop.

Jack, voyant le taureau décrire des cercles comme au manège, s'arrêter au mot *halte* ! plier les genoux comme un chameau au mot *à bas* ! caracoler enfin comme un cheval de parade, ne put s'empêcher de dire : « Cher François, si tu étais plus âgé, tu l'emporterais même sur moi ; que

mes éloges bien sincères te dédommagent d'une lutte pour laquelle tu ne saurais espérer le prix. »

Après le manège commença l'exercice de la fronde à balles, où mes enfants ne se distinguèrent pas autant que dans les jeux précédents. Jack et Ernest furent cependant moins maladroits que leur aîné. Pour leur donner de l'émulation, je leur promis que nous ferions dans les savanes une chasse aux gazelles et aux antilopes aussitôt qu'ils seraient plus habiles à manier la fronde. La fête se termina par la natation, où Fritz l'emporta sur ses rivaux. Il nageait comme un poisson. Ernest montra un peu de timidité; Jack alla trop vite; quant à François, je prédis qu'il deviendrait un jour un excellent nageur.

Nos jeux se terminèrent avec le jour, et nous revînmes à la grotte, où ma femme nous avait précédés. Elle siégeait comme une reine magnifique sur un trône improvisé par elle. Ce trône était un tonneau recouvert de tapis et de morceaux de toile à voile; ses quatre fils se rangèrent avec gravité autour d'elle. Jack sonna une joyeuse fanfare en embouchant son poing en guise de trompette. A chaque prix qu'elle donnait, ma femme ajoutait un éloge, un encouragement, un doux sourire et une aimable caresse.

Fritz reçut, pour prix du tir et de la nage, un beau fusil anglais à deux coups, et un couteau de chasse convoité par lui depuis longtemps déjà.

Ernest eut, comme vainqueur à la course, une montre d'or semblable à celle de Fritz.

On donna à Jack, pour prix d'équitation, une cravache anglaise et une paire d'éperons.

François reçut, comme encouragement, une paire d'étriers et un long fouet en peau de rhinocéros du Cap.

Ces récompenses distribuées, j'offris, à mon tour, un prix à la bonne mère de famille. C'était un nécessaire,

contenant tous les objets utiles à une femme : dé, aiguilles, épingles, étui, ciseaux, couteau, dévidoir en acier, etc., etc.

Ma femme me remercia pour ce cadeau, auquel elle était loin de s'attendre : j'avais caché jusqu'alors ce nécessaire avec grand soin pour lui ménager une petite surprise.

Des vivats retentirent dans l'air ; nos enfants aidèrent leur mère à descendre de son trône, l'embrassèrent et la couvrirent de caresses ; nous rentrâmes dans nos chambres après avoir récité pieusement, comme à l'ordinaire, notre prière du soir. Un doux sommeil répara les forces de mes fils.

Peu de temps après cette fête, je me rappelai que nous approchions de l'époque où, l'année précédente, les ortolans, les grives et les geais nous avaient fourni une chasse si abondante ; il ne fallait point négliger une ressource si utile. Nous interrompîmes donc nos travaux de construction, repris avec activité depuis le retour de la belle saison, et nous préparâmes tout pour notre expédition ; seulement je ne voulais pas dépenser autant de poudre que par le passé, et je cherchais même le moyen de prendre beaucoup d'oiseaux sans brûler une amorce. Je me souvins fort à propos que les habitants des îles Pelew composent avec du caoutchouc durci dans l'huile une sorte de glu très-tenace, avec laquelle ils prennent des paons et des coqs d'Inde. Jack et Fritz reçurent donc l'ordre de se rendre aux arbres à résine élastique. Nous avons eu soin, dans une de nos dernières excursions, de faire à une douzaine de ces arbres plusieurs fentes profondes pour faciliter la sortie du liquide visqueux. Des feuilles épaisses, placées en petits toits, défendaient les fentes contre les ardeurs du soleil. Mes deux fils venaient de partir, montés chacun sur leur bête, emportant avec eux des calebasses, et suivis de leurs chiens, quand ma femme me dit :

« Que je suis étourdie ! j'ai donné à mes enfants une grande calebasse qu'on ne peut tenir qu'à deux mains ou porter sur la tête ; ils perdront la moitié de leur résine avant d'avoir fait cent pas.

MOI. — Ne t'inquiète pas trop à ce sujet, ma chère amie : ils chercheront quelque expédient pour se tirer d'embarras. Mais quels vases plus commodes aurais-tu pu leur donner ?

MA FEMME. — J'aurais dû aller voir si *elles* étaient mûres. Peut-être ne sont-*elles* pas seulement encore levées.

MOI. — *Elles ? elles ?* je ne comprends pas ce que tu dis.

MA FEMME. — Eh bien, viens avec moi. Tu verras qu'à la place des pommes de terre arrachées par nous pour la provision d'hiver, j'ai planté quelques graines de courges d'Europe, surtout de celles dont les pèlerins et les soldats se font des gourdes de voyage.

MOI. — Puissent-elles avoir réussi ! quel trésor pour nous ! Allons au champ de pommes de terre ; il n'est pas loin : la course ne peut point te fatiguer. »

Arrivés à la plantation, nous trouvâmes bon nombre de courges, les unes déjà mûres, plusieurs déjà gâtées, enfin une trentaine d'autres encore vertes. Nous choisîmes les meilleures. De retour à la maison, je fis à l'endroit où la queue s'attache au fruit un petit trou rond par lequel sortirent les semences et la chair réduites en morceaux. Nous rinçâmes les courges avec du petit plomb et des cailloux pointus. Les plus petites firent des tasses et des soucoupes ; je façonnai les plus grandes en entonnoirs et en autres ustensiles du même genre. Ce travail, interrompu par le dîner, nous occupa jusqu'au soir. Mes deux messagers arrivèrent ; je leur demandai s'ils avaient fait bonne récolte.

« Excellente récolte ! répondit Fritz, et, de plus, bien

des découvertes : voici d'abord une grue, puis des racines de singes, sans compter cette pleine calebasse de caoutchouc.

JACK. — Voici une seconde calebasse remplie de la même résine ; je vous apporte de plus une marmotte, un lapin de rocher ; voici de l'anis avec feuilles, graines et racines ; enfin j'ai rempli cette petite calebasse de térébenthine.

MOI. — Je vous félicite pour le riche butin que vous nous apportez. Mais toi, Fritz, qu'entends-tu par tes racines de singes ? sont-elles bonnes à manger ?

FRITZ. — J'ai donné ce nom à mes racines par reconnaissance pour messieurs les singes, qui me les ont fait découvrir. J'en vis quelques-uns avant d'arriver à Waldegg, très-occupés à fouiller la terre dans un coin du bois, et à en arracher des racines. Jack et moi, nous nous demandions s'il ne fallait pas leur tirer quelques coups de fusil ; mais, nous rappelant votre recommandation de ménager la poudre, nous leur envoyâmes Turc, qui les mit en fuite. Ils se sauvèrent sans songer à emporter leurs racines. D'abord nous crûmes n'avoir trouvé que des raves, des navets, ou des carottes ; leur odeur douce et aromatique nous décida à les goûter. Leur saveur nous parut très-agréable, quoique légèrement amère. Du reste, les voici, jugez-en vous-même.

MOI. — Je n'ose pas me prononcer d'une manière positive, cependant il me semble que ces racines sont celles qu'on estime si fort en Chine, et que l'on nomme *ginseng*.

FRITZ. — Et pourquoi cette plante est-elle si précieuse ?

MOI. — Le ginseng est regardé dans le Céleste Empire non-seulement comme très-sain et très-fortifiant, mais même comme une sorte de panacée universelle contre tous les maux ; on lui accorde même la propriété de prolonger

la vie humaine. L'empereur se réserve le monopole du ginseng, et les champs où on le cultive sont gardés nuit et jour par des fonctionnaires particuliers. Il paraîtrait que les Américains sont parvenus à se procurer quelques pieds de ginseng, et qu'ils le cultivent maintenant avec succès en Pensylvanie.

FRITZ. — Après avoir ramassé nos racines de singes, nous nous dirigeâmes vers Waldegg. Mais quel spectacle de désolation s'offrit à nos regards ! Tout était brisé, renversé ; les poules couraient çà et là ; les moutons, les chèvres, erraient à l'aventure ; le coton de nos matelas et le fourrage étaient mêlés au fumier de l'écurie.

MOI. — Et quels sont, suivant vous, les auteurs de tous ces méfaits ?

JACK. — Les singes ; peut-être les mêmes que ceux que nous avons trouvés fouillant la terre pour arracher les racines. Si j'avais su alors dans quel état ils ont mis notre métairie, je les aurais troublés d'une bien autre manière.

MOI. — Il faudra empêcher le brigandage des singes : cette fois-ci nous leur devons quelque reconnaissance pour les racines qu'ils nous ont procurées.

FRITZ. — Elles sont bien meilleures cuites que crues ; nous en avons mis quelques-unes sur des charbons ardents pour les manger comme assaisonnement, avec deux pigeons tués par nous une heure avant. Pendant que nous prenions notre repas, nous vîmes une troupe bruyante d'oiseaux de passage traverser les airs ; au dire de Jack, c'étaient des oies ou des cigognes. Ils s'abattirent dans notre rizière ; mais il me fut impossible de tuer un seul de ces oiseaux à coups de fusil : ils avaient placé de tous côtés des avant-postes ou des sentinelles qui avertirent la troupe de notre approche ; je lançai alors

mon aigle à leur poursuite, il revint avec un de ces oiseaux tout sanglant : c'était une grue. »

Au souper, le soir même, nous mangeâmes des racines de ginseng, les unes bouillies, les autres cuites sur le gril; elles nous semblèrent très-bonnes des deux manières; mais, comme je craignais que ce mets ne fût trop échauffant, j'en interdis l'usage journalier; ma femme nous servit aussi un peu de l'anis rapporté par Jack.

Le lendemain, après le déjeuner, nous préparâmes les gluaux. Pendant que les enfants étaient allés couper des baguettes dans les buissons, je fis dissoudre sur un feu doux, dans un vase de terre, de la térébenthine et du caoutchouc jusqu'à mélange complet des deux substances.

A leur retour, mes enfants m'apprirent qu'ils avaient vu plusieurs arbres tout salis d'excréments d'oiseaux; ceci me donna lieu de penser à faire une chasse aux flambeaux, en cas que la chasse de jour ne nous fournît pas une quantité suffisante de gibier.

Je ne tardai pas à entendre mes fils se plaindre à propos des gluaux : « Papa! papa! nos doigts sont collés; nous ne pouvons plus les séparer les uns des autres.

— Tant mieux, leur répondis-je; ceci prouve que ma glu est bonne. Du reste, ne vous inquiétez point trop; lavez-vous les mains avec du sable, et la glu se détachera. »

Ils suivirent mon conseil et s'en trouvèrent bien. Puis je leur recommandai de tremper dans la glu les bâtons par paquets de douze, au lieu de les mettre un à un.

Jack monta sur le grand figuier de Falkenhorst, choisit les branches les plus fournies de fruits, et inséra dans des entailles assez profondes les baguettes gluantes, qui, de cette manière, semblaient faire partie de l'arbre. Avant même qu'il fût redescendu pour chercher d'autres ba-

guettes préparées, plusieurs pigeons se prirent à la glu et tombèrent à nos pieds. Je laissai à ma femme et au petit François le soin de ramasser et de plumer les pigeons, pendant que moi, je m'occupai de mes torches pour la chasse nocturne projetée.

Jack vint me rejoindre, apportant quelques pigeons que nous reconnûmes pour être de notre race domestique; ils furent épargnés, et nous résolûmes de leur construire plus tard un colombier au-dessus de notre grotte.

Après le souper, à la tombée de la nuit, nous partîmes pour la chasse aux flambeaux, ayant, pour armes uniques, de longs bambous, des torches de poix et des sacs; mes fils et surtout Fritz riaient un peu de mes préparatifs peu formidables. Nous nous rendîmes au bois de chênes à glands doux, et j'allumai mes torches; les pigeons, qui étaient endormis en grand nombre sur les branches des arbres, furent réveillés en sursaut. Éblouis par l'éclat de cette lumière subite, ils s'agitèrent et se mirent à voler avec inquiétude dans le feuillage. Nous en fîmes tomber plus d'une centaine en secouant les branches ou en frappant sur l'herbe avec nos bâtons de bambou; tous les pigeons pris ainsi furent enfermés dans quatre grands sacs. Quand il me sembla que nous avions du gibier en quantité suffisante, je donnai le signal du départ.

Arrivés à Falkenhorst, pour épargner à nos pigeons, déjà à moitié étouffés, de plus longues souffrances, nous leur coupâmes le cou; chacun alla ensuite se coucher et goûter le sommeil dont nous avions tous si grand besoin.

J'avais pensé à employer la journée du lendemain à faire la guerre à nos ennemis les singes; mais nos pigeons nous donnèrent bien assez d'occupation, tant pour les plumer que pour les nettoyer et les mettre à la broche. Ma

femme fut chargée de les ranger par couches superposées dans les tonneaux.

Le lendemain, dès l'aube, nous partîmes pour exécuter le projet de la veille. Mon intention n'était point d'user ma poudre contre les singes; je voulais les prendre au moyen de ma glu, rendue à cet effet plus épaisse; nous devions ensuite fondre sur eux avec nos bâtons et notre fronde à balles. Ma femme nous avait pourvus de nourriture pour deux jours. Le buffle portait nos bagages et Jack et Ernest par-dessus le marché; moi, je montais l'âne; Fritz était sur le dos de son onagre.

Nous arrivâmes dans un bois situé à environ un quart de lieue de Waldegg; nous mîmes pied à terre, et, après avoir lié les jambes de nos montures, nous les laissâmes paître en liberté. Les chiens furent attachés à un arbre : nous craignions qu'ils ne nous trahissent en courant çà et là. Pendant que Jack et moi dressions notre tente, Fritz partit comme éclaireur à la recherche de l'ennemi. Il nous rejoignit après une demi-heure d'absence. Il n'avait pas vu de singes auprès de notre cabane, mais, ayant gravi une petite colline, il en avait aperçu une bande nombreuse dévastant la rizière. Nous voulûmes profiter de leur éloignement, et nous nous rendîmes en toute hâte à la métairie pour tendre nos pièges. L'aspect déplorable de notre cabane me fit sentir encore plus la nécessité d'exterminer sans merci les audacieux dévastateurs.

Nous avions emporté de Falkenhorst des pieux hauts de trois ou quatre pieds, attachés deux par deux avec des cordes; nous avions pris aussi des morceaux de noix de coco et des écuelles de courge. Je fichai les pieux en terre et formai une sorte de haie ou de labyrinthe autour de la métairie; en avant des pieux furent tendues de longues et solides ficelles, en sorte qu'il était difficile d'arriver à la

porte de la métairie sans toucher aux pieux et aux cordes. De distance en distance, je posai pour servir d'appâts les écales de noix de coco et les calebasses remplies de maïs, de vin de palmier, de riz, toutes choses dont les singes sont très-friands. Fritz plaça sur le toit et le long des parois extérieures de la cabane des branches d'acacia épineux, auxquelles j'avais attaché des pommes de pin pinier, Pieux, cordes, noix de coco, calebasses, courges, branches d'acacia, pommes de pin, furent enduits avec soin d'une épaisse couche de glu; j'en étendis même sur le toit et sur les bancs. Mes fils garnirent de pièges les arbres voisins; je recommandai à Jack, qui, dans ce dessein, était monté dans un jeune palmier, d'en presser le sommet pour nous procurer un vin rafraîchissant. Jack s'y prit avec beaucoup d'adresse : après nous avoir envoyé la couronne de palmier, coupée à coups de hache, il nous lança une longue ficelle à laquelle nous attachâmes les gluaux, dont il lui eût été impossible de se charger.

Malgré toute notre promptitude à faire nos préparatifs, une grande partie de la journée s'était déjà écoulée. Le soleil indiquait trois heures; les singes, au lieu de prendre le chemin de la cabane, continuaient à ravager la rizière; il y avait peu d'apparence qu'ils en sortissent ce jour-là. Nous nous retirâmes sous notre tente; Ernest fut chargé de nous préparer à souper et s'acquitta parfaitement de ce soin. Il avait une certaine vocation à être maître d'hôtel ou cuisinier en chef : il nous servit de bons morceaux de viande salée cuite par lui, des noix de coco, du chou palmiste et quelques fruits. Nous étant ensuite enveloppés dans nos couvertures, nous dormîmes sous la protection de nos chiens, placés en sentinelle à l'entrée de la tente.

Le lendemain, dès l'aurore, un bruit lointain, des cris

confus, nous avertirent qu'il se passait quelque chose de nouveau du côté de Waldegg, où nous nous rendîmes avec précaution, armés de solides et longs gourdins et tenant nos chiens en laisse. Nous étions divisés en deux colonnes imposantes par le nombre : l'une, formée par Jack et moi, suivait la rizièrre; l'autre, formée par Fritz et Ernest, obliquait à gauche et s'avancait plus lentement que nous, comme un corps de réserve et une arrière-garde. Les singes ne tardèrent pas à paraître. Ils descendirent des palmiers voisins de la ferme; après s'être arrêtés avec méfiance, nous les vîmes prendre résolûment leur parti : ils s'élancèrent dans la direction de nos appâts. Les uns se tenaient droits, les autres arpentaient le terrain à quatre pattes; ceux-là faisaient culbutes, gambades, gesticulations bizarres, avec accompagnement de force grimaces; ceux-ci coupaient le chemin à leurs compagnons, les renversaient et prenaient les devants. Enfin... ô moment désiré!... ils se ruèrent tous pêle-mêle comme des gloutons dans le labyrinthe inextricable de nos pieux, de nos cordes, de nos branches, et jusque sur le toit. Alors commença une des scènes les plus comiques et les plus tristes qu'on puisse imaginer. Les pillards trébuchaient à chaque instant, et plus ils faisaient d'efforts pour se débarrasser des cordes et des pieux, plus ils s'empêtraient dans la glu; l'un avait une calebasse collée sur le dos; l'autre un bâton qui, arraché à grand'peine de sa jambe, restait accroché à sa main avec une ténacité désespérante; voulaient-ils se prêter un mutuel secours, ils s'arrachaient poil et cuir. Ils ne tardèrent point à se mordre entre eux avec fureur et désespoir. Les plus malheureux étaient ceux qui avaient touché aux rameaux épineux d'acacia ou qui avaient plongé leur tête et leurs mains dans les calebasses, les courges et les écales de noix de

coco garnies de glu sur les bords. Nous ne devions pas prolonger les souffrances de nos ennemis dans l'intention de nous divertir : dès que je les vis suffisamment pris au piège, je lâchai contre eux nos chiens, qui les mordirent, les blessèrent et en étranglèrent une vingtaine; nous en tuâmes nous-mêmes une trentaine d'autres à coups de bâton.

Le sol, jonché de leurs cadavres sanglants, présenta l'aspect d'un horrible champ de bataille; aux aboiements des chiens, aux cris plaintifs des victimes expirantes, à leurs grincements de dents, succéda un silence de mort qui nous fit frissonner malgré nous. Mes fils jetèrent avec dégoût leurs bâtons et détournèrent les yeux de cet affreux spectacle.

« Oh ! mon père, s'écria Fritz, je ne veux plus recommencer un pareil massacre : c'est trop cruel; le courage me manquerait.

JACK. — A chaque singe que j'abattais, je me figurais presque tuer un homme. Et il peut y avoir des gens qui assassinent de sang-froid leurs semblables !

MOI. — Allons, mes amis, il faut maintenant nettoyer les chiens, enlever les singes morts, détruire nos pièges, réparer notre cabane, rassembler nos moutons et nos poules dispersés. »

Nous commençâmes par traîner les singes du côté du ruisseau; après avoir jeté leurs corps dans un ravin assez profond, nous les couvrîmes d'une couche de sable. La cabane fut ensuite lavée avec soin.

Au moment où nous en sortions, nous entendîmes le bruit trois fois répété d'un objet tombant, d'une assez grande élévation, sur le sol; après quelques minutes de recherche, nous trouvâmes trois beaux oiseaux qui s'étaient pris dans un arbre voisin aux pièges tendus pour

les singes. Leurs ailes avaient pu les soutenir assez pour les empêcher de se blesser dans la chute. Je m'empressai de leur ôter leurs entraves et je leur entourai les pattes et les ailes pour les mettre hors d'état de s'envoler. A la courbure particulière de leur bec, à la forme générale de leur corps, je pensai qu'ils appartenaient au genre pigeon, ce qui me fit d'autant plus de plaisir que déjà je me réjouissais de m'en servir pour peupler mon colombier, projeté depuis plusieurs mois. Fritz ne partageait pas mon opinion à leur égard; il les trouvait trop grands et trop gros pour être des pigeons : « Jamais, me dit-il, je n'ai vu des pigeons de cette taille ni d'un plumage aussi varié; et puis cette huppe ?

MOI. — Je suis presque sûr que cet oiseau à huppe est le pigeon géant des îles Moluques. Certains naturalistes l'avaient rangé autrefois parmi les faisans.

ERNEST. — Et cet autre aux plumes dorées et brillantes ! Oh ! mais je crois qu'il a mangé des cailloux. Je sens dans son gosier des corps fort durs.

JACK. — Des cailloux ! tu veux te moquer de nous. C'est plutôt du maïs qu'il aura mangé. Tiens, tu lui as fait sortir une noix du bec en lui serrant le cou.

MOI. — Voyons; si je ne me trompe, c'est une noix muscade; d'où vous pouvez conclure que ce pigeon est le pigeon ordinaire des Moluques, grand amateur de muscades et qui en plante dans le désert autant qu'il en mange.

FRITZ. — Voilà qui me semble très-extraordinaire. Comment peut-il planter les muscades qu'il a mangées ?

MOI. — Il ne mange que le brou de la noix, et rejette avec sa fiente, partout où il se trouve, la noix proprement dite, qui ne tarde pas à prendre racine là où elle tombe. L'écorce de la muscade, sorte de peau ou de tissu fila-

menteux de couleur jaune, est ce qu'on appelle *macis*, ou vulgairement *fleur de muscade*.

ERNEST. — Comment ferons-nous donc pour nourrir ces pigeons, si nous les gardons? Faudra-t-il, à grand'peine, aller leur chercher des noix muscades? Quel avantage retirerons-nous de cette découverte?

MOI. — C'est quelque chose déjà que de savoir que notre île produit des muscadiers.

ERNEST. — Ma foi, j'aime mieux les pommes de terre.

MOI. — Tu as raison : les pommes de terre sont pour nous infiniment plus précieuses que les muscades, dans les conditions où nous sommes; mais, si nous retournons dans la société des hommes, tu verras que les muscades ont bien aussi leur valeur. Sache que si jamais un navire abordait sur les côtes de notre île, quelques centaines de ces noix suffiraient pour payer notre traversée.

ERNEST. — Et notre troisième prisonnier! Quelles belles couleurs noire et blanche à la tête et à la gorge! quels reflets de vert, de rouge, de pourpre et de jaune sur le dos!

MOI. — A ses couleurs variées et brillantes, je le reconnais pour être le pigeon des îles Nicobar.

ERNEST. — Où donc se trouve ce pays?

MOI. — A l'ouest de la presqu'île de Malacca, et au nord de Sumatra.

FRITZ. — Je regrette bien que nous n'ayons point pris une ou deux des compagnes de ce pigeon, car, seuls, ils ne pourront guère s'accoutumer au colombier.

MOI. — Sois tranquille : s'ils se trouvent bien avec nous, ils ne tarderont pas à attirer leurs compagnes.

JACK. — A moins qu'il ne leur semble préférable d'aller les rejoindre dans les bois.

MOI. — Nous tâcherons de leur en ôter l'envie et le

pouvoir, dès notre retour à Zeltheim. Maintenant, hâtons-nous de profiter des trois ou quatre heures de jour qui nous restent encore, pour nous mettre en mesure d'arriver au logis avant la nuit. »

L'un de mes enfants rassembla les poules. Jack, chargé de nous cueillir quelques fruits, prit sur une espèce de palmier une noix que je crus reconnaître pour être l'*areca*, noix que donne l'*areca oleacea*, ou chou palmiste proprement dit : les Orientaux font entrer cette noix dans la composition du *bétel*, sorte de pâte qu'ils mâchent continuellement. Nous ramassâmes un peu de riz, et, à la tombée de la nuit, je donnai le signal de se mettre en route.

CHAPITRE XI

On nous fit à Falkenhorst un accueil très-affectueux, comme toujours; mais ma femme ne put s'empêcher de nous adresser quelques tendres reproches sur notre longue absence; puis elle nous pardonna en voyant nos trois beaux pigeons et notre provision de riz. Le jour même, après avoir mis dans la charrette nos outils et des vivres pour une semaine, nous nous rendîmes à Zeltheim. Fritz nous fit remarquer en chemin que les arbres de notre avenue avaient besoin d'être émondés, la sève étant absorbée tout entière par le tronc et ne se portant presque point aux branches, restées faibles et minces.

Arrivés à la grotte vers trois heures de l'après-midi, nous cherchâmes, sans différer, l'emplacement convenable pour notre colombier. Après mûr examen, je me

déterminai à l'établir au-dessus de la cuisine, et voici ce qui fixa mon choix pour cet endroit. Ma femme s'était plainte plusieurs fois qu'il se détachait sans cesse de la voûte de sa cuisine des parcelles d'un sable fin; ce sable tombait dans ses aliments, dans ses vases, dans ses assiettes, et sur tous ses ustensiles de ménage. Je crus donc remédier à cet inconvénient en faisant un plafond qui, garantissant la cuisine, formait en même temps le plancher du colombier; je plaçai ensuite les juchoirs et les nids séparés; je perçai trois fenêtres, dont deux furent garnies de carreaux de colle de poisson, la troisième servait d'entrée et se fermait et s'ouvrait d'en bas, à l'extérieur, au moyen d'une corde.

Après quelques jours de travail, nous eûmes un colombier assez bien fait. Il s'agit alors de décider les pigeons à accepter leur demeure. « Mon cher ouvrier, dis-je à Fritz, cherchons par quel charme nous fixerons ici nos colons, tant les anciens que les nouveaux.

FRITZ. — Est-ce sérieusement, papa, que vous parlez d'employer un charme ?

MOI. — Non, mon ami. Je me souviens d'avoir entendu conter à un fermier de mon pays un certain moyen qu'il disait infailible pour retenir les pigeons au colombier. Il me faut des graines d'anis, de l'argile et du sel, pour faire une boule merveilleuse qui doit non-seulement retenir ici nos pigeons, mais même en attirer d'autres.

FRITZ. — Pour de l'anis, je vous en procurerai facilement.

MOI. — Il nous faut encore un peu d'huile d'anis, pour frotter la trappe et les juchoirs.

FRITZ. — La distillation est une chose trop compliquée pour que nous songions à obtenir de l'huile par les procédés européens; mais nous pouvons piler notre anis et le

mettre à infuser dans de l'huile ordinaire. Pourquoi voulez-vous frotter la trappe et les juchoirs ?

moi. — Nos pigeons s'en frotteront les ailes en entrant et en se perchant ; l'odeur qui s'exhalera d'eux suffira pour amener à leur suite d'autres pigeons au colombier. »

Je fis ce que j'avais dit, et la chose me réussit comme je l'avais espéré. Bientôt notre colombier fut peuplé.

Nos pigeons commencèrent à construire leurs nids trois ou quatre jours après leur arrivée ; parmi les matériaux qu'ils apportaient, je remarquai une sorte de mousse grise et fort longue que je reconnus pour être la *tillandsie musciforme*, ou *barbe espagnole*, que les créoles des Antilles emploient comme du crin pour rembourrer les matelas. Je me rappelai que les Espagnols en font une sorte de ficelle d'une si grande finesse et si légère, qu'un bout de vingt pieds attaché à l'extrémité d'une perche flotte au gré du vent. Ma femme accueillit cette découverte avec un extrême plaisir. Je lui appris à séparer la pellicule dure et cassante qui recouvre la *tillandsie*, comme une partie ligneuse recouvre les filaments du lin.

Nous trouvions de temps en temps dans le fumier de nos pigeons des noix de muscade que je lavais et serrais avec soin, pour en faire commerce à l'occasion. Ma femme en planta quelques-unes, sans espérer beaucoup de les voir réussir.

Malgré nos autres occupations, nous donnâmes pendant quelques semaines tous nos soins aux pigeons. Nous en avions trois paires indigènes à peu près approvisées et habituées à leur nouvelle existence ; mais nos pigeons européens s'étaient tellement multipliés, surtout par les désertions nombreuses de Falkenhorst au château de Sel, que nous devions craindre de leur part une usurpation complète du colombier, et il nous eût coûté de voir les premiers

habitants chasser les nouveaux venus. Je fis construire alors quelques pièges destinés aux émigrants au moyen de gluaux disposés aux environs. Grâce à cet expédient, notre table fut abondamment pourvue d'excellents rôtis, et l'aigle de Fritz put se reposer. Cinq paires restèrent seulement dans le colombier, et toutes cinq furent employées à construire des nids et à couver des œufs.

Ma femme désirait depuis longtemps un métier de tisserand qui l'eût aidée beaucoup dans la fabrication de nos vêtements et de notre linge. Je résolus d'employer à ce travail les débris de roseaux de Jack. J'en partageai deux par la moitié, ce qui me donna les quatre barreaux nécessaires pour les peignes ; un certain nombre de petits morceaux de bois que je fis polir par les enfants devaient me servir à confectionner les dents. Quand tous ces matériaux furent prêts, je les serrai dans un endroit sûr, ne voulant dire à personne l'usage auquel ils étaient destinés, afin que ma chère femme eût toute la joie et toute la surprise de mon œuvre.

Pendant ce temps, notre ménagerie s'était encore accrue d'une nouvelle bête : l'onagre avait mis bas un joli petit ânon, dont la vivacité et la gentillesse promettaient pour l'avenir une agréable monture. Tout le monde fut d'accord que moi seul pouvais faire son éducation et que, par conséquent, moi seul devais en être le maître. Je promis de m'occuper sérieusement de dresser le gracieux animal ; je commençai par lui donner le nom de *Léger*, nom qu'il mérita, du reste, plus tard par sa rapidité et sa souplesse.

Il y avait encore à terminer bien des arrangements qui nous prirent plusieurs journées. Nous habituâmes aussi nos bêtes domestiques à reconnaître le son d'une espèce de cor fait avec une écorce d'arbre roulée. Ce signal devait les ramener à l'habitation, et, pour nous faire comprendre

plus vite, nous eûmes soin, les premières fois, de faire une distribution supplémentaire de sel ou de riz à tous ceux qui avaient obéi à l'appel. Nous obtînmes ainsi de très-bons résultats, excepté avec nos porcs ; mais ces animaux voraces savaient bien trouver eux-mêmes une pâture plus à leur goût que nos graines, et, d'ailleurs, nous n'avions pas beaucoup à nous en tourmenter, puisque, grâce à nos chiens, nous avions la certitude de toujours les retrouver.

Pour avoir de l'eau douce, nous étions obligés d'aller la chercher à la rivière du Chacal. Pendant toute la durée des pluies, cette distance semblait bien longue. Je résolus de construire un bassin avec une fontaine d'eau coulante. Nous avions des bambous en quantité suffisante pour faire un canal ; un tonneau fut défoncé et servit de réservoir. Nos travaux n'étaient que provisoires, nous comptions bien les perfectionner plus tard ; mais ma femme trouvait la fontaine si commode, qu'elle nous en dissuada. « Vous m'auriez donné, nous disait-elle, un bassin tout en marbre, avec des jets d'eau et des cascades, qu'il ne m'eût pas fait plus de plaisir que votre fontaine. »

Toutes ces occupations ne nous firent pas cependant négliger les précautions nécessaires pour que la saison des pluies ne nous prît pas au dépourvu. Aussi consacraîmes-nous les dernières journées de beau temps que nous pouvions encore espérer à la récolte des pommes de terre, du riz, des pommes de pin, des glands doux, de l'anis et des ananas ; nous fîmes quelques semailles de grains d'Europe, dans l'espoir de les voir bientôt féconder par l'humidité. Le froment était serré dans des sacs de toile tissée par notre ménagère ; les fruits secs, les légumes, étaient déposés dans des cuves.

Nous avions ensemencé plusieurs sortes de blé à diverses époques : ces différentes espèces ne venaient pas à matu-

rité en même temps. L'éloignement de nos champs nous empêchait de les surveiller autant que nous l'aurions voulu, et, le plus souvent, nous arrivions ou trop tôt ou trop tard pour la récolte. Je compris alors la nécessité de changer notre système de culture, en faisant l'année suivante une seule semaille générale dans un champ exclusivement réservé à cela. Grâce au fer trouvé dans le navire, nous avions des instruments aratoires, tels que herbes, pioches, char-rues, ce qui nous permettait l'emploi des méthodes con-nues dans les pays civilisés : il suffisait donc de construire pendant l'hiver un double joug pour le taureau et le buffle, et d'habituer ensuite ces animaux au labour de la terre.

La mauvaise saison approchait rapidement ; bientôt le ciel se couvrit de nuages épais ; de fréquentes ondées, aux-quelles se mêlaient des éclairs et de violents coups de ton-nerre, nous firent hâter nos travaux. La mer était agitée, et de grandes vagues qui bondissaient jusque par-dessus le rivage semblaient sur le point d'engloutir nos domaines. Les pluies continues commencèrent même plus tôt que je n'aurais cru, et, pendant près de trois mois, nous restâmes enfermés dans la grotte.

Les premiers jours nous parurent très-tristes et très-pénibles. Nous avions conservé la vache à cause de son lait, le jeune ânon et l'onagre pour servir de monture ; nos moutons, nos chèvres, tout le reste de notre bétail enfin était demeuré à Falkenhorst, où ils trouvaient du fourrage et un abri sûr. D'ailleurs, tous les jours on allait les sur-veiller. Les chiens, le singe, l'aigle et le chacal de Jack, étaient aussi avec nous.

Notre grotte avait quatre ouvertures en comptant la porte ; ce nombre était insuffisant, car la partie du fond, habitée par nos enfants, restait dans une obscurité com-plète. Les cloisons intermédiaires, fermées au moyen de

tissus légers ou de châssis à jour, laissaient pénétrer de si faibles rayons de lumière, qu'à peine le milieu de la grotte était éclairé.

Pour obvier à cet inconvénient, j'employai un gros bambou qui se trouva par hasard être justement de la hauteur de la grotte : au moyen d'une poulie et d'une corde, j'y suspendis la lanterne que nous avions retirée des débris du navire ; ma femme et François furent chargés du soin de l'entretenir.

Je construisis aussi près de la fenêtre une sorte d'armoire destinée à placer tous nos instruments de travail. Ensuite nous employâmes le temps à établir une petite forge : j'étais bien aise d'occuper mes enfants et d'empêcher l'ennui de pénétrer au milieu de nous avec l'oisiveté et le repos. Tout fut donc rangé avec le plus grand soin ; chaque outil eut sa place déterminée, afin qu'on pût le retrouver dès que le besoin s'en ferait sentir.

Ernest était plus particulièrement chargé de notre bibliothèque et des instruments sauvés du naufrage. Nous avions pu recueillir un assez grand nombre d'ouvrages en différents idiomes, traitant de voyages, de questions d'histoire naturelle ou de géographie. Nous résolûmes d'en profiter pour nous livrer sérieusement à l'étude des langues. Ernest et Fritz savaient déjà un peu d'anglais ; ma femme comprenait le hollandais ; Jack, séduit par l'harmonie de l'italien et de l'espagnol, s'en occupa plus spécialement ; et moi enfin, pensant, d'après mes calculs, qu'un jour ou l'autre nous pouvions nous trouver en rapport avec les Malais, je tâchai de me familiariser le plus possible avec les locutions les plus usuelles de cette langue.

Notre habitation s'était singulièrement transformée, grâce à de nombreuses améliorations successives : nous pensâmes que le nom de *Zeltheim* (maison de la Tente) ne

lui convenait plus guère, et, après une longue discussion, on résolut de la baptiser de nouveau et de l'appeler désormais *Felsheim* (maison du Rocher).

Du reste, nous eûmes bientôt à nous louer d'avoir construit cette solide demeure, car, au milieu du mois d'août, au moment où j'espérais voir la fin de l'hiver, arrivèrent des ouragans affreux : le vent soufflait avec une telle fureur, que nous n'eussions certainement pas été en sûreté à Falkenhorst. La mer était continuellement agitée, des éclairs effrayants et des coups de tonnerre que les échos répétaient au loin accompagnaient les sifflements aigus du vent et le mugissement des vagues. C'était comme le dernier effort de l'hiver avant de nous quitter, car bientôt après, et comme par enchantement, nous vîmes un matin le soleil se lever beau et radieux dans un ciel sans nuages, et une chaude température succéda immédiatement à l'humidité.

Nous pûmes enfin sortir de notre grotte : les enfants se répandirent avec joie dans la campagne, Fritz à leur tête. Le courageux jeune homme, dont les yeux perçants étaient toujours aux aguets, vint bientôt me dire que du sommet d'un rocher il avait découvert dans le marais, au fond d'une anse éloignée, un point noir qui semblait être une barque échouée. Je me rendis à son poste d'observation avec ma longue-vue, mais je ne pus apercevoir l'objet d'une manière assez distincte pour le reconnaître.

« Demain, dis-je aux enfants, il faudra aller visiter cette barque dont parle Fritz : pour cela, préparons aujourd'hui même la chaloupe en vidant l'eau qui la remplit, et munissons-la des agrès nécessaires. »

Mes ordres furent promptement exécutés, et le lendemain matin, j'emmenai avec moi les trois aînés, laissant François à sa mère. A mesure que nous approchions, cha-

cun augurait diversement de ce qu'il voyait : Fritz tenait à son idée de chaloupe; Ernest pensait trouver un lion marin, dont son imagination lui montrait déjà les défenses. Quant à moi, j'opinaï pour une baleine; je reconnus bientôt la justesse de mes conjectures.

Nous ne pûmes pas cependant arriver jusqu'à l'animal en question : un banc de sable s'élevait alentour, et la mer était encore trop grosse pour nous hasarder sur cette plage. Nous tournâmes donc la difficulté en allant aborder dans une petite crique un peu plus loin.

Je fis remarquer à mes compagnons de voyage que l'îlot que nous côtoyions semblait d'une bonne terre végétale qu'un peu de culture devait facilement améliorer. Il pouvait avoir un petit quart de lieue dans sa longueur; mais le banc de sable qui y adhérait le faisait paraître le double plus étendu. Toute la plage était couverte d'oiseaux de mer de toute sorte; nous en prîmes plusieurs avec leurs nids, afin de ne pas revenir les mains vides à Felsheim.

Une fois débarqués, je dis à mes enfants de suivre le rivage, chemin plus long, mais plus facile, tandis que j'irais directement à la baleine par les rochers, ce qui abrégait la route, mais la rendait plus pénible; je voulais juger par moi-même des ressources que l'on pouvait tirer de l'île. Arrivé au sommet le plus élevé, je jetai les yeux autour de moi, et je vis un magnifique spectacle : à deux cents pas environ, j'avais la mer, dont les vagues bouillonnaient à mes pieds; d'un autre côté, j'apercevais Falkenhorst, Felsheim et toutes nos richesses. Je sentis les larmes me venir aux yeux en pensant à ce que la Providence m'avait permis de faire sur cette côte inhabitée, et je remerciai Dieu de nous avoir, jusqu'à ce jour, soutenus dans tous les dangers et secourus dans toutes les peines.

Puis, après cet élan du cœur, je m'approchai des enfants, qui, eux aussi, ne faisaient que d'arriver.

Ils s'étaient arrêtés à moitié chemin pour ramasser des coquilles et des branches de corail ; chacun d'eux en avait sa charge.

« Ah ! papa, s'écrièrent-ils en me voyant, regardez donc ce que nous avons trouvé. D'où peuvent provenir toutes ces choses ? »

— C'est la mer, répondis-je, qui, agitée jusque dans ses profondeurs, les a rejetées sur le rivage. Et comment pourriez-vous en être étonnés, puisque vous avez devant les yeux l'exemple de la puissance des flots, qui ont roulé jusqu'ici cet énorme cadavre ?

— En effet, répondit Fritz, il est énorme. Je n'aurais pas cru qu'une baleine fût si grosse. Au lieu de rester, comme des enfants, à regarder des coquillages, nous ferions mieux d'essayer de tirer parti de cette capture bien autrement importante.

— Bah ! dit Ernest, que prétends-tu faire d'une masse aussi informe ? Pour mon compte, j'aime bien mieux ce corail et ces huîtres brillantes. »

Fritz défendit sa cause, Ernest également, mais avec plus d'avantage ; car on voyait déjà paraître en lui cet amour du savant pour les merveilles de la nature. Voulant mettre fin à la discussion, j'intervins en disant que nous devions également admirer l'œuvre de Dieu dans ses plus grandes comme dans ses plus petites manifestations. « Tout est beau, ajoutai-je, dans la nature, depuis l'insecte invisible à l'œil de l'homme jusqu'à ces colosses majestueux de la terre ou des eaux, comme l'éléphant ou la baleine. Oui, tout est beau, parce que tout est dans l'ordre que le Créateur a assigné à ses créatures : il faut se défier de cette admiration de convention qui s'attache le plus sou-

vent à la rareté et néglige cette qualité bien précieuse, l'utilité. »

Ayant mis ainsi tout le monde d'accord, je m'assurai, avant le départ, que la baleine était complètement morte, et que nous n'aurions aucun danger à courir en venant le lendemain avec les outils nécessaires pour tirer tout le parti possible de notre trouvaille ; puis, chacun ayant pris sa part des coquillages, nous retournâmes vers notre embarcation.

Tout en marchant, je remarquai qu'Ernest nous suivait à contre-cœur ; on eût dit qu'il regrettait l'îlot ; et, en effet, le pauvre enfant, séduit par la perspective d'une vie tranquille donnée tout entière à l'étude de la nature, me confia son désir, qui était de rester toujours, comme un autre Robinson, dans cette solitude. Je ramenai sans peine mon jeune rêveur à des idées plus pratiques ; je lui montrai que l'homme n'avait pas été créé pour l'isolement, et que la vie de Robinson n'était qu'une utopie, fort belle peut-être dans un livre, mais impossible à réaliser. « Vois, dis-je en terminant, les peines que nous sommes obligés de prendre pour nous procurer ce dont nous avons un besoin absolu, et nous sommes six réunis ! Que pourrais-tu donc faire abandonné à toi-même ? Tu ne tarderais pas à mourir, comme la baleine que nous avons trouvée. Rends grâce au ciel, au contraire, de t'avoir conservé ta famille, car te l'enlever, c'eût été en même temps t'ôter la vie. »

Ernest se rendit à mes raisons, et, quelques minutes après, nous nous rembarquâmes. Les flots étaient encore assez agités, ce qui augmentait la fatigue de nos rameurs ; aussi se plaignaient-ils à moi d'avoir tant de peine, en me demandant d'y remédier.

« Vous êtes trop exigeants, répondis-je, et cependant,

si j'avais une roue de fer du diamètre d'un pied environ, j'essayerais de vous satisfaire.

— Une roue de fer ? reprit Fritz ; mais, parmi nos ferrailles, il y en a deux à peu près de la dimension que vous demandez : elles proviennent, je crois, d'un tournebroche, et, si ma mère ne s'en sert pas, je vous les trouverai aisément. »

Je ne voulus m'engager à rien, et, pour abrégé la route, je dis quelques mots aux enfants sur le corail ; je leur appris d'où il provenait, et comment les polypes le déposaient en arbres très-forts, en agglomérant leur bave visqueuse, qui se sèche et se durcit ensuite avec les années.

Cette petite leçon d'histoire naturelle fit passer le temps, et nous arrivâmes bientôt à Felsheim, où nous trouvâmes notre ménagère, qui avait tout préparé pour nous recevoir. Je lui parlai de notre projet de retourner près de la baleine, afin d'utiliser l'huile que nous retirerions de sa graisse. La chère mère voulut absolument faire partie de l'expédition. Il fut donc décidé que nous partirions tous ensemble, et que nous emporterions des vivres et de l'eau pour plusieurs jours ; car la mer pouvait nous retenir longtemps prisonniers.

CHAPITRE XII

Nous dinâmes à la hâte et debout ; ensuite je fis charger la chaloupe de haches, de couteaux et de crampons en fer, dont je prévoyais l'utilité. Une chose m'embarrassait, c'était de savoir dans quoi nous pourrions garder l'huile

que nous donnerait la baleine. Nous en avions un besoin trop grand pour ne pas chercher à en conserver une bonne provision. Il y avait bien les tonneaux de Falkenhorst; mais il eût fallu se résoudre à ne plus s'en servir par la suite : l'huile, en s'imprégnant dans le bois, aurait laissé une odeur fétide qui eût corrompu toute autre liqueur. Ma femme me fit alors songer aux quatre cuves de notre bateau, et je la remerciai de cette bonne idée.

Notre embarcation était très-chargée, ce qui ralentissait notre marche et fatiguait davantage les rameurs. J'abordai, cette fois, directement à côté de la baleine. Je fis mettre d'abord notre pirogue et nos cuves à l'abri, puis nous nous occupâmes sans délai de notre travail. Un instant d'examen suffit pour me convaincre que nous avions devant nous une baleine franche du Groënland. Je comptai soixante à soixante-dix pieds de longueur sur une largeur de trente à quarante; ce n'était du reste que la taille ordinaire à laquelle parviennent ces cétacés. Mon petit François était étonné de la grosseur prodigieuse de la tête, qui formait près d'un tiers du volume total, et de la petitesse du gosier, qui n'aurait guère permis l'introduction d'un corps plus gros que mon bras. Cela paraissait, en effet, d'autant plus singulier que la bouche était immense. Les mâchoires étaient garnies, de chaque côté, de ces nombreux fanons servant de dents, et qui sont d'un usage si fréquent chez les Européens. Je me promis bien de ne pas négliger cette source importante de richesses, et je confiai à Fritz et à Jack le soin de les dépouiller.

Les deux enfants montèrent donc sur le dos de la baleine, et, armés d'une hache et d'une scie, ils se mirent à abattre les fanons, que François et sa mère déposaient ensuite dans la pirogue. Nous en recueillîmes ainsi près de deux cents. Ernest et moi, pendant ce temps-là, enlè-

vions de larges bandes de graisse sur le côté, et certes ce travail était fatigant, car nous n'avions rien moins que des masses de trois à quatre pieds d'épaisseur à découper.

Un grand nombre d'oiseaux vinrent nous déranger avec une audace incroyable; après avoir plané quelques minutes au-dessus de nos têtes, ils se jetaient sur la baleine et arrachaient des morceaux de lard jusqu'entre nos mains. Par le conseil de ma femme, qui pensa que leurs plumes pouvaient nous être très-utiles, nous en abatîmes un certain nombre à coups de hache, et ils furent jetés au fond de notre bateau.

J'essayai ensuite de détacher sur le dos même de la baleine une large bande de peau que je comptais préparer pour en faire des harnais destinés à l'âne et aux buffles. Cela me donna plus de mal que je ne l'avais cru, mais je réussis, malgré l'épaisseur et la dureté du cuir. Si la journée n'eût pas été aussi avancée, j'aurais volontiers tenté de m'emparer aussi des tendons de la queue et d'une partie des intestins, mais cette besogne nous eût menés trop loin. Avant de donner le signal du départ, je coupai un large morceau de langue, pour juger par nous-mêmes si Ernest ne se trompait pas en affirmant que ses lectures lui avaient appris que cette partie de l'animal était fort bonne à manger.

Nous reprîmes le chemin de Felsheim avec un butin plus utile que brillant. Notre huile exhalait, en effet, une odeur peu agréable. Aussi nous fîmes force de rames, et, dès notre arrivée, nous transportâmes, avec l'aide de l'âne et des buffles, notre chargement dans l'intérieur de l'habitation.

Le lendemain matin, au lever du soleil, nous nous îmîmes de nouveau en mer; mais je laissai ma femme et François dans la grotte, ne voulant pas les faire participer

au dégoûtant travail que je comptais entreprendre : j'avais l'intention d'entrer dans le ventre même de la baleine pour couper les longs et forts boyaux dont nous pourrions tirer beaucoup d'avantages.

Une brise légère nous porta rapidement à l'îlot; la place était déjà occupée par une nuée d'oiseaux voraces qui, malgré la toile dont nous avions recouvert les parties entamées du cadavre, enlevaient d'énormes morceaux de chair. La hache ne suffisant pas pour les effrayer, nous tirâmes quelques coups de fusil, qui nous débarrassèrent de ces compagnons incommodes.

Avant de commencer, nous eûmes soin de quitter nos vestes et nos chemises; puis nous pénétrâmes hardiment dans le ventre de l'animal; je fis un choix parmi les boyaux les plus forts, les faisant couper par morceaux de six à dix pieds de long. Jack trouvait que nous en aurions pu faire de gigantesques saucissons. « J'aime mieux, répondis-je, en faire des outres pour notre huile; chacun de ces boyaux contiendra au moins la provision d'un mois.

« Oh ! quelle excellente idée ! s'écria Fritz. Qui vous l'a donc inspirée, mon père ?

— La nécessité, mes enfants, mère de l'industrie. Je crois d'ailleurs que ce procédé est en usage parmi les Esquimaux et les Groënlandais. »

Avant de nous embarquer, nous prîmes un excellent bain dans le canal qui séparait l'îlot de la grande île, et, purifiés par cette ablution d'eau fraîche, nous revînmes à Felsheim. La conversation roula pendant le trajet sur l'utilité que l'on pouvait tirer des boyaux; je rappelai à mes enfants que c'est avec ceux du mouton que l'on fabrique les cordes à violon, qu'avec la peau même qui tapisse intérieurement les intestins du bœuf on fait la baudruche, qui sert à la confection des ballons.

Ernest, dont les connaissances en physique étaient assez étendues, expliqua fort bien à ses frères comment, en gonflant un ballon d'un gaz plus léger que l'air, on devait obtenir naturellement un corps auquel les lois mêmes de la pesanteur donnaient une direction ascensionnelle.

Ma femme nous attendait sur le rivage ; mais, à la vue de nos costumes délabrés et de la vilaine cargaison que nous lui amenions, elle se mit presque en colère. « Il fallait disait-elle, jeter à la mer tout cet amas de chair pourrie qui empestait l'île. » Je lui rappelai les grands avantages que nous tirerions de l'huile, et, pour achever de la calmer, je lui promis de lui fournir bientôt quelques pains de bon savon qui lui faciliteraient ses travaux de blanchissage. Ces réflexions l'apaisèrent peu à peu, et elle nous laissa décharger le bateau.

Avant de nous livrer au repos, j'attachai solidement les boyaux de la baleine aux deux extrémités, et je les fis sécher près de la cheminée, afin que le lendemain matin nous eussions nos outres toutes prêtes.

Dès que le jour parut, chacun sauta à bas du lit, et nous commençâmes immédiatement la fabrication de l'huile. Les quatre cuves pleines de graisse fixées solidement sur le sol, nous en pressâmes le contenu avec de fortes poutres et des pierres, et nous obtînmes bientôt un ruisseau d'huile que Jack et Ernest recevaient dans les outres. Quand ces outres furent pleines; nous plaçâmes le reste de la graisse dans une de ces grandes chaudières que nous avions sauvées du naufrage, et au moyen d'une large cuiller nous continuâmes à emplir les tonnes. Pour être plus certain de la pureté de nos produits, je faisais tamiser à travers une toile serrée tout le liquide qui découlait des cuves ou que nous retirions avec la cuiller.

Nos vases étaient remplis, et notre provision semblait

suffisante pour plus d'une année : aussi je fis jeter dans la rivière les morceaux de lard qui restaient, et ils devinrent bientôt la proie des oies et des canards.

Pendant ce temps, ma femme avait préparé les mouettes que nous avions abattues à coups de hache lors de la dissection de la baleine. Elle tenait surtout à en conserver le duvet, et, comme la chair de ces oiseaux est peu agréable au goût, nous jetâmes aussi leurs cadavres à la rivière. Bientôt ils furent recouverts d'une grande quantité d'écrevisses. La voracité les retenait tellement acharnées sur leur proie, que nous pûmes nous en emparer facilement, ce qui renouvela notre provision épuisée depuis quelque temps déjà, et le soir même nous nous régâlâmes d'un buisson magnifique de ces crustacés, ce qui nous rappela notre chère cuisine européenne.

A mesure que nous nous étions habitués à notre vie solitaire, le désir d'agrandir nos domaines s'était fait plus vivement sentir : c'est un besoin naturel à l'homme sauvage ou civilisé de chercher à accroître son bien-être par de nouvelles richesses : nous avions déjà deux habitations principales, Falkenhorst et Felsheim, et en outre plusieurs métairies qui étaient comme les colonies de la métropole. Ma femme eut la première l'idée de fonder un petit établissement dans l'îlot de la Baleine. Sa proximité de Felsheim permettait une surveillance facile, et nous pouvions y placer nos volailles à l'abri des attaques dévastatrices des singes. En outre, notre sage ménagère pensait qu'il serait prudent d'y déposer notre huile ; nous éviterions ainsi, d'un côté l'odeur désagréable qui s'en exhalait, de l'autre, le danger d'un incendie qui eût pu détruire notre habitation.

Ce projet obtint l'assentiment général, et, dans leur empressement, mes enfants voulaient le mettre tout de suite à exécution ; mais la journée était trop avancée : je

renvoyai cette excursion au lendemain, et j'annonçai que j'allais employer les quelques heures de jour qui nous restaient encore à confectionner des rames mécaniques pour la pirogue.

« Oh ! quel bonheur ! s'écria Jack, nous n'aurons plus la peine de ramer.

— Ne chante pas victoire encore, repris-je ; je serai déjà trop heureux si j'obtiens un résultat qui me permette d'accélérer la vitesse de la pirogue sans augmenter votre fatigue. »

Mes ressources étaient, en effet, peu considérables ; je n'avais à ma disposition qu'une roue de tournebroche sur un axe de fer. Voici comment je parvins à produire, non pas un chef-d'œuvre, mais une machine grossière qui répondait cependant à nos besoins. Je fis placer sur la pirogue l'axe de fer, en ayant soin d'arrondir et de garnir les points d'appui, et de mettre des coussinets de cuir pour obtenir à la fois une moindre résistance et prévenir un frottement trop fort. Ma roue de tournebroche, mise en mouvement par les poids, fut placée près du grand mât. Aux extrémités de mon axe, j'établis un système de quatre rames en fanons de baleine, pour plus de légèreté, et disposées en croix. Une manivelle faisait tourner ces rames, qui venaient frapper l'eau chacune à leur tour, et imprimaient ainsi à la pirogue un mouvement régulier. Toutes les quinze ou vingt minutes il fallait changer et remonter les poids.

Si imparfait qu'il fût, mon travail excita l'allégresse générale. J'en fis l'essai avec Fritz dans la baie du Salut. Nous avions réussi au delà de nos espérances ; aussi, à peine étions-nous débarqués, que tous mes petits fous voulaient se précipiter dans la barque et commencer à l'instant même une longue excursion. Je modérai leur ardeur

et leur annonçai que le lendemain matin nous irions par eau à Prospect-Hill prendre les volailles nécessaires à la colonie, et que tous seraient de la partie.

En conséquence, nous préparâmes, le soir même, nos armes et nos provisions, et chacun se coucha de bonne heure pour être prêt à se lever plus tôt.

Aux premiers rayons du soleil, tout le monde était sur pied. Ma femme avait placé les provisions de bouche de la journée au fond de la pirogue; parmi ces provisions était la fameuse langue de baleine qu'Ernest disait être un morceau délicat.

Une brise légère nous conduisit promptement jusqu'à la hauteur de Prospect-Hill. La machine fonctionnait bien, et j'avais soin de nous maintenir à environ trois cents pieds du rivage pour avoir partout une profondeur suffisante. Nous vîmes en passant l'île du Requin, le château de Falkenhorst avec ses grands arbres, puis les rochers de Felsheim, le vert îlot de la Baleine, et enfin notre cher établissement de Prospect-Hill.

Nous abordâmes auprès du bois des Singes, afin de renouveler notre provision de cocos et de choisir quelques espèces de plantes que je voulais transporter dans l'île. En pénétrant dans le bois, nous fûmes salués par le chant du coq. Ce chant me rappela ma patrie; je l'avais si souvent entendu dans nos montagnes annoncer au voyageur fatigué le voisinage d'une métairie où l'on trouve une bonne et franche hospitalité, que je ne pus m'empêcher de faire un retour mélancolique sur le passé. Ce souvenir, quoique triste, avait un certain charme. Cependant je ne voulus pas le faire partager à mes enfants, dans la crainte d'affaiblir leur courage par des regrets inutiles; je me hâtai donc de leur parler de nos projets de colonisation.

A mesure que nous avançons vers la ferme, les cris de

nos animaux domestiques nous arrivaient plus forts et plus distincts; bientôt nous fûmes au milieu d'eux, et nous trouvâmes tout en bon état; seulement les moutons et les chèvres étaient devenus si sauvages, que mes enfants ne pouvaient les atteindre; il fallut avoir recours à la fronde, qui ne tarda pas à nous ramener captives quelques-unes de ces capricieuses bêtes. Ma femme se mit à les traire, et recueillit ainsi plusieurs jattes d'un lait excellent, puis elle rassembla les bêtes de la basse-cour autour d'elle, et fit son choix parmi les poulets, les oies ou les canards qui devaient peupler la nouvelle colonie.

La promenade nous avait mis en appétit; aussi dînâmes-nous avec plaisir : la plupart de nos provisions consistaient en viandes froides; le morceau de langue de la baleine fut servi comme plat d'honneur, mais nous le trouvâmes tous si mauvais, que nous en fîmes immédiatement abandon au chacal de Jack, qui s'en régala. Pour nous débarrasser de l'arrière-goût d'huile rance qui nous en était resté, nous fûmes obligés d'avaler plusieurs tasses de lait et de manger quelques noix de coco.

Après le dîner, je laissai ma femme préparer tout pour le départ, et Fritz et moi nous allâmes couper quelques cannes à sucre, notre rafraîchissement habituel, et une vingtaine de jeunes pousses destinées à être transplantées dans l'île.

Le bateau était chargé de tout ce dont nous avions besoin; je lâchai la corde qui nous attachait au rivage, et je cinglai dans la direction du cap de l'Espérance-Trompée. Mais, cet endroit nous étant fatal, nous éprouvâmes encore un petit accident : le fond de la barque vint à toucher contre un banc de sable à fleur d'eau. Ma femme, à qui la mer causait toujours un effroi involontaire, se mit à trembler pour nous tous. J'essayai de la rassurer, en lui

disant que notre situation n'avait rien de dangereux, et que le flux suffirait pour nous remettre à flot. Ce que je prévoyais arriva. Mais cela ne suffit pas pour tranquilliser la chère mère; elle avait conservé de notre premier naufrage une impression trop vive pour ne pas redouter longtemps encore les périls du perfide Océan. Aussi, toutes les fois que nous préparions une excursion maritime, trouvait-elle quelque prétexte pour nous en dissuader; et il ne fallait rien moins que mon autorité de père, appuyée sur de solides raisonnements, pour obtenir son consentement.

Un spectacle singulier vint tout à coup frapper nos regards du côté de la pleine mer : il nous sembla apercevoir une double rangée de rochers à fleur d'eau, dont la présence en ce lieu, où nous ne les avions jamais vus jusqu'à ce jour, était trop singulière pour ne pas nous mettre en défiance contre le témoignage de nos yeux. En effet, un examen plus attentif me convainquit que ce que nous prenions pour des récifs n'était autre chose que deux troupes de lions marins ou de morses, qui, de loin, nous paraissaient se battre entre eux avec acharnement. Je fis force de rames pour nous éloigner de ce dangereux voisinage, et quelques instants après, nous abordions à l'îlot, où nous prîmes une énorme tortue, dont l'écaille nous servit à faire un bassin.

J'ai parlé déjà de mon dessein d'ensemencer à la fois tous nos champs, afin d'obtenir que mes fruits fussent mûrs en même temps, ce qui permettrait d'en faire la récolte en une ou deux semaines. J'ajournai l'exécution de ce projet aux derniers jours qui précéderaient la saison des pluies, pour que l'eau fertilisât tout de suite la semence; et, en attendant, je me livrai, à l'intérieur, à des travaux de buffleterie assez longs et assez difficiles. Je

confectionnai des harnais complets pour les buffles et l'onagre. Les peaux de kanguroos et de chiens de mer, le crin végétal dont nous devions la découverte aux pigeons, furent mes principaux matériaux.

Je fis ainsi des selles, des sangles, des courroies, des étriers, enfin tout le harnachement nécessaire de nos montures. Mais celles-ci semblaient peu jalouses de l'honneur d'avoir un aussi beau fournement, aussi nous eûmes toujours besoin de nous servir de l'anneau passé par le nez pour les conduire. Pour atteler les buffles, je préfèrai la méthode italienne, qui consiste à attacher le joug aux épaules et non aux cornes. La force de ces animaux, en effet, réside dans les épaules, et ils poussent plutôt qu'ils ne tirent. D'ailleurs, ce procédé ne leur permet pas de faire mal avec les cornes, au cas où ils entreraient en fureur. Le métier à tisser que j'avais préparé pour ma femme lui était d'une grande utilité : je le perfectionnai encore en employant la colle de poisson au lieu de la colle ordinaire, que notre petite provision de farine ne nous permettait pas de fabriquer en assez grande quantité. Cette colle de poisson me rendit d'autres services : je la séchai à la chaleur, et j'obtins des carreaux de vitre qui, sans être aussi transparents que le cristal, laissaient cependant pénétrer le jour et mettaient nos fenêtres à l'abri des pluies et du vent.

Nous fûmes distraits de ces travaux par l'arrivée d'un banc de harengs dont la pêche nous occupa quelques jours. Nous avions déjà éprouvé trop souvent combien cette nourriture nous était précieuse, pour ne pas saisir avec empressement l'occasion de renouveler notre provision. Du reste, rien de particulier ne vint signaler cette nouvelle pêche.

Aux harengs succédèrent les chiens de mer, à qui nous

fîmes une chasse acharnée. Nous en tuâmes de vingt à trente; leurs peaux et leurs vessies furent mises soigneusement de côté; quant à la chair, qui n'était pas mangeable, nous l'abandonnâmes au chacal ou nous la jetâmes à l'eau. Mes enfants étaient si fiers de leur capture, qu'ils voulaient que je leur fisse à chacun un attirail de chasse complet en peau de chien. — Ils demandaient des fontes pour les pistolets, des gâines pour les couteaux, des étuis pour les fusils; je promis de les satisfaire avec le temps, et une fois que les objets de plus grande utilité seraient achevés. « D'ailleurs, ajoutai-je, nous avons d'autres choses plus pressées, et je pense à utiliser vos loisirs en vous faisant essayer sous ma direction de faire des corbeilles et des paniers, dont nous avons besoin.

Les enfants se récrièrent; ils auraient voulu auparavant faire une excursion dans la savane; mais je les calmai en leur promettant que, si nous réussissions dans la vannerie, je ne mettrais aucun obstacle à leur partie de chasse.

Nous avons une belle provision de roseaux, mais je ne voulais les employer que quand nous aurions acquis une certaine habileté: bien m'en prit, d'reste, nos premiers paniers ayant été si imparfaits, qu'au lieu de nous en applaudir, nous ne pûmes que rire de leur forme grossière; ils étaient à peine bons pour recueillir les pommes de terre. Nous arrivâmes bientôt à donner à notre travail une légèreté et une élégance suffisantes. Aussi, quand je jugeai mes petits ouvriers assez exercés, je leur fis tresser des corbeilles en jonc qui n'avaient vraiment pas trop mauvaise grâce.

C'est alors que Fritz eut l'idée de fabriquer une sorte de palanquin en osier pour sa mère et le petit François, qui, montés ainsi sur nos bêtes de somme, purent nous accompagner sans fatigue dans nos longues courses.

Un soir, nous étions occupés à nos travaux; Jack et

Ernest s'étaient éloignés de quelques pas, quand Fritz, se levant tout à coup, se mit à regarder dans la direction de la rivière, mais plus loin, avec une fixité qui m'étonna.

« Je ne sais ce que je vois, me dit-il, mais il y a là-bas un nuage de poussière qui ne peut être formé que par un animal d'une grande taille et d'une grande force.

— Ma foi ! repris-je sans me tourmenter, je ne comprends rien à ce que tu veux dire, car tous nos gros animaux sont à l'écurie.

— Je ne distingue pas encore très-bien : je vois comme un mât d'une quinzaine de pieds qui tantôt se dressait sur le sol, tantôt disparaissait pour reparaître plus près. »

Cette description commençait à m'inquiéter. « Rappelle les frères, lui dis-je, je vais chercher ma longue-vue. »

Un instant après, toute la famille était rassemblée, et, au moment où je revenais, Fritz me cria :

« Papa, je le vois beaucoup mieux maintenant; son corps est d'une couleur vert foncé, il semble ramper sur la terre, car je n'aperçois pas de pattes. »

Je braquai ma longue-vue du côté que m'indiqua Fritz; mais à peine j'eus considéré cet objet étrange, que je m'écriai : « Fuyons, mes enfants, fuyons au plus vite, réfugions-nous au fond de la grotte et ayons soin d'en fermer toutes les entrées !

— Pourquoi ? qu'est-ce ? dirent-ils tous.

MOI. — J'ai la certitude que ce qui s'avance vers nous est un serpent gigantesque.

— Eh bien ! répliqua Fritz, en ce cas, il faut le combattre.

MOI. — Oui, mais pas en rase campagne. L'écaille du serpent le défend trop bien pour que nous l'atteignions facilement ; mettons-nous en sûreté. »

Cet avis n'était pas celui de mon courageux enfant ; mais le danger que nous courions me paraissait trop grand pour ne pas employer mon autorité à prescrire toutes les mesures de défense qui seraient nécessaires. Je fis, en conséquence, rentrer tout le monde, barricader solidement la porte et les fenêtres ; tous les fusils furent chargés à balle, et j'en confiai un à ma femme et à François ; car contre un ennemi pareil je sentais que nous n'étions pas trop, même en réunissant toutes nos forces.

Nous pouvions maintenant le distinguer facilement. C'était un boa ; je le craignais du moins, et ce que j'avais lu ou entendu dire de la vigueur prodigieuse de ces animaux ne contribuait pas peu à augmenter mes craintes. Je suivais avec anxiété tous ses mouvements. Il s'avancait justement dans notre direction, tantôt dressant sa tête, d'où sortait une langue fourchue, tantôt glissant sur le sable avec une telle rapidité, qu'il eût été beaucoup trop tard de chercher à lui couper la retraite en enlevant les planches du pont. J'espérais, d'ailleurs, que la rivière lui serait un obstacle et qu'il n'oserait pas s'avancer au delà. Mais mon espoir fut déçu, car bientôt nous le vîmes se diriger vers nous, comme si son instinct l'eût averti qu'il y avait là pour lui une riche proie.

Mes enfants étaient tous à leur poste, le fusil à la main et prêts à faire feu ; mais ils n'avaient pas trop bonne contenance ; et, en vérité, j'excusais bien leur frayeur, puisque moi-même, en considérant le danger que couraient tous les êtres chéris qui composaient ma famille, je ne pouvais m'empêcher de trembler. Fritz était le plus calme de nous tous ; cependant il comprenait combien j'avais eu raison de nous retrancher derrière nos fortifications et d'accumuler tous les moyens de défense possibles.

Pour bien saisir notre situation, il faut se rappeler que

notre grotte était surmontée d'un colombier, entourée d'un treillage de branches assez serrées pour empêcher de voir du dehors ce qui y était renfermé, mais pas assez pour que l'on ne pût observer du dedans : en agrandissant une des ouvertures, nous avions fait passer nos canons de fusil et nous nous tenions là comme à l'affût.

A mesure que le serpent s'approchait davantage, il semblait plus indécis sur la marche à suivre. Avait-il senti le voisinage de l'homme, et son instinct l'avertissait-il qu'il y avait là un danger inconnu, ou bien cherchait-il à distinguer plus nettement l'endroit où il pourrait trouver un passage ? Je ne le sais. Quoi qu'il en soit, après quelques minutes d'hésitation, il vint s'étendre à trente pas environ en face de notre demeure.

A ce moment, Ernest, plus par peur que pour commencer l'attaque, laissa partir la détente de son fusil, et, en entendant ce faux signal, Jack, François et ma femme elle-même firent aussi feu bravement. Mais les quatre coups semblèrent perdus, car le reptile se releva avec une vivacité qui témoignait trop bien qu'il n'était pas blessé. Fritz et moi lui lâchâmes alors nos deux coups de fusil, sans être plus heureux, soit que nous eussions mal ajusté, soit que l'écaille dont il était revêtu le mît à l'abri de nos balles.

En entendant cette seconde décharge, le serpent poussa un sifflement aigu, et, prenant sa course avec une rapidité extrême, il se glissa dans le marais des canards, où il ne tarda pas à disparaître au milieu des roseaux.

A cette fuite précipitée de notre ennemi, chacun poussa une exclamation joyeuse, et nous nous mîmes à en parler, comme si tout péril eût été passé. Mes enfants soutenaient avoir bien visé, et assuraient que l'écaille seule du serpent l'avait préservé de leurs balles. Malgré leurs assu-

rances, l'ennemi était sain et sauf, et le danger était toujours là près de nous. Nous nous accordions tous sur les proportions monstrueuses de ce boa, qui en faisaient l'adversaire le plus redoutable que nous eussions eu encore à combattre. Il devait avoir de trente à quarante pieds de longueur sur un diamètre de deux pieds et demi. Contre lui, ce n'était pas trop de toutes nos forces réunies, et encore avions-nous besoin de prendre les précautions les plus minutieuses pour ne pas compromettre la sûreté de l'un de nous. Aussi donnai-je des ordres sévères et précis pour que personne ne dépassât le seuil de la grotte sans mon autorisation expresse, me réservant moi-même de me soumettre à cette consigne, hormis les cas d'absolue nécessité. Puis je barricadai avec plus de soin que d'habitude la porte de l'habitation, et, pensant que la nuit peut-être nous porterait conseil, j'engageai chacun à se retirer et à chercher dans le sommeil le repos des fatigues de la journée.

Le voisinage du boa nous tint pendant trois jours dans la plus complète réclusion ; il fallait un besoin urgent pour que moi-même je sortisse un instant, et encore avais-je soin de ne jamais m'approcher du marais, ne faisant que juste le nombre de pas nécessaires.

Du reste, aucune nouvelle apparition n'était survenue, et nous aurions pu supposer que l'ennemi avait quitté sa retraite, si nos oies et nos canards ne nous eussent pas avertis de sa présence. Je remarquai effectivement une perturbation complète dans leurs habitudes : le soir, au lieu de se réfugier comme autrefois dans les roseaux ou sur le bord de la baie, nous les voyions planer pendant quelques instants au-dessus du marais, en donnant des marques de leur effroi, puis prendre leur vol et ne s'arrêter qu'à l'île des Requins.

Chaque jour augmentait nos embarras. Quel parti prendre, en effet ? Nos provisions n'avaient point été faites comme pour l'hiver, en sorte que nous n'avions des vivres qu'en assez petite quantité ; encore quelque temps, et il nous faudrait absolument sortir. Mais alors comment nous mettre à l'abri d'une attaque si dangereuse en rase campagne ? Marcher droit à l'ennemi eût été une tentative bien hasardeuse, qui eût pu coûter la vie à l'un de nous. Nos chiens étaient impuissants contre un tel adversaire. Exposer nos montures était un sacrifice en pure perte. Tout se réunissait donc pour rendre notre situation plus triste, lorsque nous en fûmes tirés par un coup de tête de notre vieux grison, qui, en cette circonstance, nous rendit, quoique bien à son insu, un service analogue à celui que Rome dut jadis aux oies du Capitole.

Notre fourrage était épuisé ; il fallait cependant nourrir nos bêtes : la vache, par exemple, dont le lait nous était alors d'autant plus précieux, n'avait plus rien à manger. Dans cette alternative, je crus que le mieux à faire était de les laisser paître dans la campagne, en ayant soin de les conduire de l'autre côté de la rivière. Mais, comme le passage ordinaire par le pont aurait pu éveiller l'attention du boa, je décidai que nous prendrions par le gué, à l'endroit où nous avions traversé pour la première fois.

Voici quel était notre ordre de marche : Fritz, très-courageux, et le plus alerte de nous tous, devait former l'avant-garde, monté sur l'onagre ; nos bêtes venaient ensuite ; et, placé sur le flanc de la colonne, je veillais à ce qu'aucune d'elles ne s'écartât des rangs. Mon fils aîné devait fuir précipitamment vers Falkenhorst à la moindre apparence de danger. Les autres enfants et leur mère restaient dans le colombier pour servir de vigie et signaler la présence de l'ennemi par une décharge générale, qui au-

rait pour effet, je l'espérais du moins, de le forcer à regagner son lit de roseaux. Quant à moi, je comptais me placer sur un rocher assez élevé, d'où l'on découvrirait toute la baie, pour reconnaître exactement la position respective de chacun; de là je pouvais, d'ailleurs, gagner facilement la grotte en cas d'attaque.

Tout étant bien convenu d'avance, je fis charger les armes à balle, et nous commençâmes à organiser la nouvelle caravane; mais (fut-ce un hasard malheureux ou un effet providentiel de la bonté divine, Dieu seul, qui sait tout, peut le savoir); mais, dis-je, il y eut un peu de confusion au moment du départ, et ma femme ouvrit trop tôt la porte qui retenait nos animaux captifs. Notre vieux grison, qui depuis trois jours était resté enseveli dans l'obscurité de son étable, n'eut pas plutôt aperçu la verdure et le soleil, qu'une ardeur extraordinaire s'empara de lui. Certes, je n'aurais pas cru qu'il fût capable d'une pareille agilité. Il se précipita dans la campagne en dressant fièrement la tête et faisant retentir son hennissement en signe de triomphe. Fritz voulait s'élancer après lui; je le lui défendis expressément : l'âne avait déjà atteint le milieu de l'espace qui nous séparait du pont, et il était à craindre que les manifestations joyeuses du baudet n'éveillassent l'attention de notre terrible ennemi. Toutefois je ne négligeai rien pour ramener le fugitif, mais nos appels réitérés furent en pure perte. L'air et la liberté l'avaient enivré, et il caracolait avec une sorte de satisfaction qui nous semblait de mauvais augure pour sa docilité.

Tout à coup je vois le marais s'agiter, la tête du boa apparaît au-dessus des roseaux, et bientôt l'énorme reptile, tendant sa langue fourchue, s'élance comme une flèche vers sa proie. En un instant il eut atteint notre pauvre âne, que sa fuite trop tardive ne pouvait soustraire à son

sort; en un instant il l'eut enlacé de ses anneaux et jeté à terre.

Ma femme, à cette vue, poussa un cri de terreur; mes enfants voulaient faire une décharge générale pour éloigner le monstre et sauver notre vieux serviteur : « A quoi bon ! repris-je, vous voyez que le serpent est trop acharné sur sa victime pour que nous puissions parvenir à la lui faire abandonner, et, à la distance où nous sommes, n'est-il pas à l'abri de nos balles ? Mieux vaut rester ici tranquilles, nous sommes en sûreté pour le moment : peut-être une diversion de notre part n'aboutirait-elle qu'à attirer le danger sur une tête plus précieuse, sans aucun résultat avantageux. Si le boa cherche à avaler sa proie, nous trouverons sans doute un moment plus favorable pour nous délivrer à jamais de lui.

— Mais, reprit Jack, comment pourra-t-il avaler l'âne ? Il est trop gros pour une seule bouchée, et les serpents n'ont pas de dents pour mâcher la nourriture, je crois.

— En effet, repris-je ; aussi sont-ils obligés de l'engloutir toute à la fois, après l'avoir préparée comme une sorte de bouillie. D'ailleurs, est-ce donc plus affreux que de la déchirer et de la mettre en lambeaux, comme font les lions ou les tigres ? Non, seulement cela nous semble plus monstrueux et plus effrayant, car ce qui nous frappe surtout, c'est la vue de la force prodigieuse qu'il faut à un pareil animal pour préparer ainsi sa pâture. Quand il a saisi sa proie, il la broie avec ses anneaux, et, lorsque le poil, la peau, la chair et les os sont réunis en une seule pâte, il l'enduit d'une sorte de bave gluante qui facilite l'ingurgitation ; enfin il l'avale. »

Malgré mes explications, mes enfants ne pouvaient croire à ce que je leur disais de la manière dont se nourrit le boa : il leur paraissait impossible que la croupe et le

dos de l'âne, par exemple, pussent passer à travers son gosier. Je leur dis de remarquer cependant avec quelle force le monstre enlaçait sa victime, je tâchai de leur faire comprendre qu'il pouvait ainsi la façonner à la mesure de son gosier. D'ailleurs, ma leçon théorique devenait inutile, car nous avions sous les yeux une démonstration pratique. Ma femme ne put supporter plus longtemps cet affreux spectacle, et se retira dans le fond de la grotte avec François.

Je fus bien aise de les voir rentrer tous deux, car, dans le fait, ce que nous voyions était hideux. Ainsi que je l'avais expliqué à mes enfants, d'après mes souvenirs d'histoire naturelle, le boa roula sa queue autour d'un rocher voisin, pour se donner plus de force sans doute et finir dans une dernière étreinte les convulsions de sa victime à l'agonie. En vain celle-ci tenta un suprême effort, elle succomba bientôt sous son redoutable adversaire, qui la tenait de tous les côtés, serrant sa tête et bouchant ses naseaux avec sa gueule entr'ouverte ; un spasme moins violent que les autres agita l'âne, puis les pieds de devant se détendirent, et il retomba allongé sur le sable, sans mouvement et sans vie. Le boa commença immédiatement à broyer les chairs et les os ; en sorte que bientôt l'âne n'eut plus conservé de sa forme que la tête ; le reste n'était plus qu'une masse sans couleur distincte, toute tachée de sang. Après ce premier travail, le serpent quitta sa proie, et, se promenant tout autour, il se mit à lécher les plaies, soit pour s'abreuver du sang de sa victime, soit plutôt pour enduire tout son corps de la bave qui coulait de sa gueule ; puis il arrangea les pieds, ramenant ceux de devant près de la tête, et allongeant ceux de derrière de manière qu'ils fussent dans le prolongement du corps de l'animal ; lui-même, enfin, s'étendant horizontalement sur

le sol, ouvrit ses mâchoires d'une manière effrayante et se mit à engloutir sa proie en la prenant par la queue. Chaque fois que la gueule s'ouvrait, nous voyions une partie de l'animal disparaître dans le gosier du reptile ; un instant de repos suivait pour donner le temps à la déglutition de s'achever ; quelquefois le repos était plus considérable et accompagné de mouvements du gosier, comme si quelque os mal broyé se fût arrêté dans la gueule, mais alors la bave devenait plus abondante, et bientôt le boa continuait son horrible festin. Enfin, de notre pauvre grison, à peine restait-il la tête, qui sortait pendante en dehors de la gueule du monstre, comme s'il n'avait pu la broyer assez pour l'avaler. A ce moment la digestion s'opérait sans doute, car le boa sembla plongé dans une torpeur complète, sans aucun mouvement qui révélât son existence.

L'opération avait duré cinq heures, depuis sept heures du matin jusqu'à midi ; j'en avais suivi toutes les phases avec anxiété ; le moment favorable pour l'attaque me sembla arrivé enfin. Je m'élançai le premier en criant aux armes. Fritz était à mes côtés, Jack nous suivait, mais à quelques pas derrière, et, certes, sa frayeur me paraissait bien naturelle.

Quant à Ernest, il montra plus de prudence encore, il ne quitta pas l'abri du rocher. François et ma femme étaient toujours dans l'intérieur de la grotte.

A mesure que j'approchai, je reconnus la vérité de mes conjectures : c'était bien là le véritable boa, le roi des serpents, le plus terrible et le plus dangereux, au dire de tous les naturalistes. Il restait immobile devant moi, et sans ses deux yeux, qui brillaient ardents et enflammés, on eût pu le croire mort.

Quand je fus à une vingtaine de pas, je lui lâchai mon

coup de fusil dans la tête ; Fritz imita mon exemple, et les deux balles portèrent en plein sur le crâne de l'animal. Le corps resta immobile, mais la queue s'agita avec une sorte de rapidité convulsive ; je m'avançai plus près encore, toujours accompagné de mon fils aîné, et nous déchargeâmes presque à bout portant nos pistolets sur la tête du monstre, qui ne donna plus signe de vie. Jack nous avait rejoints ; il voulut prendre part à notre triomphe, et vint à son tour faire feu sur le ventre de l'animal. Mais, à cette dernière décharge, le reptile sembla éprouver une nouvelle sensation, sa queue s'agita et vint heurter le petit imprudent, qui fut renversé à terre. Jack se releva avec rapidité et je me mis en défense immédiatement, mais le boa resta sans mouvement.

Tous, alors, nous poussâmes des cris de victoire qui ramenèrent immédiatement auprès de nous Ernest, François et ma femme. Celle-ci nous reprocha notre joie féroce, disant que des cannibales n'eussent pas poussé des cris plus violents ; mais je lui répondis que le danger dont nous étions délivrés était trop grand pour qu'on pût nous faire un crime de manifester notre allégresse d'une manière un peu bruyante.

« C'est vrai, ajouta Fritz, car depuis quelques jours je ne respirais plus ; il me serait impossible, je crois, de m'habituer à une vie de captivité ; mais je ne dois pas oublier que c'est notre pauvre grison qui a souffert pour nous tous, et qui a été immolé comme une victime expiatoire.

— Voilà comment va le monde, ajouta Ernest : souvent les objets les plus simples, les animaux les plus humbles, sont ceux qui rendent le plus de services. »

Chacun donna son tribut de regret au baudet mort. Ma femme surtout déplorait le sort cruel de son fidèle serviteur.

Mais, comme toutes les plaintes à ce sujet ne pouvaient remédier à rien, et que d'ailleurs notre pauvre grison, déjà bien vieux, était, de tous nos animaux domestiques, celui qui nous eût été le moins utile par la suite, je coupai court à ces lamentations en faisant remarquer que nous devions, au contraire, remercier Dieu, qui avait ainsi pourvu au salut commun par un sacrifice pénible, il est vrai, mais bien moins douloureux que ceux que nous aurions pu redouter.

On décida ensuite que le boa serait empaillé.

La faim commençait à se faire sentir ; je priai ma femme de nous donner quelque à-compte sur le dîner et d'apporter une bouteille de vin des Canaries pour nous réconforter. Jack et Fritz se levèrent en même temps et détachèrent les buffles, tandis qu'Ernest, François et moi restions près du boa pour en écarter les oiseaux de proie.

Pendant l'absence de ses frères aînés, je grondai Ernest pour le peu de courage qu'il avait montré lors de l'attaque du boa, et je m'efforçai de lui faire comprendre combien la lâcheté était un sentiment dégradant chez l'homme. Le pauvre garçon, du reste, sentait fort bien ses torts ; il était honteux de sa conduite et les larmes lui en venaient aux yeux. Comme punition, je lui ordonnai de composer l'épithaphe de notre âne. Ernest était, non pas le poète, mais le versificateur de la famille : dès l'enfance, il s'était exercé à écrire des vers ; mais, je dois le dire, ses essais, corrects quelquefois, étaient presque toujours dépourvus de poésie.

Après quelques minutes de réflexion, l'épithaphe était composée ; la voici :

CI GÎT, SOUS LE VERT GAZON,
VICTIME D'UNE ARDEUR TROP VIVE,
UN NOBLE ET COURAGEUX GRISON
DONT LA MORT CRUELLE ET HATIVE
SAUVA SIX NAUFRAGÉS OUBLIÉS SUR CETTE RIVE.

« Tes vers ne sont pas mauvais, lui dis-je ; et, bien que le dernier ait un pied de trop, comme ce sont, sans doute, les meilleurs qui aient été composés dans cette île, nous les graverons sur une pierre, afin qu'ils passent à la postérité. »

Sur ces entrefaites, mes autres enfants vinrent nous rejoindre, et aussitôt l'échantillon de la poésie d'Ernest fut analysé, disséqué, épilogué par chacun ; mais le poète fut de bonne composition, et ne se fâcha pas de la manière peu respectueuse dont on traitait sa muse encore novice.

Nous eûmes quelque peine à retirer le corps informe de l'âne de la gueule du boa ; nous y parvînmes cependant en y attelant les buffles ; nous creusâmes une tombe dans l'herbe à cet endroit même, et nous la recouvâmes d'un amas de pierres pour la défendre contre les chacals ou autres animaux voraces. Puis, après un léger repas, nous donnâmes toute notre attention au boa.

Les enfants étaient très-embarrassés de savoir comment ils parviendraient à l'écorcher sans endommager la peau. Je voulais les laisser chercher un peu, pour mettre à l'épreuve leur patience et leur imagination ; mais ils semblaient incapables de se tirer eux-mêmes d'affaire.

« Faites, leur dis-je alors, comme le nègre du capitaine Stedmann. Voici son procédé. Ayant, avec une corde, hissé un boa qu'il avait tué, de manière que la tête atteignît la branche d'un arbre assez élevé et que la queue pendît jusqu'à terre, il monta à l'arbre, et, se plaçant sur

le dos du serpent, d'une main il enfonça un couteau dans le ventre de l'animal, et de l'autre il se laissa glisser jusqu'à terre, en sorte que son poids seul suffit à fendre la peau dans toute son étendue. Aucun de vous, sans doute, ne serait en état de faire ce tour de force ; aussi vaudrait-il mieux que ce fût le boa qui glissât sous le couteau, et que l'homme restât fixe sur la branche. Nous pourrions arriver à ce résultat en élevant d'un côté le serpent par la tête, et le faisant descendre ensuite de l'autre côté.

— Ce nouveau moyen me paraît moins amusant que le premier, dit Jack.

— On pourrait peut-être, reprit Ernest, employer un procédé dont je me suis toujours bien trouvé pour les petits reptiles. on sépare avec soin la tête du cou, on enlève la peau tout autour, et on la relève ensuite sur le corps comme un gant en tirant doucement. Le travail ainsi se fait presque tout seul. »

Ce dernier plan parut le plus praticable : je fis avec précaution une découpe circulaire au cou, et les buffles furent attachés, chacun d'un côté, à la peau de l'animal. L'opération réussit. On put ainsi retourner toute cette peau, que l'on laissa sécher après l'avoir couverte de cendre.

Pour l'empailler, Jack, ne gardant que son pantalon, et entrant dans le corps de l'animal, empilait la mousse que ses frères lui passaient avec des fourches. Ce travail nous prit deux jours ; pour le parfaire, je mis à la place des yeux deux morceaux de plâtre verni avec de la colle de poisson, et, à la place de la langue, un fil de fer bifurqué, coloré en rouge avec de la cochenille. Ainsi disposé, le boa fut appliqué le long d'un arbre en forme de croix, tournant en spirale autour du pied ; nous lui laissâmes la gueule entr'ouverte comme quand il saisit sa proie. Nous

avions si bien réussi, que les chiens aboyaient contre ce simulacre et voulaient se précipiter sur lui.

Le tout fut placé à l'entrée de la bibliothèque, et, au-dessus, les enfants écrivirent, en grosses lettres, sur une large planche, ces mots : *Gare aux ânes !* C'était à la fois une allusion au trépas de notre pauvre baudet et un avertissement qui devait éloigner de notre sanctuaire de la science tous ceux qui n'y auraient pas apporté un véritable désir de s'instruire.

Bien que nous eussions échappé à un affreux danger, mon inquiétude n'était pas complètement dissipée. Le boa que nous avions tué était une femelle, et je craignais qu'elle n'eût laissé quelque part dans l'île son mâle ou des petits. Pour m'en assurer, je résolus de tenter une double expédition, l'une dans le marais des canards, l'autre à la grande baie, près de notre palissade de bambous ; c'était le seul endroit, à ma connaissance, par où un si gros reptile avait pu s'introduire dans nos possessions.

Au moment du départ, Jack et Ernest manifestèrent vivement le désir de rester à la grotte ; Jack convenait même qu'il ne pouvait songer sans trembler à une rencontre avec un ennemi comme celui que nous venions d'abattre. Cette poltronnerie à propos d'un danger éloigné et incertain ne me parut pas mériter qu'on y fît attention. Je refusai donc formellement la demande de mes deux enfants, et les engageai à montrer désormais plus de courage. « Cette expédition, ajoutai-je, importe à la sécurité de tous ; il faut y mettre le zèle et la fermeté nécessaires pour que notre travail, si bien commencé, reçoive son achèvement complet. »

Nous avions chacun notre arsenal habituel d'armes à feu ; je fis prendre, en outre, à mes enfants de longues perches de bambou, une planche de cinq ou six pieds et

deux outres de peau de chien de mer pour nous soutenir sur l'eau, si c'était nécessaire.

En entrant dans les roseaux, je n'avancais qu'avec précaution, et, dès que je sentais sous mes pieds un terrain moins solide, je faisais jeter la planche devant nous, en sorte que, par ce moyen, nous traversâmes à peu près tout le marais à pied sec. Nous trouvions des traces du boa, soit dans les roseaux abattus, soit dans les spirales creusées dans la vase : à l'extrémité du marais, un nid grossièrement fait avec de l'herbe, des roseaux et de la terre attira plus particulièrement mon attention, mais je n'y découvris ni œufs ni petits ; rien d'ailleurs n'indiquait que ce fût là l'ouvrage du serpent.

Nous n'avions jamais exploré ce côté de l'île ; aussi examinions-nous chaque objet nouveau avec attention, dans l'espoir de faire quelque heureuse découverte. Tout à coup, en longeant un peu le rocher, nous vîmes s'ouvrir devant nous une grotte profonde, d'environ vingt pieds, qui donnait naissance à un petit ruisseau d'une eau claire et limpide. La voûte et les parois intérieures étaient recouvertes d'incrustations pierreuses et de stalactites affectant des formes brillantes et variées. Le sol était formé d'une couche de terre blanche très-fine, qui me parut avoir des propriétés saponifiantes. En l'examinant de plus près, je reconnus de la terre à foulon. Nous en fîmes tout de suite quelques boules que nous enveloppâmes dans nos mouchoirs. « Voilà, dis-je à mes enfants, une excellente trouvaille ; notre chère ménagère sera bien contente d'avoir à sa disposition une provision de savon ; et moi, d'un autre côté, je n'aurai plus aussi souvent l'ennui de brûler de la chaux.

Fritz s'avança dans l'intérieur de la grotte : je me mis à sonder le ruisseau, qui était peu profond, et

je remarquai qu'il sortait d'une sorte d'excavation disposée au fond. Fritz avait déjà commencé à élargir cette ouverture, qui put bientôt lui donner passage. Je le suivis ; mais Ernest et Jack restèrent prudemment à l'entrée. D'abord nous fûmes obligés de ramper, en quelque sorte, sur le ventre ; mais bientôt l'espèce de galerie où nous nous trouvions alla en s'élargissant, et nous pûmes nous tenir debout. Nous allumâmes deux torches pour nous éclairer et pour juger de la qualité de l'air renfermé là. Il était très-pur, car nos lumières brillaient du plus grand éclat. Nous avançâmes alors avec précaution, et je tirai d'abord un coup de pistolet, que l'écho répéta avec un fracas épouvantable.

Tout à coup Fritz, qui marchait devant, s'écria : « Papa ! papa ! c'est une nouvelle grotte de sel ! Voyez donc quels reflets brillants donnent tous ces cristaux !

— Ce n'est pas du sel, repris-je, car l'eau qui en découle n'a aucun goût salé. Je croirais plutôt que nous sommes dans une simple grotte de cristal de roche.

— Comment une simple grotte de cristal de roche ! Alors nous avons un trésor immense !

— Sans doute ; mais quel avantage pouvons-nous en retirer ? Dans notre position, nous devons considérer avant tout l'utilité et non la richesse. J'estimerai plus une bonne barre de fer qu'un lingot d'or. »

Fritz, en y mettant beaucoup de précautions, parvint à enlever un morceau de cristal des plus brillants qu'il destinait à notre musée. Les torches tiraient vers leur fin. Je pensai qu'il était bon de songer à la retraite. Auparavant Fritz déchargea encore un de ses pistolets, dont le bruit fut répété avec fracas par l'écho ; je jugeai alors que cette excavation devait se prolonger, traverser sans

doute tout le rocher, et avoir une seconde ouverture dans la savane.

Nous découvrîmes un nid de poules d'Inde dont nous emportâmes les œufs. Ernest tua une grande quantité de rats musqués ou ondatras, dont le poil nous servit plus tard à faire des chapeaux.

Nous prîmes le chemin de Felsheim, chargés de notre attirail et de notre butin, et nous traversâmes le marais avec autant de bonheur que dans la matinée. François, monté sur l'onagre, vint au-devant de nous ; je trouvai ma femme au milieu de ses travaux de lessive. Parmi nos découvertes, celle de la terre à foulon lui causa un plaisir particulier, et elle se mit immédiatement à en faire usage.

Deux jours après eut lieu une excursion plus considérable que la précédente, et nous nous rendîmes d'abord dans le champ des cannes à sucre, dans le voisinage duquel nous avions construit une hutte de branchages ; c'était un établissement que nous voulions agrandir.

Ne comptant nous y arrêter que quelques heures pour dîner, je fis tendre une toile au-dessus de notre cabane, pour nous préserver, pendant le repas, de la chaleur du soleil ; et, tandis que ma femme et Ernest restaient à s'occuper de la cuisine, j'allai avec mes autres enfants dans le champ de cannes à sucre y chercher les traces du boa. Nous ne découvrîmes heureusement aucune trace de cet horrible ennemi, et nous passâmes le temps à sucer quelques cannes fraîchement cueillies. C'était un régal dont nous avions été privés depuis plusieurs semaines et qui nous parut, pour cette raison, d'autant plus agréable. Pendant ce temps, les chiens, qui couraient dans la plantation, firent lever une troupe d'animaux dont nous entendîmes distinctement la marche ; nous sortîmes préci-

pitamment du champ pour juger à quel gibier nous avions affaire, moi d'un côté, mes enfants d'un autre.

A peine arrivé sur la lisière, je vis déboucher une troupe de cochons de moyenne grandeur, qui fuyaient rapidement devant nos chiens. A leur couleur grise, et surtout à l'ensemble étonnant qui présidait dans leurs mouvements, je reconnus une espèce sauvage, et aussitôt je fis feu de mes deux coups de fusil. Chaque coup porta, et deux victimes tombèrent. Mais le bruit de l'explosion et cette double mort n'occasionnèrent aucun trouble dans l'ordre de marche du troupeau. Les cochons continuèrent à s'avancer à la file les uns des autres, sans jamais se dépasser mutuellement, avec une régularité de mouvements qui eût pu servir de modèle à un bataillon de soldats.

En ce moment, une décharge générale de la part de mes enfants vint jeter à bas quelques nouveaux fuyards, mais la troupe continua sa marche dans le même ordre, chacun se poussant pour remplir la place des tués, de manière que la colonne fut formée comme auparavant. Ces diverses circonstances me firent présumer que j'avais là une bande de cochons musqués ou cochons de Siam. Je savais que leur chair était bonne à manger, pourvu que le chasseur eût la précaution d'enlever immédiatement après la mort de l'animal la petite glande odorante qu'il porte à la partie inférieure du corps, afin que le liquide qu'elle contient ne se répande pas dans la chair. Je fis immédiatement cette opération. Fritz et Jack coururent chercher notre butin, qui s'était accru de trois ou quatre traînards surpris et abattus par les chiens.

J'en étais là de mon travail quand j'entendis deux nouveaux coups de fusil qui n'avaient dû être tirés que par Ernest ou par ma femme. Je dépêchai Jack vers la hutte pour les prévenir de ce qu'il fallait faire et pour ramener

la charrette, dont nous avons besoin pour transporter le butin ; et, en attendant, nous le réunîmes tout en un bloc, nous le couvrîmes de cannes à sucre, et nous nous assîmes triomphalement dessus. Nous avons abattu en tout huit cochons.

Bientôt notre chariot revint, portant Ernest noblement étendu comme un pacha. Les deux coups de fusil que nous avons entendus venaient bien de lui. Il avait vu passer la colonne tout entière, avait tué deux cochons, tandis que Turc en avait tué un troisième ; il avait remarqué de plus que le troupeau tout entier s'était réfugié derrière la palissade de bambous. « Ils pouvaient être une quarantaine, nous dit-il, mais les rangs étaient tellement pressés, que je n'ai pu les compter que très-approximativement. »

Je voulais faire charger tout de suite le gibier sur la charrette ; Fritz nous conseilla d'abord de le dépouiller et de le vider ; cela devait alléger d'autant le poids. Cette opération étant nécessaire, en effet, il valait mieux qu'elle fût faite sur place, et chacun de nous se mit à la besogne. L'heure du dîner nous pressait ; d'ailleurs, et, comme l'appétit commençait à se faire sentir, je conseillai à mes jeunes ouvriers de tromper un peu leur faim en suçant des bouts de canne à sucre. Tout en travaillant, nous causions de notre trouvaille.

Fritz pensait que nous avions là une espèce semblable à celle des cochons de Taïti, hauts tout au plus de trois pieds, et il trouvait alors fort naturel que l'équipage du capitaine Cook n'eût pas mis plus de temps à préparer tous ceux qui lui avaient été donnés. Moi, je penchais plutôt pour des cochons chinois ou siamois, et ces conjectures étaient basées sur la grosseur de leur ventre, qui traînait presque à terre. D'ailleurs, cette espèce n'est pas

beaucoup plus grosse que les *peccaris* de Taïti, et se trouve aussi dans quelques contrées de l'Amérique, notamment dans les Antilles et à la Guyane.

Malgré l'activité générale, l'opération prit encore du temps, en sorte que nous laissâmes passer l'heure du dîner; mes enfants, au lieu de se plaindre, ne firent que redoubler d'ardeur, et ne perdirent rien de leur gaieté. Quand tout fut terminé, nous jetâmes les entrailles aux chiens, qui se gardèrent bien d'en faire fi, et nous chargeâmes notre viande sur la charrette; mes enfants s'ornèrent de feuillages et de branches vertes, en prirent même quelques-unes en guise de panaches, puis Jack et François montèrent sur les bœufs, Ernest et Fritz dans la charrette, et, moi, accompagné des chiens, je servis d'escorte.

En arrivant nous fûmes salués par ma femme, qui nous attendait depuis longtemps. « Comme vous êtes en retard ! nous dit-elle ; le jour est trop avancé pour que nous puissions continuer notre route aujourd'hui. Aussi ai-je tout préparé pour que vous puissiez dormir à votre aise. Mais allons au plus pressé. Le dîner attend depuis longtemps. »

Pour toute réponse, je montrai notre gibier à ma femme et lui remis une poignée de cannes à sucre que nous avions cueillies à son intention. « Allons, nous dit-elle, c'est bien aimable à vous de ne pas m'avoir oubliée. Mais quelle idée avez-vous eue d'abattre à la fois tant de gibier ? Ordinairement vous êtes moins prodigues de votre poudre et vous ménagez mieux les dons que la Providence vous envoie. »

Je me hâtai de lui expliquer comment le hasard était pour beaucoup dans cet abatis général; chacun de nous avait tiré presque en même temps sans s'inquiéter des autres, et presque tous les coups avaient porté. De plus,

les chiens s'étaient mis de la partie, en sorte que nous nous étions trouvés sans grand'peine maîtres d'une bonne provision de porcs. « Mais ce n'est pas un mal, ajoutai-je; qui sait quand nous pourrions rencontrer une occasion semblable ? Le cochon se conserve fort bien, et, du reste, je ne serais pas fâché qu'un exemple aussi rigoureux écartât de nos plantations ces hôtes incommodes qui peuvent y faire beaucoup de dégâts. »

Fritz, sur ces entrefaites, nous proposa de nous faire goûter un rôti de sa façon, ou plutôt, dit-il, de la façon des indigènes de Taïti. J'acceptai sa proposition, mais pour le lendemain seulement, car nous avions trop de besogne ce jour-là pour nous occuper de cuisine.

En conséquence, après ce bon dîner que nous mangeâmes promptement, nous nous mîmes tous à l'ouvrage. Je voulais faire construire une sorte de cabane comme à Felsheim, pour fumer nos jambons; auparavant, il fallait préparer et saler la viande sans compter les trois cochons tués par Ernest et Turc, que nous devions vider et écorcher. Notre halte pouvait donc se prolonger pendant deux ou trois jours encore.

Voici comment je distribuai la tâche : Fritz, aidé de Jack et de François, s'occupait du fumoir ; les deux plus jeunes, servant en quelque sorte de gâcheurs à mon aîné, lui préparaient les matériaux. Ernest et moi, après avoir vidé les deux cochons qui restaient, nous nous mîmes à retirer les jambons et la graisse qui se trouve dans ces animaux entremêlée avec la chair, ce qui la rend plus agréable et plus facile à préparer. Puis, après un lavage préliminaire, nous les suspendîmes dans des outres ouvertes par le haut et de temps en temps nous les arrosâmes avec de l'eau salée. Le lendemain soir, la hutte fut finie.

La matinée avait été employée à préparer le rôti otai-tien de Fritz. Chargé de la direction de la cuisine, il fit creuser par ses frères un trou cylindrique assez profond, dans lequel on entretint un feu de branchages et de menu bois, de manière à faire rougir des pierres calcaires. Tout en surveillant ce four improvisé, notre nouveau chef s'occupa du soin de garnir son cochon de pommes de terre, le couvrit d'une couche de sel (perfectionnement de la méthode des sauvages, qui ne pensent point à assaisonner leur viande), enfin l'enveloppa, à défaut de feuilles de bananier, dans des feuilles ordinaires, des herbes et des écorces d'arbre.

Ma femme semblait avoir peu de goût pour ces procédés singuliers, mais elle n'en eut pas moins beaucoup d'obligeance à aider Fritz dans la disposition du corps de l'animal, de manière qu'il tînt le moins de place possible. Mais, quand elle vit enterrer le rôti sous une couche de pierres brûlantes, de charbons et de cendre, elle ne put s'empêcher de s'écrier d'un air réellement comique :

« Et vous croyez que je mangerai d'une pareille cuisine ! Elle convient peut-être à des estomacs de sauvages ; mais des Suisses qui, Dieu merci, connaissent les fours et les tournebroches, peuvent-ils se résoudre à préparer leur viande par des procédés aussi grossiers ? »

Dans la soirée, nous prîmes quelques tortues de terre et Fritz tua une autruche dont les plumes servirent à nous faire de beaux panaches.

CHAPITRE XIII

Le lendemain, de bon matin, je donnai le signal du départ. Une pente assez courte nous cachait la vue de la rivière, nous la gravâmes assez lestement, et, arrivés au sommet, nous vîmes avec étonnement la végétation la plus luxuriante succéder presque sans transition à la sécheresse et à l'aridité des plaines que nous abandonnions. Nous avions sous les yeux une vallée remplie de bosquets de verdure qui s'étendait le long de la chaîne de rochers, frontière de nos propriétés. Le ruisseau dont nous venions de trouver la source serpentait au milieu de la vallée, répandant une fraîcheur qui nous semblait d'autant plus agréable que les parages que nous avions parcourus le matin étaient plus arides.

Devant nous des troupes de buffles et d'antilopes paissaient tranquillement; mais, au lieu de nous attendre ou de nous attaquer comme nous le craignions d'après les souvenirs de notre première chasse, ils étaient paisibles; la seule approche de nos chiens suffit pour les faire fuir. D'une voix unanime nous baptisâmes ce délicieux vallon du nom de *l'Oasis de la savane*.

Nous marchions dans la direction de la grotte où Jack avait pris le chacal et qui en avait conservé le nom. Elle était assez vaste pour nous donner un abri à tous, et je comptais y faire une dernière halte avant de regagner notre point de départ.

Fritz et Jack me demandèrent de les aider à couper deux perches et un bâton. Leurs tiges de bruyère étaient

un peu faibles pour le poids des œufs d'autruche, et ils craignaient à chaque instant de les voir se casser. Ernest marchait devant, sans doute, pensais-je en moi-même, pour se reposer plus tôt et plus longtemps. Mais tout à coup nous l'entendîmes pousser un cri perçant auquel se mêlèrent les aboiements répétés de nos chiens, et nous vîmes le pauvre garçon revenir à toutes jambes vers nous. Il était très-pâle et avait perdu son chapeau : « Un ours ! nous cria-t-il, un ours ! Il me suit ! il me suit ! »

En même temps un grognement prolongé m'annonça que la peur d'Ernest n'était pas sans cause. J'armai tout de suite mon fusil, Fritz en fit autant, et nous nous avançâmes tous deux au-devant de ce terrible adversaire. Jack resta avec prudence un peu en arrière. Mais à peine avions-nous fait quelques pas, que nous vîmes sortir de la grotte un second ours, qui semblait venir au secours du premier. Je lâchai mon coup de fusil sur l'un d'eux, et Fritz tira presque en même temps sur l'autre. Soit que la présence des chiens nous eût empêchés de bien ajuster, soit que l'imprévu de l'attaque nous eût un peu troublés, ma balle ne fit qu'effleurer la peau de mon ennemi. Quant à Fritz, il avait brisé la mâchoire de l'autre. Les chiens se ruèrent courageusement sur les blessés, et un coup de fusil de maître Jack cassa la patte de celui que j'avais à peine touché. Ces diverses circonstances donnaient un peu d'avantage à nos vaillants défenseurs, qui se hâtèrent d'en profiter. Mais, quoique blessés, les ours se défendaient avec une vigueur effrayante. La douleur et la colère leur faisaient pousser à chaque instant des hurlements horribles. Le combat, en se prolongeant, pouvait devenir très-dangereux pour nos chiens et pour nous. « Il faut en finir, » criai-je à Fritz, et je m'avançai en tenant mon pistolet à la main. Fritz marchait avec moi. Quand nous ne

fûmes qu'à quelques pas, je tirai presque à bout portant, et ma balle cassa la tête au premier ours, tandis que Fritz, passant rapidement derrière le second, lui enfonçait dans le cœur son couteau de chasse.

En les voyant tomber l'un et l'autre, je poussai une exclamation de joie : « Grâce au ciel, nous voilà délivrés d'un grand danger ! Remercions Dieu, mes enfants, de la visible protection qu'il nous a accordée. »

Avant de m'approcher, je m'assurai que les deux ours étaient bien morts, et, pendant ce temps-là, Jack, tout en chantant victoire, se mit à courir après Ernest pour le ramener ; mais le pauvre garçon était encore si effrayé, qu'il eut toutes les peines du monde à se décider à venir nous rejoindre. Quand il fut près de nous, je lui demandai dans quel but il nous avait ainsi devancés et ce qu'il voulait aller faire dans la grotte. Il me répondit que son intention était de se cacher au fond, et d'imiter alors le grognement de l'ours afin d'effrayer Jack. « Dieu, pour me punir, ajouta-t-il, m'a fait trouver réellement les ours que je pensais à imiter. »

Je grondai Ernest de la mauvaise plaisanterie qu'il avait voulu faire à son frère : « Rien n'est plus dangereux, lui dis-je, qu'une frayeur imprévue, même alors qu'elle n'est pas motivée. Tu aurais pu, de la sorte, faire à ton frère un mal beaucoup plus grand que celui que tu as ressenti de la peur d'un danger commun. »

Jack vint se mêler à la conversation, et me dit qu'il était fort surpris de rencontrer des ours dans un pays aussi chaud que le nôtre. « Je croyais, continua-t-il, que ces animaux ne se trouvaient que sous les latitudes les plus élevées, et que leur épaisse fourrure avait précisément pour but de les préserver du froid.

— En effet, répondis-je, l'ours habite généralement des

climats plus rigoureux. Cependant il y a de nombreuses exceptions à cette règle ; ainsi je sais que souvent les habitants du Thibet, de l'Inde ou de la Chine, ont reçu les visites de ces terribles animaux. Je ne puis dire au juste à quelle espèce appartiennent ceux que nous venons d'abattre ; mais, sans doute, ils font partie de ceux que l'on rencontre dans ces pays chauds. »

Tout en parlant ainsi nous considérions les deux énormes cadavres qui gisaient à nos pieds. Le plus grand pouvait avoir un mètre et demi de longueur, les dents étaient d'une force excessive, et les griffes très-aiguës. Le poil, d'un gris luisant, me fit croire que peut-être ils étaient de la même famille que ceux qu'on trouve sur les côtes de l'Amérique septentrionale.

Les enfants n'étaient pas d'accord sur l'usage que l'on pourrait retirer de la dépouille des ours.

« Il faut les écorcher, disait Fritz, pour avoir leurs fourrures.

— Bah ! que veux-tu faire de ces fourrures ? dit Jack : si nous étions au Spitzberg, à la bonne heure, mais ici !

— Mais, reprit Ernest, si elles ne nous servent pas comme vêtements, j'avoue que je les prendrais volontiers pour me faire un lit. On doit dormir fort bien sur ce matelas d'un nouveau genre. »

Je coupai court à la discussion en faisant remarquer qu'il était trop tard pour rien tenter ce jour-là. « Nous reviendrons demain matin de bonne heure avec la charrette ; il faut nous hâter de rentrer. Nous sommes tous fatigués de la marche et de ce dernier combat ; nous avons donc besoin de repos ; de plus, les chiens ont reçu quelques blessures pour lesquelles les soins de notre chère ménagère ne seront pas inutiles. »

Ce projet de départ fut approuvé à l'unanimité : mes

enfants se souciaient peu de passer la nuit dans un endroit où ils avaient à craindre le voisinage de nouveaux habitants semblables à ceux qu'ils venaient d'y trouver. Je leur conseillai aussi de laisser leurs œufs, qui embarrassaient beaucoup leur marche, et de les ensevelir sous le sable chaud, où nous les retrouverions le lendemain. Cela fait, nous traînâmes jusque dans l'intérieur de la grotte les corps des deux ours, et nous les recouvrîmes de branches d'arbre et de fagots épineux, afin de défendre notre butin contre les attaques des chacals ou autres animaux de proie. Débarrassés de ces fardeaux, les enfants marchèrent plus gaiement et plus vite vers l'endroit où ils étaient sûrs de trouver, avec les caresses de leur mère, un bon repas et un bon lit.

Le jour allait finir quand nous arrivâmes au but de notre marche. François et sa mère nous attendaient pour le souper, et nous fûmes reçus avec la plus vive allégresse. Nous étions, du reste, tellement fatigués, que toute espèce de travail nous eût semblé très-pénible ; c'est avec joie que nous vîmes que tout était préparé et que nous n'avions plus qu'à manger et à dormir. Pendant le repas, nous racontâmes les détails de notre expédition et le vaillant combat que nous avions livré. « Il faudra donc, dis-je en finissant, qu'au point du jour nous nous mettions en route pour la grotte, afin de voir comment tirer parti de cette riche proie. Sans doute, nous serons obligés de la préparer sur place, et il y a assez de travail pour que tout le monde soit occupé. »

Ma femme avait, elle aussi, employé utilement toute la journée. Au moyen de tiges de bambou elle avait fait un petit canal qui conduisait l'eau des rochers à un réservoir où pouvaient venir s'abreuver nos bêtes de somme et notre menu bétail. En arrivant au pied de ces rochers, elle avait

trouvé une sorte de terre glaise blanche et friable dont elle nous montra quelques échantillons. Je crus reconnaître la terre de pipe, et je ne désespérai pas de parvenir à nous en servir pour faire de belle porcelaine. Ensuite elle avait construit un petit four à l'aide de cette terre, et le reste du temps avait été employé à faire transporter par les buffles les pierres, les pieux et les plus gros bambous trouvés par elle : ainsi elle amassait des matériaux qui devaient nous être très-utiles quand nous ferions notre mur de défense.

Je la remerciai vivement de toutes les peines qu'elle avait prises, et je lui promis de chercher à utiliser toutes ses découvertes pour ses travaux de ménage. D'abord, avant d'aller me coucher, je pris une ou deux boulettes de cette terre glaise, et je les mis dans un feu ardent que nous avions allumé. Ma femme pansa nos chiens blessés, et ces vaillantes bêtes vinrent se coucher près du foyer, tandis que, nous confiant dans la vigilance de ces gardiens, nous allions goûter sous notre tente un repos dont nous avions tous besoin.

Au point du jour, je me réveillai; mais j'avoue que je fus obligé de lutter un peu contre la paresse qui m'aurait retenu au lit. Pendant que tout le monde finissait ses préparatifs de départ, j'allai examiner mes deux échantillons de terre glaise. Le feu les avait durcis et presque vitrifiés, mais il me sembla qu'ils étaient un peu diminués de volume. Je pensai cependant que l'on pouvait remédier à cet inconvénient à l'aide d'un bon fourneau. Ensuite, après la prière habituelle, nous déjeunâmes promptement et partîmes pour la caverne où nous avions laissé nos deux ours.

Nous commençons à en approcher, quand Fritz, qui marchait toujours en avant, nous cria tout à coup : « Dé-

pêchez-vous, voilà toute une armée de coqs et de poules d'Inde qui s'est sans doute réunie pour faire honneur au convoi de nos ennemis; mais il y a devant la caverne un vigilant gardien qui ne laisse personne approcher. »

Ces paroles piquèrent notre curiosité et nous doublâmes immédiatement le pas. Nous vîmes tout autour de la grotte une foule d'oiseaux que leur plumage noir et leur cou nu, d'un rouge clair, faisaient ressembler effectivement à nos coqs d'Inde. A l'entrée, un grand oiseau se tenait debout, défendant l'approche aux autres plus petits et paraissant monter une sorte de faction, comme s'il eût obéi à une consigne. Son bec était fort et recourbé comme celui des oiseaux de proie, ses serres aiguës, son plumage noir et blanc, sa tête était surmontée d'un lambeau de chair analogue pour la couleur à la crête d'un coq, son cou était nu et ridé, excepté au milieu, où un léger duvet blanc semblait lui servir de cravate. Il se promenait à pas lents à l'ouverture de la caverne, où il entrait parfois, sans y rester plus d'un instant.

Nous considérions ce spectacle avec étonnement, quand j'entendis au-dessus de nos têtes un fort bruit d'ailes agitées, et une grande ombre vint se projeter sur le sable. Nous levâmes les yeux, et j'avoue que l'aspect d'un énorme oiseau, dont les serres et le bec menaçants semblaient prêts à déchirer une proie, était loin de nous rassurer. Un coup de fusil partit, et nous vîmes ce nouvel ennemi tomber avec rapidité et se fracasser la tête sur le rocher. C'était Fritz, qui, plus actif que nous, l'avait tiré en l'air. A ce coup adroit de notre chasseur, chacun se mit à pousser des exclamations de joie, et les chiens excités se précipitèrent sur le cadavre, dont ils se mirent à lécher le sang. Cette attaque subite, jointe au bruit de la détonation, fit envoler toute la bande emplumée, et il ne

restait plus que la sentinelle de la caverne, qui semblait considérer, ce spectacle avec de gros yeux indécis. Enfin, quand nous ne fûmes plus qu'à quelques pas, elle parut prendre un parti, et, s'élevant lourdement, elle s'envola au loin, en sorte que nous l'eûmes bientôt perdue de vue. A ses pieds nous vîmes un des plus petits oiseaux, qui, sans doute, avait été puni de mort pour sa témérité trop curieuse.

« Ma foi, dis-je à Fritz, ces oiseaux sont réellement de terribles ensevelisseurs ; en vérité, leurs estomacs semblent des tombeaux toujours vides prêts à recevoir de nouveaux cadavres. Un jour plus tard, et nous aurions bien pu être dispensés de tout travail sur les ours. »

En pénétrant dans la grotte avec précaution, je reconnus alors que nos branchages et nos fagots d'épines avaient préservé notre butin, qui, sans cela, eût certainement profité à ces voraces animaux. Ils avaient seulement dévoré l'œil d'un des ours. Trouvant que, d'ailleurs, tout était resté comme nous l'avions laissé, je revins examiner l'oiseau que nous avions trouvé mort. Ma femme eût vivement désiré y voir une nouvelle espèce de poule d'Inde qui eût enrichi sa basse-cour, mais un examen, même superficiel, suffisait pour nous prouver que nous avions là un oiseau de proie. « Oh ! dit ma femme, cette ressemblance de la poule d'Inde avec cette vilaine bête finira par m'en dégoûter. »

— Ne t'y trompe pas, repris-je, la poule d'Inde se nourrit fréquemment aussi de corps morts. Cependant ceci évidemment n'est pas une poule d'Inde ; c'est, je crois, l'*araba*, ou vautour du Brésil, qui est plus petit que le vautour d'Afrique. Quant à l'oiseau tué par Fritz, je suis assez de l'avis de maître Jack, qui prétend que c'est un condor, le plus fort et le plus grand de tous les

oiseaux de proie. Il dit l'avoir mesuré avec son fusil et avoir trouvé seize pieds d'envergure.

Nous dressâmes ensuite la tente près de la caverne, et, en enfonçant dans la terre un des piquets destinés à l'assujettir, je fis sauter un petit éclat de pierre qui laissa à découvert une couche de talc, traversée par des fils d'amianté ; cette découverte me fit grand plaisir.

Nous nous occupâmes ensuite sérieusement de dépouiller les ours. Ce travail était pénible, car je n'avais pas eu encore occasion d'essayer nos moyens sur d'aussi gros animaux. Nous les attachâmes par les pattes de devant à une poutre transversale en bambou élevée à sept pieds environ au-dessus du sol. Mes enfants tenaient beaucoup à ce que la tête fût entière. Aussi, aidé de Fritz, eus-je bien de la peine à enlever la peau, en laissant les griffes et les mâchoires adhérentes.

La voix de ma femme nous appela pour le dîner qu'elle avait préparé avec l'aide de François, son petit marmiton habituel. Nous abandonnâmes pour quelques instants notre besogne, et nous rangeâmes avec plaisir autour d'un bon rôti.

La journée ne nous suffit pas pour terminer le dépouillement des ours, et le lendemain fut encore employé à ce travail, qui réussit parfaitement même au delà de mes espérances. Une fois les peaux enlevées, je coupai quelques quartiers de viande dans la chair pour les fumer. Les pattes de l'ours sont, au dire de certains gastronomes, un mets très-friand ; nous les conservâmes dans l'intention de juger par nous-mêmes de la vérité de cette assertion. Quant au surplus, nous le découpons en tranches les plus longues possible, ou nous le taillions en bandes circulaires autour des muscles ; le tout était salé et fumé d'après les procédés des boucaniers américains. Les peu-

plades du Nord utilisent, dit-on, la graisse d'ours dans la cuisine, en s'en servant comme nous nous servons de beurre fondu ; quelquefois même ils la mangent étendue sur le pain. Nous pouvions les imiter, au moins pour le premier de ces usages. Aussi je fis recueillir toute la graisse dans une grande marmite. Après l'avoir fait bouillir et épurer, nous en eûmes une provision de près de cent livres. Cette graisse ainsi fondue fut ensuite mise dans des petits tonneaux de bambou, fermés et calfeutrés avec soin, où elle devait prendre une forme pâteuse, et devenir ainsi d'un transport plus facile.

Le surplus de la chair que nous ne pûmes utiliser et les entrailles furent abandonnés aux oiseaux de proie, qui se précipitèrent dessus avec une voracité sans pareille.

J'avais, en outre, fait une découverte dont il est bon de parler. Tout en fumant la viande, je remarquai un petit arbuste odorant qui rappelait assez, quant à la conformation extérieure, notre lierre d'Europe. Le bois ressemblait au bois de la vigne. De nombreuses grappes pendaient au bout des branches ; j'en fis rapporter quelques-unes par les enfants, et je remarquai que les graines contenues dans les grappes étaient très-petites et avaient une odeur pénétrante et aromatique. Ces graines étaient tantôt rouges, tantôt vertes, mais toujours très-dures. La peau qui les enveloppait se détachait très-facilement, surtout des rouges, aussi attribuai-je la différence des couleurs à une différence de maturité.

L'odeur pénétrante et le goût épicé de ces graines me firent penser que nous venions de trouver le véritable arbre à poivre.

Il restait encore notre vautour d'Amérique et notre condor : la découverte que nous avons faite du poivre nous rendit service en cette occasion, puisqu'elle nous

permit de ne faire qu'ébaucher le travail du dépouillement. Nous saupoudrâmes intérieurement la peau de ces deux oiseaux avec un mélange de sel et de poivre pour la conserver, après avoir vidé les chairs, que nous remplaçâmes par du coton ; mais cet arrangement fait à la hâte n'était que provisoire ; dès notre retour nous devions le compléter par une préparation plus complète des membres, du bec, des serres et des yeux.

L'ancre où nous avons dépouillé nos ours fut nommé *fort aux Ours*. Je découvris, en enfonçant des piquets de notre tente dans le sol, quelques morceaux de talc et de mica.

Fritz et Jack prirent, non loin du fort aux Ours, deux antilopes vivantes.

CHAPITRE XIV

Le lendemain, dès que le jour parut, je réveillai tout mon monde. Il s'agissait de déployer de l'activité, car nous avons bien des choses à terminer avant de retourner à notre quartier général de Felsheim. Notre viande était fumée, mais il me restait à faire une dernière visite au nid d'autruches ; j'espérais un meilleur résultat que pour la première visite. En outre, les incisions que j'avais faites aux arbres d'euphorbe, dans une excursion précédente, avaient dû en laisser couler la gomme, qu'il fallait recueillir. Le tout pouvait se faire à cheval en une seule journée, malgré la longueur des distances à parcourir.

Chacun se hâta dans ses préparatifs, et ma femme emplit nos sacs de provisions pour la journée. Je devais monter l'onagre de Fritz, et mon fils aîné, moins lourd que moi, prenait en échange le jeune ânon, Léger, qui, comme le lecteur se le rappelle sans doute, m'avait été cédé en toute propriété pour le soin de son éducation. Il était devenu un gentil animal, justifiant déjà par sa rapidité le nom que je lui avais donné; mais comme il n'avait pas eu le temps de parvenir à toute sa croissance, je craignais que le poids de mon corps, pendant toute une journée, ne le fatiguât beaucoup.

Ernest montrait de moins en moins de goût pour nos expéditions. Aussi avait-il remplacé François près de sa mère; et celui-ci ne demandait pas mieux que de prendre part aux excursions avec ses frères. Je ne voulais pas contrarier les goûts de l'un ni de l'autre; et puis Ernest, avec son caractère un peu nonchalant, nous rendait plus de service en restant avec ma femme pour garder nos bagages et préparer notre cuisine qu'il n'eût pu le faire dans une chasse où l'activité était une des premières qualités requises. Quant à Jack, il était si bien convenu qu'il devait être de toutes les excursions, qu'avant même que j'eusse désigné les chasseurs, il était allé préparer son cher buffle. Nous emmenâmes nos deux chiens.

Nous reprîmes la route de la vallée, mais dans une direction opposée à la caverne des Ours; en passant près de l'oasis, nous remplîmes nos gourdes d'eau fraîche. Nous arrivâmes ainsi à la *tour des Arabes*: tel est le nom que je donnai en plaisantant à la petite éminence où Jack avait découvert les autruches et les avait prises pour des cavaliers arabes. Une fois là, je laissai mes deux plus jeunes fils aller en avant. La plaine était si unie, que je ne pouvais pas les perdre de vue, et, d'ailleurs, je leur avais

recommandé de ne pas trop s'éloigner de nous, de façon à revenir au premier signal.

Pendant que mes deux espiègles galopaient dans la plaine, je recueillais, avec l'aide de Fritz, l'euphorbe aux arbres où j'avais pratiqué des incisions. Le soleil avait déjà durci la gomme, qui avait pris la forme d'une petite boule jaune. Nous mîmes notre récolte dans un vase de bambou que j'avais apporté à cette intention, et je remarquai qu'elle était bien plus forte que je ne l'espérais.

« Quel peut être l'usage de cette gomme, me disait Fritz tout en travaillant, puisque, de votre avis, papa, c'est un poison très-subtil et très-dangereux ? »

— Mon cher enfant, répondis-je, il y a peu de plantes, quelque vénéneuses qu'elles soient, dont l'homme n'ait su tirer un parti salutaire. L'euphorbe est, en effet, un poison très-violent. Les habitants du Cap s'en servent pour empoisonner les sources dans les forêts où viennent s'abreuver les bêtes féroces ; mêlé dans l'eau, l'euphorbe ne lui donne aucune odeur ni aucune saveur étrangères, et l'on peut ainsi détruire, sans danger, ces animaux terribles que l'homme n'ose affronter malgré ses armes, et dont la fourrure a dans le commerce un très-grand prix.

— Il me semble qu'il y a toujours ce danger que les bêtes domestiques et les hommes mêmes trouvent aussi la mort en buvant à ces sources empoisonnées.

— Cela arrive, en effet, quelquefois pour les troupeaux, malgré toutes les précautions que prennent les indigènes. Ils ne boivent jamais et ne laissent jamais boire leur bétail à une source inconnue avant de s'être assurés, par un examen attentif, s'il n'existe pas dans les alentours quelque plante d'euphorbe, et s'il ne s'élève pas au-dessus de l'eau une sorte de brouillard transparent qui est l'indice de la présence du poison. Malgré cela, il leur arrive

parfois de perdre quelque animal domestique qui a trompé la surveillance dont il est l'objet ; mais le gain qu'ils tirent des fourrures des bêtes féroces les dédommage largement.

— Ce n'est pas dans le but d'imiter les Hottentots, papa, que vous recueillez l'euphorbe ; que comptez-vous donc en faire ?

— A la dernière extrémité, je l'emploierai contre nos singes. Ce moyen est violent, aussi essayerai-je de tous les autres auparavant pour tâcher de débarrasser nos propriétés de ces hôtes incommodes et ruineux. En outre, nous pouvons nous en servir comme préservatif pour conserver les peaux de nos animaux empaillés contre les attaques des insectes rongeurs. Enfin, cette plante a quelques propriétés qui peuvent nous être utiles dans certains cas ; la gomme remplace les mouches cantharides. Malgré tous ces avantages, c'est une plante trop dangereuse pour que je cherche jamais à l'acclimater près de nous. »

Tout en causant ainsi, nous avons achevé notre récolte, et je remarquai que notre avant-garde s'était singulièrement éloignée. Elle avait de beaucoup dépassé le nid d'autruches, et je crus m'apercevoir que ce n'était pas sans intention, car je vis les deux cavaliers faire volte-face et revenir vers nous, sans doute pour chasser dans notre direction les autruches qu'ils rencontreraient. Ce plan n'était pas mauvais, et si, comme je le supposais, le nid était occupé par le mâle ou la femelle, nous avions bien des chances favorables.

Fritz, qui voulait à toute force prendre une autruche vivante, eut soin d'envelopper de coton le bec et les serres de son aigle, afin de rendre moins meurtrières ces armes terribles de l'oiseau royal. Ayant, de mon côté, plus de confiance dans l'agilité de mon fils aîné que dans la

mienne, je lui rendis momentanément l'onagre et je montai sur l'ânon. Pour ne pas effaroucher d'avance notre gibier, nous attachâmes les chiens et leur mîmes un bâillon qui comprimait leurs aboiements. Tous ces préparatifs étant achevés, nous avançâmes avec précaution vers le nid d'autruches. Bientôt nous vîmes se lever quatre de ces superbes oiseaux qui venaient à notre rencontre. Je fis faire halte, et nous restâmes dans la plus complète immobilité pour leur permettre de s'approcher de nous jusqu'à la portée de la fronde. A mesure que la distance était moins grande, nous admirions davantage la beauté du plumage et la taille de ces animaux. Il y avait trois femelles et un mâle. Celui-ci marchait en avant, comme pour diriger la caravane ou la défendre contre tout danger inconnu. C'était réellement un superbe animal : les plumes de la queue et des ailes formaient un panache ondoyant qui se courbait avec le vent. Elles arrivèrent ainsi jusqu'à une portée de pistolet de nous. Je crus le moment favorable. Derrière accouraient nos chasseurs, barrant la retraite ; d'un autre côté, je ne pouvais espérer de me trouver plus près ; je fis donc appel à mon adresse et lançai tout à coup la fronde. Comme je n'avais pas dans cet exercice toute l'habileté des Indiens, au lieu de s'enrouler autour des jambes de l'autruche mâle, la corde vint faire le tour de son corps. Le mouvement des ailes se trouvait ainsi paralysé, et c'était beaucoup ; mais l'autruche se mit à fuir avec une telle rapidité, qu'aucun de nous n'eût pu l'atteindre, si Jack et François, arrivant en ce moment à l'opposé, ne l'eussent forcée de changer de direction. D'un autre côté, Fritz avait déchaperonné son aigle, et l'autruche, sentant au-dessus de sa tête planer cet adversaire implacable, se troubla tellement, qu'elle se mit à courir de tous côtés sans choisir une direction fixe.

Pendant ce temps les trois femelles avaient disparu au loin ; nous étions tous tellement occupés du mâle, que nous n'avions pas fait un seul instant attention à cette fuite.

Le combat était engagé : l'aigle de Fritz, sentant son bec et ses serres captifs, n'attaquait pas résolûment, il se contentait de planer au-dessus du lieu du combat en donnant de temps en temps de violents coups d'aile, comme si ce mouvement eût pu le débarrasser de ses entraves. Un de ses coups frappa l'autruche à la tête. Elle s'arrêta subitement en chancelant comme étourdie. Jack, profitant du moment, lança avec adresse sa fronde ; la corde s'enroula autour des jambes de l'oiseau et le renversa par terre. Nous nous précipitâmes tous vers notre ennemi abattu, pour l'attacher plus solidement avant de lui donner le temps de se débarrasser de ses liens ; mais, bien que renversé, il se défendait en donnant des ruades désespérées qui faisaient voler des cailloux et du sable, et nous ne savions de quel côté l'assaillir. Alors j'eus l'idée de lui couvrir la tête de mon mouchoir et de ma veste de chasse ; en effet, comme je l'espérais, l'autruche ne fut pas plutôt privée de la vue, qu'elle cessa toute espèce de résistance et se laissa approcher et garrotter par nous sans bouger.

Nous lui attachâmes les pattes de manière qu'elle pût marcher librement ; mais la corde, trop étroite, ne lui permettait pas de courir. Je lui passai autour du corps une large ceinture de chien de mer, et des deux côtés une autre courroie plus petite devait servir de guide.

Fritz désespérait de pouvoir parvenir à dompter un animal si vigoureux et si alerte ; je lui rappelai alors que les hommes arrivent à rendre dociles des animaux d'une force bien supérieure à celle de l'autruche, les éléphants,

par exemple. « Ne sais-tu pas, ajoutai-je, comment s'y prennent les Indiens ? »

— Sans doute, je le sais, répondit-il ; ils placent l'éléphant sauvage entre deux éléphants apprivoisés que conduit leur cornac, et toute tentative d'émancipation de l'animal rebelle est immédiatement réprimée par les coups de trompe que ne lui épargnent pas ses deux pareils et par les cornacs qui le piquent avec des pointes de fer auprès des oreilles, ce qui bientôt l'amène à la plus grande docilité.

— Voilà un procédé très-ingénieux, reprit Jack. Mais, pour l'appliquer ici, il nous faudrait déjà deux autruches apprivoisées qui se chargeraient de dresser celle-ci ; car, malgré notre bonne volonté, Fritz et moi ne pourrions point les remplacer.

— Il ne s'agit pas de se plaindre, repris-je ; il n'est pas nécessaire que ce soient deux autruches ; le taureau et le buffle en tiendront lieu, et Jack et François serviront de cornacs. »

Tout le monde approuva cette idée, et il fallut la mettre tout de suite à exécution. Pour cela, j'ajoutai aux liens qui retenaient déjà l'oiseau captif, deux courroies solidement attachées aux cornes du buffle et du taureau. François et Jack se mirent en selle, et alors j'ôtai précipitamment le capuchon de l'autruche, et m'éloignai de quelques pas pour juger de ce qui allait arriver.

La lumière d'abord sembla éblouir notre captif, qui resta un instant immobile. Puis, se levant tout à coup, il prit son élan pour fuir ; les courroies le ramenèrent si violemment en arrière, qu'il retomba presque par terre. Plusieurs fois il recommença, mais toujours en vain, ses tentatives de fuite. Il essaya de se débattre et de se débarrasser des liens qui l'entouraient ; ils étaient trop

solidement fixés pour que ses efforts pussent réussir. Elle ne fut pas plus heureuse en cherchant à s'échapper par derrière, et, lasse de ses essais inutiles, elle retomba par terre. Deux coups de fouet la firent se relever, et Jack et François, partant au galop, l'entraînèrent avec eux. Nous poussâmes tous des cris de triomphe qui firent redoubler la vitesse de la course. L'autruche essayait encore bien de prendre une allure plus rapide que n'eussent pu suivre les montures de mes enfants ; mais ceux-ci, en lui faisant décrire à chaque instant des courbes et des détours inutiles, parvinrent à la fatiguer bientôt, en sorte qu'elle se remit d'elle-même à marcher d'un pas plus tranquille.

Le principal était fait, nous pouvions maintenant prendre une direction déterminée. En conséquence, je dis à Jack et à François de gagner la tour des Arabes et de nous y attendre pendant que Fritz et moi irions faire une visite au nid d'autruches. Au moment où nous en approchions, une autruche femelle se leva de dessus les œufs d'une manière si inattendue, que nous n'eûmes pas même la pensée d'essayer de la poursuivre. Je compris alors que le nid n'était pas abandonné, et je me contentai de prendre une dizaine d'œufs, laissant les autres soigneusement enfouis sous le sable, dans l'espoir que la mère ne s'apercevrait pas de notre larcin et continuerait à couver comme auparavant.

Ce précieux fardeau fut déposé avec précaution sur le dos de l'onagre, que j'échangeai de nouveau contre l'ânon avec mon fils aîné. Puis, ayant rejoint nos deux avant-coureurs à la tour des Arabes, nous reprîmes tous le chemin de la caverne des Ours, en passant par la vallée dont j'ai déjà parlé, que nous nommions la vallée Verte.

Nous fûmes accueillis par des marques d'étonnement et de surprise, à la vue de la superbe capture que nous

avions faite. Ma femme, dans sa prévoyance, craignait bien un peu que cet animal vorace ne nuisît à ses provisions.

« Que pourrez-vous en faire ? nous dit-elle. Il vous sera inutile ; et il mangera en un jour, à lui tout seul, la nourriture suffisante à toute ma basse-cour.

— Mais, dit Jack, nous en ferons un cheval de course, et ce sera certainement le meilleur et le plus rapide de tous. Ernest, tu n'as pas de monture à toi maintenant ; je te céderai mon buffle quand nous aurons dressé l'autruche. »

De mon côté, je rassurai ma femme en lui disant que si l'autruche était vorace, en revanche elle était peu difficile sur le choix de sa nourriture. « Elle saura bien, ajoutai-je, trouver seule ce qui lui convient, et, loin de faire une grosse brèche dans tes provisions, elle ne te donnera même pas l'embarras de t'occuper d'elle. »

Pendant que je parlais de ces soins du ménage, une discussion s'était élevée entre les enfants pour savoir à qui appartiendrait l'autruche. François disait que tout le monde avait concouru à la capture, Fritz avec son aigle et lui avec ses jambes.

« Fort bien, repris-je alors, mais dans ce cas nous serons obligés de partager l'oiseau entre les chasseurs. Moi, j'ai droit au corps, puisque ma fronde l'a enveloppé d'abord. Fritz aura la tête. — Jack les jambes, et François la queue, puisque c'est par là qu'il a saisi l'animal au moment de sa chute.

— Oh ! s'il en est ainsi, reprit le petit garçon, j'aime mieux ne rien avoir que de lui arracher ses plumes. »

Je fis aussi cession de mes droits, et, à mon exemple, Fritz laissa son frère Jack libre possesseur de l'animal, ce qui, du reste, causa un tel plaisir à Jack, que je ne pus m'empêcher de faire remarquer à mes enfants combien

nous pouvons souvent, par un petit sacrifice, nous procurer la douce jouissance de faire un heureux.

Nous racontâmes ensuite, en détail, notre expédition. Ernest prêta une attention singulière à ce récit, et, à la fin, il s'écria : « En vérité, je suis bien malheureux ! je ne me trouverai donc jamais avec vous toutes les fois qu'il y aura de la gloire et du profit à acquérir ? »

— C'est toi, mon enfant, lui répondis-je, qui as désiré rester à la maison. Tu ne dois donc t'en prendre qu'à toi de n'avoir pas participé à notre chasse. Écoute, d'ailleurs : à chacun son lot ici-bas. Tes frères ont plus d'activité et d'ardeur que toi ; en revanche, tu as pour l'étude un goût plus prononcé. Ils nous rendent donc des services comme pourvoyeurs de l'habitation ; toi, d'un autre côté, tu es loin d'être un membre inutile, puisque chaque jour nous avons occasion de recourir à tes connaissances en histoire naturelle ; et puis, tu peux, dans l'occasion, nous servir d'interprète, au cas où un bâtiment étranger viendrait dans ces parages. »

Il était trop tard pour aller le soir même à Felsheim ; aussi nous remîmes le retour au lendemain matin, et nous passâmes le reste de la journée à rassembler nos richesses.

Nous nous mîmes en route le lendemain matin ; arrivés au défilé dont j'ai parlé, nous fîmes une halte. Les enfants voulaient emporter les plumes d'autruche qu'ils avaient laissées en cet endroit. Moi, de mon côté, j'étais bien aise d'y faire une petite provision de terre de porcelaine et de prendre aussi quelques-unes des fèves aromatiques que nous avions trouvées dans le voisinage. Je les reconnus cette fois pour être de la *vanille*. Les espèces de *cosses* de cette plante avaient un demi-pied de long ; à l'intérieur étaient de petites graines noirâtres disposées

symétriquement dans une matière blanchâtre et pâteuse analogue à la moelle. Une odeur très-pénétrante s'en répandait, ainsi que des fleurs jaunes à six pétales qui décoraient les grandes tiges.

Avant de partir, je fis de nouvelles additions à notre barricade, dans le but de la fortifier. Une rangée de bambous horizontale fut placée pour soutenir les autres, et étayer, en quelque sorte, l'édifice. Je voulais, autant que possible, augmenter les obstacles à une invasion dans nos domaines, et j'eus soin d'effacer les traces de notre passage, afin que nous puissions reconnaître plus tard si quelque autre attaque n'avait pas été tentée contre nos possessions.

Nous nous remîmes ensuite en marche pour tâcher d'arriver avant la nuit à notre métairie de Valdegg, car nous ne pouvions pas aller plus loin ce jour-là.

Dès notre arrivée à la métairie, nous fîmes à la hâte les préparatifs du coucher. Nous étions très-fatigués, aussi le souper fut-il vite expédié, et chacun alla demander au sommeil un peu de délassement.

Le lendemain, nous vîmes avec plaisir que notre basse-cour s'était considérablement augmentée, seulement nos hôtes emplumés semblaient peu disposés à nous bien accueillir; ils se montraient aussi sauvages que s'ils eussent été encore à l'état de nature. Mais ce petit inconvénient ne nous empêcha pas de constater que presque toutes les couvées avaient bien réussi. Des œufs apportés par Jack avaient donné de petits poussins qui promettaient de belles poules de bruyère: ma femme en fut si contente, qu'elle voulut les emporter à Felsheim. Pour lui procurer ce plaisir, je mis les lapins dans le sac des tortues; je pris deux de celles-ci que je jetai dans notre étang dans l'espoir qu'elles suffiraient à le peupler, et ainsi une des cages, se

trouvant libre, put contenir les volatiles que nous comptions acclimater près de nous.

Nous fîmes un déjeuner aussi rapide mais plus substantiel que le souper de la veille. Après une si longue absence, nous avions grand désir de nous retrouver à Felsheim, dans notre chère habitation. Aussi personne ne se plaignit de la chaleur, pourtant très-forte, quand je donnai le signal du départ; après deux heures de marche nous rentrâmes triomphants dans notre château, que nous ne voulions pas abandonner de longtemps.

A peine étions-nous arrivés, que ma femme, en bonne ménagère, commença par balayer, épousseter, remettre chaque chose en ordre, donna enfin partout ce coup d'œil de la maîtresse de maison qui seul peut maintenir l'ordre et la propreté. Les deux plus jeunes l'aidèrent dans ces soins, qui l'occupèrent, du reste, tellement, que nous fûmes obligés ce jour-là de nous contenter d'un dîner froid.

Pendant ce temps, Fritz, Ernest et moi déballions notre butin et voyions à donner à chaque objet sa place déterminée et sa destination précise. Avant tout, l'autruche fut attachée aux deux colonnes de bambou qui soutenaient notre péristyle, et peu à peu nous laissâmes à la corde plus de longueur avant de soumettre notre captif au traitement nécessaire pour l'apprivoiser complètement.

J'avais dans la pensée un travail qui devait occuper tous les bras et nous causer de la fatigue; mais il me semblait nécessaire : c'était de labourer un champ et de l'ensemencer, de manière à obtenir une récolte régulière. Ce travail nous parut pénible, aussi ne défrichâmes-nous qu'un seul arpent. Il fut partagé en trois parties égales : l'une destinée au blé, l'autre au maïs, la troisième à l'orge. C'étaient les trois genres de grains qui, d'après mes re-

marques, venaient le mieux dans ces climats chauds. Le reste de nos semences fut, comme par le passé, un peu jeté au hasard, avec l'espoir que la Providence le féconderait. De plus, une petite langue de terre fut consacrée à la culture de la pomme de terre et du manioc, ces deux précieux tubercules qui pouvaient suppléer au manque de farine.

Pendant près de trois jours, l'autruche refusa toute nourriture et ne toucha pas aux provisions placées près d'elle. Ses forces diminuaient sensiblement, et nous craignions de la voir mourir, lorsque ma femme proposa de lui faire avaler de force des boulettes de pain et de beurre. Au commencement, nous fûmes obligés d'employer la violence et de profiter des moments où la fumée de tabac l'avait engourdie, pour lui faire prendre ainsi quelques boulettes; mais bientôt elle fit moins de difficultés, puis elle sembla s'habituer à ce mode de nourriture. Les forces lui revinrent, et avec les forces l'appétit, en sorte que, bien loin d'être obligés de la presser pour manger, nous eûmes désormais à nous inquiéter pour pourvoir à sa faim continuelle.

La voyant assez forte, nous lui fîmes faire quelques promenades; et, peu à peu, nous l'accoutumâmes à l'obéissance : elle apprit à se lever, à se coucher, à se tourner d'un côté ou d'un autre, à marcher au pas, au trot ou au galop, suivant le commandement de son conducteur. D'abord, nous fûmes plusieurs fois obligés, pour triompher de sa résistance, de lui envelopper la tête d'un voile ou de l'engourdir par le tabac; elle devint plus docile et ne nous donna plus qu'à de longs intervalles l'occasion de recourir à ces moyens extrêmes. Une friandise ou un coup de fouet suffisait d'ordinaire à calmer toute velléité de rébellion. Je commençai à lui faire porter des fardeaux légers, puis de

plus lourds. Je l'attelai enfin à la charrette, et je la fis monter par mes enfants.

Au bout d'un mois, elle était parfaitement apprivoisée, et je songeai à en tirer parti comme d'une monture; mais ici j'avouerai mon embarras. Comment la diriger? Au moyen d'un mors? Mais qui avait jamais entendu parler de mors pour un bec? Mes souvenirs étaient complètement en défaut. Il me vint heureusement l'idée d'appliquer le procédé suivant. Je fis une sorte de capuchon dans le genre de celui de l'aigle, mais ayant deux ouvertures pour les yeux; une écaille de tortue, jouant au moyen d'un ressort de baleine, recouvrait ou découvrait à volonté ces ouvertures. Cet appareil étant posé, quand les deux écailles étaient relevées, l'oiseau, voyant des deux yeux, allait droit devant lui. Si on baissait une des écailles, il se dirigeait du côté d'où lui venait la lumière; enfin, si on les baissait toutes deux, il s'arrêtait subitement. Le ressort étant fixé aux rênes, on pouvait donc conduire l'animal à volonté; seulement, il nous fallait, à nous aussi, un peu d'apprentissage pour ne pas faire d'erreur; car l'action produite par la main était précisément l'opposé de ce qui arrive pour les chevaux : avec ceux-ci, en effet, il faut agir du côté où l'on veut les diriger; avec mon capuchon, c'était le contraire.

Les enfants voulurent, pour donner meilleur air à cette coiffure, l'orner d'un panache provenant de la dépouille de la première autruche, et, en effet, ces plumes flottantes n'avaient pas mauvaise grâce.

Pour compléter le harnachement, je fabriquai une selle qui, je le déclare, eût mérité sans aucun doute, pour l'invention et la commodité, une médaille d'encouragement de la part d'un syndicat de selliers appelés à juger le problème.

Dès que l'équipement de l'autruche fut terminé, la question de savoir à qui elle appartiendrait définitivement fut de nouveau remise sur le tapis. On me prit pour arbitre, et j'adjugeai en dernier ressort la possession de l'autruche à maître Jack, qui était, d'un côté, plus agile que ses deux frères aînés, et de l'autre plus fort que François. Toutefois j'y mis la restriction qu'avant tout l'autruche était un bien commun, en sorte que chacun avait le droit d'en disposer dans les circonstances importantes.

Cet arrêt causa des transports de joie à Jack, et ses frères se vengèrent un peu de son succès en lui faisant quelques plaisanteries. Mais celui-ci était trop fier de sa propriété pour écouter leurs moqueries; il passait son temps à faire galoper l'autruche de Felsheim à Falkenhorst, et nous remarquâmes qu'elle mettait à parcourir ce trajet le tiers du temps qu'il fallait à nos autres coursiers.

Je fis alors avec du miel et du jus contenu dans les bambous deux espèces de vin que nous appelâmes *muscat de Felsheim* et *malaga*.

Les succès que je venais de remporter comme vigneron m'engagèrent à tenter un essai de chapellerie. Ce travail présentait plus de difficultés, en ce sens qu'il s'écartait davantage de toutes les industries auxquelles nous nous étions appliqués jusqu'à ce jour. Cependant je ne désespérai pas d'arriver, non à la perfection de nos chapeliers européens, mais au moins à la réalisation de ce que nous désirions tous. Comme la cochenille était la teinture que nous avions le plus en abondance, il fut décidé que nos chapeaux seraient rouges. Ensuite je distribuai à chacun de mes ouvriers sa part de travail.

Les uns furent chargés d'enlever les poils de l'ondatra avec de vieux rasoirs, un autre réunissait les poils des

lapins, et ma femme faisait le mélange. Pour moi, avec un fanon de la baleine, je me fabriquai un arçon de chapelier, et, avec un morceau de bois que je polis, je confectionnai une forme, puis des battoirs en bois et des courroies pour fouler. Nous nous étions mis tous avec ardeur à ce travail, en sorte qu'il alla promptement. Quand j'eus assez de poils, je les plongeai dans un mélange de cochenille bouillante et de vinaigre, puis dans de la résine fondue, pour les rendre imperméables; enfin je les plaçai sur le tour et laissai le tout sécher dans le four. Le lendemain, en les retirant, je trouvai que mon bonnet ou béret rouge avait une certaine tournure; la forme n'en était pas élégante; mais, quand on y eut ajouté un panache de plumes d'autruche, quand ma chère femme eut passé autour une petite ganse, chacun porta envie à François, qui, d'un avis unanime, devait le premier essayer le bonnet, qui lui alla très-bien.

Je promis à mes autres enfants de leur en faire de pareils quand ils m'auraient fourni du poil, et, sur ce poil, je devais retenir le cinquième à mon profit.

Le vautour et le condor furent empaillés; comme parmi les richesses que nous avions retirées du navire se trouvait une petite caisse contenant des verroteries destinées aux échanges avec les sauvages, je pris quelques-unes de ces perles, mi-parties noires mi-parties jaunes. Je les broyai avec un marteau, et, une fois en poudre, j'en fis une espèce de vernis. Ces paillettes, s'incrutant dans la porcelaine, donnèrent à nos produits un brillant qui leur manquait. Je continuai mes essais et les perfectionnai encore en prenant des perles plus fines et en mélangeant les couleurs. Mais le feu brisa plusieurs de mes échantillons; cependant je parvins à confectionner cinq ou six tasses à thé avec leurs soucoupes, une douzaine d'assiettes et un

sucrier. La terre de porcelaine me manqua pour continuer.

J'avais mis de côté quelques boules de terre de porcelaine, et mes enfants me demandaient à quoi je les destinais. « C'est pour faire les yeux de notre condor et de notre vautour. Avez-vous donc oublié qu'ils ne sont encore qu'à moitié empaillés? Il faut achever ce travail. » En conséquence, je fis amollir les peaux en les plongeant dans de l'eau tiède, et je saupoudrai l'intérieur de gomme d'euphorbe, afin de détruire les insectes ou leurs œufs. Je pris ensuite de l'écorce semblable à celle qui nous avait servi à la fabrication de la chaloupe, et je la collai, en ayant soin de lui donner la forme du corps des oiseaux : cela m'était facile, car, en les vidant peu à peu, j'avais pris leurs dimensions. Des petites baguettes formèrent les pattes, et un fil d'archal passant tout le long des ailes suffit à les maintenir dans leur direction. Nous donnâmes à nos oiseaux la pose qui nous sembla la plus naturelle, puis nous nous occupâmes de leurs yeux. C'était, en effet, la partie la plus délicate du travail, et nous la réservions pour la fin. Je fis des petites boules de porcelaine de la grosseur voulue, je les vernis au moyen de la colle de poisson et de ma poudre de verre, et, une fois le globe obtenu, je peignis avec soin la prunelle en essayant de me rapprocher le plus possible des teintes naturelles. Quand les yeux furent placés, ils donnèrent à l'oiseau un air vivant qui prouvait suffisamment que notre tentative avait heureusement réussi. C'était, du reste, sans contredit, le meilleur échantillon de notre talent qui fût dans tout notre musée.

J'utilisai également les œufs d'autruche qui n'étaient pas éclos. Je leur adaptai des pieds du plus beau bois que je pus trouver, et que j'avais tournés avec le plus de soin

possible. Les uns devaient nous servir de verres, les autres de vases à fleurs. C'était notre luxe, et même je comptais, si j'en avais le loisir, les enrichir de sculptures et de moulures.

Ces travaux m'avaient pris beaucoup de temps; mais les enfants avaient bien moins de besogne que moi. Cependant nous n'étions encore qu'au milieu de la saison des pluies, et il était urgent de leur créer une occupation si je ne voulais pas que l'ennui s'emparât d'eux et qu'avec l'inaction germassent dans leur esprit les mauvaises pensées que l'oisiveté entraîne toujours après elle. Ernest se tirait d'affaire avec ses livres, mais mes autres enfants avaient besoin d'un travail manuel qui occupât leur corps pendant une partie de la journée; leur activité ne pouvait s'accommoder d'une journée entière passée à l'étude. Fritz vint heureusement me proposer, de lui-même, de les employer à la fabrication d'un canot groënlandais.

« Nous avons sur terre, me dit-il, outre nos courriers ordinaires, un courrier extraordinaire, l'autruche, qui peut nous faire parcourir, avec la plus grande rapidité, toute l'étendue de nos domaines. Il nous faudrait quelque chose d'analogue sur mer. La chaloupe et la pirogue sont nos embarcations habituelles, ne pourrions-nous pas avoir un petit canot léger et rapide, qui glisserait sur l'eau aussi vite que l'autruche sur la terre, qui, à un moment donné, pourrait nous transporter sur un point quelconque de la côte avec presque autant de promptitude que la pensée? Les Groënlandais n'ont-ils pas quelque chose dans ce genre-là? Et nous, hommes civilisés, devons-nous être embarrassés pour faire ce que font ces peuples sauvages? »

« J'approuvai fortement Fritz, et je fis, sans tarder, sa proposition à mes enfants. Elle fut accueillie par tous avec des cris d'enthousiasme, et Ernest ayant dit qu'une em-

barcation de cette sorte s'appelait un caïak, chacun se mit à crier : « Oui, oui, un caïak, papa, faisons un caïak. » Leur mère, effrayée de la description qu'Ernest lui faisait de ce genre de canot, ne voulait pas consentir à ce que ses enfants s'exposassent jamais sur la mer dans un si frêle bâtiment; mais nos instances réunies et la promesse d'agir toujours avec la plus grande prudence et de ne monter dans cet esquif que munis d'un appareil de natation lui arrachèrent, non pas un consentement formel, mais un assentiment tacite que chacun de nous interpréta en faveur de ses désirs. Nous nous mîmes donc à l'œuvre avec ardeur, afin d'avoir achevé avant le retour du beau temps au moins la carcasse de notre canot; du reste, je pensai bien plus à suivre mes propres inspirations qu'à consulter mes souvenirs; je ne doutais pas que nous ne puissions arriver à mieux faire que les habitants du Groënland.

Pour les quilles, je pris les fanons de baleine les plus grands et les plus forts que je trouvai, je les attachai deux à deux et les joignis ensuite au groupe des deux autres par les deux extrémités; la courbure naturellement arquée de ces fanons me donnait ainsi deux quilles qui s'emboîtaient l'une dans l'autre. Le tout fut enduit de résine, comme nous avions déjà fait pour calfeutrer notre chaloupe. La longueur totale était d'environ douze pieds. Au-dessous, je fis deux entailles auxquelles j'adaptai de petites roulettes destinées à rendre le transport du caïak sur terre beaucoup plus facile. Je réunis les deux arcs par des bambous qui formaient comme les barreaux de cette échelle, dont les bras étaient recourbés. J'attachai fortement les deux bouts des arcs qui se rejoignaient, en formant aux deux extrémités comme deux petites cornes; entre ces deux cornes j'élevai un troisième fanon perpen-

diculaire, destiné à rattacher les côtés élevés du caïak; je réunis aussi les quilles par une bande de cuivre, à laquelle j'attachai un anneau de fer pour permettre d'amarrer facilement par l'avant ou l'arrière à volonté. Les bambous fendus me servirent de côtes dans le sens de la longueur, excepté à la partie la plus élevée, où je mis un roseau tel que nous en trouvions dans notre marais des canards. Avec ces roseaux je confectionnai encore les côtes courbées dans le sens de la hauteur, la flexibilité du jonc me permettant de leur donner l'inclinaison voulue. Un pont ou tillac recouvrait toute la surface supérieure, à l'exception d'une ouverture circulaire destinée au rameur. J'entourai cette ouverture du bois le plus flexible et le plus léger, et je ne donnai au diamètre que juste la dimension nécessaire pour que le corsage de natation pût s'adapter hermétiquement, en sorte que l'homme semblât ne faire qu'un avec son canot. Le rameur devait être ou accroupi, ou à genoux, ou les jambes étendues; comme ces positions étaient trop fatigantes et gênaient trop les mouvements, j'ajoutai un petit escabeau sur lequel il pouvait s'asseoir et se reposer. C'était, sans contredit, un perfectionnement important apporté à la méthode groënlandaise.

J'avais ainsi la carcasse de mon canot. Je voulus d'abord essayer sa solidité et sa légèreté : je trouvai l'une et l'autre au-dessus de toute attente. Ainsi, l'ayant lancé sur un terrain pierreux, il rebondit avec l'élasticité d'un ballon, et ensuite l'ayant plongé dans la mer, il surnageait tellement, qu'une charge même assez lourde le fit à peine tirer un pouce d'eau. Nous ne l'achevâmes pas immédiatement; il fut ensuite calfeutré et recouvert de peaux de chien de mer.

Fritz en réclama la possession, comme en ayant le pre-

mier donné l'idée. Du reste, il la méritait à tous égards, au titre du plus hardi et meilleur nageur de nous tous. Ernest et Jack n'élevèrent donc aucune prétention à un bien qui, jusqu'à présent, leur semblait devoir procurer plus de dangers que de plaisirs. Mais moi, d'un autre côté, je ne voulais pas que Fritz fît l'essai de son nouvel esquif sans être muni d'un véritable corset de natation. Les ceintures de liège ne suffisaient pas, car l'eau, pouvant pénétrer par l'ouverture du caïak, l'aurait fait enfoncer et avec lui le rameur prisonnier dans son trou. Je mis alors la bonne volonté de notre ménagère à contribution, et, d'après mes indications, elle exécuta un appareil complet. Voici de quoi il se composait : d'abord d'un corset fait avec des boyaux de chien de mer, ouvert seulement au haut et au bas, en sorte qu'on le passait par-dessus la tête, les bras levés en l'air; il s'adaptait à la poitrine et se fixait à la ceinture du pantalon. Ce corset fut recouvert d'une seconde peau, beaucoup plus large, qui s'attachait aux épaules, aux hanches et au cou. Il y avait un rebord dans le bas, qui venait s'emboîter par-dessus le rebord de l'ouverture du caïak, de manière que le rameur et le bateau ne fissent plus qu'un, comme je l'ai dit plus haut. L'eau ne pouvait donc pas pénétrer par l'ouverture, et, comme toutes les coutures avaient été faites avec soin, et de plus enduites de résine, il se formait entre les deux peaux un gonflement provenant de l'air insufflé par un petit tuyau de bambou muni d'un bouchon. Le rameur pouvait donc alors se gonfler comme un ballon; et, quand bien même l'esquif eût coulé à fond, il serait resté à la surface en vertu de la pesanteur spécifique.

Tous ces travaux nous occupèrent pendant la mauvaise saison, et peut-être cet hiver, plus rempli que les autres, nous sembla-t-il plus court. Dès que le beau temps revint,

on essaya le premier corset de natation, destiné à Fritz. On ne peut se faire une idée de la singulière physionomie que donnait à ce cher enfant la triple bosse formée par l'air insufflé. Cela ne l'empêcha pas de marcher gravement vers la mer; et, choisissant un endroit où la profondeur allait en augmentant peu à peu, il s'avança dans l'eau comme s'il eût continué de marcher sur le sable. Bientôt il eut perdu pied, mais il n'enfonça pas pour cela plus haut que les hanches, et il continua sa marche absolument comme auparavant; un instant après, nous le vîmes aborder à l'île du Requin, où il se secoua comme un canard qui sort de l'eau, et nous fit signe de venir le rejoindre. Bientôt nous fûmes tous dans la chaloupe, et nous lui apportâmes nos félicitations pour la manière dont il s'était tiré de ce premier essai.

Nous profitâmes de notre passage dans l'île pour rendre visite à nos antilopes, et leur porter quelques friandises qui furent bien reçues; nous vîmes aussi avec plaisir qu'elles avaient profité de la petite cabane et de la litière que nous leur avions préparée à l'intérieur : elle était toute foulée; nous la leur refîmes sans nous plaindre. Nous cherchâmes aussi si la mer n'aurait pas déposé quelques nouvelles branches de corail et quelques coquillages; et, en effet, nous en trouvâmes un assez grand nombre. Il y avait beaucoup d'algues marines auxquelles ma femme donna une attention toute particulière. Elle en prit plusieurs échantillons et les porta dans la chaloupe.

A notre retour, elle s'occupait tout de suite de ces algues, en choisit quelques-unes dont la feuille dentelée pouvait avoir cinq ou six pouces, les lava avec soin, les fit sécher au soleil et dans le four, et enfin les mit de côté précieusement. Tout cela m'étonnait. Je me demandais en vain ce qu'elle comptait faire de ces plantes. Pour la

décider à parler, je la plaisantai un peu, lui disant que sans doute elle regrettait l'odeur du tabac des matelots à bord, et qu'elle faisait sécher ces feuilles, afin de s'en servir plus tard roulées en cigares ou hachées pour la pipe. Elle se mit à rire, et me répondit qu'elles étaient destinées à remplacer la paille de nos paillasses, et que nous apprécierions ce changement pendant les chaleurs de l'été. Mais comme, tout en parlant, elle ne pouvait s'empêcher de sourire, je compris que ces paroles me cachaient encore quelque surprise.

Quelques jours après, nous revenions d'une petite tournée, et nous arrivions à la fois très-fatigués et très-altérés, quand ma femme nous offrit une gelée bien transparente que la bonne odeur rendait encore plus agréable. Cette vue nous fit pousser des exclamations de joie et d'étonnement. Nous goûtâmes bien vite ce nouveau mets, et nous reconnûmes qu'il tenait, et au delà, ce que son aspect promettait. Depuis longtemps je n'avais rien mangé d'aussi bon et d'aussi rafraîchissant. Ma femme semblait jouir de l'étonnement général, et ne se pressait pas de satisfaire notre curiosité, car nul de nous ne pouvait reconnaître quelle espèce de gelée nous venions de goûter.

« Eh bien, dit-elle enfin, voilà comme vous êtes, vous autres hommes, vous ne voulez pas croire que, nous aussi, nous savons faire d'utiles découvertes. La recette de cette gelée, personne ne me l'a donnée, et cependant vous voyez que j'ai réussi. C'est simplement avec les feuilles d'algues marines que vous m'avez vue recueillir que je l'ai composée.

— Mais, repris-je, qui a pu te donner cette idée?

— Je me suis rappelée qu'au Cap on fait laver et sécher des feuilles semblables et qu'on les laisse confire ensuite dans du jus d'orange et de citron. Je n'avais ni orange ni

citron à ma disposition : j'ai remplacé ces ingrédients par du jus de canne, du miel, des feuilles de ravensara et de la cannelle. Eh bien, j'ai goûté de la gelée du Cap, et je trouve que la mienne la vaut bien. Et vous, qu'en pensez-vous? »

Chacun fut du même avis ; car, bien que nous ne pusions établir de comparaison, puisque aucun de nous ne se rappelait avoir goûté de la gelée du Cap, nous décidâmes *a priori* que celle de notre ménagère était si bonne, qu'il était impossible que l'autre ne lui fût pas inférieure.

Je n'ai pas dit qu'à notre dernière excursion dans l'île du Requin nous avons trouvé en très-bon état nos plantations de mangliers et de noix de coco. Les pins avaient aussi promptement grandi, et promettaient de donner bientôt une verdure continuelle et un agréable ombrage. Nous découvrîmes à ce voyage une source qui nous avait échappé lors de nos premières visites. Cette source nous fit grand plaisir, car je craignais que nos antilopes fussent quelquefois privées de l'eau de pluie qui séjournait dans les fentes des rochers.

Cette végétation si bien venue nous fit espérer de trouver l'îlot de la Baleine également couvert de verdure. Nous nous embarquâmes tout de suite pour aller le vérifier, et de loin nous vîmes d'abord que nos lapins s'étaient familiarisés avec leur nouvelle résidence : on les apercevait, en effet, rongant sans façon les algues marines que la mer rejetait sur le rivage. C'était une preuve que nous n'aurions pas de grands frais à faire pour les nourrir. Mais, en revanche, ils étaient restés tout à fait sauvages ; ils prirent la fuite à notre approche, et cherchèrent un refuge dans leurs terriers.

Nous savions bien, puisque c'était nous-mêmes qui avions construit ces terriers, le moyen de les y retrouver.

Les peignes que nous avions placés à l'entrée de chaque trou étaient assez abondamment couverts de poils, nous en emportâmes un bon paquet. Quant aux arbres, ils étaient loin d'avoir poussé comme ceux de l'île du Requin : les lapins avaient rongé l'écorce encore tendre et les jeunes pousses de noix de coco. Seuls, les pins avaient été respectés, sans doute à cause de leur écorce résineuse, qui avait éloigné les maraudeurs.

Comme je ne voulais pas renoncer pour cela à nos plantations, je fis transporter dans l'îlot de nouvelles pousses, et, cette fois, nous prîmes la précaution d'entourer notre pépinière d'une haie garnie d'épines qui devait tenir les lapins à distance.

Avant de quitter l'île, nous allâmes voir ce qu'était devenu le squelette de la baleine, et, tout en marchant, je mâchai quelques-unes des algues que les lapins semblaient trouver si fort à leur gré. La plupart avaient une odeur de vase assez prononcée, quelques-unes cependant étaient légèrement sucrées et rappelaient un peu le goût parfumé de la violette.

A la place où était autrefois la baleine, nous ne trouvâmes plus qu'un amas d'os ; mais le soleil les avait si bien séchés et blanchis, qu'ils étaient propres à toute espèce d'usage sans qu'on eût à craindre leur mauvaise odeur. Je m'attachai de préférence aux vertèbres, dont l'ouverture naturelle pouvait m'être très-utile. J'en fis mettre sur le rivage une douzaine, et, pour les emporter, je les enfilai dans une forte corde attachée à l'arrière de la chaloupe, en sorte que, la marée montante les mettant à flot, nous n'eûmes plus qu'à les remorquer jusqu'à Felsheim.

Ces vertèbres devaient me servir à confectionner cinq ou six foulons que je tenais à achever avant l'époque de nos récoltes. Rien n'était plus pénible pour nous que

d'être obligés de piler dans des mortiers le grain que nous retirions des épis : cette opération prenait beaucoup de temps, et notre fatigue n'était pas suffisamment récompensée par les résultats obtenus. Mais, pour fabriquer ces foulons, j'avais besoin de plusieurs autres matériaux qui me manquaient, d'abord des blocs de bois nombreux et épais pour la confection desquels il me fallait chercher un arbre suffisamment gros.

Un matin, je vis les enfants, armés de souricières, s'échapper, sans rien dire, de l'habitation. Je pensai qu'ils allaient tenter une chasse aux rats dans les environs, et je résolus de profiter de leur absence pour faire, de mon côté, une excursion solitaire jusqu'à l'Écluse, où je devais prendre en même temps de la terre glaise qui me manquait.

Ma femme me laissa partir sans objection, d'autant mieux qu'elle me dit avoir vu Ernest, que je croyais avec ses frères, s'enfermer dans la bibliothèque, afin d'y travailler tranquillement. J'attelai donc au traîneau le buffle de Jack, que celui-ci dédaignait pour son autruche, et je me fis accompagner de mes deux chiens.

Après avoir passé par le pont de la Famille, je me dirigeais vers la partie de la forêt la plus voisine, lorsque je crus remarquer que nos plantations de manioc et de pommes de terre offraient l'aspect d'un défrichement singulier. D'abord, je pensai que peut-être mes enfants les avaient bêchées et sarclées, par ordre de leur mère; mais, à mesure que je m'approchai, je reconnus qu'au lieu d'un défrichement j'avais un bouleversement complet. Le désordre était au comble : les tiges, à moitié arrachées ou brisées, gisaient de tous les côtés. Je ne savais qui accuser de ces ravages, mais un examen plus attentif me convainquit qu'une bande de cochons avait passé par là. Maintenant

étaient-ce des cochons sauvages, ou les petits de notre truie ? Je résolus de m'en assurer sans délai, et pour cela je suivis les traces encore récentes du passage de ces animaux.

J'arrivai ainsi jusqu'à l'ancien champ placé près de Falkenhorst : mêmes ravages ; mais je ne voyais pas un seul cochon, ce qui me fit supposer que leur troupe était peu nombreuse. Tout à coup les chiens se mettent à aboyer et s'élancent vers un taillis assez fourré. Je les suis, et je vois notre vieille truie, revenue à peu près à l'état sauvage, entourée d'une bande de petits marcassins qui devaient provenir d'une seconde portée ; à ses côtés était le pourceau que nous avions laissé vivre pour multiplier l'espèce. Il était devenu un porc d'une grosseur raisonnable. La truie et lui tenaient les chiens en respect en grognant et montrant les dents.

La vue de tout le mal que nous causaient ces animaux, et cela sans nécessité, puisqu'ils pouvaient trouver une abondante nourriture sans envahir nos champs, m'avait réellement irrité, en sorte que je ne sus pas réprimer un premier moment de colère et que je fis feu de mes deux coups de fusil sur la troupe que j'avais devant moi. Trois marcassins tombèrent, et le reste s'enfuit en grognant derrière les broussailles. Je coupai tout de suite les têtes des victimes, pour faciliter l'écoulement du sang ; rappelant alors les chiens, je les laissai s'en abreuver, et je plaçai dans le traîneau les trois cochons décapités. Je n'étais pas content de moi-même ; car je sentais bien que j'avais cédé à un mouvement de colère. Nous n'avions nul besoin de viande en ce moment à la maison, et les deux coups de fusil que j'avais tirés étaient réellement deux coups perdus.

Je continuai cependant ma marche, et je ne tardai pas

à trouver l'arbre qu'il me fallait. Il avait deux pieds de diamètre à sa base; je lui fis une marque comme les bûcherons, et j'allai quelques pas plus loin prendre de la terre glaise. Quand tout fut terminé, je repris la route de l'habitation, où j'arrivai encore avant les enfants, bien qu'ayant dépassé l'heure du dîner.

CHAPITRE XV

A mon retour, je trouvai ma femme fort inquiète : elle craignait qu'il ne fût arrivé quelque accident aux absents. Cette bonne mère avait pour toute la famille une sollicitude telle, qu'elle voulait savoir sans cesse où était chacun de nous. Le moindre retard lui causait de véritables tourments. Je cherchai à la rassurer en lui faisant observer que ses enfants commençaient à grandir et à se fortifier ; que Fritz, particulièrement, était presque un jeune homme, et qu'il fallait lui pardonner si quelquefois, par ce besoin de liberté si naturel à son âge, il oubliait de nous demander l'autorisation de s'éloigner un peu.

Vers le soir, nous vîmes arriver Jack, monté sur son autruche. Ses deux frères le suivaient d'un peu loin ; ils portaient tout le butin de la journée, car le coursier de maître Jack n'avait pas une selle disposée de façon à pouvoir soutenir les fardeaux. Ce butin, d'ailleurs, était considérable : il remplissait deux sacs chargés sur le dos de l'onagre et du taureau. Nous examinâmes vite leur contenu ; il se composait de quatre animaux du genre de ceux que nous avons nommés *bêtes à bec*, d'un singe, d'un

kangouroo, d'une vingtaine d'ondatras, de plusieurs rats d'une autre espèce que je crus reconnaître pour appartenir à la famille du *castor moschatus*, à cause de sa trompe cartilagineuse, et enfin de deux lièvres à longue queue, que je regardai comme étant des *tolai*. Depuis, Fritz avait ramassé un fort paquet de grands chardons qu'il supposait pouvoir m'être utiles; mais notre attention, fixée tout entière sur les animaux, nous les fit d'abord négliger.

La voix perçante de Jack domina bientôt les cris de joie et les félicitations de chacun ; il parlait plus haut que tout le monde réuni.

« Oh ! papa, disait-il, quel admirable coureur que mon autruche ! On se sent emporté avec la rapidité du vent ! c'est au point que l'air me coupait la figure et que j'étais souvent obligé de fermer les yeux. Papa, il faut que vous me fassiez un masque de verre qui me permette de diriger ma monture sans crainte d'être aveuglé ou de perdre la respiration.

— Non, mon enfant, répondis-je, je ne t'en ferai pas.

— Pourquoi non ? Je vous assure que j'en aurais grand besoin.

— Je ne dis pas le contraire ; mais je dois te faire remarquer que tu prends un ton bien singulier pour demander ce que tu désires : *Il faut que vous me fassiez*. Ne dirait-on pas que nous sommes à tes ordres ?

— Oh ! papa, ce n'était pas ma pensée ; je voulais vous prier d'être assez bon pour me confectionner un masque.

— A la bonne heure ! Ainsi présentée, ta demande est respectueuse et convenable ; mais je n'en persiste pas moins dans mon refus. Jusqu'à présent, vous vous êtes trop facilement habitués à me regarder comme le fournisseur général de toute la colonie ; il est bon que vous vous

chargez vous-mêmes désormais du soin de vous procurer ou de vous confectionner les instruments et les objets qui vous manquent. Ainsi donc, si tu veux un masque de verre, tu le feras toi-même. »

Cette remontrance rabattit un peu le caquet de M. Jack, qui laissa, un moment, la parole à ses frères.

« Oui, disait Fritz, nous rapportons un bon nombre de peaux de bêtes qui, dans le commerce, seraient très-appréciées. Mais nous abandonnons à papa tous nos droits à leur propriété, en échange d'un verre de *muscat de Felsheim*. Nos prétentions ne sont pas exorbitantes.

— En effet, repris-je, j'achète là une cargaison de fourrures à bon marché. Aussi je m'empresse de consentir à votre proposition.

— Moi, reprit François, je ne demande pas mieux que d'abandonner aussi ce qui me revient ; mais, pour l'instant, je préférerais l'échanger contre un bon rôti que contre un verre de vin. La nourriture de sauvages dont nous nous sommes contentés aujourd'hui peut avoir son charme pour un amateur de l'imprévu ; moi, j'aime mieux, je l'avoue, notre cuisine européenne.

— Allons, afin de contenter tout le monde, dis-je alors, j'annonce, pour ce soir, des viandes apprêtées à l'européenne et du vin des colonies. Il y en aura pour tous les goûts. Mais, avant d'aller nous mettre à table, que chacun de vous s'occupe de sa monture : un bon cavalier ne doit penser à manger lui-même que quand son cheval a son râtelier rempli. »

Quand ces opérations préliminaires furent terminées, je pris Fritz à part et le grondai un peu d'avoir emmené ses frères avec lui et d'être parti lui-même sans nous prévenir de la durée de cette absence. Je lui parlai des in-

quiétudes qu'avaient éprouvées sa mère, et le pauvre enfant reconnut si vite ses torts, qu'il alla se jeter au cou de ma femme en lui demandant pardon et en lui promettant que cela n'arriverait plus.

Cet élan affectueux de mon aîné réjouit tellement le cœur maternel, que notre bonne ménagère anima tout le souper par ses saillies pleines de gaieté et de bonne humeur. Elle nous annonçait chaque mets avec une gravité tout à fait comique.

« Ceci, messieurs, est un cochon de lait européen, déguisé en marcassin d'Amérique ; il a perdu sa tête à la bataille ; mais, comme certains individus de ma connaissance, il en avait peut-être si peu, que nous ne devons pas la regretter. A côté, vous voyez encore une salade d'Europe, bien qu'elle ait été plantée et cueillie aux antipodes. Voici également des beignets de cassave qui valent bien des beignets de pommes. En face est ma gelée hottentote, dont la vieille mère Thétis a fourni les principaux éléments. Enfin, pour arroser tout cela, nous avons notre hydromel, ou plutôt notre muscat, dont le parfum suffit pour embaumer la table. »

Les plaisanteries de ma femme et la vue d'un bon repas mirent tout le monde en joie. Le petit François, se souvenant sans doute de ses habitudes de marmiton, ne tarissait pas d'éloges sur le cochon, et, pour l'obliger à se taire, je fus obligé de lui faire remarquer qu'en parlant toujours il oubliait de manger, et que, grâce à l'appétit de ses frères, il serait forcé peut-être de se contenter d'apprécier la bonté du plat par les yeux et le nez, sans y porter les dents. A ces mots, le petit bonhomme se mit à jouer des mâchoires avec une telle rapidité, qu'on voyait qu'il avait hâte de rattraper le temps perdu.

Quand la faim de mes enfants fut un peu apaisée, je

demandai à Fritz de nous faire le récit de leur expédition. Je lui laisse ici la parole.

« Nous sommes restés toute la journée auprès de la métairie de Waldegg ; c'est là que nous avons fait nos découvertes et abattu notre gibier. Nous avons placé des pièges à rats dans lesquels l'appât se composait de carottes ou de petits poissons. Les ondatras semblaient préférer le légume, mais les autres rats à trompe préféraient l'autre appât, si bien que, pour ne pas perdre de temps, nous nous sommes contentés de dîner avec des racines d'anis et quelques petits poissons à peine frits.

— Pendant ce temps-là, interrompit Jack, notre singe chassait dans les environs ; il a fait lever, presque sous nos pieds, les deux lièvres, et François lui doit aussi son kangaroo, à qui un coup de fusil bien ajusté a appris vite ce que c'était que la poudre, dont il n'avait probablement pas d'idée.

— Moi, reprit Fritz, je laissai mes frères s'escrimer contre ce gibier inoffensif, et je ramassai le paquet de chardons que vous avez vus ; j'y ai joint quelques plantes nouvelles sur lesquelles vous voudrez bien me dire votre avis. Mais ne voilà-t-il pas qu'au beau milieu de mon paisible travail un singe malavisé vient m'assaillir à coups de noix de coco ; je lui ai envoyé quelques grains de plomb qui l'ont fait descendre de son arbre plus vite encore qu'il n'en avait l'habitude. »

Après le souper, j'allai examiner les plantes de Fritz. D'abord je trouvai dans les chardons une carde naturelle telle que j'en désirais pour fabriquer les chapeaux ; parmi les autres végétaux je trouvai deux petits pommiers à cannelle et même quelques vrais canneliers. Ces précieux produits furent remis à ma femme, qui les reçut avec

grand plaisir, et, le lendemain matin, les planta dans notre jardin.

Il restait à dépouiller le gibier ; mais je dis à mes enfants de me laisser ce soin, car j'espérais arriver à faire la besogne aussi promptement à moi tout seul qu'en nous y mettant tous à la fois. Jack commença par assurer que c'était impossible ; je le laissai parler à tort et à travers : j'avais mon idée.

Parmi les instruments que contenait la caisse du chirurgien du navire, se trouvait une grosse seringue. Je pratiquai une ouverture dans le bouchon du piston, et, au moyen de deux soupapes, je transformai ainsi mon instrument de médecin en une machine de compression. Sans doute elle n'était pas parfaite, mais cependant elle pouvait suffire pour mes projets. Quand je tirais le piston, l'air extérieur entraît par une des soupapes, et quand je le poussais, au contraire, il sortait par l'autre avec une certaine violence.

Quand je revins muni de mon instrument, les enfants se mirent tous à éclater de rire, et Jack me demanda, un peu irrévérencieusement, si c'était avec cette arme d'apothicaire que je comptais accomplir mes promesses. « Précisément, » répondis-je. Et, sans rien ajouter, je pris le kangaroo, je le suspendis par les pattes de derrière de façon que sa tête fût à la hauteur de ma poitrine, puis, pratiquant une ouverture au-dessous du cou, j'y introduisis la canule de la seringue et me mis à souffler de toutes mes forces. Au bout de quelques instants le kangaroo s'enfla d'une manière prodigieuse, si bien qu'il ne conserva plus rien de sa forme naturelle. Je continuai à souffler, et je m'aperçus qu'à l'exception de deux ou trois petits endroits, la peau était partout séparée de la chair. Je dis à mes enfants de dépouiller l'animal, et ils furent

étonnés de voir que l'opération se faisait toute seule.

Le lendemain devait être employé à abattre l'arbre que j'avais choisi. Je partis donc de bon matin avec toute ma bande, bien munie de haches, de couteaux, de cordes et de scies. Chemin faisant, je leur montrai les dégâts causés par les cochons et le lieu où ils avaient reçu leur châtiment. Quand nous fûmes arrivés à l'arbre marqué, je fis monter Fritz et Jack au sommet pour abattre les branches les plus longues, afin qu'elles ne s'accrochassent pas dans la chute aux arbres voisins. En même temps ils attachèrent au sommet deux cordes dont les extrémités restées libres furent fixées à une assez grande distance pour n'avoir rien à craindre en cas que nous ne fussions pas maîtres de diriger la chute du tronc. Puis, avec une scie horizontale, mais dont les deux manches étaient perpendiculaires à son axe, nous opérâmes des deux côtés une section un peu inclinée. Ensuite chacun se mit à tirer fortement sur la corde. Bientôt l'arbre craqua, puis, après avoir chancelé un instant, tomba lourdement à terre sans aucun accident.

Nous le sciâmes aussitôt de quatre pieds en quatre pieds. Les branches furent également sciées, et nous obtînmes ainsi des bûches de plus petite dimension dont quelques-unes étaient recourbées ; le reste fut laissé au soleil afin d'être séché avant de servir pour alimenter notre feu.

Ce travail ne s'acheva pas en un jour : nous fûmes obligés d'y revenir le lendemain. J'avais six blocs et une assez grande quantité de bûches droites ou tortues. Je plaçai une de celles-ci au milieu de la surface supérieure de chacun des grands blocs. A l'extrémité je fixai par une entaille une traverse horizontale qui se mouvait comme le fléau d'une balance, et dont une moitié était au-dessus de

l'axe. A cette moitié j'adaptai un marteau de forme conique dont la tête revenait aboutir au centre de la grosse poutre, que je creusai un peu dans cet endroit. A l'autre branche du fléau, je plaçai une pelle à puiser, et je diminuai le poids de ce bras de levier de façon cependant qu'en remplissant la pelle d'eau il se trouvât plus lourd que l'autre.

Voici alors la manière dont la machine fonctionnait : quand la pelle était vide, le marteau, plus pesant, la soulevait; mais, si on venait à la remplir d'eau, alors, au contraire, la pelle, faisant bascule, entraînait le fléau de cette espèce de balance; mais ce mouvement, en vertu de la forme même de la pelle, la faisait renverser, et le marteau retombait de tout son poids dans la partie creusée au centre. La pelle, revenant à la position horizontale, se remplissait d'eau, soulevait de nouveau le marteau, et le même phénomène avait lieu. Ainsi tout ce qui se trouvait dans la partie creuse était broyé par la chute continuelle du marteau; mais, comme le grain que nous comptions y mettre eût pu sauter en l'air et les éclats se disperser, je remédiai à cet inconvénient en agrandissant la partie creuse de mon bloc de bois, et j'y fis entrer en forçant un peu une des vertèbres de baleine que j'avais mises de côté à notre dernière excursion à l'îlot. Puis, avec les fanons, je fis à ce mortier une sorte de couvercle percé au milieu, juste de la dimension du marteau, en sorte que le grain frappé venait rebondir contre cet obstacle, et ne pouvait s'échapper du réservoir.

Il restait maintenant le soin de faire fonctionner la machine sans être à chaque instant obligé de remplir nous-mêmes la pelle de liquide. J'y arrivai au moyen d'un conduit de bambou qui amenait l'eau du puits précisément à la hauteur de la pelle relevée. D'autres tuyaux

plus petits partant du grand canal distribuaient de l'eau aux autres pelles, car il ne faut pas oublier que j'avais fait pour chacun des six blocs de bois l'opération que j'ai décrite pour un. Nous avions donc ainsi six foulons qui travaillaient ensemble sans que nous eussions à les surveiller; et, comme les conduits d'eau n'étaient pas tous d'égal diamètre, il s'établissait une certaine différence entre le travail de chacun, ce qui faisait tomber comme en cadence les marteaux les uns après les autres. Je remarquai qu'en moyenne ils frappaient trois coups toutes les deux minutes : sans doute c'était peu comparativement aux machines employées dans les pays civilisés; mais on doit remarquer que l'organisation de la mienne était très-simple, puisqu'elle ne nécessitait l'emploi d'aucun rouage, et, d'un autre côté, comme les machines travaillaient seules, au bout de la journée nous trouvions toujours une bonne partie de besogne faite sans aucune fatigue pour nous.

Le premier essai de ce nouveau système de pilage fut tenté sur le riz, et, le soir, nous reconnûmes avec plaisir que la portion placée dans chacun des six mortiers était complètement débarrassée de la paille, et propre, sans autre préparation, à être employée à la cuisine. Rien, d'ailleurs, ne nous pressait outre mesure, puisque nous ne faisons fonctionner nos foulons que pour notre consommation particulière, et non pour en faire un commerce. Quoique l'opération fût lente, les produits obtenus dans un seul jour étaient toujours plus considérables de beaucoup que ce dont nous avons besoin pour notre entretien quotidien.

Nous avons établi nos moulins près du champ semencé de blé, de maïs et d'orge. Je remarquai, tout en travaillant, que nos poulets et nos dindons faisaient de

fréquentes excursions dans ce champ, et en revenaient la panse bien remplie. C'est qu'en effet le grain était déjà mûr, bien qu'il ne fût semé que depuis quatre ou cinq mois. Nous pouvions donc désormais espérer deux récoltes par an. Je dis aussitôt qu'il fallait s'occuper de le moissonner; car d'un moment à l'autre nous devions nous attendre à recevoir la visite des harengs et des chiens de mer. C'était l'époque de leur apparition.

Je décidai que nous expédierions la récolte, quitte à perdre quelques boisseaux de grains, afin d'être en mesure pour tout faire. Ma femme, à ces mots, jeta les hauts cris; elle prétendait que notre blé et notre orge étaient bien autrement précieux que des harengs, dont il nous restait encore une provision assez importante; que, d'un autre côté, les pommes de terre et le manioc réclamaient les soins de tous, en sorte qu'avec notre manie pour la pêche nous arriverions à manquer des choses de première utilité.

Je ne pouvais m'empêcher de reconnaître que les observations de ma femme étaient justes; toutefois il m'en coûtait de laisser passer, sans en profiter, l'occasion de faire une pêche abondante. J'espérais, de plus, que nous ne perdrons pas grand'chose à notre récolte en employant le procédé italien, qui est beaucoup plus rapide. « Quant aux pommes de terre et au manioc, il n'y avait pas d'inconvénient à ce qu'ils restassent quelques jours de plus en terre : ils n'en seraient que plus faciles à récolter. D'ailleurs, nous n'avions pas affaire au sol rocailleux de la Suisse : il suffisait de laisser un petit nombre de germes pour avoir plus tard, grâce à la fécondité du terrain, une abondante récolte. »

Je communiquai toutes ces observations à ma femme, et, pour pouvoir commencer la récolte dès le lendemain

matin, je fis immédiatement nettoyer devant la maison une aire en plein vent que je préparai de la manière suivante. Je l'arrosai d'abord avec de l'eau provenant de fumier du bétail. Les enfants ne comprenaient pas trop quels étaient mes projets, mais leur confiance en moi leur faisait exécuter mes instructions avec la plus grande docilité.

Je fis sortir toutes les bêtes de somme et les fis courir sur ce terrain humide, pendant que nous le battions de notre côté avec des avirons et des perches. Quand la chaleur eut séché le sol, je l'arrosai et le battis de nouveau, en sorte que j'eus une esplanade parfaitement dure et unie, dans le genre de celles des granges d'Europe.

Le lendemain matin tous les enfants accoururent, armés de faucilles, de fourches et de râdeaux. Je leur dis d'emporter seulement les faucilles et de laisser le reste; car nous allions moissonner à l'italienne, et les Italiens sont trop paresseux pour ne pas faire les choses avec moins de peine que les autres peuples.

Mes enfants se mirent aussitôt à la besogne. Nous coupâmes seulement les épis. Deux buffles, portant le fameux panier où Ernest avait été tant secoué, furent placés au milieu de nous; chacun se mit à récolter de son côté, en sorte que, le soir, le panier avait été deux fois rempli et vidé, et que le champ ne contenait presque plus que les pailles des épis.

Quand nous eûmes rapporté à la maison tout le grain recueilli, je le fis étaler sur l'esplanade que j'avais préparée auparavant, en ayant soin de séparer les espèces en tas différents. Alors commença une opération qui, malgré son utilité, sembla à mes enfants un plaisir bien plus qu'un travail. Toutes les montures furent mises en réquisition, même l'autruche, et chacun de mes fils, sau-

tant sur l'une d'elles, se mit à galoper sur les tas de blé et fit voler des nuages de paille et de poussière. Ma femme et moi, armés de pelles, nous ramassions les épis dispersés et les remettions sous les pieds des batteurs.

Pour le maïs, nous fûmes obligés de le battre différemment, en employant des fléaux qui détachèrent le grain des épis. Le produit obtenu fut aussi très-considérable.

Ce fut à cette époque que nous découvrîmes le giroflier, et que Fritz tua une vache marine dont la tête et les défenses servirent d'ornements au caïak dont il avait été nommé capitaine.

CHAPITRE XVI

Une nuit, plusieurs de nos cochons, devenus sauvages, s'avancèrent jusqu'à Felsheim; les chiens les repoussèrent. C'était à mes yeux une nouvelle preuve que le pont, tel qu'il était construit, offrait un trop facile accès dans nos domaines, et je pensai plus sérieusement que jamais à lui substituer un vrai pont-levis ou pont tournant.

Ce n'était pas un petit travail qu'une pareille construction pour nous, qui n'avions à notre disposition ni vis ni manivelle. Aussi me décidai-je pour le plus simple des ponts-levis. Je plantai en terre deux poteaux assez élevés, au travers de chacun desquels passait une corde se mouvant le long d'une poulie, et aboutissant par l'un de ses bouts à un anneau de fer solidement fixé à l'extrémité du pont. Un système de bascule, disposé de notre côté, nous permettait de soulever le plancher et de le maintenir en

l'air. Nous étions donc à l'abri désormais d'une invasion des bêtes féroces. Quant aux hommes, je savais que le ruisseau n'était pas une barrière assez large ni assez profonde pour arrêter un ennemi déterminé.

Pendant les premiers jours, les enfants se faisaient un jeu de baisser et relever notre pont, ou de grimper le long des poteaux pour découvrir ce qui passait au delà du ruisseau. De cette position ils apercevaient nos antilopes galopant dans la plaine, et c'était de leur part à chaque instant des exclamations sur la grâce et la légèreté de ces gentilles petites bêtes.

« Il faudrait, dit un jour Fritz, pouvoir apprivoiser ces animaux. Quel agrément pour nous de les voir venir à nos côtés et se désaltérer dans le ruisseau pendant que nous travaillerions !

— On pourrait y parvenir en imitant les places d'appât qui se trouvent dans la Nouvelle-Géorgie, répondit Ernest.

— Oh ! voilà bien le savant, dit Jack, qui va toujours chercher ses exemples au bout du monde !

— Qu'importe, interrompis-je, à quel pays on emprunte des idées, si ces idées sont fécondes, et leur application possible ?

— Mais, reprit Jack, qu'est-ce qu'Ernest entend par des places d'appât ?

— Voici, repartit aussitôt notre philosophe. Dans la Nouvelle-Géorgie, il existe à l'état naturel un vaste terrain de marne salée et sucrée qui attire sur ses bords des troupes entières de buffles. Ici nous n'avons pas les mêmes ressources, mais nous pouvons y remédier par notre industrie, en créant, comme dans certaines forêts de l'Europe, des *lèche-sel* artificiels. Placés à l'affût tout auprès, les chasseurs attendent que le gibier vienne s'of-

frir de lui-même à leur fusil. Je crois qu'avec de la terre de porcelaine et du sel on aurait un excellent appât.

— En ce cas, reprirent mes enfants, il faut faire tout de suite une nouvelle excursion pour aller chercher de la terre de porcelaine. Papa, du reste, en a besoin lui-même, et il ne demandera pas mieux que de donner son consentement à ce projet. »

J'avais, en effet, l'intention de me rendre à l'Écluse pour renouveler ma provision de terre de porcelaine, et, voyant avec quelle ardeur les enfants accueillaient cette idée, je donnai volontiers mon adhésion à leur projet. Fritz n'eut pas plutôt entendu le *oui* paternel, qu'il se mit à dire : « Je vais, en ce cas, faire préparer tout de suite du pemmican. »

Mais ma femme, à cette demande, se récria. Elle ignorait, disait-elle, ce que c'était que ce nouveau mets de sauvages, et ne se souciait pas de surcharger sa mémoire, déjà fort riche en recettes culinaires européennes, de procédés barbares qui, le plus souvent, ne donnaient que de médiocres résultats.

« Maman, lui dit Fritz, le pemmican est tout simplement de la chair d'ours ou de chevreuil, ou de tout autre animal sauvage, pilée et hachée, que l'on presse fortement et qui donne ainsi un aliment très-substantiel et facile à transporter. Les voyageurs du Canada s'en servent toujours pour approvisionner leurs caravanes.

— Vous avez donc décidé une nouvelle expédition, et cela sans me consulter ? Je vois ce que c'est : comme on sait que je ne vois pas toujours avec plaisir mes enfants s'éloigner de la maison pour courir à la recherche de dangers inconnus, ceux-ci se dispensent de me consulter. Enfin, puisque cela est une affaire convenue, je ne veux pas m'y opposer ; mais je crois que pour une petite pro-

menade de deux jours dans un pays fertile il est inutile de préparer des vivres comme pour un long voyage.

— C'est peut-être vrai, répondit Fritz; mais un chasseur aime à vivre un peu comme les hardis voyageurs dont il connaît l'histoire : cela lui donne à la fois plus de hardiesse et plus de confiance. Et ne trouvez-vous pas aussi qu'il vaut mieux s'habituer à une sobriété d'anachorète que de charger sa gibecière de lièvres ou de canards rôtis, pour aller abattre des lièvres et des canards vivants ?

— Je ne suis pas tout à fait de ton avis là-dessus; cependant, si cette préparation de pemmican vous fait plaisir, je veux bien m'y prêter. »

Fritz, dans son ardeur, en pressa tellement la fabrication, que l'on eût dit qu'il s'agissait de faire de la nourriture à toute une armée. Pendant ce temps-là, ses frères apprêtaient de leur côté leurs attirails de chasse; je m'apercevais bien à leur activité qu'ils avaient en tête quelque projet dont ils ne voulaient pas me faire part. Ils avaient été chercher le vieux traîneau transformé en voiture, grâce aux deux roues de canon, et l'avaient chargé de corbeilles, de sacs, de paniers de toute espèce; par-dessus étaient la tente et le caïak.

Jack même y joignit quelques-uns de nos pigeons européens, et pour cela il chercha si évidemment à n'être pas vu de moi, que je pensai, pour le moment, qu'il avait songé à corriger le peu de délicatesse de la nourriture sauvage de Fritz par un supplément dans le goût des gens civilisés. Je voulus cependant paraître n'avoir rien vu, et j'attendis, dans l'espoir que l'événement me mettrait au courant de tous ces petits mystères.

Le matin du jour solennel du départ, Ernest et Jack eurent ensemble une grande conférence dont je ne pus

connaître le but, mais à la suite de laquelle le premier décida qu'il préférerait rester à la maison avec sa mère. Celle-ci, en effet, venait de déclarer qu'elle se souciait peu de quitter l'habitation pour le moment, et qu'elle se sentait d'ailleurs un peu trop fatiguée pour s'exposer à trotter plusieurs jours dans une voiture aussi dure que notre charrette. Je résolus alors de laisser partir les enfants seuls et de m'occuper pendant ce temps, avec Ernest, de la confection d'un moulin à sucre.

Les trois petits chasseurs nous firent donc leurs adieux; je recommandai les deux plus jeunes à Fritz, et je remarquai au moment du départ, entre Ernest et ses frères, des signes d'intelligence qui me convinquirent de plus en plus qu'on me préparait une surprise quelconque. Cependant la petite caravane était en selle, elle nous fit un dernier salut et partit au trot avec un air de satisfaction et de plaisir qui témoignait assez du goût de mes enfants pour la liberté.

Je ne veux pas m'appesantir sur les détails de fabrication de mon moulin à pressoir, qui différait peu, d'ailleurs, des modèles ordinaires. Il suffira de faire savoir qu'il se composait de trois cylindres verticaux tournant au moyen d'une manivelle mise en mouvement par les chiens ou l'un des jeunes buffles. Malgré l'aide d'Ernest et même de ma femme, ce travail nous occupa plusieurs jours.

Pendant ce temps, que faisaient nos jeunes chasseurs? Je vais placer ici le récit de leur excursion, bien que je n'en aie connu tous les détails que plus tard. Après avoir passé le pont de la Famille, ils se dirigèrent sur Waldegg, où ils comptaient rester la journée entière, même le lendemain. Ils tuèrent près de la métairie une hyène dont les dépouilles furent adjugées à François qui avait tiré coura-

geusement le premier coup de pistolet sur la bête féroce. Ce fut dans la métairie même qu'ils commencèrent à dépouiller l'hyène. L'odeur de la chair morte attira un grand nombre d'oiseaux. Un ou deux coups de fusil les dispersèrent, et les enfants purent achever leur tâche avant la nuit. Puis, après un repas au pemmican, ils se couchèrent sur les peaux d'ours, qu'ils avaient emportées sans m'en prévenir.

Pendant ce temps-là, après les travaux de la journée, réunis à table, nous causions, Ernest, ma femme et moi, de nos jeunes coureurs d'aventures. La bonne mère témoignait bien quelque inquiétude à leur sujet; mais je cherchais à la rassurer en lui rappelant que nous devions avoir confiance dans la prudence et le courage de Fritz. Ernest lançait quelques allusions un peu obscures pour nous. Bientôt, comme nous parlions de ce que faisaient ses frères : « J'espère, dit-il, vous donner demain quelques renseignements au sujet de mes frères.

— Comment cela? repris-je; ton intention serait-elle d'aller les retrouver? Je te préviens, mon ami, que tu m'es trop utile ici pour que je te le permette.

— Non, non, je ne compte pas m'absenter, et cependant je saurai sans doute quelque chose. Qui sait? Je crois aux rêves : je verrai peut-être pendant mon sommeil ce qu'ils font là-bas.

— Oh! les rêves répondit ma femme, ne signifient rien. Moi qui suis leur mère, je serais avertie, à ce compte, plus tôt que toi; mais, quand même je rêverais à mes enfants toute la nuit, je n'aurais pas assez de confiance en cet avertissement mystérieux pour que cela suffît à me rassurer. »

En ce moment, je vis un pigeon rentrer au colombier, et je fis remarquer que c'était sans doute un pigeon étran-

ger, car les autres avaient l'habitude de regagner leur nid de meilleure heure.

« Fermons la trappe tout de suite, dit Ernest; qui sait? c'est peut-être un courrier qui nous arrive de Sydney ou de Port-Jackson, et nous pourrions nous en servir pour lier correspondance avec cette colonie.

— Ah ça! repris-je, à qui en as-tu, ce soir, avec tes idées de poste, de dépêches et de courriers?

— La chose n'est-elle donc pas possible? N'existe-t-il pas des pigeons voyageurs qui font le métier de courriers?

— Sans doute; mais il n'est pas probable que celui que tu viens de voir nous arrive d'aussi loin et soit porteur de quelque lettre à notre adresse. Enfin, si cela peut te faire plaisir, tu vérifieras ce fait demain matin, et je ne demande pas mieux que d'entrer en correspondance avec le gouverneur général de Sydney. En attendant, allons nous coucher, et tâche aussi, pendant ton sommeil, d'avoir des nouvelles de tes frères. »

Le lendemain matin, Ernest se leva avec le jour, et je le vis bientôt sortir du colombier et s'enfermer dans sa chambre. Évidemment, il y avait quelque chose de combiné dans sa tête. Au moment du déjeuner, en effet, nous le vîmes entrer avec gravité; il tenait à la main un papier cacheté et plié dans le genre des ordonnances administratives, et, s'inclinant devant nous comme un fonctionnaire subalterne devant ses supérieurs, il nous dit avec un sérieux comique : « Le directeur du service des postes de Felsheim supplie Vos Seigneuries de vouloir bien l'excuser si les dépêches de Sydney-Cove et de Waldegg sont en retard; mais, la poste n'étant arrivée que fort avant dans la nuit, le courrier n'a pu être distribué que ce matin. »

Ce discours solennel nous fit rire, ma femme et moi, et, pour me prêter à la plaisanterie, je répondis avec tout le sérieux d'un chef haut placé :

« Eh bien, monsieur le secrétaire, faites-nous lecture de ces dépêches; nous apprendrons avec un vif intérêt ce qui a pu survenir de nouveau dans la capitale et les autres provinces. »

Ernest nous fit une profonde inclination, et, dépliant son papier, nous lut la dépêche suivante :

Le gouverneur général de la Nouvelle Vallée du Sud au gouverneur de Felsheim, Falkenhorst, Waldegg, Prospect-Hill, et autres contrées avoisinantes, salut et prospérité.

« MONSIEUR ET CHER GOUVERNEUR,

« Nous apprenons avec déplaisir que trente aventuriers faisant partie de votre colonie se sont éloignés du centre de l'établissement pour vivre du produit de leur chasse au grand détriment du gibier gros et petit, entretenu pour les chasses de la province. Il paraît, de plus, si nous sommes bien informé, qu'une troupe d'hyènes aussi nombreuse que redoutable a fait invasion dans les propriétés des colons, et y cause de graves désordres. Veuillez, en conséquence, aviser à faire rentrer les chasseurs dans la colonie, et en même temps prendre les mesures que vous jugerez convenables pour mettre un terme aux ravages des animaux féroces et assurer la tranquillité des colons. Je prie Dieu, monsieur et cher gouverneur, de vous avoir, vous et votre famille, en sa sainte et digne garde.

« Donné à notre quartier général de Sydney-Cove, le douzième du courant mois, année de la colonie trente-quatre.

« Le gouverneur général,

« *Signé* : PHILIPP PHILIPPSON. »

En terminant cette lettre, Ernest partit d'un éclat de rire immodéré qu'il accompagna d'une gambade joyeuse; mais ce mouvement fit tomber de sa poche un second papier plus petit que l'autre, et, comme j'allais le ramasser, il me prévint avec empressement et se hâta de dire : « Ceci est le courrier particulier de Waldegg; toutefois, si Vos Seigneuries le désirent, je me ferai un plaisir de leur en donner connaissance. Peut-être y trouverons-nous des renseignements plus exacts que dans la dépêche officielle de Sydney-Cove. Le gouverneur général paraît avoir été abusé par des rapports exagérés.

— Voyons, Ernest, repris-je alors, que signifie cette plaisanterie? Fritz t'aurait-il laissé quelque lettre pour moi, en te recommandant de ne me la remettre qu'aujourd'hui; ou bien aurais-tu réellement découvert la trace de quelque bête féroce? Il me semble qu'il n'y aurait pas là matière à plaisanterie.

— Voici la vérité. Cette lettre a été apportée hier par un de nos pigeons que les chasseurs ont pris avec eux, et, sans l'obscurité, j'aurais été la chercher le soir même et vous aurais donné tout de suite les détails qu'elle contient et leur explication.

— A la bonne heure! c'est une heureuse idée que vous avez eue là; on pourra l'utiliser souvent. Mais je ne suis pas tranquille au sujet de ces hyènes: Que faut-il en penser? Est-ce de ton invention ou bien y a-t-il quelque chose de vrai?

— Voici, reprit Ernest, la lettre telle qu'elle est arrivée. Je la lis sans y changer un mot.

« Chers parents et cher Ernest, une hyène énorme a attaqué notre troupeau; elle a dévoré deux agneaux et un bœuf. François l'a blessée et nos chiens ont achevé de la

tuer. Sa peau est fort belle, notre journée s'est passée à la dépouiller. Le pemmican n'est pas fameux. Portez-vous aussi bien que nous, qui vous embrassons tous affectueusement.

« A Waldegg, le 15.

« FRITZ. »

— Voilà bien, repris-je, une lettre de chasseur ! Mais n'importe, les nouvelles sont bonnes. Grâce à Dieu, mes enfants sont sortis vainqueurs contre l'hyène ; mais cette rencontre m'effraye. Pour que l'hyène ait pu s'introduire dans nos domaines, il faut que le passage de l'Écluse soit forcé de nouveau. »

Ma femme aurait voulu rappeler immédiatement les chasseurs, je pensai qu'il valait mieux attendre une seconde lettre qui nous permît de mieux juger ce que nous aurions à faire ; car avec trop de précipitation nous pouvions arriver mal à propos et les déranger sans raison.

Le soir même, en effet, et un peu plus tôt que la veille, nous vîmes revenir un second pigeon messenger. Ernest se hâta de fermer la trappe et d'aller chercher la dépêche, qu'il nous rapporta aussitôt. Elle était encore plus courte et plus laconique que celle de la veille ; la voici :

« La nuit a été bonne ; le temps est magnifique. Course en caïak sur le lac. Prise de cygnes noirs et d'un héron royal. Un animal inconnu mis en fuite dans le marais. Demain nous serons à Prospect-Hill. Portez-vous bien.

« Vos enfants affectionnés,

« FRITZ, JACK, FRANÇOIS. »

Si cette lettre était peu explicite, en revanche elle suffisait pour nous rassurer, puisqu'elle nous montrait nos

enfants gais et contents, sans qu'aucune nouvelle apparition de bêtes féroces fût venue les déranger. Quant aux détails, je les appris plus tard de leur propre bouche, et je vais en placer ici le récit.

CHAPITRE XVII

Nos jeunes gens avaient le projet d'explorer le lac voisin de la métairie, et de marquer les endroits où l'on pouvait facilement débarquer sans craindre de voir le canot s'enfoncer dans la vase, ainsi que ceux où les roseaux plantés dans un terrain mouvant ne permettaient pas de s'approcher de la surface navigable. Pour cela, Fritz s'était mis dans son caïak et voguait le long du rivage pendant que ses frères, derrière les roseaux, en côtoyaient les bords à pied. A un signe du canot, ils s'approchaient jusqu'à l'endroit indiqué par le navigateur et y plantaient quelques perches de bambou, comme marque de reconnaissance.

Tout en faisant cette exploration, Fritz attrapa vivants quelques jeunes cygnes noirs qui furent plus tard transportés à Felsheim ; nous leur brisâmes le bout de l'aile pour les empêcher de s'envoler, et nous les plaçâmes dans notre baie, dont ils firent l'ornement. Il prit aussi un héron royal.

Les trois frères étaient occupés à examiner le butin de Fritz, quand un grand quadrupède sortit du marais et passa à côté d'eux. Il était, me dirent-ils, de la taille d'un poulain, d'une couleur brune, et semblait un jeune rhino-

céros, moins la corne du nez; sa lèvre supérieure descendait au-dessous de la lèvre inférieure, qu'elle enveloppait entièrement. C'était le tapir américain, comme je le leur dis ensuite, animal tout à fait inoffensif et que l'on rencontre souvent près des grandes rivières de l'Amérique du Sud.

Près du bois des goyaviers, ils virent des grues, des *vierges de Numidie*, et Fritz prit dans un buisson un magnifique oiseau. Ce dernier surtout était superbe : sa longue queue ondoyante, de près de deux pieds, où l'on remarquait deux plumes plus fines et plus longues que les autres; sa tête couronnée d'une splendide aigrette, le firent reconnaître pour l'*oiseau de Paradis*, merveille des tropiques, sur l'existence duquel on a fait courir tant de fables singulières, et que les chasseurs estiment tant. C'était une femelle, et la femelle est moins parée et moins forte que le mâle; mais, malgré cela, la prise était assez belle pour que le chasseur eût le droit d'en être fier.

Après ces exploits, l'appétit de nos enfants s'était trouvé fortement excité; aussi firent-ils avec plaisir un repas de viandes froides et de peccari fumé, auquel ils ajoutèrent des pommes de terre cuites sous la cendre et des goyaves. Pour le pemmican, comme ils le trouvaient indigne de sa réputation, ils l'abandonnèrent aux chiens, qui, moins difficiles, s'en régalerent avec plaisir.

La soirée fut employée à faire des provisions de riz et de coton qu'ils comptaient transporter à Prospect-Hill. C'était là effectivement le but de leur excursion. Ils voulaient tout remettre en ordre et y prendre la terre de porcelaine dont j'avais besoin. Ils avaient de plus un autre projet, pour l'exécution duquel ils firent bonne provision de noix de coco et de vin de palmier, en abattant deux palmiers à la manière des Caraïbes. Je les grondai sévère-

ment plus tard de ce gaspillage. Il me semblait, en effet, fort inutile de compromettre nos ressources futures pour une jouissance momentanée ; mais à cela ils me répondirent qu'ils avaient eu soin de planter au moins une douzaine de noix de coco pour réparer le dégât. Le mal était fait ; il n'y avait plus à y revenir ; je me contentai donc pour cette fois de leur excuse, mais en leur défendant expressément désormais tout pillage de cette espèce sans mon ordre absolu.

Quand cette petite discussion fut terminée, je voulus savoir le motif qui les avait fait agir, et Fritz alors me parla ainsi :

« D'abord, je vous prie de me pardonner, mon cher père, si je ne vous ai pas demandé la permission d'accomplir mon projet. Je reconnais ma faute. Mais les ravages dont les singes se sont rendus coupables à plusieurs reprises dans nos plantations m'avaient fait juger qu'il leur fallait un sévère châtiment, et, me rappelant ce que vous m'aviez dit sur l'euphorbe, j'en emportai avec moi dans le dessein de l'employer, si je trouvais encore les traces de leurs déprédations à Prospect-Hill. Ce projet n'aurait peut-être pas eu votre assentiment, car il était cruel. Mais je me disais que, puisqu'on faisait sans scrupule usage du poison contre les souris et les rats, il pouvait bien nous être permis de l'employer contre la race malfaisante qui semblait s'attacher à détruire tout ce que nous édifions. Maintenant voici le récit de la journée passée à Prospect-Hill.

« Nous nous mîmes en route de bon matin, et, dès que nous fûmes arrivés à la forêt, nous nous vîmes assaillis par une grêle de pommes de pin que messieurs les singes faisaient tomber du haut des arbres sur nos têtes. Cette attaque, plus désagréable que dangereuse, cessa seulement quand

nos fusils eurent fait deux ou trois exemples. Les singes se réfugièrent alors dans les palmiers, où ils se cachaient plus facilement à nos regards.

« En traversant ensuite le champ de riz sauvage qui croît sur la lisière de la forêt, je reconnus une dévastation nouvelle. On eût dit que la grêle avait passé par là. Ne trouvant plus de trace de la route tracée par nous, il fallut s'orienter pour ne pas perdre la direction de Prospect-Hill.

« A notre arrivée, après avoir déchargé le chariot, nous employâmes le milieu du jour à tout nettoyer et à tout préparer pour la nuit; les plantations avaient été, du reste, saccagées de nouveau par les singes, et, bien que le désastre fût moins grand que la première fois, nous aurons de la peine pour le réparer.

« Nous déposâmes dans la cabane les balles de coton, les provisions et nos peaux d'ours, que nous n'avions emportées, du reste, que pour vous faire une surprise : nous pensions que vous nous accompagneriez, et qu'alors vous seriez bien aise de retrouver le soir cette couche moelleuse.

« Toute la soirée fut consacrée à préparer notre vengeance contre les singes.

« A cet effet, je coupai un assez grand nombre de calabasse que nous remplîmes de vin de palmier, de lait de chèvres et de grains de miel; je me chargeai seul du soin de mettre dans chacune la quantité d'euphorbe qui me sembla nécessaire. Ces vases empoisonnés furent suspendus aux branches des arbres dans des endroits apparents. Puis nous fîmes rentrer tous les bestiaux, et nous attachâmes les chiens, de peur que l'un d'eux ne se prît au piège préparé pour les singes.

« Quand la nuit fut venue, nous entendîmes autour de nous les rugissements des bêtes féroces. La frayeur com-

mença à nous gagner, nous rentrâmes à la métairie.

« A notre réveil, le soleil était déjà au tiers de sa course environ; je me hâtai d'aller dans la forêt, et là, j'avoue que l'horreur du spectacle que j'avais sous les yeux me fit presque repentir de la violence du procédé que j'avais employé pour nous débarrasser de nos ennemis les singes. Un grand nombre de cadavres, en effet, gisaient à terre, tous défigurés par le poison et les convulsions de l'agonie. La vue d'un pareil carnage et cette quasi-ressemblance qui existe entre le singe et l'homme me causèrent une horreur réelle : aussi eus-je hâte d'en faire disparaître toutes les traces; j'appelai Jack et François à mon aide, et, avant de lâcher les chiens et les bestiaux, j'anéantis toutes les traces de poison. Les cadavres des singes furent jetés à la mer et les vases brûlés, pour qu'aucun accident n'arrivât par négligence, soit à nos animaux, soit à nous-mêmes. C'est alors que Jack rédigea la troisième dépêche, dont le style un peu ampoulé a dû vous paraître passablement énigmatique. »

Je reprends ici la parole pour décrire l'effet produit par la lettre de Jack. Le petit bonhomme y avait entassé les images les plus pompeuses, si bien que nous ne comprîmes rien à son épître; mais, comme le ton général prouvait à la fois chez nos enfants de la gaieté et du succès, elle contribua à nous tranquilliser. Voici, du reste, cette troisième missive :

« Prospect-Hill, dixième heure du dix-huitième jour du présent mois. »

« La colonie de Prospect-Hill est restaurée comme dans ses plus beaux jours. Cela a coûté bien des sueurs à nos fronts, mais le sang des ennemis a coulé. Némésis a rempli la coupe de la vengeance, et l'Océan a roulé les cada-

vres dans ses flots. Le soleil s'est voilé à la vue de ce massacre. Maintenant que le champ du carnage est purifié, l'astre du jour éclaire de tous ses rayons la marche des triomphateurs, et verra, avant de se plonger dans le sein de Téthys, notre entrée à l'Écluse. *Valete.* »

Comme on le voit, nous qui n'étions au courant de rien, nous ne pouvions deviner ce que signifiait ici l'intervention de Némésis et des cadavres ensevelis dans les flots. Toutefois, je le répète, cette lettre suffit à nous rassurer, malgré son caractère mystérieux.

Mais à la fin du dîner, environ trois heures après la dernière lettre, nous vîmes rentrer au colombier un autre pigeon dont l'arrivée si prompte et si inattendue nous fit tout de suite craindre quelque danger nouveau. Ernest courut immédiatement chercher le papier caché sous son aile et me l'apporta : cette lecture fut loin de calmer nos inquiétudes. Le billet, en effet, était conçu ainsi :

« Le passage de l'Écluse est forcé. Tout est détruit, jusqu'au champ de cannes à sucre; la cabane est renversée, le champ de mil dévasté, les cannes à sucre arrachées ou broyées; la terre, toute foulée, porte des traces de pas gigantesques et des trous comme ceux que produit un boulet de canon. Nous n'osons ni avancer ni reculer, et nous ne nous sentons pas de force à réparer le dommage. Hâtez-vous, cher père, de venir à notre secours. Du reste, nous sommes tous en bonne santé. »

On croira sans peine que cette lettre me fit partir immédiatement. La dernière ligne cependant calmait les plus vives de nos inquiétudes, et je ne pus m'empêcher de remercier Dieu de n'avoir frappé que nos propriétés et d'avoir préservé nos enfants de tout danger. Avant tout, il fallait s'assurer de l'étendue du dégât; je courus donc sel-

ler l'onagre, et, après avoir recommandé à Ernest de me suivre le lendemain avec sa mère, montée dans la charrette, je partis au galop pour l'Écluse.

Bien qu'obligé de ménager ma monture pour ne pas la mettre sur les dents, je la menai pourtant si bon train, que je fis en trois heures et demie un trajet qui d'ordinaire nous en demandait six. Aussi mes enfants furent-ils à la fois surpris et charmés de me voir arriver si vite, et après les premiers embrassements, j'allai avec eux inspecter les dégâts. Hélas ! leur récit n'avait rien d'exagéré. Je trouvais même le désastre plus grand encore que je ne me l'étais figuré. Les gros bambous que nous avions plantés et assujettis avec tant de peine pour faire une barrière solide étaient tous dispersés et broyés; les quatre arbres que nous avions désignés pour y construire notre hutte étaient littéralement dénudés, n'ayant plus ni écorce ni feuilles. Les jeunes plantations de bambous étaient arrachées et brisées. Dans le champ des cannes à sucre, enfin, le ravage était plus considérable encore : il ne restait peut-être pas une seule tige debout, et de nombreux rejetons étaient jetés çà et là sur le sol. La hutte à charbon n'existait plus.

Après ce premier coup d'œil donné à nos désastres, j'examinai plus attentivement les traces des pas. La largeur de l'empreinte et la profondeur des vestiges me montrèrent suffisamment que ces traces n'avaient pu être laissées que par des animaux à la fois très-grands et très-lourds. Je pensai donc que ce devait être l'éléphant, d'autant plus que bien des tiges des cannes et des branches d'arbre avaient été dépouillées de leurs feuilles, ce que je ne pouvais m'expliquer que par une main humaine ou une trompe d'éléphant. Il n'y avait aucune trace du passage de l'homme; quelques marques plus petites que les autres,

et différant un peu comme forme, me parurent devoir appartenir ou à des rhinocéros ou à des hippopotames. Je cherchai attentivement si, outre ces puissants animaux, il ne s'était pas introduit quelques bêtes féroces, telles que des lions, des tigres ou des panthères; mais je ne trouvai rien, si ce n'est des traces qui semblaient appartenir à un loup ou à un chien, et qui se dirigeaient de l'Écluse vers le rivage, sans qu'aucune semblable se montrât dans l'autre sens. Elles devaient, sans nul doute, appartenir à l'hyène que mes fils avaient tuée le premier jour de leur départ. Cette certitude me rassura un peu. Nous avions beaucoup à faire, il est vrai; mais, au moins, nous pouvions espérer de n'être pas obligés de rester sans cesse sur la défensive. Les éléphants et les rhinocéros sont des animaux paisibles, redoutables seulement pour l'imprudent qui les dérange ou les attaque.

Nous dressâmes la tente immédiatement et nous entretenîmes un grand feu à l'entrée pour écarter tout voisinage suspect. Malgré cela, Fritz et moi nous restâmes une partie de la nuit à causer auprès du foyer, ne nous sentant nullement envie de dormir, quand nous pouvions d'un moment à l'autre être attaqués. Aucune apparition dangereuse ne se montra, et, après avoir pris trois ou quatre heures de repos, nous vîmes se lever le soleil.

Le lendemain, au milieu de la journée, Ernest et ma femme vinrent nous rejoindre. Ils avaient apporté, dans la charrette, des provisions abondantes pour un séjour qui devait se prolonger. Dès son arrivée, j'allai avec Ernest renouveler mon examen des traces des animaux, et la sagacité de notre jeune naturaliste vint confirmer mes conjectures, en ajoutant à mes remarques des observations judicieuses. Il n'y avait donc pas, jusqu'à présent, lieu de craindre le voisinage des indigènes, et tout semblait nous

faire croire que nous étions les seuls êtres humains habitant cette île. Cependant je pensai qu'il serait plus prudent d'élever nos fortifications, non-seulement en vue d'une barrière contre les animaux féroces, mais aussi pour servir de défense contre les attaques des sauvages ou des pirates malais, si jamais il s'en présentait de ce côté.

Je n'entrerai pas ici dans le détail de ces travaux, qui nous occupèrent pendant plus d'un mois. Il suffira de savoir que nous avons élevé alors non plus une simple barricade avec des bambous, mais une véritable muraille trop haute pour être escaladée, et trop forte pour être renversée sans employer les moyens violents de destruction que la poudre a mis entre les mains de l'homme. Au milieu s'élevait une sorte de belvédère qui pouvait servir d'observatoire, et d'où nous dominions tout le défilé. Au point de vue stratégique, cette position était excellente. Si jamais des ennemis venaient nous attaquer par l'Écluse, nous pouvions, en effet, contre-balancer l'avantage du nombre, décimer les rangs des assiégeants, et rester nous-mêmes à l'abri de leurs coups. Avec les ressources de notre artillerie nous aurions pu soutenir une attaque en règle, et obtenir, par une vigoureuse défense, des garanties et des sûretés que l'on n'eût pas accordées à un assiégé faible et désarmé.

Bien que, pendant tout le mois, nous nous fussions presque constamment occupés de notre muraille, nous trouvâmes encore le moyen de faire quelques petits travaux supplémentaires.

CHAPITRE XVIII

Après avoir fortifié, le mieux qu'il nous fut possible, l'entrée du défilé, il nous restait encore à y établir une habitation. Déjà le plan de Fritz, qui voulait une sorte de hutte dans le genre de celles des habitants du Kamtchatka, avait été précédemment discuté; il fut adopté; nous nous occupâmes de le mettre à exécution. Nous avions, du reste, des piliers naturels dans quatre beaux et grands platanes plantés en forme de carré presque régulier, à une distance de douze à quinze pieds les uns des autres. Nous les avions entourés autrefois de vanille, dont la plante, naturellement grimpante, avait serpenté tout autour; mais les éléphants avaient détruit notre travail et dépouillé les arbres de leur écorce.

A une vingtaine de pieds au-dessus du sol, nous réunîmes les arbres par un plancher horizontal fait de bambous, et sur ce plancher nous élevâmes quatre cloisons verticales en roseaux dans lesquelles furent pratiquées deux fenêtres étroites comme des meurtrières, et regardant le défilé. Le toit, pointu et en pente, pour l'écoulement des eaux, était d'écorce d'arbre. Pour monter dans la chambre d'habitation, nous avions pratiqué une échelle en forme de mât de perroquet. Une trappe permettait de la lever au moyen d'une manivelle et d'une roue en fer, et de s'en servir, soit pour descendre à terre, soit pour monter sur une terrasse supérieure qui circulait autour de notre toit, et d'où l'on jouissait d'une très-belle vue.

A cinq ou six pieds de terre nous adaptâmes un second plancher également en poutres de bambou horizontales,

et destiné au bétail. A cet effet, l'entrée fut pourvue d'un râtelier et d'une mangeoire. Au lieu de parois faites de roseaux, nous nous contentâmes, pour les cloisons de cette sorte de rez-de-chaussée, de poutres transversales placées en croix, comme on en voit souvent dans les pavillons des jardins européens. Nous avons laissé aux arbres tout le branchage extérieur, et respecté même les rameaux assez élevés qui dominaient notre toit. Quand nous eûmes terminé cette nouvelle demeure et que nous l'eûmes décorée d'arabesques et d'ornements chinois, elle eut réellement l'air d'un joli kiosque champêtre ou d'un nid gigantesque, destiné à abriter une troupe d'oiseaux. Nous y plaçâmes immédiatement les nouveaux volatiles que mes enfants avaient pris dans une de leurs dernières chasses, et, comme l'espace était assez resserré, ils n'en furent que plus faciles à apprivoiser. Les cygnes noirs s'habituèrent aisément à notre société, et étaient aussi dociles que s'ils fussent nés et eussent été élevés dans la domesticité d'une basse-cour. Je n'en dirai pas autant de notre oiseau de paradis, qui ne pouvait d'abord se faire à sa captivité. A chaque instant c'étaient, de sa part, de nouvelles tentatives de fuite, et dans ses efforts sa queue avait été brisée et endommagée. Je fus obligé de la lui couper, et, privée de cet ornement, la pauvre bête semblait une poule commune écourtée; mais nous nous disions qu'à la prochaine mue elle reprendrait ses belles plumes.

Je ne dois pas oublier de faire remarquer ici que les excursions de mes enfants étaient presque toujours fructueuses en heureux résultats : tantôt ils revenaient avec de nouvelles provisions de richesses déjà connues, quelquefois aussi ils faisaient d'utiles découvertes en animaux et en végétaux. Dans un de leurs derniers voyages, par

exemple, Fritz avait rapporté des échantillons de deux fruits différents, qu'il déclarait, à leur forme, être une espèce de concombre ou de cornichon. Leur goût lui avait paru assez désagréable; mais il n'avait pas hésité pourtant à s'en charger; et, après avoir fabriqué, à l'aide de quelques roseaux, un radeau improvisé, il les avait remorqués derrière son caïak.

Le plus grand de ces fruits, je le reconnus, était le cacao, cette plante précieuse des tropiques; le plus petit était la banane, fort estimée également dans les climats chauds. Malgré cela, nous trouvâmes tous qu'au manger ces fruits étaient loin de mériter leur réputation. La fève du cacao était renfermée dans une pâte blanche assez semblable à de la crème durcie, dont le goût fade et doux n'avait rien d'agréable, et la fève elle-même était si amère, que nous ne pûmes la manger. Les bananes valaient mieux, mais elles aussi étaient fades comme des poires trop mûres.

« Voilà une chose singulière, dis-je alors; est-ce la faute de notre palais qui est trop délicat, ou cela tient-il à quelque autre motif inconnu? mais ces deux fruits sont très-estimés dans les colonies; et nous, nous ne savons pas les apprécier. Il est vrai que la crème du cacao se prépare avec du sucre et de la fleur d'oranger. La noix ou fève, pilée avec du sucre, est le principal ingrédient du chocolat, que nous aimons tous. Quant aux bananes, on les cueille ordinairement avant leur maturité, et on les fait bouillir dans l'eau. Elles ont alors quelque analogie avec l'artichaut. »

Il fut décidé que Fritz irait chercher pour sa mère du cacao et des bananes.

Le lendemain, après avoir reçu nos souhaits de bonne réussite, mon fils aîné s'embarqua dans son caïak, remor-

quant un radeau, et se dirigea vers l'autre rive du fleuve.

Le même soir, nous le vîmes revenir lentement : le radeau était tellement chargé, qu'il s'enfonçait dans l'eau et qu'une partie de la cargaison elle-même flottait à la surface et nous arrivait toute mouillée.

A la vue des richesses que rapportait leur frère, Ernest, Jack et François poussèrent des cris de joie et se mirent à opérer le débarquement avec autant de zèle que les matelots de Cadix en mettaient à recevoir autrefois les galleons chargés d'or de l'Amérique. Chacun se partagea le butin et s'empressa de le porter dans la cabane; mais, pendant qu'Ernest et François prenaient les devants, je vis maître Jack qui recevait mystérieusement des mains de Fritz un grand sac humide dont l'agitation continuelle prouvait suffisamment qu'il servait de prison à quelque animal encore vivant. Jack s'empressa de l'ouvrir, et la vue du contenu lui arracha une exclamation de surprise et une gambade de satisfaction; il remercia son frère de ce cadeau. Puis, après avoir caché momentanément ce sac dans un endroit écarté où il pouvait plonger dans l'eau, il revint le reprendre à notre insu; nous ne connûmes que plus tard ce qu'il contenait.

Fritz, enfin, sauta à terre. Il tenait à la main un bel oiseau vivant dont il avait attaché les pattes et les ailes; il nous le présenta avec un air modeste sous lequel perçait cependant un léger sourire de contentement personnel. Du reste, il fallait bien un peu l'excuser, car sa capture était réellement une bête magnifique. Le plumage des pattes était d'un beau rouge, le dos vert, le ventre d'un violet éclatant, le cou, enfin, était brun clair.

Je reconnus la poule sultane, que Buffon classe parmi les poules d'eau, et qui est très-douce et très-facile à apprivoiser. Quoique ma femme se plaignît quelquefois de

ce qu'on lui apportait plus de volailles qu'elle n'en pourrait nourrir, la beauté de cette nouvelle poule la lui fit accueillir avec une vive satisfaction pour sa basse-cour.

Fritz nous fit ensuite le récit de son excursion; il nous décrivit la rive opposée de la rivière, rive que nous n'avions jamais explorée, et dont la fécondité le frappa d'étonnement. Il avait vu de belles forêts qui s'étendaient depuis le rivage jusqu'au flanc de la montagne. Au-dessus de sa tête voltigeaient une foule d'oiseaux dont le ramage l'avait presque assourdi; c'est alors qu'il s'était emparé de la poule sultane avec son lacet. Il avait continué de remonter la rivière plus loin que le marais des Buffles, et avait trouvé à sa droite une épaisse forêt de *mimosas*¹, où il avait aperçu quelques éléphants. Ils étaient par bandes de vingt ou trente, et semblaient jouer entre eux : tantôt ils dépouillaient les arbres de leurs feuilles, tantôt ils plongeaient dans le lac et se lançaient mutuellement de l'eau avec leur trompe; du reste, ils avaient paru ne s'inquiéter nullement du jeune navigateur ni de son canot; peut-être même ne l'avaient-ils pas aperçu. Un peu plus loin quelques panthères avaient quitté la forêt pour venir étancher leur soif sur le rivage, et la vue de ces puissants animaux, dont la riche fourrure resplendissait au soleil, faisait un effet magnifique au milieu de ces belles scènes de la nature sauvage.

« J'avais envie, continua Fritz, d'essayer mon adresse sur l'une de ces panthères, et je pensais que leur peau ferait un beau tapis pour une de nos tables; mais je jugeai qu'il serait par trop imprudent à moi seul d'aller attaquer ces terribles adversaires. En ce moment, du reste, mon attention fut distraite par un bruit subit partant du fleuve.

¹ En botanique, le nom de la sensitive est *mimosa pudica*. (NOTE DU TRADUCTEUR.)

A deux portées de fusil devant moi, dans un endroit un peu marécageux, je vis le lac s'agiter tout à coup et bouillonner, comme si une source d'eau thermale eût voulu se faire jour, et, un instant après, je vis un énorme animal d'un brun foncé qui sortait lentement sa tête à la surface. Il me regarda une minute, et, en même temps, il poussa comme un hennissement : sa gueule entr'ouverte me laissa voir une double rangée de dents effrayantes qui sortaient des gencives comme des chevaux de frise. Cette vue, je l'avoue, me glaça de terreur, et je me mis à prendre la fuite de toute la vitesse de mes rames en descendant le courant du fleuve. Je n'osai même me retourner qu'après avoir fait assez de chemin pour être hors de la portée du monstre. Je repris, en passant, le radeau, que j'avais laissé dans une petite anse, près du rivage, avant de m'aventurer plus loin dans le fleuve, et je revins, toujours tremblant, par le chemin le plus direct. Pour l'instant, j'en avais assez des découvertes. Je m'étais senti tout à coup en présence d'ennemis trop redoutables pour les attaquer étant seul et sans même avoir un des chiens avec moi. »

Tel fut en abrégé le récit de Fritz, qui ne laissa pas que de me suggérer de nombreuses réflexions. Nous avions évidemment dans le voisinage des hôtes trop puissants et trop nombreux pour espérer de les détruire ; nous ne pouvions que tâcher de leur interdire l'entrée de nos domaines, et, à ce sujet, je m'applaudis de nouveau d'avoir passé tant de temps à faire des fortifications qui, au moins, nous mettraient désormais, selon mon espoir, à l'abri d'une invasion d'éléphants ou de bêtes féroces. Quant au monstre qui avait fait prendre la fuite à mon courageux enfant, c'était évidemment un hippopotame, animal plus dangereux dans l'eau que sur terre, à cause

de la pesanteur de ses mouvements. À part ces craintes bien naturelles, l'expédition de Fritz avait été heureuse de tous points, et la cargaison qu'il rapportait était bien précieuse, surtout par les échantillons nombreux des végétaux qui croissaient sur les terres fertiles du rivage opposé.

Tous les préparatifs de départ avaient été faits pendant l'absence de Fritz : nous avons tout emballé sur le chariot, hormis les objets d'absolue nécessité pour le souper et le coucher. Le lendemain matin donc, nous reprîmes le chemin de Felsheim. Fritz me demanda de faire la route par eau dans son caïak : il voulait doubler le cap de l'Espérance-Trompée et côtoyer ensuite le rivage jusqu'à l'habitation. J'avais pleine confiance dans son talent de pilote, et j'étais bien aise aussi de savoir si le passage était possible par le cap ; je lui accordai donc volontiers l'autorisation qu'il me demandait.

En nous séparant, je lui souhaitai encore d'heureuses chances et de belles découvertes. Je lui recommandai spécialement d'examiner avec attention la nature des rivages inconnus qu'il allait parcourir, et de m'en rendre un compte fidèle. Il s'acquitta parfaitement de ce soin. Le versant oriental de la montagne, auprès du cap, lui parut assez aride ; de nombreux rochers descendant dans la mer barraient un peu le passage, mais avec de l'attention on pouvait, sans peine, se frayer un chemin entre ces écueils. Au milieu des rochers croissaient de nombreux arbustes, parmi lesquels il remarqua deux espèces différentes : la première avait des fleurs roses, des tiges épineuses et des feuilles assez longues ; la seconde avait des fleurs blanches et des feuilles plus petites en forme de trèfle. L'une et l'autre exhalaient une odeur agréable ; mais celle de la première était plus pénétrante, celle de

la seconde, au contraire, plus douce. Fritz avait rapporté une branche de ces deux espèces différentes.

L'examen de ces échantillons me fit reconnaître, dans le premier, le câprier, dont les boutons, avant d'éclore, donnent cette graine que l'on emploie dans les sauces et les ragoûts, en la faisant confire dans du vinaigre ; le second était une sorte d'arbre à thé. Cette nouvelle acquisition fut reçue avec grand plaisir par ma femme, qui la mit sous sa protection toute spéciale et promit d'en avoir le plus grand soin.

Cependant notre voyage s'était effectué sans aucun incident ; quand nous fûmes au pont de la Famille, Jack prit les devants et continua sa route jusqu'au marais des Canards, où il cacha le sac mystérieux dont il n'avait pas voulu se dessaisir, et il eut soin de le laisser plonger dans l'eau, comme le lui avait recommandé son frère aîné.

A notre arrivée et en attendant Fritz, que son excursion avait retardé, François, Ernest et moi, nous nous chargeâmes du déballage de nos richesses ; alors je fus, à mon tour, frappé du nombre de nos volatiles ; on pouvait craindre, en effet, qu'en s'augmentant encore elles ne devinssent un danger pour nos plantations et notre jardin ; je résolus de les séparer et d'en transporter une partie dans nos îlots ; notre basse-cour n'avait pas besoin de nos soins pour prospérer, elle savait trouver elle-même sa nourriture ; nous ne conservâmes donc auprès de nous que nos vieilles poules d'Europe et les plus belles des poules indigènes. Les coqs et les poules de bruyère, les grues, peuplèrent l'île du Requin et celle de la Baleine, tandis que les cygnes noirs, les vierges de Numidie, la poule sultane et l'oiseau de paradis restaient auprès de nous ; nous tâchions de les familiariser en les séduisant par l'appât de friandises. Pendant près de deux heures,

je fus occupé de ces transports d'un rivage à l'autre, ce qui donna le temps à Fritz d'arriver et à ma femme de préparer un bon dîner.

Le soir, nous étions assis et causions tranquillement à l'entrée de notre demeure, quand, tout à coup, un hurlement sourd et prolongé partit du marais des Canards. On eût dit le beuglement de deux buffles répété par les échos. A cette voix effrayante, nos chiens aboyèrent avec force, et les buffles leur répondirent. Pour moi, j'avais bondi de ma place et dit tout de suite à Jack d'aller me chercher le sac contenant les balles.

Ma femme, Ernest et François étaient fort effrayés et semblaient ne savoir où donner de la tête ; seul, Fritz, qui toujours était le premier à courir aux armes, resta assis sans manifester la moindre inquiétude, et même un imperceptible sourire montrait qu'il savait à quoi s'en tenir sur notre situation. Ce calme me rassura, et, m'asseyant aussi, je repris tranquillement : « Ne nous hâtons pas de nous alarmer : peut-être ce bruit provient-il tout bonnement d'un butor ou d'un héron ; nous aurons cru à tort entendre le rugissement de quelque bête féroce.

— A moins, reprit Fritz, que nous ne devions ce concert à la grenouille géante de maître Jack. Au Cap, elle passe pour avoir une voix aussi forte que celle d'un bœuf, bien qu'elle n'en ait pas les dimensions.

— Ah ! ah ! dis-je en riant, c'est un tour que l'espiègle a voulu nous jouer. Eh bien, il faut le faire prendre lui-même à son piège, et nous moquer de lui à notre tour. Feignons tous d'être très-effrayés. »

Chacun joua fort bien son rôle dans cette petite comédie improvisée : les enfants allaient de côté et d'autre, comme pour chercher leurs armes. Fritz, en avant, semblait observer le voisinage pour y découvrir l'ennemi,

en sorte qu'à son retour notre espiègle nous trouva à la fois prêts à une défense ou à une attaque suivant les circonstances. La vue de Fritz, qui, comme nous, paraissait fortement alarmé, commença à le déconcerter.

« Qu'est-ce donc ? nous dit-il, et qui a fait ce bruit ?

— C'est un jaguar, reprit Fritz. Je l'ai aperçu ; il est magnifique.

— Où l'as-tu donc vu ?

— Là-bas, près du marais des Canards ; sans doute les aboiements de nos chiens l'auront effrayé, car il a fait tout à coup un bond énorme et s'est caché derrière les roseaux. Il nous guette de là probablement.

— Alors je me sauve. »

Et sans ajouter un mot, voilà mon petit bonhomme qui prend la fuite vers l'habitation avec une rapidité qui lui eût sans doute valu le prix de la course dans toute autre circonstance. Fritz le rappelle, mais en vain. Le fuyard ne se retourne même pas, il se précipite dans la maison, et nous voyons bientôt sa tête effarée apparaître à la fenêtre la plus élevée, où il s'était choisi un poste d'observation et où il se trouvait moins en danger qu'à l'avant-garde. Nous plaisantâmes alors sans pitié le pauvre garçon, qui s'était laissé prendre au piège tendu par lui, et pendant toute la soirée il fut tout honteux et de nos railleries et de la belle frayeur qu'il avait eue.

Le concert, du reste, continua pendant une partie de la soirée, et Fritz nous raconta comment il avait rapporté deux grenouilles géantes de son expédition. Jack l'avait prié de les lui donner sans en parler à personne, et mon aîné s'était prêté à cette fantaisie.

Quand nous fûmes un peu reposés de nos fatigues, ma femme remit sur le tapis la question de restaurer notre

château de Falkenhorst. « Sans doute, nous dit-elle, Felsheim est une habitation plus commode, plus vaste, plus sûre; mais notre château aérien est, de son côté, le meilleur logement que nous puissions espérer pour l'été. Nous ne devons pas le négliger; autrement il tomberait en ruine, et, puisque partout nous faisons des travaux, pourquoi cette chère habitation, où nous avons trouvé un abri en arrivant sur cette terre, ne participerait-elle pas à son tour à nos embellissements? »

Je trouvai ces paroles pleines de sens, et je promis à ma femme que nous allions tous nous mettre à l'œuvre; les enfants demandèrent auparavant de faire une place d'appât artificiel, pour attirer nos antilopes et nos gazelles. Ce travail fut promptement achevé; et, en effet, nous pûmes, à travers le treillage, contempler de plus près les gracieux mouvements de ces animaux et choisir parmi notre gibier celui que nous voulions chasser.

Nos travaux de Falkenhorst s'exécutèrent aussi avec rapidité, si l'on a égard à notre peu de ressources et à la grossièreté de bon nombre de nos outils. Les racines de la base furent rabotées et polies; puis tout autour nous construisîmes une petite terrasse en terre glaise, que nous consolidâmes avec du goudron et de la résine. L'intérieur de l'habitation fut également réparé; nous garnîmes les ouvertures de treillages le long desquels serpentaient des plantes grimpantes; la toile à navire qui jusqu'alors nous avait abrités se changea en un toit d'écorce d'arbre, sous lequel nous étions plus en sûreté. Nous adaptâmes des balcons aux fenêtres, et, ainsi transformée, notre habitation devint une charmante maisonnette, pleine de verdure et de fleurs.

Quand notre vieux château fut remis à neuf, nous nous occupâmes d'un travail bien autrement considérable. Fritz

l'avait proposé depuis longtemps déjà, et, comme il en sentait l'importance, il revenait souvent sur ce sujet : c'était d'établir sur la plate-forme élevée de l'île du Requin une sorte de batterie militaire. Si je n'avais pas donné plus tôt suite à ce projet, c'est que l'entreprise en était difficile. Comment, en effet, hisser un canon à une telle élévation ? Nous y parvînmes cependant, mais après bien du temps et du travail. Nous commençâmes par le transporter dans l'île, au moyen de la chaloupe. Cela n'offrait aucune difficulté. Ensuite je construisis sur la plate-forme du rocher un cabestan aussi grand et aussi fort que je pus, et j'y adaptai une moufle. Une longue corde à nœuds glissant sur la moufle nous servait d'échelle pour monter et descendre, et bientôt nous fîmes cet exercice avec presque autant d'agilité que des singes. Grâce à la construction particulière de notre cabestan, nous pouvions soutenir les poids en l'air ; toutes nos manivelles furent mises à contribution, et, lorsque ainsi tout eut été préparé, nous commençâmes à soulever le canon. Il fallait l'élever à une hauteur de plus de cinquante pieds ; et, comme il ne pouvait monter que très-lentement, nous mîmes plus d'un jour à le hisser jusqu'au niveau de la plate-forme. Une fois là, le travail devint plus facile, nous pûmes le placer sur son soutien et le braquer dans la direction de la mer.

A côté nous élevâmes une petite guérite, ou poste d'observation en bambou ; elle était surmontée d'un pavillon, que l'on pouvait aisément changer au moyen d'une corde et d'une poulie. Lorsque la mer n'offrait rien de suspect, c'était le pavillon blanc qui flottait au sommet du rocher ; si, au contraire, quelque chose de nouveau était signalé, aussitôt on arborait le pavillon rouge.

De tous les travaux que nous avons faits jusqu'alors,

c'était peut-être celui qui nous avait occupés le plus longtemps, et qui nous avait demandé le plus de peines.

CHAPITRE XIX

Que l'on me permette d'abord de jeter un coup d'œil en arrière et de mettre en quelque sorte sous les yeux le tableau résumé de notre petite colonie, après dix années d'établissement. Pendant ces dix années, je dois le dire, nous avons dû à la protection de Dieu plus de bonheur et de succès que nous ne le méritions. J'espère que sa bonté ne nous réserve pas pour l'avenir de ces douloureuses catastrophes dont le cœur saigne toujours, et je mets en lui ma confiance, tout en répétant cette parole de résignation : « Que sa volonté soit faite, et non la mienne ! »

On a déjà pu se convaincre aisément que nous avons été favorisés du ciel en venant échouer sur une terre aussi fertile que l'était notre île. Nos deux habitations, Felsheim et Falkenhorst, réunissaient désormais tous les avantages de la commodité et du luxe qu'il nous était permis d'espérer. La première était notre résidence d'hiver, notre principale demeure, notre quartier général. Là se trouvaient toutes nos richesses et presque toutes nos provisions. Falkenhorst était comme notre maison de campagne, séjour charmant l'été, à cause de la fraîcheur due à sa construction particulière au milieu d'un arbre. Tout alentour nous avions construit des étables pour notre gros bétail, des cages pour notre basse-cour, des ruches pour nos abeilles, des nids pour nos pigeons.

C'était au moyen de calebasses percées par un côté que nous logions ces derniers ; nous en avions suspendu un grand nombre aux branches d'arbre qui entouraient notre demeure, et chacune de ces calebasses était surmontée d'un petit toit en écorce d'arbre qui mettait le nid à l'abri de la pluie. Nos pigeons s'y étaient habitués aussi bien qu'à Felsheim, où se trouvait le colombier central. Mais de toutes nos richesses, celle qui avait peut-être prospéré dans une proportion plus étonnante, c'étaient nos abeilles. Les ruches nous fournissaient tous les ans une récolte de miel si abondante, que nous n'avions nullement à nous préoccuper de l'économiser ; aussi le miel entraient-il dans la fabrication de beaucoup de nos produits ; pour obtenir un nouvel essaim, il nous suffisait, peu de jours après la fin de la saison des pluies, de construire une simple ruche dans le voisinage, nous la trouvions toujours habitée au bout de peu de temps.

Cette multiplication d'abeilles nous attira la visite d'un grand nombre de ces oiseaux nommés *mérops* ou mangeurs d'abeilles, et nous fûmes obligés de leur tendre des gluaux : plus d'une abeille y fut prise aussi, cela est vrai ; mais, d'un autre côté, notre cabinet d'histoire naturelle s'enrichit d'une belle collection d'oiseaux au plumage varié et à la forme élégante.

Aussi notre musée devenait de plus en plus curieux, et c'était pour nous une occupation intéressante et instructive à la fois, que de relire les quelques ouvrages de zoologie ou de botanique que nous avions sauvés du naufrage, en ayant sous les yeux les échantillons décrits par les naturalistes. Le dimanche était consacré en partie à cette étude, et, bien qu'Ernest fût de tous le plus assidu, chacun cependant comprenait la nécessité de cette science, qui nous mettait à même de profiter de beaucoup

de richesses qui sans cela fussent restées inaperçues.

Ce musée était à Felsheim, lieu ordinaire de notre résidence. Aussi avons-nous employé toute notre activité et notre industrie à embellir et à perfectionner notre demeure. Devant la façade régnait une galerie formée par un toit en pente qui venait reposer sur quatorze piliers de bambou. Ces piliers avaient été entourés de vanilles ou de poivriers, qui sont des plantes grimpantes, et cette végétation en avait fait bientôt quatorze colonnes de verdure dont l'aspect était à la fois réjouissant pour l'œil et pour l'odorat. Nous avons d'abord essayé d'y faire pousser de la vigne; mais l'ardeur du soleil, en cet endroit, était trop forte pour qu'une autre plante que les plantes indigènes des tropiques pût y croître. En revanche, celles-ci prospéraient si promptement, que nous les trouvions toujours chargées d'épices quand nous en avions besoin.

A chacune des extrémités de la galerie était une sorte de pavillon au milieu duquel jaillissait une fontaine. L'une d'elles versait l'eau dans le bassin formé de l'écaille de la grande tortue d'Ernest, tandis que l'autre n'avait pour réservoir qu'une auge en bambou; nous attendions une nouvelle tortue pour établir une symétrie parfaite entre les deux fontaines. C'était auprès de la première que nous nous réunissions le plus souvent. Chacun des deux pavillons était surmonté d'un petit toit travaillé dans le goût chinois. Enfin des conduits mobiles de bambou nous permettaient de diriger les eaux de nos fontaines sur un point quelconque de nos plantations, sans que nous eussions d'autre peine que le déplacement des conduits.

Nous avons tiré tout le parti possible des environs de notre demeure, soit pour l'utilité de la défense, soit pour l'agrément du séjour. Toutes nos plantations européennes ou indigènes avaient parfaitement réussi, et leur végéta-

tion luxuriante faisait un agréable contraste avec les rochers arides auxquels était adossé Felsheim, et qui dominaient le passage.

Tout ce paysage était animé, soit sur la terre, soit dans la baie, par la troupe nombreuse de nos animaux domestiques. Les cygnes noirs contrastaient par leur plumage avec la blancheur de celui des oies ; là aussi se trouvaient nos canards, nos poules d'eau, aux couleurs différentes. Parmi tous brillaient la poule sultane, le héron royal et le flamant ; à terre, au milieu des sentiers frayés dans la forêt ou sur les pelouses de verdure, couraient les poules, les grues, les dindons, les outardes, auxquels se mêlaient notre bel oiseau de paradis ou la grande autruche, qui dominait de bien haut tout ce petit monde gloussant.

Ce séjour n'était pas seulement agréable à habiter, il était encore parfaitement protégé de toutes parts. A droite, il avait pour limite le ruisseau du Chacal, sur les bords duquel croissaient une foule de plantes épineuses, telles que des aloès, des cactus, des palmiers et des figuiers indiens, se mêlant à des citronniers ou des orangers en fleur. Tous ces arbres, poussant dans tous les sens, avaient formé une barrière si épaisse et si serrée, qu'une souris n'aurait pu passer au travers. A gauche, des rochers abrupts dans lesquels se trouvait notre grotte de cristal, et plus loin le marais des Canards, formaient une barrière naturelle qui interceptait toute communication avec la plage qui s'étendait au delà ; nous avions fait devant le marais une plantation de bambous plus utiles pour nos usages journaliers que comme défense. Derrière la maison enfin se dressait la ligne des rochers inaccessibles que nous n'avions même pas explorés, mais qui de ce côté mettaient nos domaines à l'abri de tout danger ; en face de nous enfin, le rivage, qui descendait vers la mer. On ne

pouvait donc pénétrer dans nos domaines, en venant de l'intérieur de l'île, que par le pont de la Famille sur le ruisseau du Chacal. Mais ce pont, dont nous avons fait un pont-levis, était en outre flanqué de deux canons de six. Du côté de la mer, nous avons une contre-batterie de deux canons du même calibre, et la pinasse armée de deux coulevrines et de deux autres canons ; tels étaient nos moyens de défense.

Tout le terrain situé entre notre galerie et le ruisseau du Chacal en remontant vers sa source était occupé par nos plantations. Elles étaient fermées par une palissade de bambous qui partait en droite ligne de l'habitation et aboutissait au ruisseau. Dans l'espace triangulaire qu'elle séparait étaient un petit champ de blé, un autre plus petit de coton, quelques plans de cochenille, et enfin le verger de ma femme, où croissaient les arbres fruitiers du pays ou d'Europe. Nos champs principaux de maïs, d'orge, d'avoine, de seigle et enfin de blé, étaient sur l'autre rive du ruisseau, mais toujours en vue. Nous n'avions de ce côté que ce qu'il nous fallait pour avoir sous la main les produits nécessaires à notre usage journalier. Parmi les arbres fruitiers, ceux que nous avons exportés venaient beaucoup moins bien que les autres : la chaleur du climat, sans doute, ne leur convenait pas.

Nos arbres à épices avaient prospéré, eux aussi, et nous recueillions aujourd'hui les fruits de ce que nous avions semé dans les premiers temps de notre séjour.

Nos olives étaient plus respectées. Nous en avons de deux espèces : l'une, que nous recueillions avant sa maturité complète, était réservée à la cuisine ; elle était plus grosse que l'autre ; nous la faisons mariner et confire dans du vinaigre, et elle apparaissait ensuite, sur notre table, dans des sauces dont elle relevait le goût. L'autre espèce

était amère au goût; nous la laissions mûrir sur l'arbre jusqu'à ce qu'elle devînt complètement noire; elle nous servait à faire de l'huile.

CHAPITRE XX

Mais, pour utiliser tous ces produits, il fallut augmenter et perfectionner notre matériel. Il serait trop long de détailler ici les machines que nous construisîmes à cet effet; souvent, d'ailleurs, leur forme était très-grossière et leur mécanisme assez imparfait. Je dirai seulement que, notre récolte d'amandes, de noix et d'olives augmentant tous les ans, nous dûmes remplacer l'ancien mortier et le petit pressoir de pharmacie que nous avions employés autrefois pour nos noix de coco, par un pressoir plus considérable. La meule se mouvait sans trop de fatigue, et permettait de fabriquer ce dont nous avions besoin. Il nous fallut aussi un fourneau pour chauffer la pâte sortant de la meule, afin que l'huile coulât plus promptement; un chaudron pour recueillir cette huile, des barils, des tonnes pour la conserver. Nous passâmes bien du temps à confectionner tous ces ustensiles de genres si différents, mais cependant nous arrivâmes peu à peu à nous monter de tout ce dont nous avions besoin, pour faire sans trop de peine ni de perte de temps notre récolte annuelle.

La fabrication du sucre fut aussi l'objet de perfectionnements notables. Jusqu'à présent, en nous servant de notre vieux mortier, nous avions obtenu un sirop sucré qui, pendant quelques jours, se conservait assez bien,

mais s'aigrissait par la suite; il fallait donc compléter notre préparation, et nous arrivâmes, non pas à le cristalliser comme dans les raffineries, cela était au-dessus de nos forces, mais à lui donner une consistance plus ferme, se rapprochant de la cassonade. Je me rappelai que les principaux ustensiles nécessaires au raffinement du sucre se trouvaient sur le navire naufragé et avaient été sauvés au moins en partie : il s'agissait de les retrouver, quoiqu'ils eussent été consacrés déjà sans doute à d'autres usages. Les chaudrons nous avaient servi à serrer notre poudre; mais, comme nos chasses fréquentes avaient diminué notre provision, il s'en trouvait trois ou quatre vides que je rendis à leur ancienne destination.

Je retrouvai également les grands cylindres de cuivre nécessaires pour un pressoir à sucre, les pelles en métal et les écumoirs, le tout bien conservé et nullement endommagé par l'oxydation. J'avais donc les éléments importants, et je construisis alors un four destiné à chauffer le jus de cannes. Un grand pressoir, mis en mouvement par une vis, fut disposé au-dessus des cylindres, qu'il faisait tourner; un levier coudé, à l'extrémité duquel s'attachait une de nos bêtes de somme, mettait tout l'appareil en mouvement. En quelques jours, nous pouvions avoir la quantité de sucre nécessaire à notre consommation de l'année.

Nous fîmes un autre pressoir dans le même genre, destiné à trois usages différents : d'abord à écraser le chanvre sous un cylindre de pierre, au lieu de le frapper avec un pilon, comme nous l'avions fait dans le principe; ensuite à broyer les olives ou les raisins, si nous en avions plus tard, comme nous n'en désespérions pas encore; enfin à piler le cacao ou d'autres substances de ce genre. Pour faire le fond de ce pressoir, j'avais creusé une grande

Pierre tirée de la carrière voisine de la grotte de cristal, et dont j'ai parlé déjà, comme étant très-molle d'abord, et acquérant ensuite, sous l'influence du feu ou même de l'air, une grande solidité. Je l'avais travaillée de manière à former un rebord de près d'un pied qui la maintenait suspendue au-dessus d'un four pratiqué dans la terre, et que nous chauffions quand il s'agissait de préparer des noix, des amandes ou des olives, ou tout autre fruit oléagineux, où la chaleur est nécessaire pour hâter l'opération.

Nous avions d'abord établi ces deux pressoirs en plein air, dans la langue de terre comprise entre notre pont et la baie où nous chassions les harengs; mais plus tard nous construisîmes un toit pour les mettre à l'abri; puis, bientôt après, le toit nous amena à compléter notre travail par une bâtisse assez grossière, qui nous permettait cependant de travailler dans ce lieu en toutes saisons.

L'île de la Baleine avait eu son tour dans nos embellissements; pourtant elle était toujours restée moins soignée, précisément parce que nous l'avions réservée pour être le théâtre de toutes nos opérations un peu malpropres et infectantes, telles que la préparation de la colle de poisson, de la chandelle, la fonte de la graisse, la tannerie. Nous avions établi notre atelier sous un rocher qui surplombait au-dessus de nos têtes, en sorte que nous pouvions aussi y travailler sans redouter les intempéries de l'air. Chacun de ces établissements était pour nous l'objet de soins spéciaux, sans nous faire négliger pourtant les constructions plus éloignées que nous appelions nos colonies. A Waldegg, par exemple, nous convertîmes les marécages environnants en un véritable champ de riz, dont la récolte nous paya amplement de nos peines. A Prospect-Hill, chaque année, à l'époque de la floraison des câpriers, nous

faisions régulièrement une apparition pour recueillir les graines de cet arbre précieux, qui étaient ensuite confites dans notre vinaigre aromatique et conservées dans des boîtes. Vers le même temps nous récoltions les feuilles de thé, et cette opération se faisait avec le plus grand soin, afin qu'elles gardassent le plus possible l'arome pénétrant qu'elles possédaient. Après les avoir laissées sécher, nous les conservions dans des vases de porcelaine solidement fermés, où elles restaient fraîches et odorantes.

A l'époque des cannes à sucre, nous arrivions à la plantation, et nous profitions de notre passage pour récolter en même temps notre millet sauvage, qui mûrissait vers le même temps, et qui nous servait à nourrir nos volailles. Toutes ces excursions se faisaient avec la chaloupe, que l'on pouvait charger aisément d'un lourd fardeau ; en outre, nous avions le plaisir d'aller en mer, et d'opérer, en passant, quelque descente à l'île de la Baleine ou à celle du Requin.

De Prospect-Hill, nous poussions ordinairement jusqu'au défilé de l'Écluse, pour reconnaître si nos fortifications restaient toujours en bon état et si quelqu'un des éléphants ou des autres habitants de la savane s'était pris dans nos pièges. Fritz s'embarquait alors dans son caïak et il allait sur la rive opposée faire des provisions de cacao, de bananes et de ginseng, qu'il y avait découverts autrefois ; et nous revenions chargés de tout cet attirail, sans oublier la terre de porcelaine, qui nous servait à compléter notre service de table.

Nos animaux domestiques s'étaient beaucoup multipliés : tous les ans la chienne Bill nous donnait cinq ou six petits, mais nous étions obligés de les jeter à l'eau, car sans cette mesure nous aurions fini par être dévorés par nos défenseurs. Nous ne conservâmes qu'un seul chien

que Jack voulut appeler *Coco*, parce que, disait-il, l'o était la voyelle la plus sonore de l'alphabet, et que, par conséquent, ce nom s'entendrait de bien plus loin quand on le ferait retentir dans la forêt. Le buffle et la vache nous donnèrent aussi annuellement un petit, mais nous n'élevâmes qu'un taureau et une génisse, que nous appelâmes *Tonnerre* et *Blonde*. Outre l'ânon nommé *Léger*, dont j'ai déjà parlé plus haut, nous en eûmes un second que l'on appela *Flèche*, dans la pensée qu'il justifierait par sa rapidité à la course cette belle dénomination.

Nos cochons s'étaient accrus également, mais chaque jour ils devenaient plus sauvages. Aussi nous les chassions, sans crainte de voir s'éteindre leur race, qui tous les ans s'augmentait de nouvelles portées nombreuses de petits marcassins. Les lapins musqués de l'île de la Baleine avaient tellement peuplé leur résidence, que nous étions obligés d'en tuer un grand nombre pour que l'île pût suffire à les nourrir. Leur peau nous servait à nous faire des chapeaux, et leur chair, qui avait conservé le goût et l'odeur du musc, devenait le régal de nos chiens.

Quant aux antilopes, nous eûmes bien de la peine à les apprivoiser un peu. Le climat de l'île du Requin, à cause de la position de celle-ci au milieu de la mer, était trop rude pour ces gracieux animaux; aussi ne prospéraient-ils pas dans la même proportion que nos autres bêtes; nous en transportâmes un ou deux couples naissants à Felsheim, où ils furent l'objet de nos soins les plus assidus. Ils se familiarisèrent avec nous, sans cependant arriver jamais à une docilité semblable à celle de nos animaux domestiques; mais nous ne les conservions auprès de nous que pour avoir le plaisir de les regarder, sans chercher à les utiliser autrement.

Quant à ma famille, elle s'était développée aussi au mi-

lieu des occupations de la vie active que nous menions. Au bout de dix années, nous étions tous, grâce à Dieu, d'une bonne santé, à peine altérée, au début de notre colonisation, par quelques accès de fièvre, dus à la chaleur et nécessaires à l'acclimatation. Ma chère femme n'avait pas trop vieilli; quant à moi, bien que le soleil eût dégarni mon front, je me sentais encore fort et vigoureux; mais mon caractère avait perdu un peu de l'énergie qui lui avait été nécessaire pour fonder cette nouvelle colonie.

Fritz atteignait sa vingt-quatrième année; il était plutôt petit que grand, mais plein de vigueur et de sève; du reste, aussi sage et réservé que hardi et prudent; nous le regardions réellement comme le bras droit de notre société, comme celui qui pouvait le mieux me remplacer et suffire à la défense et à la conservation de la famille.

Ernest, bien qu'il fût parvenu à vaincre sa nature indolente et paresseuse, était loin d'avoir l'activité des autres; à vingt-deux ans il était plus grand que son frère aîné, mais moins vigoureux; en revanche, son intelligence, sa sagacité naturelle, avaient pris beaucoup de développement, grâce à l'étude; nous avions recours à lui le plus souvent, lorsqu'il nous fallait appliquer à notre situation présente quelque-une des découvertes que la Providence nous permettait de faire.

Jack avait peu changé de caractère. A vingt ans il était léger et étourdi comme à dix; petit et bien proportionné, comme Fritz, il avait peut-être plus d'agilité dans les mouvements et plus de souplesse dans les membres.

François, enfin, le dernier-né de cette chère famille, avait pris en quelque sorte un peu du caractère de chacun de ses frères, mais avec une nuance plus douce : il était plus sensible qu'aucun d'eux, mais aussi plus réservé; il aimait l'étude comme Ernest, bien qu'il s'y livrât avec

moins d'ardeur ; d'un autre côté, il partageait dans une certaine mesure les goûts aventureux de Fritz et de Jack. Comme le plus jeune, il s'était vu souvent en butte aux railleries de ses frères, et cela avait déterminé chez lui une prudence plus grande qu'on n'a droit raisonnablement d'en attendre d'un enfant de dix-sept ans.

Mes quatre fils avaient, d'ailleurs, conservé un caractère naïf et enfantin, qu'ils eussent perdu beaucoup plus tôt s'ils fussent restés dans la société en contact avec des jeunes gens de leur âge.

Tel était l'état de notre petite colonie dix années après sa fondation ; pendant ce temps, nous n'avions eu aucun rapport avec la société ; mais nous gardions l'espoir de voir un jour aborder sur cette terre écartée quelques marins européens, et cet espoir soutenait notre courage et entretenait notre activité. Ainsi nous avions amassé tout ce qui nous paraissait le plus précieux, afin qu'un jour, si la Providence le voulait, ces richesses coloniales pussent être converties en une somme assez forte dont nous aurions besoin dans nos relations avec le monde civilisé. Tous les ans, notre provision de plumes d'autruche s'augmentait dans ce but, et, en outre, nous conservions des petites cargaisons de thé, de cochenille, de vanille, de cacao, de muscades, d'essences d'orange ou de cannelle, en prenant soin que ces produits ne perdissent rien de leur vertu ni de leur arôme.

Tout cela devait nous servir plus tard, nous l'espérions, à nous procurer une situation plus avantageuse. Une chose m'effrayait cependant : la diminution de notre poudre. Je ne pouvais envisager sans crainte la perspective du jour où nous en serions privés. C'était là notre défense principale. Par elle seulement nous pouvions espérer de lutter avec avantage contre les grands dangers qui nous

menaceraient, soit de la part des bêtes féroces, soit de celle des pirates malais ou des sauvages habitants de ces contrées. Il fallait donc la ménager et ne l'employer que dans les circonstances où elle était réellement nécessaire. Pour nos chasses habituelles, nous avions des arcs, des flèches et des frondes, armes avec lesquelles nous étions maintenant assez familiarisés pour n'avoir besoin de recourir au fusil que dans les cas exceptionnels.

Mais, je l'ai dit, nous avions mis notre confiance en Dieu, et nous étions convaincus que la Providence, après nous avoir si visiblement couverts de sa protection, ne nous abandonnerait pas par la suite. Sans cette espérance, en effet, je n'aurais pu considérer l'avenir qu'avec effroi et découragement. Que serait devenue, plus tard, cette petite famille, si jamais elle ne devait revoir les hommes ? Quand la vieillesse et la mort auraient enlevé le père et la mère aux enfants, pouvais-je prévoir à quels destins ils seraient réservés ? Quel serait le sort de celui qui resterait comme dernier débris de notre colonie, assistant aux funérailles de toute sa famille, et se trouvant solitaire et sans défense livré à ses seules forces individuelles, peut-être déjà vieux lui-même ? Dans les heures où ces pensées se présentaient à mon esprit, j'éprouvais une ineffable consolation à élever mon âme vers Dieu, à remettre notre sort entre ses mains, sachant bien que celui qui prend soin de l'herbe des champs et de l'oiseau du ciel ne laissera pas sans soutien ceux qui le servent et qui l'aiment.

CHAPITRE XXI

Un matin, Fritz, sans nous en demander la permission, quitta Felsheim, et nous ne nous aperçûmes de son absence que le soir, n'ayant plus retrouvé son caïak attaché au rivage. Pleins d'inquiétude, nous nous rendîmes sur-le-champ au rocher d'observation. Le pavillon de signal fut hissé, et nous tirâmes un coup de canon. Déjà le soleil, dorant de ses derniers feux la surface des eaux, allait disparaître à l'horizon, quand, à force de regarder avec notre lunette, nous découvrîmes au loin notre coureur d'aventures dans sa légère embarcation. Il ramait avec vigueur, et cependant il me semblait qu'il n'approchait pas vite du rivage de Felsheim.

Un second coup de canon fut tiré ; puis nous remontâmes dans notre pinasse, afin d'arriver à temps pour recevoir Fritz à son débarquement. Dès qu'il entra dans la baie du Salut, je pus voir ce qui ralentissait sa marche : un gros animal nageait attaché à tribord du caïak, tandis qu'à l'arrière était suspendu un énorme sac.

« D'où viens-tu ? criai-je à Fritz quand il fut à portée de la voix. J'espère que tu es chargé ! Tu n'as couru aucun danger ? »

— Dieu merci ! me répondit-il, il ne m'est arrivé rien de malheureux ; au contraire, ce voyage m'a fait faire de bonnes découvertes. »

Le caïak fut déchargé et tiré sur la grève. Nous entourâmes Fritz, aussi avides d'entendre le récit de son expédition qu'il était lui-même désireux de nous le faire.

« D'abord, mon cher père, je vous prie de m'excuser

si je suis sorti ce matin sans vous avertir : maintenant que j'ai mon caïak, je me décide plus vite à aller en mer que quand il fallait passer une ou deux heures à préparer notre grande pinasse ; il suffit d'un beau temps, d'un simple désir de voyager, pour que je me mette en route. Depuis quelque temps, je pensais avec regret que nous ne savions encore rien du pays situé au couchant de celui que nous habitons. Je résolus donc de l'explorer. Je fis des provisions de voyage, que je mis en secret dans mon caïak ; outre un morceau de jambon, une vessie pleine d'eau, une autre pleine d'hydromel, j'emportai une gaffe, un harpon, des filets, une boussole et un bon fusil, sans compter les pistolets suspendus à ma ceinture et ma hache. L'aigle fut admis à m'accompagner ; et, ce matin, pendant que vous étiez tous occupés dans la grotte, je sortis doucement pour gagner le rivage, et bientôt je fus embarqué.

« En passant entre les rochers où notre bâtiment s'est perdu, je vis au fond de l'eau, en cet endroit peu profond et très-limpide, quelques pièces de canon, des boulets, des barres de fer, et d'autres objets assez lourds que nous retirerons peut-être un jour si nous parvenons à nous faire un levier assez fort. Puis je m'avançai vers la côte occidentale de l'île en doublant un promontoire formé de rochers énormes jetés pêle-mêle les uns sur les autres ou isolés. Les oiseaux de mer de toutes sortes ont pris les plus inaccessibles pour leurs repaires ; sur les moins élevés j'ai vu des lamantins dormant et ronflant au soleil. Je crois que ce lieu est leur retraite habituelle : de toutes parts se trouvent les squelettes et les longues dents de ces animaux. Il y aura là, si nous voulons, ample récolte à faire.

« J'avoue que, ne me sentant pas trop à mon aise en

pareille compagnie, je m'échappai à travers les écueils, sans penser le moins du monde à me frayer un chemin par la force et par la violence. Ce ne fut qu'au bout d'une heure et demie que je me vis hors de leur atteinte ; je passai sous une immense arche assez semblable par sa forme à un arceau de nos vieilles cathédrales gothiques, mais plus majestueuse, plus haute, et taillée dans le roc par la main puissante de la nature. En dedans de cette porte, je vis un nombre incalculable de nids d'hirondelles, placés de manière à être complètement à l'abri de la pluie. Dès que je fus sous la voûte, ces hirondelles volèrent par centaines autour de moi sans m'inspirer beaucoup d'effroi. Elles étaient tout au plus grosses comme des roitelets, avec des ailes d'un gris clair, les plumes du dos et de la queue plus foncées, le ventre d'une blancheur éblouissante. Je ne pourrais vous mieux comparer leurs nids qu'à des cuillers sans manches et collées par derrière contre une pierre. Il me parurent d'abord faits de cire et excitèrent ma curiosité ; j'en pris quelques-uns, et, en les examinant de plus près, je crus qu'ils étaient composés de plusieurs couches de colle de poisson desséchée. J'en ai donc gardé plusieurs pour vous les montrer. Peut-être nous seront-ils de quelque utilité.

MOI. — Je te loue de ta conduite en cette occasion, mon ami, et je te loue d'autant plus que tu as épargné ces oiseaux industriels. Tes nids sont précieux, et nous pourrions en tirer un très-bon parti si nous étions en relation commerciale avec les Chinois, qui les achètent fort cher, et les regardent comme un mets excellent, surtout accommodés avec des épices.

MA FEMME. — Comme la gourmandise des hommes est ingénieuse ! Je ne m'étonnerais pas si, un jour, quelque habile cuisinier trouvait le moyen de faire un plat de

choix avec des copeaux de bois, pourvu qu'il y ajoutât une centaine de divers ingrédients.

MOI. — Autrefois on vantait beaucoup, comme un mets savoureux, les nageoires de requin. Mais tu devrais bien nous accommoder un nid de ces hirondelles, pour que nous jugions par nous-mêmes si les Chinois ont tort ou raison de les estimer.

MA FEMME. — Je le veux bien : vous m'excuserez seulement si je ne réussis pas, car j'ignore plusieurs secrets de la science culinaire.

TOUS. — Oh ! chère mère, régalez-nous d'un nid d'hirondelles apprêté à votre façon.

FRITZ. — Pourriez-vous nous dire, mon père, comment les hirondelles se procurent cette matière gluante qui, desséchée, constitue leur nid ?

MOI. — On ne le sait pas d'une manière positive. Les uns disent que c'est l'écume de la mer desséchée : vous comprenez que ceci est absurde ; d'autres croient, avec plus de vraisemblance, que cette matière provient de certains mollusques dont les hirondelles de mer se nourrissent ; d'autres enfin la regardent comme étant du frai de poisson ou une gomme végétale. Ainsi rien de bien certain à cet égard.

— Après avoir soigneusement emballé mes nids d'hirondelles, reprit Fritz en continuant son récit, je poursuivis ma route, et, à l'issue des rochers, j'entrai dans une baie magnifique dont le rivage était bordé par une savane s'étendant au loin, à perte de vue ; çà et là des touffes d'arbres ; à gauche, des rochers très-élevés ; à droite, l'embouchure d'une petite rivière ; au delà de la rivière, un marais et une vaste forêt de cèdres qui cachaient le reste du paysage. Pendant que je longuais la côte, doucement porté sur une mer unie comme un mi-

roir, je pus voir, jusque dans les profondeurs de l'onde transparente, des couches de coquillages bivalves attachés entre eux et sur les écueils par des filaments minces comme des cheveux. Je pensai que ces coquillages devaient avoir un goût plus agréable que nos petites huîtres de la baie du Salut; ils étaient si gros, qu'un seul contenait bien la nourriture suffisante pour deux hommes; j'en pêchai donc plusieurs avec mon petit filet, et les jetai sur le rivage pour les manger plus tard et en ramasser pour vous. Quand je me disposais à les reprendre, je m'aperçus que la chaleur du soleil avait fait écarter les deux valves, et que les huîtres étaient mortes. Alors je n'eus plus envie de m'en nourrir; cependant je voulus les examiner de plus près, et je coupai quelques bouts de ces filaments dont je vous ai parlé, pensant qu'ils pourraient nous servir dans la fabrication de nos chapeaux, et je les serrai dans ma gibecière. Ayant percé à coups de couteau plusieurs des huîtres mortes, je trouvai leur chair si dure et si coriace, que j'en dus conclure qu'elles ne devaient pas être comestibles; je trouvai contre l'écaille plusieurs perles, une, entre autres, grosse comme une noisette; les voici, examinez-les. »

A ces mots, mes trois autres enfants s'approchèrent de leur frère, et examinèrent avec curiosité ces perles d'une blancheur éblouissante.

« Tu as trouvé là un vrai trésor, mon enfant, dis-je à Fritz : des nations entières nous porteraient envie si elles connaissaient notre merveilleuse découverte. Tu nous apportes là de vraies perles orientales d'un très-grand prix; malheureusement, comme nous n'avons de relation avec personne, ces bagatelles ne nous seront même pas aussi utiles que les nids d'hirondelles; cependant nous irons un jour voir la baie où tu as trouvé ces huîtres, qui, avec le

temps, deviendront peut-être inappréciables pour nous. Continue ton récit. »

Fritz continua ainsi : « Après avoir pris un peu de nourriture, je continuai ma navigation au hasard le long de la plage unie, qui se montrait de plus en plus variée et découpée en petites baies. Mais je n'avançais pas vite, à cause du paquet d'huîtres que je traînais après moi. J'arrivai à la rivière dont j'ai parlé. Elle coulait lentement, et était couverte des plus belles plantes aquatiques, ce qui la faisait ressembler à une prairie. Plusieurs oiseaux couraient dessus, et, entre autres, une espèce qui avait les pattes fort longues. J'arrivai bientôt au promontoire qui ferme la baie de l'autre côté, et qui s'avance jusqu'en face de l'arche. Là s'étendent des récifs qui séparent complètement la baie de la mer, avec laquelle celle-là ne communique que par une passe très-étroite. Il est impossible de voir une situation plus belle et plus avantageuse pour un port de mer. Je voulais profiter de la passe pour sortir de la baie; mais la marée qui montait ne me le permit point. Je longeai donc le promontoire, espérant y trouver une porte de sortie comme celle qu'il y a de l'autre côté; mais je fus trompé dans mon attente. En revanche, je vis un grand nombre de quadrupèdes qui me parurent être de la grosseur du chien de mer. Tantôt ils grimpaient contre les rochers et tantôt jouaient ensemble dans l'eau. Désirant beaucoup faire avec eux une connaissance plus intime, je cherchai à m'emparer d'un de ces animaux. J'étais trop loin pour pouvoir les atteindre d'un coup de fusil. En conséquence, j'amenai mon canot derrière une saillie du rocher, et, prenant mon aigle, je le lançai contre la troupe de ces amphibies. Il fondit sur eux comme la foudre, et enfonça ses serres sur l'un d'eux; je courus aussitôt en sautant par-dessus des quartiers de roche, et je

tirai l'animal avec ma gaffe. A mon grand étonnement, je ne vis plus la moindre trace des autres; ils avaient complètement disparu, comme touchés par la baguette d'une fée. »

Ici tous les jeunes gens s'écrièrent à la fois : « Eh bien, Fritz, quel animal était-ce donc ? Un chien de mer ? Ne l'as-tu point amené avec toi ? »

FRITZ. — Oui, je l'ai amené. Ne voyez-vous pas cette masse informe couchée là-bas sur le sable ? Il a fallu qu'elle nageât derrière mon canot, et elle s'en est acquittée admirablement bien.

ERNEST. — Cela ne m'étonne pas, je m'aperçois que tu l'as remplie de vent comme les Groënlandais font de leurs chiens de mer quand ils les tirent à la remorque.

JACK. — Mais quel est donc cet animal ? A le voir, on dirait une grosse valise pleine avec deux pattes de canard.

ERNEST. — C'est ce qui me fait croire que c'est une loutre de mer.

MOI. — Si ta supposition est juste, ce serait encore là une bien belle trouvaille que nous aurions faite, surtout pour le temps où nous pourrions expédier des vaisseaux en Chine : les mandarins payent au poids de l'or cette fourrure.

MA FEMME. — N'est-il pas surprenant que les hommes donnent toujours plus d'argent pour les choses superflues que pour celles qui sont vraiment utiles et nécessaires ?

MOI. — Mais dis-moi donc, Fritz, comment tu as fait pour amener jusqu'ici ton butin ; cet animal était beaucoup trop lourd pour ton frêle canot.

FRITZ. — Cela m'a coûté, en effet, bien de la peine ; mais j'étais décidé à ne pas revenir sans lui. Je me suis rappelé fort à propos le moyen dont se servent les Groënlandais, et dont mon frère Ernest vient de parler. Mais

comment faire ? Je n'avais nulle envie de le remplir d'air en soufflant avec la bouche, et je n'avais sous la main rien qui ressemblât à un soufflet ou même à un tuyau. Comme je regardais en l'air tout en réfléchissant, je fus frappé de la grande quantité d'oiseaux qui volaient autour de moi. Ils s'approchaient de si près, que je pouvais les toucher avec ma gaffe. Je donnai un grand coup à un gros albatros, et à l'instant même l'idée me vint qu'une de ses plus fortes plumes pourrait me servir de tuyau à souffler ; je l'arrachai donc, et je réussis parfaitement. Il était temps de songer au retour, je ne m'arrêtai pas davantage ; je passai sain et sauf par-dessus les brisants, et je ne tardai pas à me retrouver dans des parages à moi connus. »

Ce fut en ces termes que Fritz termina son récit ; pendant que toute la famille s'amusait à examiner son butin, Fritz me prit à part d'un air mystérieux, et, m'ayant conduit auprès d'un banc, il ajouta la circonstance qu'on va lire, et dont, par prudence, il n'avait pas voulu parler devant tout le monde.

« Écoutez maintenant, mon père, ce qui m'est arrivé d'étrange avec un albatros. Comme je le tenais sur mes genoux et que je l'examinais de tous les côtés, je remarquai, à ma grande surprise, qu'une de ses pattes était entourée d'un morceau de linge. Je m'empressai de le dénouer, et, l'ayant déplié, j'y vis distinctement ces mots écrits en anglais et à l'encre rouge : *Sauvez l'infortunée Anglaise de la Roche fumante !* Je relus ces mots plus de dix fois. Mon Dieu, pensai-je, n'est-ce pas une illusion ? Existe-t-il encore une créature humaine dans ces contrées inhabitées ? Comment peut-elle y être venue ? Comme nous, sans doute ; après un naufrage ! Oh ! si je pouvais trouver cette infortunée et la sauver ! ou, du moins, si je pouvais

lui porter en attendant quelque espérance et quelque consolation ! Je m'efforçai de ranimer l'oiseau qui n'était qu'étourdi du coup ; puis, déchirant un coin de mon mouchoir, j'écrivis, avec une plume que je trempai dans le sang de la loutre, ce qui suit : *Ayez confiance en Dieu ! peut-être veut-il bientôt vous venir en aide !* Je nouai ensuite les deux chiffons autour des deux pattes de l'albatros, afin que, si l'Anglaise revoyait cet oiseau, elle pût comprendre sur-le-champ qu'il était tombé dans des mains étrangères. Je me dis que sans doute la naufragée avait, du moins en partie, apprivoisé cet oiseau, et que, par conséquent, il retournerait probablement auprès d'elle sur la Roche fumante, qui ne devait pas être fort loin de notre île. Je n'eus pas de peine à ranimer l'albatros en lui mettant dans le bec un peu d'hydromel ; et dès qu'il eut repris ses sens, il partit à tire-d'aile du côté du couchant, et disparut si promptement à mes yeux, que la faible espérance que j'avais eue de parvenir peut-être à le suivre avec mon canot se dissipa tout à coup. Maintenant, mon père, qu'en pensez-vous ? Mon billet arrivera-t-il à son adresse ? Que faut-il que nous fassions pour découvrir cette infortunée et la sauver ?

— Mon cher fils, répondis-je, cette aventure est, sans contredit, la plus remarquable qui nous soit arrivée depuis que nous sommes dans l'île, et je me réjouis de la prudence que tu as montrée dans ta conduite. Je te loue surtout de n'avoir parlé de cela qu'à moi ; car, pour le moment, ton aventure ne pourrait manquer de causer à ta mère et à tes frères une inquiétude inutile, s'ils en avaient connaissance. Je t'engage surtout à ne pas trop te flatter de retrouver cette malheureuse femme. Qui sait depuis combien de temps ce billet a été écrit ? qui sait si elle n'est pas morte ? qui sait à quelle distance elle se

trouve de nous ? car l'albatros vole très-loin et avec une grande rapidité. Mais il est temps de retourner auprès de la famille, à qui je me dispose à parler de toi d'une manière très-honorable. »

En effet, je m'avançai vers ma famille, tenant Fritz par la main. Un silence solennel y régnait; et moi, prenant la parole, je m'exprimai ainsi :

« Mère, voici votre fils; jeunes gens, voici votre frère aîné. Je vous le présente en vous déclarant que depuis longtemps déjà, et surtout depuis l'expédition dont il vient de nous faire le récit, il a donné tant de preuves d'activité, de courage et de prudence, qu'à compter d'aujourd'hui je le regarde, et je veux que vous aussi le regardiez comme maître de ses actions; il n'aura plus désormais à recevoir de moi que des conseils. Je lui donne toute la liberté et toute l'indépendance qu'un père peut accorder à son fils. »

Fritz fut vivement ému de cette scène imposante. Sa mère le prit dans ses bras en versant des larmes de joie, et lui donna sa bénédiction. Elle s'éloigna ensuite pour préparer, disait-elle, notre repas, mais en réalité pour pouvoir se livrer dans la solitude à tout son attendrissement. Mes fils, de leur côté, quoiqu'ils ne ressentissent pas la moindre jalousie de la distinction dont leur frère avait été l'objet, en furent toutefois un peu étonnés, et se permirent quelques railleries innocentes. Ensuite la conversation roula de nouveau sur les perles. Il fallut que je décrivisse la manière dont les perles se forment dans l'huître, la pêche, les travaux des plongeurs, détails trop connus pour qu'il soit nécessaire de les répéter ici. Mais le résultat de cet entretien fut que, puisque nous étions assez heureux pour que les huîtres qui fournissent les perles se trouvassent sur les côtes de notre île, à une

profondeur si peu considérable, il fallait absolument établir une pêcherie en règle. Je ne rejetai pas la proposition, tout en jugeant qu'il nous manquait bien des choses nécessaires à une pêcherie. Aussitôt chacun se chargea d'une partie de l'ouvrage pour y suppléer : je fis deux grands et deux petits crochets de fer, auxquels j'adaptai de forts manches en bois, et aux deux plus longs j'attachai des anneaux de même métal pour pouvoir les lier à notre chaloupe, laquelle en avançant ferait racler la terre aux crochets, qui enlèveraient ainsi les huîtres.

Ernest confectionna, d'après mes conseils, une espèce de ratissoire pour enlever des bords du rocher des nids d'oiseau, dont je voulais faire une ample provision; Jack s'occupa de faire une échelle à un seul montant; François travailla avec sa mère à fabriquer des sacs de filets, que je voulais attacher à mes grands crochets pour recevoir immédiatement les huîtres pêchées par nous; Fritz se livrait avec ardeur à un travail mystérieux : il s'agissait de creuser dans son caïak une seconde ouverture pour y placer encore une personne avec lui. Je devinai sans peine son but et ses espérances. Quant à ses frères, ils n'y trouvèrent rien qui dût les étonner, car il leur paraissait assez simple qu'il voulût de temps en temps se faire accompagner par l'un d'eux dans ses expéditions. Je n'ai pas besoin de dire que notre chaloupe fut chargée de toutes les provisions dont nous pouvions avoir besoin en voyage.

CHAPITRE XXII

Un jour que le vent nous était très-favorable, nous appareillâmes pleins d'espérance, et nous partîmes accompagnés des vœux de ma femme et de François. Nous emmenions avec nous le jeune Knips, singe que nous avions apprivoisé après la mort du vieux; le chacal de Jack, qui commençait à vieillir, le chien Bill, qui se trouvait dans le même cas, et les deux jeunes chiens Braun et Falb, devenus alors si vigoureux, qu'ils pouvaient se comparer à ceux que le roi indien Porus offrit à Alexandre le Grand, et qui, dit-on, étaient assez forts pour tenir tête à des lions et à des éléphants.

Jack insista pour partir avec son frère Fritz; il se plaça dans le nouveau trou que celui-ci avait pratiqué dans son caïak; ils devaient nous servir de pilotes, et reconnaître pour nous les passages les plus sûrs entre les écueils. Sous leur direction, nous ne craignîmes pas de nous aventurer dans les rochers des Lamantins, où les brisants présentaient en plus d'un endroit l'aspect le plus menaçant. Ils nous servirent de guides avec une prudence consommée, au point que je me décidai même à hisser une voile. Dans notre traversée, nous vîmes sur plusieurs rochers tantôt des dents, tantôt des squelettes tout entiers de lamantins; mais nous n'avions pas alors de temps à perdre, et il fallut remettre à une autre fois le soin d'en faire une récolte. Arrivés dans les eaux tranquilles de la grande baie, nous trouvâmes une mer qui brillait comme un miroir, et sur sa surface d'élégants nautes papyracés voguaient sans que rien les troublât. Nous contemplâmes longtemps avec

intérêt les manœuvres intelligentes de ces jolis petits habitants des flots. Nos pilotes du caïak en eurent bientôt pris quelques-uns des plus beaux, et nous décidâmes sur-le-champ que cette baie s'appellerait désormais la baie des Nautes. Nous passâmes ensuite devant un cap que appelâmes le cap *Camus*, parce qu'il ressemblait effectivement au nez d'une personne camarde. Quand nous l'eûmes doublé, nous vîmes de loin le promontoire de l'Arche, derrière lequel, d'après ce que nous dit Fritz, se trouvait la baie des Perles.

A la vue de l'arche, nous fûmes saisis d'étonnement et d'admiration. C'étaient à la fois la hardiesse et la légèreté de l'architecture gothique jointes à la grandeur et à la solidité des constructions cyclopéennes. En la traversant, nous fîmes une ample récolte de nids d'oiseau. Ernest fut le seul qui remarqua qu'il y avait de notre part quelque chose de ridicule à prendre tant de peine pour rassembler ces nids, puisque nous ne savions pas si jamais bâtiment étranger approcherait de notre île et consentirait à nous les acheter. Je répondis que l'espérance est un des trésors les plus précieux pour l'homme; elle est fille du courage et sœur de l'activité : car l'homme courageux ne désespère jamais, et celui qui espère ne cesse de travailler pour parvenir au but de ses désirs; il ne s'épuise pas dans d'inutiles labeurs et ne perd pas ses forces dans l'oïveté. Après cette observation, je donnai l'ordre de cesser la récolte des nids, et je m'y décidai d'autant plus volontiers que la marée, qui commençait à monter, devait nous aider à sortir plus vite de l'arche. Nous y voguions si doucement et si bien à l'abri de tout danger, que nous pûmes en admirer à loisir la merveilleuse construction.

Nous sortîmes de dessous l'arche, et nous nous trouvâmes dans une des plus belles baies qu'il fût possible de

voir. Elle pouvait avoir sept à huit lieues de circonférence, et répondait parfaitement à la description de Fritz. Le seul reproche que l'on pût faire à cette baie, c'était qu'il s'y trouvait un ou deux bancs de sable et quelques hauts-fonds ; mais ces derniers se composaient principalement de bancs d'huîtres placés à fleur d'eau, faciles, par conséquent, à apercevoir et n'offrant aucun danger.

Je n'ai pas besoin de dire que nous voguâmes avec un plaisir extrême sur cette nappe d'eau, longeant l'agréable rivage qui nous offrait à la fois de riantes prairies, des bois touffus, des collines verdoyantes et de limpides ruisseaux. Nous nous dirigeâmes vers une crique assez vaste, tout près du banc d'huîtres sur lequel Fritz avait pêché ses perles : nous y étions attirés par la vue d'un ruisseau dont les eaux nous promettaient un doux rafraîchissement. Nos compagnons de voyage, à qui nous n'avions pu distribuer pendant la journée qu'une assez faible ration d'eau douce, sautèrent par-dessus le bord pour arriver plus promptement au ruisseau. Maître Knips seul n'eut pas le courage d'imiter ses camarades, et nous ne pûmes nous empêcher de rire en voyant ses gestes étranges ; il hésitait entre le désir de les suivre et la frayeur que lui causait la seule pensée de se rendre à terre à la nage. J'eus pitié à la fin du pauvre animal : je lui jetai une grosse corde par laquelle il descendit en tremblant sur le rivage.

Nous suivîmes sur-le-champ notre petit danseur de corde, et, le soleil baissant déjà à l'horizon, nous songeâmes à nous préparer un souper en règle. Il se composa d'une soupe de pemmican, de pommes de terre et de biscuit de maïs. Pour combustible, nous nous servîmes de morceaux de bois jetés sur le rivage par les flots ; ils étaient du reste assez secs ; mes fils en rassemblèrent une quantité considérable pour pouvoir entretenir pendant

toute la nuit un grand feu de bivac. Cela fait, nous nous disposâmes à dormir. Les chiens restèrent auprès du feu, où ils se trouvèrent fort bien; quant à nous, ayant regagné notre chaloupe, nous allâmes mouiller à quelque distance du rivage, prêts à saisir nos armes au premier signal de danger que nous donneraient nos gardiens restés à terre. Pour surcroît de précaution, j'attachai Knips au pied du mât, plein de confiance dans son active surveillance. Tout étant ainsi arrangé, nous nous retirâmes à la poupe de notre petit bâtiment, où nous dressâmes une tente de toile à voiles, et où nous nous étendîmes sur nos peaux d'ours et d'hyène. Nous passâmes une nuit tranquille, pendant laquelle nous n'entendîmes d'autre bruit que les hurlements des chacals, auxquels le nôtre joignait sa voix.

Le lendemain matin nous fûmes debout de bonne heure, et, après un bon déjeuner à la fourchette, nous nous rendîmes au banc d'hîtres, où nous fîmes une pêche si abondante, que je résolus de rester trois jours entiers en cet endroit. Nos huîtres étaient rassemblées en un grand tas sur la grève, pour y sécher au soleil : j'y ajoutai une certaine quantité de deux plantes que j'avais remarquées dans les environs, et qui me parurent être du kali et de la soude. Je désirais beaucoup pouvoir parvenir à fabriquer cette dernière matière, qui devait m'être fort utile, surtout pour faire du savon et pour raffiner le sucre. Vers le soir, une heure environ avant le souper, nous allions chaque jour en excursion dans l'intérieur du pays, et nous ne revenions jamais sans rapporter avec nous quelques oiseaux connus ou inconnus.

La dernière soirée de notre pêche, nous éprouvâmes un grand désir de pénétrer un peu plus avant que de coutume dans le petit bois. Nous croyions avoir reconnu le

cri de coqs d'Inde ou de paons, et nous n'aurions pas demandé mieux que d'abattre, en même temps, un quadrupède, s'il s'en fût présenté. Ernest et le brave Falb nous précédaient. Derrière eux marchait Jack avec son chacal. Fritz et moi étions restés sur la grève, où nous avions encore quelques dispositions à faire. Soudain nous entendîmes un coup de fusil suivi de cris affreux, et puis d'un second coup. A l'instant même Bill et Braun s'élancèrent du côté d'où ce bruit était parti, et Fritz y courut aussi, tenant son aigle sur le poing. Il le décapuchonna, le lança, et puis tira un coup de pistolet. Les cris de détresse furent alors remplacés par ceux de : *Victoire ! victoire !*

Il va sans dire que moi aussi je me dirigeai le plus promptement possible vers la scène du combat. Au bout de deux minutes, j'aperçus entre les arbres Jack, qui s'avavançait en boitant, soutenu par Ernest et Fritz. Quand ils furent près de moi, Jack, s'étant arrêté, commença à se tâter tous les membres en gémissant et en pleurnichant. De temps en temps il s'écriait : « J'ai mal ici, et ici, et ici ; je suis moulu comme un grain de poivre. »

Je me hâtai de le déshabiller pour l'examiner ; mais j'eus beau le regarder et presser tous les endroits, je ne trouvai rien de cassé ni de démis. Il respirait librement, et je ne vis rien d'extraordinaire sur son corps, si ce n'est trois ou quatre taches bleues, suite de coups ou de foulures. Aussi, quand je reconnus ce qu'il en était, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Est-il permis à un héros en herbe de se livrer à des plaintes si vives, de soupirer et de pleurer pour si peu de chose ! »

JACK. — Vous appelez cela peu de chose ! J'ai été moulu, foulé aux pieds, presque écrasé. Cet animal m'a, pour ainsi dire, tiré l'âme du corps. Il s'en est fallu de peu qu'il ne m'ait éventré, et alors adieu le héros en

herbe. Heureusement les braves chiens et le pistolet de Fritz ont traité le monstre comme il le méritait.

MOI. — Dis-moi donc quel est le monstre qui t'a si cruellement moulu ; je n'en ai encore aucune idée.

JACK. — Quant à toi, Fritz, n'oublie pas de me garder la tête de cette horrible bête!... Oh ! mon genou !... Oh ! ciel ! ma jambe ! il faut la couper tout de suite!... Ah ! mon dos !... Nous en souperons ce soir et nous en déjeunerons demain ; il y aura assez pour deux repas.

MOI. — Encore ! Est-ce le délire de la fièvre qui te fait parler ainsi ? Tu veux qu'on te coupe la jambe et que nous mangions ton dos pour notre souper !

JACK. — Non ! non ! mais je veux que la tête et les défenses soient conservées dans notre musée. Elles m'ont fait une belle frayeur, ces dents-là !

MOI. — Saurai-je enfin, étourdis que vous êtes, de quel animal il s'agit ?

ERNEST. — C'est d'un horrible sanglier d'Afrique que nous parlons. Il était effrayant à voir avec les peaux qui lui pendaient sous les yeux et sur les tempes, avec ses défenses longues de près d'un pied, avec son large groin, qui remuait la terre comme le soc d'une charrue et y creusait de véritables sillons.

MOI. — Rendons grâce à Dieu de ce que nous avons échappé à un si grand danger, et occupons-nous maintenant du pauvre patient. Quoiqu'il ne soit pas blessé, la frayeur pourrait avoir pour lui des suites fâcheuses que nous devons prévenir. »

En achevant ces mots, je donnai au petit chasseur un verre de vin de Canarie de notre propre fabrique, je lavai ses membres meurtris avec ce même vin ; après quoi je le portai dans la chaloupe, où il s'endormit si promptement, que je n'eus plus aucune inquiétude sur son

compte. Cela fait, je dis à Ernest de me raconter ce qui s'était passé, et voici un abrégé du récit qu'il me fit :

« J'étais entré le premier avec Falb dans le bois, quand celui-ci me quitta tout à coup, en aboyant avec force, pour poursuivre un grand animal qui s'approchait par le taillis, et qui s'arrêta près d'un gros arbre pour y aiguïser ses défenses. Sur ces entrefaites, Jack était arrivé aussi, et son chacal s'était joint à Falb pour attaquer le sanglier. De mon côté, je m'approchai avec précaution derrière les arbres, épiant le moment favorable pour lui tirer mon coup de fusil. Le chacal, trop prompt dans son attaque, reçut de l'animal un coup de pied qui lui fit jeter les hauts cris, et qui mit Jack dans une si grande fureur, que, sans bien mesurer la distance, il tira sur le sanglier, qui ne fut que légèrement effleuré par la balle, et qui, comme il fallait s'y attendre, tourna toute sa colère contre son nouvel assaillant. Jack, suivant sa louable habitude, se sauva à toutes jambes. Je crus devoir alors tirer sur le monstre, mais la blessure que je lui fis ne fut pas mortelle et augmenta seulement sa rage. Cependant, comme notre Jack sait courir aussi vite qu'un Hottentot, il aurait sans doute échappé s'il n'avait pas heurté du pied contre une racine d'arbre. Il tomba, et je le crus perdu ; mais le chien et le chacal attaquèrent si vigoureusement le sanglier par derrière, que celui-ci eut besoin de toutes ses forces et de toute son adresse pour se défendre contre eux, et tout ce qu'il put faire à Jack fut de le fouler et de le meurtrir avec ses pattes et ses genoux. Dans l'intervalle, j'avais rechargé mon fusil ; Bill arriva avec Braun en même temps que l'aigle de Fritz fondit du haut des airs sur notre ennemi. Assailli de tous côtés, il se laissa approcher par Fritz, qui lui déchargea son pistolet à bout portant dans la tête ; c'est là, mon père, le troisième coup

de feu que vous avez entendu. Quand j'arrivai sur la place, tout était fini. Jack se releva en pleurant ; Fritz et moi le primes sous le bras, et, ayant jeté un regard en arrière, je vis avec étonnement le singe et le chacal qui semblaient se disposer à partager entre eux les restes du sanglier. Cependant, m'étant rapproché, je reconnus que c'était une espèce de navets qu'ils se disputaient, et j'eus de la peine à leur en arracher une demi-douzaine que je vous rapporte dans ma gibecière. A en juger par l'odeur, ils ne valent pas grand'chose, car je la trouve forte et désagréable.

Pendant que nous nous entretenions de la sorte, le soleil avait disparu, et la nuit nous avertit qu'il était temps de songer au souper et au repos. Nous aurions bien désiré avoir nos chiens, mais ils étaient restés auprès du sanglier, et il était trop tard pour les aller chercher. Nous allumâmes, selon notre usage, le feu de bivac, et, après avoir pris quelques aliments froids, nous allâmes nous coucher dans notre chaloupe, où nous passâmes une nuit presque aussi tranquille que si nous eussions été à Felsheim.

Le lendemain, de grand matin, nous nous mîmes en route pour le champ de bataille, afin d'examiner le sanglier tué et de tenir un conseil sur l'utilité que nous pourrions en retirer. Nous laissâmes pourtant reposer le pauvre Jack, qui, après son aventure, n'était nullement disposé à se joindre à notre expédition. Dès que nous fûmes près du bois, le chacal et les chiens vinrent au-devant de nous en sautant de joie, et nous reconnûmes avec plaisir qu'il ne leur était arrivé aucun accident pendant la nuit. A la vue du sanglier, je fus surpris de sa grosseur monstrueuse, ainsi que de son excessive laideur. Pendant que je le regardais en silence, Fritz remarqua que nous

avons là une excellente occasion de remplacer nos jambons de Westphalie, dont la provision était depuis longtemps épuisée. Je répondis qu'il était à craindre que la chair d'un vieux sanglier, comme celui-ci, ne fût pas fort tendre ni bien facile à digérer, et que, selon moi, il valait mieux commencer par examiner le terrain pour voir si nous ne trouverions pas encore des truffes. Il n'y en avait plus à l'endroit où mon fils avait pris les premières; mais, l'œil perçant de Fritz n'ayant pas tardé à distinguer des essaims de petites mouches qui voltigeaient de distance en distance, nous fouillâmes le sol, et nous ne fûmes pas longtemps à faire une récolte abondante de ces précieux cryptogames.

Nous nous décidâmes ensuite à n'emporter que la tête et les quatre membres du sanglier. Comme ils étaient fort lourds, nous fîmes cinq claies avec des branches d'arbre; nous attelâmes à chacune des trois premières un de nos chiens, je traînai la quatrième, et Fritz et Ernest la dernière. Cependant, peu accoutumés à la bride, nos attelages ne suivirent pas; dans leur marche, un ordre bien réglé, d'autant plus que le chacal, auquel nous n'avions point assigné de tâche, allait et venait de l'un à l'autre, dérangeait les chiens, et cherchait, en outre, à s'emparer d'une partie du produit de la chasse. En conséquence, Fritz se vit obligé d'abandonner à Ernest tout seul le soin de traîner la claie où se trouvait la monstrueuse tête du sanglier, et de prendre sur lui le rôle de guide de la caravane. Arrivés sur la grève, à peine eûmes-nous rendu la liberté à nos chiens, que ceux-ci retournèrent, avec la rapidité de la flèche, aux restes du sanglier, et ne revinrent auprès de nous que quand ils se furent amplement repus de sa chair.

Comme nous ne nous disposions, après cela, à mettre en

pièces nos claies, nous remarquâmes que la plupart des branches dont elles se composaient étaient chargées d'une espèce de noix fort douces, mais qui, au lieu de noyau, renfermaient du coton long et fin et d'une couleur fauve, ressemblant beaucoup à celle du nankin, qui en effet est fabriqué d'un coton dont la couleur naturelle est celle de l'étoffe : il est originaire de la province de Nanking en Chine. Je pensai donc que ce pouvait bien être là la véritable plante du nankin, et je mis soigneusement de côté toutes les noix que je pus recueillir, afin de les faire voir à ma femme, me réservant de saisir la première occasion pour en ramasser le plus possible, et en même temps pour choisir deux jeunes arbustes bons à être transplantés.

Sur ces entrefaites, Fritz et Ernest songeaient à rôtir la hure du sanglier à la mode otahitienne pour notre souper, après l'avoir préalablement farcie de truffes, ce qui nous promettait un repas fort délicat. Jack, qui s'était réveillé, sortit de la chaloupe et vint aider ses frères, pendant que, de mon côté, je faisais les premiers préparatifs nécessaires pour fumer les cuisses et les épaules. Le coucher du soleil nous surprit dans ces diverses occupations, et je n'avais encore eu que le temps d'allumer un petit feu, quand tout à coup le silence des premières ombres de la nuit fut interrompu par un rugissement terrible qui retentit du fond du bois voisin, et que les échos rendirent bien plus affreux en le répétant. A ce bruit, le sang se glaça dans nos veines. Pendant un moment, nous osâmes nous flatter que ce bruit ne se renouvellerait pas, et qu'il n'avait été causé que par la chute d'un rocher. Mais notre espérance ne fut pas de longue durée, le rugissement ne tarda pas à se faire entendre de nouveau; et bientôt d'autres rugissements, les uns plus éloignés, les autres plus rapprochés, s'y joignirent comme pour y répondre.

« Quel infernal concert ! s'écria à la fin Fritz en sautant sur ses jambes et en saisissant son fusil de chasse. Des dangers nous menacent. Attisez le feu, retournez à la chaloupe, et tenez vos armes en état. Je vais aller à la découverte dans mon caïak ; car je crois avoir entendu des rugissements fort rapprochés, sur la côte même. »

En un clin d'œil le brave jeune homme fut dans son canot, se dirigeant vers l'embouchure du ruisseau ; il disparut dans l'obscurité de la nuit. Pour le reste, nous suivîmes, quoique à regret, ses instructions ; nous ajoutâmes du bois au feu et rentrâmes dans la chaloupe, prêts à tirer ou à forcer de rames pour nous éloigner, selon que le cas l'exigerait.

« Je suis pourtant surpris, dit Jack que Fritz nous ait ainsi laissés dans l'embarras au moment où il savait que nous avions si grand besoin de son secours. Je croyais que c'était un garçon de cœur.

— Et je suis sûr qu'il l'est, répondis-je ; si je crains quelque chose, c'est plutôt son intrépidité, qui pourrait bien le pousser à s'exposer à de trop grands dangers. Que le ciel le préserve !

— Ce que je ne conçois pas, dit Ernest, c'est qu'il ait osé partir ainsi dans son caïak sans que vous lui en ayez accordé la permission.

— Cela s'explique, mon enfant, par son courage, par son ardeur, et surtout par sa présence d'esprit, qui lui fait comprendre en un instant quel est le meilleur parti à suivre. C'est une supériorité que prennent toujours sur les autres hommes ceux de qui la bravoure est prouvée. »

Nous parlions encore, quand nous vîmes notre singe Knips, le chacal et les chiens accourir en toute hâte auprès de notre feu. Knips fit une terrible grimace quand il s'aperçut que nous nous étions embarqués sans lui. Il

s'assit sur la table que nous avions dressée pour le souper, et tint des regards inquiets fixés sur l'intérieur des terres. Il tremblait de tous ses membres et ne cessait de se gratter. Le chacal et les chiens s'assirent, au contraire, par terre derrière le feu, regardant du même côté que le singe, et faisant entendre alternativement des aboiements de colère et des hurlements d'effroi.

Cependant les rugissements devenaient toujours plus fréquents et semblaient se rapprocher. Je crus les entendre du côté de notre champ de bataille. Je m'imaginai alors que c'étaient des léopards ou des panthères, qui, attirés de ce côté par l'odeur du sanglier mort, avaient forcé nos quatre compagnons à une retraite si précipitée. Mais bientôt nous aperçûmes, à la faible lueur que jetait au loin notre feu, un animal monstrueux, s'avancant par bonds rapides, et qu'à ses rugissements plus distincts et à sa forme nous reconnûmes pour être un lion, mais d'une taille telle, que jamais on n'en a vu de semblable en Europe dans aucune ménagerie. Notre feu semblait exciter sa colère. Il s'assit comme un chat sur ses pattes de derrière, et jeta, tantôt sur nos chiens, tantôt sur la hure, des regards où la rage et la faim se peignaient à la fois. Il frappait avec force la terre à coups de queue, et tous ses mouvements indiquaient les désirs avides dont il était animé.

Le roi des forêts daigna, au bout de quelque temps, se relever avec majesté, et se mit à marcher lentement. Il rugit encore, mais son rugissement était moins plein, plus criard, et exprimait du dépit plutôt que de la fureur. Il se rendait souvent au bord du ruisseau pour rafraîchir sa gueule altérée; puis il revenait avec une promptitude qui me faisait craindre, à chaque fois, qu'il ne se décidât à une attaque. Je crus remarquer aussi que les cercles qu'i

décrivait devenaient de plus en plus resserrés, jusqu'à ce qu'il finît par prendre une position des plus menaçantes. Il s'étendit de toute sa longueur par terre, les yeux étincelants tournés de notre côté, et redoublant la rapidité des mouvements de sa queue. Mais avant que j'eusse eu le temps de décider s'il fallait tirer ou gagner le large, j'entendis, du sein des ténèbres, retentir un coup si terrible, que j'en tressaillis de frayeur et presque de colère.

« Oh ! voilà Fritz ! » s'écria Ernest avec un soupir qui trahissait toute son inquiétude. Le lion sauta en l'air avec un rugissement effroyable, demeura immobile pendant quelques secondes, puis chancela et resta sans mouvement sur la place d'où naguère il nous épiait.

« Ah ! ah ! dis-je à mon jeune compagnon, le lion est frappé au cœur, et Fritz a fait un chef-d'œuvre. Mais je veux aller à son secours, dans le cas où il aurait encore quelque danger à courir. Restez ici, prêts à tirer, si c'est nécessaire. »

Je donnai donc quelques coups de rames, et je sautai de la chaloupe à terre, en un endroit où l'eau était peu profonde. Les chiens m'entourèrent avec toutes les marques de la joie ; mais ils me quittèrent bientôt après, et continuèrent à jeter des regards inquiets vers le bois. Cette conduite m'indiquait qu'il fallait user de précaution. En effet, au bout de quelques instants, un second lion, un peu plus petit que le premier, arriva du même côté, s'approchant à grands pas du lieu de notre débarquement. Après s'être arrêté un instant à la vue de notre feu, il continua son chemin sans avoir l'air de s'inquiéter ni de notre feu, ni de notre présence et de celle de nos chiens. Il allait et venait d'un air préoccupé, cherchant évidemment son compagnon que nous avions tué, et l'appelant d'une voix qui n'avait rien d'aimable. Je compris

que c'était la lionne, et je me félicitai de ce qu'ils n'étaient pas arrivés tous deux à la fois, puisque nous n'aurions pas pu résister à leur attaque réunie.

Après quelques minutes, elle trouva le lion; elle le tâta avec ses pattes de devant, le flaira, lécha sa plaie sanglante, puis poussa un affreux rugissement de détresse et fit grincer ses dents.

Un coup partit, et l'animal souleva sa patte droite blessée. Les chiens, voyant que, de mon côté, je me disposais à tirer, s'élancèrent à la fois sur la lionne; ils s'étaient déjà attachés à différentes parties de son corps, avant que j'eusse eu le temps de lâcher mon coup. Il s'ensuivit un combat terrible; je puis bien dire que, de ma vie, je n'ai rien vu de si affreux.

L'obscurité de la nuit, les rugissements de la lionne, les cris plaintifs des chiens, qui indiquaient à la fois leur colère et leur frayeur, se réunissaient pour faire sur moi l'impression la plus vive. Je fus un moment embarrassé sur le parti que je devais prendre, et la lionne profita de mon incertitude pour donner au pauvre Bill, qui avait eu l'imprudence de s'attacher à sa gorge, un coup de patte qui l'éventra. Notre fidèle chien tomba mort à côté de son ennemie expirante, que j'achevai alors avec mon couteau de chasse. En ce moment, j'aperçus Fritz à la faible lueur de notre foyer. Il se disposait à tirer. Je fis quelques pas au-devant de lui, et, le prenant par la main, je le conduisis sur le champ de bataille, en l'engageant à se réunir à moi pour rendre grâce au ciel de nous avoir délivrés d'un péril si imminent. Nous criâmes après cela à Ernest et à Jack de venir nous joindre. Ils arrivèrent et se jetèrent dans nos bras en versant des larmes de joie et d'attendrissement. Restés seuls dans la chaloupe, ils avaient eu peur en même temps pour eux et pour moi, et

cherchaient alors tous les moyens de se convaincre que nous étions réellement tous sains et saufs.

Après avoir ajouté de nouveaux aliments à notre feu de garde et allumé des torches, nous retournâmes sur le champ de bataille.

Le premier objet que nous y aperçûmes fut notre pauvre Bill, toujours suspendu à la gueule de la lionne, mais sans vie.

« Ernest, s'écria Fritz, vois ce brave animal ! tu devrais bien lui composer une épitaphe ; il le mérite beaucoup mieux que l'âne, qui n'a péri que par sa propre faute et par sa bêtise.

— J'y songerai, répondit Ernest ; mais je dois avouer que la frayeur que j'ai éprouvée a glacé le sang dans les veines de ma muse. Quels lions ! ils sont grands comme des taureaux ! et que d'adresse et de sûreté dans leurs mouvements ! Il faut convenir que le ciel s'est montré plein de miséricorde pour nous.

— La raison, que Dieu a daigné accorder à l'homme, reprit Fritz, le met en état de combattre avec avantage des ennemis incomparablement plus forts que lui. »

Il fut convenu que, quand le jour paraîtrait, nous nous emparerions des dépouilles opimes que notre victoire nous avait procurées ; mais nous ne voulûmes pas tarder davantage à rendre au pauvre Bill les honneurs funèbres. Son convoi eut lieu aux flambeaux, et Ernest composa pour lui une épitaphe dans laquelle il célébra son courage dans les combats, sa douceur au logis, et rappela qu'il était mort glorieusement en défendant ses maîtres contre une lionne.

Le danger passé, nous commençâmes tous à la fois à sentir que nous n'avions pas soupé. Nous courûmes au trou dans lequel notre hure cuisait à la mode d'Otahiti ;

mais il aurait fallu voir la mine allongée de mes trois fils quand ils la trouvèrent noire comme un charbon. Moi seul je ne me livrai point au désespoir à cet aspect. Je cherchai la vérité sous ces apparences peu favorables, et je trouvai, en effet, l'intérieur cuit à point, et répandant, grâce aux truffes dont il était farci, le fumet le plus agréable. Le souper fini, nous nous couchâmes dans notre chaloupe, où nous fûmes obligés de nous couvrir avec soin, tant le froid nous parut vif. Cette fraîcheur des nuits explique pourquoi beaucoup d'animaux de la zone torride ont la peau garnie de longs poils.

Au point du jour, nous nous occupâmes à dépouiller les lions de leurs peaux, ce qui ne nous prit guère que deux heures : je me servis de ma pompe foulante. Nous abandonnâmes, ainsi qu'on peut le penser, les restes de ces animaux aux oiseaux de proie, qui ne tardèrent pas à venir fondre sur eux de tous les points de l'horizon; on eût dit, à les voir arriver en si grand nombre, tandis qu'auparavant rien n'annonçait leur présence, qu'ils avaient été créés tout exprès pour cette occasion. Je montai dans la chaloupe avec Ernest et Jack, et Fritz occupa de nouveau son caïak, dans lequel il nous servit encore de pilote pour trouver la passe qui conduisait hors de la baie. Dès que nous fûmes arrivés dans la haute mer, il se rapprocha de nous et me remit une lettre, arrivée, à ce qu'il me dit, par la poste avant que je fusse éveillé. Accoutumé à des plaisanteries de ce genre, je pris l'écrit de l'air le plus sérieux, et me retirai à l'écart pour le lire. J'y vis que, toujours préoccupé du sort de la malheureuse Anglaise naufragée, il avait résolu de tenter une entreprise dont je regardais le succès comme impossible. Je réfléchis un instant aux arguments que je devais employer pour le décider à y renoncer; mais, quand je

revins sur le tillac, je vis qu'il était déjà parti et qu'il forçait de rames dans une direction opposée à celle que nous suivions. Je dus donc me borner à lui crier à l'aide du porte-voix : « Adieu, Fritz, sois prudent, que le ciel te protège et te fasse revenir promptement ! »

Nous nous dirigeâmes du côté du levant : il ne fallait pas laisser ma femme dans l'inquiétude, en attendant le retour de Fritz; vers le soir, nous arrivâmes sains et saufs dans la baie du Salut; mais la joie de ma femme en nous revoyant fut bien diminuée par l'absence de son aîné, et celle de François par la mort de Bill. En revanche, les divers objets que nous apportions nous valurent le meilleur accueil, et surtout notre coton nankin et les graines de cette plante, dont la soigneuse ménagère s'empara, dans l'intention de saisir la première occasion de les planter. Je me chargeai de préparer les peaux des lions, et je les transportai, à cet effet, à l'île du Requin.

CHAPITRE XXIII

Cinq jours s'étaient écoulés, et nous n'avions pas de nouvelles de Fritz; notre inquiétude devenait de plus en plus grande : aussi la proposition que je fis d'aller au-devant de lui, au moins jusqu'à la baie des Perles, fut-elle accueillie avec une satisfaction unanime. Ma femme voulut absolument nous accompagner, et je résolus, d'après cela, d'employer à cette expédition notre grand bâtiment, la pinasse, dont nous ne nous servions que dans

des occasions fort rares. Il nous fallut quelques jours pour remettre ce bâtiment à flot, le radoubler, et raccommoder les voiles et les cordages.

Ma femme trouva à s'occuper, pendant ce temps, à faire des sacs, tant pour le coton que pour la potasse que je voulais fabriquer; elle prépara aussi les provisions que nous devions emporter dans notre voyage, et surtout du biscuit. Enfin, quand tout fut prêt, nous nous embarquâmes un matin par un beau temps et un vent favorable qui nous poussa promptement jusqu'à l'entrée de la baie. Là, un embarras auquel je n'avais pas songé se présenta. Je ne savais pas comment notre pinasse, qui tirait beaucoup plus d'eau que la chaloupe, parviendrait à franchir l'étroite passe qui y conduisait, surtout n'ayant plus de pilote. Heureusement, la marée montante nous aida à entrer dans la baie, mais nous heurtâmes avec tant de force contre un écueil, ou du moins contre ce que je pris pour un écueil, que je crus un moment que nous allions être submergés. A peine avions-nous échappé à ce danger, que nous entendîmes un bruit fort étrange. On eût dit un coup de vent soudain, et au même instant nous vîmes s'élever de la mer une colonne d'eau qui ne tarda pas à retomber sous la forme d'une pluie abondante.

« O mon père ! s'écria François, n'est-ce pas là ce qu'on appelle une trombe ? »

— Non, mon fils, répondis-je. Une trombe, que l'on regarde généralement comme un phénomène électrique, est occasionnée par un nuage qui s'abaisse vers la surface de la mer, sous la forme d'un siphon, et attire l'eau, qui, de son côté, apparaît comme une vaste colonne tournoyante, et, dans sa marche, entraîne tout ce qu'elle rencontre, causant les plus grands malheurs aux vaisseaux qui se trouvent sur sa route. Mais il suffit d'un ou deux

coups de canon pour dissiper sur-le-champ ce dangereux phénomène. »

Pendant cette explication, l'objet que j'avais cru être un rocher disparut; mais je ne doutai point qu'il ne revînt bientôt sur l'eau. Je dis donc à mes enfants de se tenir, mèche allumée, devant nos deux petits canons, pendant que, le gouvernail en main, je m'occuperais de diriger notre bâtiment. En effet, l'objet ne tarda pas à reparaitre, et nous pûmes nous assurer que c'était un énorme poisson. Nos deux coups de canon partirent à la fois, et le monstre blessé s'enfonça sous l'eau. Bientôt cependant il remonta encore, lança de nouveau de l'eau par son large évent; mais, cette fois, l'eau était mêlée de beaucoup de sang. Dans l'intervalle, mes enfants avaient eu le temps de recharger leurs pièces, et un troisième coup de canon acheva le cétacé, qui alla échouer sur un petit banc de sable situé dans la baie.

Nous étant approchés du banc, nous calculâmes que notre ennemi devait avoir au moins quarante pieds de long; en le voyant de plus près, je pus répondre aux questions pressées de mes fils : c'était bien certainement un cachalot que nous avions tué.

Comme nous commencions à nous livrer à la joie du triomphe, notre attention fut soudain attirée vers un objet qui nous menaçait d'un danger bien plus grand que celui auquel nous venions d'échapper. Je crus voir assez distinctement, quoique à une forte distance, un sauvage dans un canot, qui tantôt s'arrêtait pour nous examiner, tantôt se cachait derrière les avances des rochers de la côte, manœuvre qu'il réitéra à plusieurs reprises. Cette apparition m'inquiéta plus que je ne jugeai convenable de le dire. Je commandai de recharger nos canons, de mettre toutes nos armes en état, et de former,

avec les tiges de maïs que j'avais apportées pour faire de la potasse, une espèce de parapet qui pût nous mettre à l'abri des flèches, des javelots et des frondes.

Tenant toujours l'œil attaché sur la place où le canot avait disparu pour la dernière fois, j'en vis un autre sortir d'une anse et qui ne me sembla pas être le même. Il se cacha à son tour, et un troisième se fit voir. Je pris alors le porte-voix et adressai aux inconnus quelques questions en langue malaise; mais je ne reçus aucune réponse, et Jack me dit que je ferais peut-être mieux de préférer quelques mots anglais. Il exécuta lui-même ce qu'il m'avait proposé.

Le premier sauvage reparut alors dans son canot, tenant à la main un rameau vert et se dirigea sur nous en droite ligne. Je ne doutai pas que cette nouvelle manœuvre ne fût la suite de l'idée qui était venue à Jack, et j'attendais avec une vive curiosité l'arrivée de l'étranger. A mesure qu'il s'approchait de nous, il faisait les mines les plus étranges : il nous montrait les dents en riant, nous envoyait des baisers et faisait des gestes des plus comiques avec ses mains et ses bras.

Tout à coup un cri général s'éleva parmi nous :

« Mais c'est là Fritz ! c'est vraiment lui ! Pourquoi donc se moque-t-il ainsi de nous ? »

C'était lui en effet. Il arriva, s'élança sur notre pont, où nous l'entourâmes tous, l'embrassant, le félicitant, lui serrant les mains. J'ai dit tous... mais non : sa mère seule demeura immobile; des larmes de joie coulaient de ses yeux, et ce ne fut qu'après quelques minutes de silence qu'elle recouvra assez de sang-froid pour presser à son tour son fils sur son cœur.

Aussitôt que nous pûmes laisser à Fritz un peu de liberté, il promit de nous expliquer en détail l'espèce de

mystère qui avait accompagné son retour; mais on l'accabla de tant de questions, qu'il lui fut impossible de mettre aucun ordre dans ses réponses. Aussi ne fut-ce qu'au bout de quelque temps que je parvins, après l'avoir tiré à part, à lui demander d'abord s'il avait réussi dans le but de son voyage, et ensuite pourquoi il s'était pendant si longtemps moqué de nous.

« Quant au premier point, me répondit Fritz, je puis vous dire que j'ai, grâce au ciel, parfaitement réussi; et, quant au second, je vous avouerai franchement que je vous prenais pour des pirates malais, et que je voulais vous effrayer en vous faisant croire que je n'étais pas seul. »

J'aurais bien désiré continuer d'adresser sur-le-champ mes questions au brave jeune homme; mais ma femme, étouffant ma curiosité, voulait que Fritz commençât par laver sa figure toute noircie qui nous l'avait fait prendre pour un nègre. Lorsque sa couleur naturelle fut revenue, je me disposais à poursuivre mon interrogatoire, quand il me prévint en me demandant pourquoi nous avions tiré tant de coups de canon. Je lui racontai les détails de notre aventure avec le cachalot. Mais nous n'avions pas de temps à perdre : la marée montait avec tant de force, qu'il nous fallait chercher un mouillage sûr pour ne pas être jetés avec violence contre la côte. Fritz nous indiqua une petite île en me disant tout bas que c'était là qu'il avait déposé l'Anglaise naufragée.

Il s'était remis dans son canot et nous précédait pour nous montrer le chemin. Il nous conduisit ainsi derrière une île de la baie des Perles, où une étroite langue de terre formait un port si sûr, que nous pûmes approcher du rivage d'assez près pour nous y amarrer par un câble attaché à un arbre.

Fritz sauta à l'instant même de son caïak, et, sans rien dire à personne, courut vers un bois où nous vîmes une hutte construite comme celles des Hottentots, et ombragée de palmiers et d'autres grands arbres. Il va sans dire que nous suivîmes le plus vite possible notre guide, et, en arrivant près de la cabane, nous remarquâmes devant la porte un foyer composé de grosses pierres sur lesquelles, au lieu d'une marmite, était placé un énorme coquillage.

En nous apercevant, Fritz fit entendre un signal convenu, et, au même instant, nous vîmes descendre avec agilité du haut de l'arbre un jeune matelot.

Il serait impossible de décrire les sensations diverses et étranges que nous éprouvâmes tous à cet aspect inattendu. Depuis dix ans entiers, le genre humain avait été comme mort pour nous, et voilà que soudain il ressuscitait tout entier dans un seul individu, au point que tous les sentiments de bienveillance, de joie et de fraternité, s'élancèrent en quelque sorte du fond de notre cœur vers cet être qui nous apparaissait, tandis que, d'un autre côté, notre surprise était si grande, que nous demeurâmes pendant quelque temps à la fois muets et immobiles.

De son côté, l'étranger était aussi resté au pied de l'arbre; il paraissait indécis sur la conduite qu'il devait tenir avec nous. Mais Fritz eut bientôt mis un terme à notre embarras réciproque; il ôta son chapeau emplumé et le jeta en l'air en criant : « Vive le jeune lord Montrose de la Roche fumante ! Qu'il soit le bienvenu, comme ami et comme frère, dans le cercle de notre famille ! »

— Qu'il soit le bienvenu ! » répétâmes-nous tous ; et aussitôt l'aimable étranger s'approcha de nous d'un air si franc et si prévenant, qu'il gagna, dès le premier abord, notre bonne opinion. Je m'avançai, et, en qualité de chef

de la famille, je lui pris les deux mains et le saluai en anglais avec autant d'amitié et d'affection que s'il eût été un de mes propres enfants. Il ne répondit que par quelques mots timides, proférés à voix basse; puis, s'adressant à ma femme, il se recommanda tout particulièrement à sa bienveillance et à sa protection.

Nous recommandâmes à nos enfants de traiter le jeune étranger avec tous les égards possibles. Ils n'hésitèrent pas à le promettre, et les chiens eux-mêmes se réunirent à eux pour accabler le nouveau venu de caresses.

Mes enfants ne cessaient de courir à la pinasse pour y chercher une table, des pliants, de la vaisselle, des provisions; car ils prétendaient célébrer l'arrivée de leur nouvel ami par un souper abondant et délicat. Ma femme, de son côté, ne voulait rien épargner pour donner une haute idée de ses talents culinaires, tandis que le soi-disant lord faillit trahir son sexe par le zèle et l'adresse avec lesquels il aidait ma femme dans les soins que celle-ci donnait à la cuisine. Notre repas fut arrosé par plusieurs cruches de notre meilleur hydromel et par quelques bouteilles de vieux vin de Canarie. Quand l'heure du coucher fut venue, lord Édouard voulut remonter sur l'arbre d'où il était descendu à notre arrivée, mais nous le forçâmes d'accepter un lit plus commode dans la pinasse.

« Hélas ! dit Fritz à cette occasion, notre nouvel ami n'est pas difficile à satisfaire. Depuis que nous sommes dans cette île, il a couché sur l'arbre et moi dans la cabane ; mais, pendant tout le cours de notre voyage, nous avons été obligés de passer la nuit sur des rochers isolés, afin d'être en sûreté contre les attaques des bêtes féroces. Nous tirions alors notre caïak sur la grève, et nous nous endormions chacun dans notre trou, enveloppés dans nos manteaux, et nos armes chargées à côté de nous. Il y a

deux jours que nous habitons cette île, parce que mon caïak avait besoin de grandes réparations. »

Ma femme avait écouté avec beaucoup d'intérêt le commencement de ce récit; mais, comme elle tenait toujours les yeux attachés sur l'étranger, elle saisit les premiers signes de fatigue qu'il donna pour le mener coucher. Les enfants restèrent encore assez longtemps auprès du feu, causant entre eux et croquant des pignons; j'admirai l'adresse avec laquelle les plus jeunes interrogeaient Fritz et cherchaient à lui faire avouer d'où lui était venue la première idée de son voyage. Fritz répondit gaiement à leurs questions railleuses, se laissa entraîner à raconter son aventure avec l'albatros, et montra tant de franchise et d'abandon dans ses paroles, qu'il finit par s'oublier tout à fait, et par mettre à la place de lord Édouard une miss Jenny que personne ne connaissait encore.

Le lendemain matin, les trois espiègles n'eurent rien de plus pressé que de souhaiter respectueusement le bonjour à miss Jenny et de lui demander comment elle avait passé la nuit. On déjeuna avec du chocolat de la fabrique de Fritz, qui parut faire beaucoup de plaisir à la jeune miss et lui rappeler le bonheur dont elle avait joui autrefois dans la maison paternelle.

Le déjeuner fini, je fis remarquer qu'il fallait s'occuper de notre cachalot, parce qu'il était à craindre, sans cela, que la chaleur du soleil n'en corrompît en peu de temps les chairs. François demanda si le cachalot était meilleur à manger que la baleine; je lui répondis négativement, mais j'ajoutai que sa capture nous offrait une excellente occasion de nous approvisionner de cette substance huileuse que l'on appelle blanc de baleine, et qui sert à une foule d'usages : il se trouve dans plusieurs cavités de l'énorme tête, et en si grande abondance, qu'un seul pois-

son en a souvent fourni vingt barils. « Mon unique embarras, ajoutai-je, est de savoir où nous le mettrons : nous ne manquons pas, à la vérité, de sacs; mais pour des barils, nous n'en avons point apporté avec nous. »

Jenny prit ici timidement la parole, et demanda la permission de donner son avis. Elle nous engagea à essayer de nous servir de sacs de chanvre. « En Angleterre, dit-elle, les tuyaux des pompes à incendie sont faits de cette matière, et il n'est pas probable que le blanc de baleine soit plus liquide que de l'eau. »

Cette idée me parut fort bonne, et je résolus de la mettre sur-le-champ à exécution. Je fis donc rassembler nos sacs vides, je les laissai d'abord tremper dans la mer, puis je les battis sur une pierre plate pour en serrer davantage les mailles. Je les garnis ensuite intérieurement de rameaux flexibles jusqu'à l'ouverture, qui, ainsi, resta béante et permit facilement l'introduction du liquide. Cette opération nous prit deux heures : quand elle fut terminée, nous nous embarquâmes pour le banc de sable; mais Jenny et ma femme restèrent dans l'île sous la protection de Turc.

Nous arrivâmes bientôt à la place où le cachalot était encore couché à sec sur le sable, et nos chiens s'empresèrent d'y courir au grand galop; mais à peine nous étions-nous mis en devoir de les suivre, que nous entendîmes, derrière la vaste masse, un si grand bruit de grognements, d'abolements et de hurlements, que nous commençâmes à craindre que nos braves gardiens n'eussent engagé un combat avec quelques ennemis encore invisibles pour nous. Nous ne tardâmes pas; en effet, à découvrir qu'une bande tout entière de loups s'était logée dans le corps du cachalot, d'où les chiens s'efforçaient de la faire déguerpir. Deux loups avaient déjà mordu la poussière, deux au-

tres se défendaient à grand'peine contre Braun et Falb; le reste se sauvait à toutes jambes par un endroit où la mer était guéable. Nous reconnûmes alors parmi les loups trois ou quatre chacals qui se repaissaient un peu à part du reste de la bande. En ce moment le chacal de Jack, qui jusqu'alors s'était tenu assez timidement à côté de son maître, prit soudain son élan, et se mit à courir après ses confrères; Jack resta là tout étourdi du départ subit de son élève. Fritz et ses deux autres frères se disposaient à lui envoyer quelques balles, mais je les en empêchai dans la crainte qu'ils n'effrayassent l'Anglaise et ma femme.

Sur ces entrefaites, les deux autres loups étaient tombés aussi, mais non sans avoir assez grièvement blessé nos chiens, que Jack se chargea de panser, et nous vîmes de loin les fugitifs se lécher leurs plaies mutuellement.

Je ne décrirai point en détail la manière dont nous nous y primes pour remplir les sacs de blanc de baleine, voulant me borner à dire que l'expérience réussit parfaitement. Ce travail nous occupa toute la journée, et, quand il fut achevé, nous laissâmes les sacs en place, après avoir recouvert chacun d'eux d'une espèce de petit toit de roseaux, pour les défendre contre les brigands ailés, et nous regagnâmes l'île où nous avions établi notre quartier général. Ce lieu, si remarquable pour nous par la rencontre de la jeune Anglaise, reçut le nom de *Champ de joie*. Nos sacs debout, chacun avec son toit, faisaient de loin l'effet le plus singulier : on eût dit une troupe de Chinois grands et petits.

En arrivant dans l'île, nous y trouvâmes un excellent souper tout préparé, et pour lequel ma femme et la jeune miss avaient rivalisé de talent. Il y avait entre autres un plat caraïbe que nous ne connaissions pas encore. Il était principalement composé d'œufs et de crabes terrestres,

que les environs fournissaient en grande abondance, soit sous les pierres, soit dans des trous faits en terre.

Quand le couvert fut ôté, je témoignai un peu d'inquiétude sur les nombreux travaux qui nous restaient à faire pour le lendemain : d'un côté, il fallait dépouiller les loups, et, de l'autre, il n'était pas moins urgent d'apporter dans l'île nos sacs de blanc de baleine. Mais miss Jenny s'empressa de me dire du ton le plus caressant : « Soyez tranquille, mon cher père, je me charge de transporter les sacs demain matin à moi toute seule, et j'espère pouvoir en outre rattraper votre chacal déserteur. Mais j'aurai besoin d'employer un peu de magie, et, pour que le charme agisse, il faut que je sois absolument sans compagnie. Je vous demanderai un morceau de peau de loup; l'opération en sera beaucoup plus efficace. »

Jenny passa une partie de la nuit à faire, avec la peau de loup qu'elle avait coupée par lanières, une muselière pour le chacal, qu'elle se flattait toujours de rattraper.

Le lendemain, nous fûmes tous un peu paresseux. Les premiers debout furent Jenny et moi. Dès qu'elle fut levée, elle s'élança dans le caïak de Fritz, après s'être munie d'une vessie d'eau fraîche, d'un petit sac de pemmican et de quelques autres provisions, et se dirigea courageusement vers le banc de sable. Je voulus la retenir, mais je ne sais comment elle fit pour s'éloigner inaperçue, et elle était déjà en route quand je croyais l'avoir enfin persuadée de renoncer à son expédition.

Ce qui regardait les sacs de blanc de baleine fut la partie la moins difficile de son entreprise. Elle avait si bien calculé son moment, qu'elle arriva au banc de sable à la marée haute, et le fond des sacs trempait dans l'eau. Le blanc de baleine était parfaitement durci depuis la veille, et cette matière étant fort légère, elle n'eut qu'à

attacher tous les sacs ensemble au caïak, derrière lequel ils surnagèrent sans embarrasser le moins du monde sa marche. Elle eut plus de peine avec le chacal. Comme elle était allée le chercher sur la côte voisine, je la perdis pendant quelque temps de vue, ce qui me causa une vive inquiétude; mais elle avait encore, cette fois, très-bien fait son calcul : elle avait deviné que le chacal, depuis longtemps apprivoisé, aurait perdu l'habitude de chercher sa nourriture dans les bois et que sans doute il errait affamé dans les environs.

Elle commença donc par l'appeler, posa ensuite par terre du biscuit et du pemmican, et ne tarda pas à le voir arriver et s'approcher d'assez près pour qu'elle pût lui jeter une corde au cou et le museler. Quand elle s'en fut rendue maîtresse, elle l'entraîna dans le caïak, le plaça debout dans un des trous, et s'assit elle-même dans l'autre. Dans son humeur folâtre, elle lui mit sur la tête un des chapeaux de jonc qu'elle s'était amusée à tresser pendant son séjour sur la Roche fumante, et, lui ayant noué un morceau de toile autour du cou, elle lui donna absolument l'air d'un petit passager.

Fritz et moi étions sur le point de nous embarquer pour aller à la recherche de Jenny, dont l'absence nous inquiétait, quand nous la vîmes reparaître avec un compagnon de voyage que nous ne lui connaissions pas.

Mais Fritz, se tournant vers son frère Jack, s'écria :

« Le voici ! le voici vraiment ! c'est ton chacal qui revient à nous sous la forme d'un jeune fashionable, comme un homme qui s'est enrichi aux grandes Indes ! »

Nous fîmes à Jenny l'accueil le plus cordial, et chacun de nous exprima son admiration pour l'adresse avec laquelle elle était venue à bout de son entreprise.

Pendant le dîner nous fîmes conseil sur ce qui nous

restait à faire. Les plus jeunes membres de ma famille furent d'avis d'aller visiter la Roche fumante, où miss Jenny avait passé plusieurs années ; mais elle, ainsi que nous et Fritz, étions impatients de retourner à Felsheim, où nous désirions installer notre nouvelle compagne. Ce dernier avis prévalut, et nous passâmes la soirée à nous préparer au départ. Nous découvrîmes alors que Fritz et Jenny avaient à nous faire voir une quantité de belles choses dont ils ne nous avaient pas encore parlé : c'étaient les richesses de l'Anglaise. Elles consistaient en partie dans les objets sauvés par elle du vaisseau naufragé, et en partie dans des ustensiles et objets de toilette qu'elle avait fabriqués elle-même pendant son séjour sur le rocher, avec les dépouilles de divers animaux dont elle s'était emparée, moitié par ruse et moitié par force. Je serais tenté de donner ici une liste de ces objets, véritables chefs-d'œuvre d'industrie et de travail ; mais ils étaient si nombreux et si ingénieusement imaginés, que je craindrais d'inspirer de la méfiance à mes lecteurs. Le tout était enfermé dans une espèce de grand coffre que Fritz avait fait exprès pour elle, et que nous pûmes facilement placer dans notre pinasse. Nous terminâmes la journée par un souper copieux, pendant lequel la conversation ne roula que sur l'étonnante imagination et l'adresse consommée que la pauvre miss Jenny avait déployées en fabriquant avec les outils les plus imparfaits une si grande quantité de choses utiles ou curieuses.

Nous fîmes le lendemain de bonne heure ce dont nous étions convenus le soir, je veux dire le voyage dans la baie aux Perles, avant de retourner chez nous.

Miss Jenny fut de nouveau la première levée, et comme elle prenait plaisir à nous faire des surprises, elle nous en avait préparé une bien inattendue. Dans un petit bois,

non loin du lieu de notre débarquement, elle avait caché un cormoran apprivoisé, qu'elle nous montra tout à coup, en nous disant qu'elle ne l'avait tenu à l'écart jusqu'alors qu'à cause de sa malpropreté, mais que, du reste, elle l'avait dressé à la pêche, selon l'usage des Chinois.

Nous montâmes tous dans la pinasse, à l'exception de Fritz, qui nous servit encore de pilote dans son caïak. Nous arrivâmes ainsi sans peine dans la baie aux Perles, où nous jetâmes l'ancre et descendîmes à terre à l'aide de notre petite chaloupe. Nous y trouvâmes toutes choses dans l'état où nous les avions laissées, si ce n'est que l'air s'était épuré : les squelettes, tant des lions que du sanglier d'Afrique, se montraient presque entièrement dépouillés de chair.

La première chose dont nous nous occupâmes fut de dresser notre tente, qui devait nous abriter alternativement contre l'ardeur du jour et contre le froid de la nuit. Ensuite nous nous mîmes à examiner les nacres de nos huîtres pour en tirer des perles. Que d'activité chacun déploya dans ce travail, mais aussi que d'avidité ! Quels cris de joie éclataient quand nous trouvions une perle remarquable par sa forme, sa grosseur et son orient ! A quoi cependant devaient nous servir tous ces trésors ? Miss Jenny ne se montra-t-elle pas plus sage que nous en dédaignant ces bagatelles, jolies mais inutiles, pour rassembler les fibres ou filaments dont les coquilles étaient garnies ? Bientôt cependant elle nous quitta pour aller aider ma femme à préparer le dîner, pour lequel elle nous promit un plat de poisson frais, ainsi qu'un beau rôti de gibier ailé pour le souper. Ma femme sourit d'un air d'incrédulité au premier point ; il lui paraissait impossible qu'on pût se procurer en si peu de temps assez de poisson pour nourrir sept personnes. Mais Jenny, en souriant

aussi, s'élança dans le caïak avec son cormoran, et s'éloigna d'une cinquantaine de pas du rivage. Là, elle mit un collier au cou de son adroit pêcheur, afin d'empêcher qu'il n'avalât lui-même le poisson qu'il prendrait; puis elle le plaça sur le caïak, où elle le laissa libre. Rien n'était plus intéressant que de voir l'oiseau se jeter à la mer et venir rapporter à sa maîtresse tantôt un hareng, tantôt un saumoneau, etc.

Le dîner n'était pas encore achevé qu'elle songeait déjà à nous procurer le gibier qu'elle nous avait promis pour le souper; elle demandait seulement la permission d'emmener avec elle le chacal, ce qui lui fut accordé sans peine; je me bornai à lui dire que je craignais qu'elle ne m'enlevât aussi les ouvriers dont j'avais cependant grand besoin pour m'aider à faire la chaux et la soude, travail auquel cet après-midi était consacré. Jenny reprit, en riant, que je parlais, à la vérité, de faire de la chaux et de la soude, mais que je n'avais pas de vase pour contenir le produit que j'aurais obtenu. Je ne pus m'empêcher d'avouer qu'elle avait raison, et, comme je rougissais en songeant qu'elle avait montré plus de prévoyance que moi, elle reprit en riant : « Ne vous inquiétez pas, mon cher père, faites de la chaux tant que vous voudrez; d'ici à demain je vous procurerai tous les vases dont vous pourrez avoir besoin, pourvu, toutefois, que vous consentiez à vous passer pendant quelque temps de Fritz et de Jack. »

Je ne pus lui refuser sa demande; mais, quand je la vis prendre mon fusil à deux coups, je témoignai quelque crainte qu'elle ne sût pas se servir de cette arme. « Comment pouvez-vous croire, s'écria Jenny, que la fille d'un colonel au service de la Compagnie des Indes et du plus hardi chasseur de l'Asie soit embarrassée quand il s'agit de tirer un coup de fusil à un oiseau ? »

Elle partit donc avec mes deux fils, et, longtemps avant le souper, elle revint avec plusieurs bécasses qu'elle avait tuées et que le chacal avait ramassées. Quant aux vases, elle les fabriqua d'écorce d'arbre coupée en spirale par elle et par mes fils, et qu'elle rattacha et garnit de deux fonds de bois. Quoique ces objets ne fussent pas très-élégants à la vue, ils pouvaient fort bien servir à l'usage auquel nous les destinions. En revenant vers nous, elle conseilla à ses compagnons de se munir encore d'un certain nombre de rameaux flexibles de plantes grimpantes, pour en faire des cerceaux de tonneaux, et ils arrivèrent ainsi tous trois chargés de gibier, et des vases qu'elle m'avait promis, sans compter une provision de truffes.

Le repas fini, je déclarai qu'il serait nécessaire de passer une partie de la nuit pour faire la chaux. Fritz offrit sur-le-champ de veiller avec moi, disant qu'il s'occuperait, pendant ce temps, des cerceaux pour nos barils. Aussitôt tous ses frères s'écrièrent qu'ils étaient prêts à l'aider dans son travail, pourvu qu'il consentît à leur raconter en détail ses aventures pendant qu'il était à la recherche de leur nouvelle sœur; Fritz ne crut pas devoir leur refuser cette satisfaction; et, Jenny s'étant levée pour aller joindre ma femme, je m'approchai du feu afin de surveiller la cuisson de ma chaux; mes enfants se mirent à découper les cerceaux, et Fritz commença son récit à peu près en ces termes :

« Vous vous rappelez comment je vous quittai pour aller, dans mon frêle caïak, affronter le vaste Océan. La mer était tranquille; mais que d'émotions mon cœur ressentait! D'une part, je me peignais mon bonheur si je réussissais à trouver l'Anglaise naufragée sur la Roche fumante, et, de l'autre, mon désespoir si, après de vaines recherches, je ne parvenais pas à revenir auprès de vous.

Je ne chancelai pourtant pas dans ma résolution; je me recommandai au ciel, et je m'encourageai par la pensée que mon expédition serait peut être le premier pas pour notre rentrée parmi les hommes.

« Je n'osais pas gagner la pleine mer, de crainte qu'un coup de vent ne me chassât loin du rivage, dont je devais suivre toutes les sinuosités; j'avancai donc très-peu, et la nuit me surprit sans que j'eusse fait de grands progrès dans ma route. Je n'avais nulle envie de passer la nuit sur la grève, ne me sentant pas la force de tenir tête aux lions; je cherchai donc un rocher isolé, et j'en vis un à un quart de lieue environ de la côte. J'avoue que je le regardai bien attentivement pour voir s'il ne s'en élèverait pas de la fumée.

« Après avoir dépassé la chaîne de rochers, j'entrai dans une espèce de golfe, que je reconnus bientôt pour être l'embouchure d'un fleuve. Sans croire qu'en remontant son cours je dusse arriver au but de mon voyage, je ne pus résister au désir de naviguer, pendant quelque temps, sur ses eaux tranquilles, entre ses rives charmantes. Après avoir fait une lieue, je me décidai à descendre à terre pour me reposer un quart d'heure. La campagne était assez ouverte pour que je n'eusse point de danger à craindre à l'improviste, et j'espérais que mon aigle m'apporterait quelque oiseau dont la chair servirait à varier l'uniformité de mes repas. Je tirai, en effet, un toucan, et, au bruit de mon coup de fusil, il s'éleva un vacarme si effroyable parmi les habitants des bois, que j'en fus presque assourdi; mais les grands crieurs sont gens de peu de besogne. Ils ne songèrent pas à m'attaquer. Ils ne furent pas les seuls que ma chasse eût troublés dans leur repos. Un frémissement se fit sentir dans les roseaux, non loin de moi; on eût dit un trem-

blement de terre; une masse informe s'éleva à mes yeux, et me causa une si grande frayeur, que je forçai de rames pour m'éloigner le plus promptement possible de ce lieu. C'était un hippopotame qui traversait le fleuve, emportant son petit avec lui. Les délicieux paysages perdirent alors tous leurs charmes pour moi; je me hâtai de redescendre le courant, et, quand j'arrivai à la mer, j'allai chercher un asile sur le seul rocher qui se présentât à mes regards.

« Je me couchai ce soir-là bien plus tôt qu'à l'ordinaire; aussi fus-je levé de meilleure heure le lendemain matin. Je me rapprochai, comme de coutume, de la côte, dans la direction de l'ouest; je ne tardai pas à me trouver dans des parages qui surpassaient en beauté et en fertilité tout ce que j'avais vu jusqu'alors.

« La côte que je longeai le jour suivant fut la plus aride et la plus monotone que j'eusse encore rencontrée; aussi m'étonnai-je d'y voir des éléphants. J'entendais de loin le mugissement des hippopotames; je crus distinguer, en outre, des troupes d'antilopes et de zèbres, et j'admirai la grandeur du Créateur, qui a placé tant d'êtres vivants jusque dans les déserts les plus arides. Malgré l'impatience que j'éprouvais de découvrir au plus tôt la Roche fumante, je ne résistai pas à la curiosité qui me pressait de pénétrer dans ce singulier pays. Je remontai donc une petite rivière fort étroite, et je pus d'abord examiner à mon aise les mœurs des éléphants; plus loin, je rencontrai des rhinocéros qui avalaient des tiges de cactus, sans se laisser effrayer par les énormes piquants dont elles étaient armées. Je fus singulièrement tenté d'envoyer quelques balles à ces monstres; mais, grâce au ciel, je ne cédaï point à mon envie, car il aurait pu m'en coûter cher. Dans la suite de ma navigation, j'eus le bonheur

d'apercevoir l'animal le plus merveilleux qui eût jamais frappé mes yeux; c'était une girafe, et sa forme me rappela à la fois le chameau et l'antilope. J'admirais encore la taille élancée et les formes gracieuses de ce bel animal, quand il m'arriva une surprise fort peu agréable : j'entendis un frôlement dans les roseaux tout à côté de moi, et je vis avec effroi apparaître près de mon canot un énorme crocodile, qui, levant la tête, semblait vouloir me demander ce que je venais faire dans ses États. La peur me rendit téméraire; je levai ma rame, et j'en déchargeai de toute ma force un coup sur la tête du monstre, qui, étonné à son tour de mon procédé, courut se cacher dans les roseaux, où je n'eus pas la moindre envie de le suivre. Je dirai même plus : reconnaissant ses droits légitimes sur la possession de cette rivière, je lui tirai fort respectueusement ma révérence, et je retournai à la mer. Là, je harponnai deux petits poissons du genre du saumon, dont je fis un excellent souper sur le rocher où je reposai cette nuit. Je ne sais pourtant si je me sers du terme convenable en disant que je reposai. Le fait est que j'eus, pendant toute la nuit, les rêves les plus horribles, dans lesquels je voyais sans cesse des crocodiles prêts à m'avaler.

« Le lendemain fut pour moi un jour de malheur. Je passai devant un petit bois habité par des perroquets au brillant plumage, et j'envoyai contre eux mon aigle. Tout à coup, jugez de mon effroi quand je vis paraître à quelques pas de moi un énorme tigre! Jamais encore je n'avais couru un pareil danger : il n'était qu'à quinze pas de moi, et, une seconde plus tard, il eût pu s'élancer sur moi et me déchirer. Il s'arrêta pourtant, et, quand ma frayeur me permit de lever les yeux sur lui, je vis mon aigle lui sauter à la tête et chercher, avec son bec aigu et

recourbé, à lui crever les yeux. Hélas ! il fut victime de son courage : le tigre, au comble de la fureur, le saisit avec ses deux pattes de devant, l'écrasa comme une mouche, et le jeta mort sur le sable. Dans le premier moment de mon trouble, j'avais oublié de charger mon fusil. Un pistolet me restait à la ceinture; je tirai sur la bête féroce sans la tuer, mais je la blessai assez grièvement pour qu'elle prît la fuite dans les bois. De mon côté, je jugeai qu'il était prudent de ne pas demeurer plus longtemps en ce lieu; je me retirai le plus vite que je pus, mais non sans avoir ramassé le corps inanimé de mon fidèle et malheureux oiseau, bien résolu soit à l'empailler, soit à lui faire des obsèques honorables à la première occasion qui se présenterait. Je ne pouvais oublier que les derniers moments de sa vie avaient été employés à ma défense.

« Mais un objet d'un plus haut intérêt ne tarda pas à fixer toute mon attention. Comme je faisais le tour des deux écueils, j'aperçus tout à coup à une assez grande distance une petite île de laquelle s'élevait une colonne de fumée; je me dis aussitôt : « Voici la Roche fumante, séjour de l'Anglaise naufragée; ramons vigoureusement vers cet endroit. » J'en fus bientôt si près, qu'il m'eût été facile de distinguer un être humain qui s'y serait trouvé, mais la fumée s'élevait du côté opposé du rocher; et déjà je calculais que je serais sans doute obligé d'en faire le tour pour débarquer, quand je remarquai un petit plateau en pierre où je pouvais amarrer ma barque; je sautai à terre avec autant de promptitude que jadis Guillaume Tell. Quelques pierres placées par échelons me facilitèrent la montée vers une partie élevée du rocher, d'où, avec une joie inexprimable, je vis enfin la première étrangère qui se fût offerte à moi depuis tant d'années. C'était une jeune personne assise auprès d'un feu dont la fumée s'élevait

à une grande hauteur. Au bruit que je fis, l'étrangère se leva, m'aperçut, joignit les mains, et attendit en silence que je m'approchasse d'elle. Je ne me hâtai point, pour ne pas l'effrayer et pour qu'elle ne me prît pas pour un brigand. Quand je ne fus plus qu'à dix pas, je lui dis d'une voix émue : « Je vous salue, Anglaise naufragée de la Roche fumante ! Voici le libérateur que votre appel, grâce à la Providence divine, a amené de loin auprès de vous ! »

« Quoique je ne sois pas très-versé dans la langue anglaise, la jeune personne comprit parfaitement sur-le-champ ce que je voulais lui dire. Il semblait que nos âmes eussent pu se communiquer l'une à l'autre sans faire usage de la parole. Un long silence suivit nos premières exclamations. De temps à autre je saisisais la main de l'étrangère, comme pour m'assurer que ce n'était point une illusion qui égarait mes sens. Nous ne songions ni à boire, ni à manger, ni à quitter le lieu où nous étions. Nous avions tant de choses à nous demander mutuellement et tant de réponses à nous faire ! La jeune étrangère fut la première qui reprit son sang-froid, et elle en donna une preuve en s'occupant du souper, tandis que je continuai à bavarder, croyant peut-être par là me rendre plus aimable. Miss Jenny se retira pour la nuit dans le fond de la grotte, qui était séparée de la partie de devant par une espèce de rideau de roseaux et de plantes marines entrelacées. Je couchai dans la partie extérieure ; mais j'étais trop agité pour m'endormir facilement : je ne fermai les yeux qu'au point du jour, et je ne tardai pas à être réveillé par Jenny, qui vint m'annoncer que le déjeuner était servi. Nous passâmes cette journée à mettre en ordre et à charger dans mon caïak tous les effets de la jeune fille, et à chaque objet qui me passait sous les

yeux je me récriais sur l'esprit inventif et l'adresse avec lesquels elle était parvenue, en moins de deux ans et demi, à faire tant de choses utiles et curieuses. Pendant ce temps elle me raconta son histoire, qui est fort intéressante, et j'engage mon père à en écrire la relation quand la saison pluvieuse aura interrompu nos travaux au dehors. Notre traversée n'offrit rien de remarquable; et nous aurions été de retour bien plus tôt, si des avaries survenues à mon caïak ne nous avaient pas forcés de relâcher dans une petite île d'où je sortais quand vous m'avez vu. »

CHAPITRE XXIV

Le récit de Fritz s'était prolongé jusque fort avant dans la nuit, et pourtant aucun de ses auditeurs n'était las de l'entendre, tant les détails qu'il contenait nous avaient paru remplis d'intérêt. Quand il fut terminé, j'ordonnai à nos enfants de se coucher, et je les suivis dès que j'eus achevé le travail auquel je me livrais. Personne ne dormit bien cette nuit; pour moi, je ne fermai presque pas les yeux, tant il se passait de choses dans mon esprit, lorsque je songeais au nouvel avenir que préparait pour nous l'augmentation de notre ménage et l'heureuse découverte que Fritz avait faite. Je devais rester encore deux jours dans la baie des Perles; mais les travaux que j'y voulais entreprendre étaient tous si importants et si pleins d'attraits, que je ne savais par lequel commencer. Quant à mes fils, la fin du récit de Fritz leur avait inspiré un si

grand désir de connaître les aventures de Jenny, qu'ils la supplèrent de les leur raconter pendant le déjeuner. Elle y consentit, et voici le résumé de ce qu'elle nous dit :

Miss Jenny avait à peine sept ans quand sa mère mourut. Son père, qui était au service, avec le grade de major, fut obligé, peu de temps après, de quitter la jolie terre qu'il habitait en Angleterre pour se rendre aux Indes, où sa fille l'avait suivi successivement dans plusieurs garnisons. Lui, brave officier et zélé chasseur, fit comme font souvent les pères qui restent veufs avec une fille unique, c'est-à-dire qu'il éleva la sienne comme il aurait fait d'un garçon, et elle serait peut-être devenue une amazone, si une femme de chambre de confiance, née d'honnêtes parents, n'eût pris soin de lui enseigner tout ce qu'une femme doit savoir, et n'eût maintenu en elle les manières et la modestie féminines. De son côté, miss Jenny, étant douée de beaucoup de bon sens et d'un jugement exquis, finit par réunir à la fois dans sa personne les mérites d'un aimable jeune homme et ceux d'une demoiselle bien élevée. Sur ces entrefaites, le major Montrose, s'étant distingué et ayant obtenu le grade de colonel, avait été mis à la retraite, mais avec l'ordre de ramener auparavant en Europe un certain nombre d'invalides. Forcé, en conséquence, de s'embarquer sur un vaisseau de guerre, où sa fille n'avait pu être admise, il s'était vu obligé de chercher pour elle un autre passage, et il la confia, ainsi que sa femme de chambre, à son ami le capitaine Greenfield. Jenny, qui avait alors dix-sept ans, partit deux jours avant son père par la corvette la *Dorcas*. Après deux semaines d'heureuse traversée, le bâtiment fut surpris par d'affreuses tempêtes, après lesquelles une frégate française vint lui donner la chasse et le força de se réfugier dans le port de Batavia, possédé à

cette époque par l'Angleterre. A peine avait-il repris la mer, que de nouvelles tempêtes l'assaillirent et se prolongèrent pendant près de quinze jours. Arrivée devant une côte inconnue, la corvette se brisa contre des écueils, et l'équipage n'eut que le temps de se jeter dans les deux chaloupes. Jenny descendit dans la plus petite, qui chavira, et, de tous ceux qui la montaient, Jenny seule se sauva. Au sortir d'un long évanouissement, elle se trouva au pied d'un rocher escarpé, et dans un danger imminent d'être entraînée à la mer par la première vague qui monterait jusqu'à elle. Il lui fut impossible d'avoir le moindre renseignement sur ce qu'étaient devenus le capitaine Greenfield et la grande chaloupe. Pendant deux jours, la pauvre enfant resta là dans un si grand état d'épuisement, qu'elle ne se rendait pas même compte de l'étendue de son malheur. Quand la connaissance lui fut un peu revenue, elle se traîna péniblement vers une grotte, où elle fut du moins à l'abri des flots de la mer, et elle s'y endormit d'un lourd sommeil, ne se réveillant qu'à de courts intervalles. Elle n'eut d'abord pour nourriture que quelques œufs d'oiseaux qu'elle trouva dans les creux des rochers.

Le troisième jour, enfin, le calme se rétablit en mer et Jenny devint elle-même plus tranquille. Elle se flatta que quelques hommes de l'équipage se seraient sauvés comme elle; et afin qu'ils la découvrirent plus facilement, elle crut ne pouvoir mieux faire que d'allumer sur-le-champ un grand feu. En s'embarquant, elle avait pris le costume d'un aspirant de marine, de sorte qu'elle avait sur elle un briquet et tout ce qui pouvait lui être nécessaire à cet effet. Elle entretenait pendant longtemps ce feu avec le bois de la corvette naufragée, et plus tard avec des plantes marines desséchées. Elle ne fut pas assez heureuse pour

pouvoir se procurer la moindre chose d'utile des débris du navire, du moins en outils ou en vêtements. Plusieurs barils de provisions furent les seuls objets que la mer jeta sur le rocher ; mais elle suppléa à ce qui lui manquait par une merveilleuse industrie. Quelques clous tirés des planches qu'elle avait brûlées furent les seuls outils à l'aide desquels elle confectionna tous les objets dont j'ai parlé plus haut. Ce fut alors qu'elle s'entit tout l'avantage de l'éducation, en apparence étrange, que son père lui avait donnée, et de toutes les aventures qui lui étaient arrivées à la guerre et à la chasse. Elle leur devait sa force à supporter la fatigue et sa présence d'esprit dans les embarras et les dangers.

Dans les premiers temps, Jenny avait négligé de tenir compte des jours qu'elle passait sur le rocher, car elle était persuadée qu'elle ne tarderait pas à être délivrée par l'arrivée de quelques-uns de ses compagnons de voyage ; elle ne pouvait pas non plus indiquer avec précision la date du naufrage de la corvette ; elle était certaine, pourtant, que la durée de son séjour en ce lieu avait été au moins de deux ans et demi. Elle regrettait beaucoup d'avoir manqué de papier et de plumes ; mais, comme cela arrive d'ordinaire aux femmes, elle avait conservé dans sa mémoire le souvenir des événements beaucoup mieux que ne le font les hommes, trop occupés, en général, des choses extérieures. Jamais cette pieuse jeune fille n'avait un instant douté que Dieu ne vînt à la fin à son secours pour la tirer de dessus son rocher solitaire.

Un de ses principaux amusements avait été d'élever et d'appriivoiser quelques oiseaux qu'elle avait pris dans leurs nids placés contre le bord du roc, mais sans pouvoir jamais en garder aucun auprès d'elle. Ils avaient toujours fini par s'envoler, et c'est ce qui était arrivé à l'albatros

que Fritz avait blessé, et qu'il lui avait renvoyé avec la réponse à son billet, réponse qui ne lui parvint pas.

Telle fut, à peu près, la narration de notre jeune amie ; elle nous intéressa tous vivement. Nous nous fîmes part mutuellement des observations qu'elle nous suggéra ; et, après que l'entretien se fut prolongé pendant quelque temps, nous retournâmes à nos travaux. Ma provision de chaux fut achevée avant la nuit, et le nombre de tonneaux d'écorce se trouva suffisant pour tout contenir. Nous restâmes pourtant encore huit jours en ce lieu, parce que je désirais rassembler et sécher autant de plantes à soude qu'il nous serait possible ; je comptais, plus tard, en fabriquer du savon. Je fis même, avec une petite quantité de soude, une épreuve qui me réussit parfaitement ; car les plantes réduites en cendres fournirent au moins deux livres de cette matière d'où l'on tire l'alcali purifié.

Pendant ce temps, j'eus occasion de remarquer combien Fritz était attentif pour Jenny et avec quel plaisir il lui rendait toutes sortes de services ; mais je vis aussi plusieurs fois combien il était jaloux des marques d'amitié que lui donnaient ses frères et des moindres paroles de bienveillance qu'elle leur adressait. Je crus, d'après cela, devoir sur-le-champ prendre mes mesures pour prévenir toute dissension entre eux. Je désirais vivement unir un jour Jenny et Fritz ; mais je voulais gagner du temps, d'autant plus que je ne me croyais pas le droit de disposer seul de l'avenir de cette jeune personne. En conséquence, la matinée de notre départ pour Felsheim, avant de nous mettre en route, je prononçai avec une grande solennité le discours suivant, au milieu de ma famille assemblée :

« Voici, mes chers amis, que nous nous apprêtons à retourner dans nos foyers. Là, je désire que la fille que Dieu nous a donnée passe en pleine liberté une année d'é-

preuves, au bout de laquelle elle décidera si elle veut continuer à demeurer avec nous, ou bien si elle préfère se retirer dans une solitude plus agréable et plus fertile que celle qu'elle a quittée. Si mes quatre fils ne se montrent pas pour elle obligeants, doux et vraiment bons comme des frères, je serai le premier à l'engager à nous quitter, ou bien je reléguerai les coupables dans la partie la plus éloignée de nos domaines ; car je supporterai la séparation la plus pénible plutôt que de voir la discorde, l'envie et les querelles s'établir parmi nous. Miss Jenny est remise aux mains de ma femme, qui la soignera, la conduira, la dirigera ; et personne ne devra chercher à lui donner des ordres arbitraires. Les femmes sont plus délicates, plus faibles que nous ; elles n'ont que des armes insuffisantes pour se défendre contre nous. C'est pour cela que, chez les nations sauvages, nous voyons si souvent les femmes rabaissées au rang d'esclaves et presque d'animaux domestiques. Pour nous, qui sommes nés dans une nation civilisée et qui sommes chrétiens, nous devons pratiquer la charité, la douceur, surtout quand il s'agit d'une jeune fille isolée, sans appui, que nous recevons dans notre famille. »

Après ces paroles, qui produisirent la plus grande impression, principalement sur mes fils aînés, je chargeai chacun de son travail respectif, sans entrer en d'autres détails sur ce sujet. Au bout d'une heure, tout fut prêt pour le départ. Miss Jenny brûlait d'impatience de voir notre maison dans le rocher, notre château sur l'arbre, ainsi que les belles fermes que nous possédions en différentes parties du pays, et dont mes enfants lui avaient fait les descriptions les plus pompeuses.

Notre traversée fut des plus heureuses, et nous arrivâmes de bonne heure à Prospect-Hill, où j'avais résolu de pas-

ser la nuit, parce que j'avais plusieurs arrangements à y faire. Cependant Fritz et François durent repartir le soir même, dans le caïak, pour Felsheim, où il fallait tout préparer pour notre réception ; et je vis avec satisfaction que Fritz ne fit aucune difficulté d'obéir, quoiqu'il eût préféré de beaucoup rester auprès de miss Jenny, dont il avait été jusqu'alors inséparable. On ne saurait se figurer combien celle-ci fut heureuse en revoyant, pour la première fois depuis si longtemps, de la verdure, une campagne agréable et peuplée d'animaux domestiques. Le lendemain matin nous nous rembarquâmes, car je ne voulais point faire la route par terre, désirant laisser à Fritz le plaisir d'être le premier à conduire miss Jenny à Waldegg et à Falkenhorst. Nous touchâmes, en passant, à l'île de la Baleine, où la vue des lapins mit le comble à la naïve joie de Jenny. Je la priai, en conséquence, de regarder désormais ces animaux comme sa propriété, espérant qu'elle aurait bientôt le temps de travailler leurs poils soyeux et d'en fabriquer des étoffes pour son usage personnel.

Je n'ai pas besoin de dire que les deux jeunes gens que nous avions envoyés en avant firent tout ce qui dépendait d'eux pour donner de la solennité à notre arrivée dans la baie du Salut. Douze coups de canon nous saluèrent à notre entrée. Ernest parut mécontent que l'on n'en eût pas tiré treize, car il avait lu, je ne sais où, que les saluts d'honneur se font toujours en nombre impair. Il sollicita et obtint la permission de rendre ce salut, et, pour se conformer à l'usage, lui et Jack répondirent par onze coups aux honneurs qu'on nous avait rendus.

Comme nous doublions la pointe de l'île du Requin, nous vîmes Fritz descendre par une corde du haut du rocher où il s'était posté pour nous saluer, et à cet aspect miss Jenny poussa un cri involontaire, tant elle eut peur ;

mais Fritz fut en un clin d'œil au pied du rocher et dans son caïak. S'étant approché de nous, il se fit connaître pour l'amiral du port et nous invita à débarquer à Felsheim. Ayant été prévenu de notre arrivée, nous dit-il, il avait ordonné de préparer tous les rafraîchissements dont nous pouvions avoir besoin. Nous ne pûmes assez admirer la manière noble, dégagée et martiale dont Fritz joua son rôle dans cette occasion, et il l'acheva par la promptitude avec laquelle, après avoir prononcé ce discours, il retourna à l'île du Requin, prit François dans son caïak, et se retrouva à côté de nous avant que nous eussions complété notre débarquement. Mais, lorsque enfin nous fûmes tous à terre et que nous nous avançâmes vers notre maison si agréablement située et si richement ombragée, comme dans le plus beau jardin anglais, tandis que les fleurs les plus brillantes, les odeurs les plus suaves charmaient nos sens et que les oiseaux de notre basse-cour nous entouraient en gloussant et en caquetant, alors Jenny fut saisie d'une si vive émotion, qu'elle ne put exprimer par des paroles tout ce qu'elle sentait. Quant à nous, il nous semblait que nos richesses étaient doublées, et, pour la première fois, nous sentîmes jusqu'à quel point il est vrai que de donner rend plus heureux que de recevoir.

Dans la fraîche galerie qui régnait le long de la maison et en face de la principale entrée, nous fûmes agréablement surpris de voir une table sur laquelle on avait étalé tous les objets que nous possédions, vieux et neufs, de fabrique européenne ou faits par nous. De la porcelaine de Felsheim, des vases de bambou, des assiettes de noix de coco, de coupes d'œufs d'autruches, se montraient à côté des verres, de bouteilles et de vaisselle trouvés dans le bâtiment naufragé. L'effet de cet étalage était rendu beaucoup plus piquant par des oiseaux empaillés, tirés de

notre musée, et qui, suspendus à une ficelle, semblaient voltiger sur la table. Enfin, un grand tableau couronné de fleurs s'élevait au-dessus, et l'on y lisait ces mots en lettres rouges : « Vive miss Jenny Montrose ! Bénie soit son arrivée dans la demeure du Robinson suisse ! »

Du reste, les vases étalés sur cette table n'étaient pas vides : ils contenaient, au contraire, les mets les plus délicats qu'on avait pu rassembler en si peu de temps. De l'hydromel, du vin des Canaries et de la crème invitaient à étancher sa soif; des fruits de toute espèce se montraient en brillantes pyramides, et il ne manquait pas de plats plus nourrissants. Il y avait du poisson frais et un magnifique rôti. La seule chose qui me fit de la peine en tout cela, c'était de voir, à l'air fatigué de François, qui, malgré lui, bâillait et se frottait les yeux, que nos deux pauvres enfants avaient passé la nuit pour donner plus d'éclat à notre réception.

Miss Jenny eut la place d'honneur, entre ma femme et moi. Ernest et Jack s'assirent aussi; mais Fritz et François voulurent absolument nous servir de maîtres d'hôtel. La serviette sous le bras, ils découpaient les plats, changeaient les assiettes, et nous versaient à boire d'une manière si gracieuse que, plus d'une fois, nous oubliâmes de manger pour les regarder.

La soirée ne fut qu'une suite de réjouissances toujours nouvelles, au milieu desquelles la pauvre miss Jenny fut souvent à plaindre; c'étaient à tous moments de nouvelles acclamations : « O ma chère miss ! venez par ici ! montez là-haut ! regardez ceci ! examinez d'abord cela ! » Il fallut à l'Anglaise beaucoup d'amabilité pour contenter tout le monde; pas un coin de la maison ne fut oublié, si ce n'est, je ne sais pourquoi, la cuisine, et il fallut, en définitive, que Jenny exprimât elle-même à ma femme le

désir de la voir, sans quoi on ne la lui aurait apparemment pas montrée.

Le lendemain, nous nous levâmes tous de bonne heure, car nous devions faire une excursion à Falkenhorst. Ce n'était pas là seulement un voyage de plaisir : il fallait voir en quel état se trouvait cette propriété. Quoique Felsheim renfermât tous nos trésors les plus précieux et que son admirable position près de la mer et pour l'hivernage en fit, comme de raison, notre séjour le plus habituel, je ne voulais, sous aucun prétexte, abandonner Falkenhorst, où nous avions rassemblé nos pigeons, nos abeilles et tous nos animaux domestiques.

Toutes nos bêtes d'attelage se trouvant à Falkenhorst, nous fûmes obligés de nous y rendre à pied; que l'on juge, d'après cela, de notre embarras quand, au moment de sortir de la maison, ma femme se donna une entorse. Le mal n'était pas grand, mais il lui était impossible de marcher. Comment faire? Notre charrette était trop lourde pour que mes fils pussent la traîner. Il fut question un moment de disposer un brancard, lorsque tout à coup Ernest nous dit de prendre patience, et qu'en moins d'une demi-heure il nous tirerait d'embarras. Nous nous assîmes en l'attendant. Il ne voulut emmener personne que Jack avec lui pour l'aider, et, en effet, après un peu plus d'une demi-heure, nous les vîmes arriver : ils avaient pris la moitié d'un grand panier dont nous ne nous servirions plus, et l'avaient attachée à deux forts et longs bambous. Pour rendre la voiture plus douce, ils l'avaient garnie intérieurement d'oreillers. Ma femme s'assit dans le panier. Ernest se plaça au brancard par devant, et Jack marchait à côté lui; Friz soutenait le brancard par derrière avec François : je fermais la marche avec miss Jenny, et ce fut ainsi que nous partîmes pour Falkenhorst.

Arrivés là, je n'y trouvai pas les choses précisément dans l'état que j'aurais voulu, et nous consacrâmes une semaine entière à nettoyer, à réparer et à améliorer celles qui exigeaient le plus de travaux; mais ce temps ne nous suffit pas à beaucoup près pour tout remettre en ordre. En attendant, malgré nos grandes et nombreuses occupations, notre séjour à Falkenhorst fut des plus agréables. Gais et contents, nous travaillions avec ardeur : ma femme, complètement rétablie, prenait plaisir tantôt à nous faire voir un nouvel ouvrage qu'elle avait achevé, tantôt à nous servir un nouveau plat inventé par Jenny. En un mot, chacun d'entre nous semblait n'avoir d'autre désir que de se rendre le plus agréable possible aux personnes qui l'entouraient.

Notre séjour à Falkenhorst se termina par une excursion générale à Walddeg pour la récolte du riz. Ce lieu nous fit faire bien des réflexions par le souvenir de nos aventures passées et par la prévision de celles qui pourraient nous arriver dans la suite. A vrai dire, le temps présent, qui s'écoule avec tant de rapidité, n'offre quelque agrément à l'homme que par ses souvenirs et ses espérances. Celui qui n'a rien fait ni rien vu, celui qui n'entreprend rien et ne tend à rien, enlève à la fois à l'arbre de sa vie et les racines et les branches; il ne présente plus qu'un tronc nu, dont on détourne malgré soi la vue.

Il ne faut pas que l'on s'attende à ce que je puisse décrire avec détail les événements de ces derniers temps. Je touche à la fin de mon ouvrage, et ce que j'aurais à dire ne serait guère que la répétition de ce que l'on a déjà lu, avec quelques variantes en plus. La présence de miss Jenny causa pourtant des changements dans notre existence.

La saison des pluies approchait, et nous nous occupâmes, avant son arrivée, d'ensemencer nos champs. Nous rassemblâmes aussi divers objets qui devaient servir à varier nos travaux pendant cette espèce d'hiver. L'adresse de Jenny à tresser la paille et les roseaux nous donna l'idée de consacrer une partie de notre temps à fabriquer soit des chapeaux fort légers, soit de grandes nattes pour remplacer la toile à voile, qui commençait à s'user. A tout prendre, ma famille voyait arriver la saison pluvieuse avec beaucoup moins d'effroi qu'à l'ordinaire. Nous comptions sur la complaisance de notre nouvelle amie pour nous perfectionner dans la langue anglaise, dans laquelle notre prononciation avait toujours été très-fautive.

L'hivernage se passa et la belle saison revint. Le cœur agité de mille sentiments divers, je prends la plume pour achever ce livre. Dieu est grand ! Dieu est bon ! tels sont les premiers mots qui se présentent à ma pensée au moment d'exprimer pour la dernière fois mes sentiments. Il dirige toutes choses avec une sagesse infinie ; il a accordé à ma famille une protection qui a surpassé toutes mes espérances, et j'en suis si ému, que je ne puis trouver assez de calme pour terminer cette histoire d'une manière satisfaisante.

CHAPITRE XXV

C'était vers la fin de la saison pluvieuse ; le ciel, cette année, s'était éclairci plus tôt qu'à l'ordinaire, et la nature renaissait dans toute sa beauté. Nous sortions de

notre maison comme, après un orage, les pigeons sortent de leur colombier; nous parcourions notre jardin, nos diverses plantations, ne cherchant qu'à profiter de notre liberté nouvelle, et projetant une foule de travaux divers pour la saison dans laquelle nous allions entrer. Fritz proposa de se rendre tout d'abord à l'île du Requin, et de monter au rocher d'observation pour jeter les regards au loin et voir si les tempêtes n'avaient rien amené de nouveau sur ces côtes. J'y consentis, et Jack l'accompagna. Ils ne tardèrent pas à arriver dans l'île, et ils grimpèrent lestement sur le rocher. Je leur avais dit de tirer deux coups de canon quand ils y seraient arrivés, tant pour nous apprendre que tout se trouvait en bon état que pour donner un signal aux navires qui pourraient être dans le voisinage. Je prenais cette précaution de temps en temps pour me rendre utile à des malheureux et pour faciliter peut-être par là notre propre délivrance. Mes jeunes gens n'eurent rien de plus pressé que d'obéir à mes ordres; car, toutes les fois qu'il fallait tirer un coup de canon, c'était pour eux une vraie partie de plaisir; mais ils avaient si souvent rempli cette cérémonie sans recevoir d'autre réponse que celle que leur donnaient les échos, qu'un saisissement extrême s'empara d'eux lorsqu'au bout de quelques instants ils entendirent trois coups sourds, mais distincts, retentir au loin. Dans leur première émotion, mes enfants s'embrassèrent sans rien dire; ils éprouvaient un mélange de joie, de crainte, de doute et d'espérance qui les rendit muets. Fritz fut le premier qui retrouva la force de parler, et s'écria : « Des hommes ! des hommes ! Veuille le ciel qu'ils soient bons ! »

— Mais que faut-il que nous fassions ? » demanda Jack, qui était pris d'un tremblement involontaire.

Les jeunes gens n'eurent rien de plus pressé que de se

diriger vers l'endroit où j'étais occupé à travailler, et je vis sur-le-champ qu'il venait d'arriver quelque chose d'extraordinaire. Je les questionnai.

« O mon père, mon père ! s'écrièrent-ils à la fois en me prenant chacun par un bras, n'avez-vous rien entendu ? »

Aucun bruit extraordinaire n'étant parvenu jusqu'à moi et le récit de mes fils me paraissant fort invraisemblable, je secouai la tête; je leur fis plusieurs objections, auxquelles ils répondirent. Je ne savais réellement qu'en penser, et je me trouvais dans un assez grand embarras. Je ne m'étais jamais bien rendu compte de la conduite que je tiendrais si des étrangers abordaient dans mon île. Fallait-il me découvrir sur-le-champ à eux ou me tenir caché? comment savoir si c'étaient des Européens ou des pirates malais? des malheureux comme nous ou des ennemis? Je m'empressai de rassembler toute ma maison et de tenir un conseil de guerre, car je trouvais la chose beaucoup trop sérieuse pour oser prendre une décision à moi seul, aidé même des avis de Fritz et de Jack.

Sur ces entrefaites, la nuit arriva, et je résolus de remettre au lendemain à nous fixer sur le parti auquel nous devrions nous déterminer; mais j'ordonnai à mes trois aînés de se relayer pendant la nuit pour faire sentinelle dans la galerie de notre demeure. La nuit ne fut pas aussi paisible que je l'avais espéré; une tempête affreuse parut avoir ramené la mauvaise saison, et il nous fut impossible d'entendre aucun autre bruit que celui du vent, de la pluie et des flots de la mer se brisant contre le rivage.

Ce conflit des éléments se prolongea pendant près de quarante-huit heures, et nous eûmes tant à faire pour défendre notre habitation contre la pluie, que nous ne pûmes pas songer à aller à la découverte. Ce ne fut que le troisième jour que, le vent s'étant calmé, nous en entre-

vîmes de nouveau la possibilité; je n'eus rien alors de plus pressé que de me transporter moi-même à notre poste d'observation. J'emmenai avec moi Jack, et nous emportâmes un pavillon qui devait indiquer à ceux qui restaient à terre si les nouvelles étaient bonnes ou si nous étions menacés de quelque danger. Si je secouais le pavillon trois fois et le rejetais après dans la mer, ma femme, mes enfants et Jenny devaient se retirer, le plus promptement possible, à Falkenhorst, y emmener tous nos bestiaux, et attendre que je vinsse les y rejoindre. Si, au contraire, je ne secouais le pavillon que deux fois et le plantais tout de suite à côté du corps de garde, les apparences étaient favorables, ou, du moins, ne présentaient aucun motif sérieux d'inquiétude.

Je laisse à juger avec quel battement de cœur nous débarquâmes dans l'île du Requin et nous gravîmes le rocher ! Arrivés au sommet, nous regardâmes de tous côtés autour de nous, sans rien voir d'extraordinaire. Sur les instances de Jack, je résolus alors de tirer trois coups de canon, car je commençais à croire de nouveau que mes enfants s'étaient trompés et avaient pris l'écho pour une réponse. Nous chargeâmes les trois pièces et tirâmes nos trois coups, en laissant deux minutes d'intervalle entre chaque. Nous tendîmes les oreilles, et bientôt un coup sourd se fit entendre; après un intervalle, un second; puis un troisième. Sept coups se succédèrent ainsi : ma joie était au comble; Jack devenait comme un homme pris de vin. Je m'empressai de faire le signal favorable; mais l'instant d'après, me frappant le front, je dis : « Que je suis insensé ! Je me livre à la joie sans savoir si ce sont des amis ou des ennemis que nous avons près de nous. »

Nous rechargeâmes, après cela, nos pièces, et je dis à Jack de rester auprès des canons, mèche allumée, pendant

une heure, et de tirer un coup dès qu'il apercevrait soit une personne, soit un bâtiment étranger. Quant à moi, je me hâtai d'aller rejoindre ma famille à Felsheim. Malheureusement, je ne pus satisfaire la vive curiosité dont tous les cœurs étaient remplis; mais chacun m'approuva quand j'annonçai l'intention d'aller à la découverte avec Fritz. Jenny, d'ordinaire si raisonnable, semblait avoir entièrement perdu la tête; elle assurait que c'était son père qui avait traversé les mers pour venir à sa recherche.

Je jugeai prudent, dans cette occasion, d'imiter la conduite de Fritz lorsqu'il était revenu avec Jenny. Nous nous déguisâmes de notre mieux, et nous convînmes que, par nos allées et nos venues, nous tâcherions de faire croire à ceux que nous verrions que nous possédions une flottille de plusieurs canots. Il était environ midi quand je montai avec Fritz dans son caïak et quand nous prîmes le large. Ma femme adressait pour nous au ciel une fervente prière. Ernest et Jack s'étaient déjà mis en marche avec nos bêtes et quelques-uns de nos effets les plus précieux. Nous avions pris des costumes de sauvages; nous étions bien armés, et nous devions nous entretenir dans le patois suisse-allemand le plus grossier, bien convaincus qu'aucune nation maritime ne pourrait nous comprendre.

La route qu'il nous fallait suivre menait dans une région à nous inconnue, parce que, de ce côté, la mer y était remplie d'écueils, et que le rivage se présentait si escarpé, que nous n'avions éprouvé aucun désir de nous y risquer. Je regrettai alors de n'avoir jamais visité ces parages; mon ignorance des lieux pouvait nous empêcher de trouver une place de débarquement sûre, dans le cas où l'on nous poursuivrait.

Pour abréger, je dirai que nous mîmes une heure et quart à faire un chemin qu'en droite ligne nous aurions pu

parcourir en vingt-cinq minutes, si nous n'avions pas été obligés de longer la côte. Là se présente un promontoire que nous nous disposâmes à doubler, convaincus que nous trouverions alors le navire que nous cherchions ; car, s'il avait été plus éloigné, nous n'aurions pas pu entendre les coups de canon tirés par lui.

Jugez de l'agréable surprise que nous eûmes lorsque, après avoir dépassé la pointe du promontoire, nous vîmes tout à coup, à l'ancre, dans une petite baie, un navire européen, à la vérité à moitié dégréé, mais portant pavillon anglais. Il n'était point abandonné, car, en ce moment, une chaloupe le quittait pour se diriger vers le rivage.

J'eus de la peine à retenir Fritz, qui aurait voulu se jeter à l'eau pour suivre la chaloupe à la nage ; mais je réprimai son impatience, et, j'ajouterai encore, la mienne : en réfléchissant bien, nous ne pouvions pas être encore tout à fait rassurés. Tout ce que nous savions, c'était que nous voyions un navire européen ; mais il était encore possible que des pirates malais s'en fussent emparés, ou bien que l'équipage anglais lui-même se fût révolté et eût massacré ses officiers. En conséquence, nous débarquâmes derrière un rocher, sur lequel nous montâmes, et de là, à l'aide de lunettes d'approche, nous pûmes examiner l'objet de notre vive curiosité. Je crus reconnaître que le bâtiment que nous voyions était un yacht léger, armé de huit ou dix petits canons. Les voiles, les cordages et les huniers étaient entiers. Le navire, à l'ancre, semblait être en réparation. Sur le rivage étaient dressées trois tentes, d'où s'élevait une fumée qui annonçait les préparatifs d'un repas. L'équipage ne paraissait pas être nombreux ; par conséquent nous le jugeâmes peu à craindre. Nous crûmes pouvoir distinguer à bord deux sentinelles, et, à

travers les sabords ouverts, on voyait sortir les bouches des canons.

Après mûre réflexion, je jugeai qu'il n'y aurait pas d'imprudence à nous montrer; nous résolûmes cependant de ne pas quitter notre caïak, et, provisoirement, de ne pas nous faire connaître. Nous nous dirigeâmes vers la baie, en prenant l'air de personnes timides et étonnées.

Un officier se montra alors sur le pont du yacht, et Fritz me fit remarquer qu'il avait la peau blanche et les traits européens; il pensa que c'était le capitaine, d'autant plus qu'il lui trouva le maintien d'une personne accoutumée au commandement. « Il faut d'abord, lui dis-je, que nous chantions une chanson suisse, en faisant de grands gestes, après quoi nous prononcerons quelques mots en mauvais anglais, et nous verrons ce qui en résultera. »

Nous nous approchâmes donc encore un peu du bâtiment et nous entonnâmes à tue-tête une chanson dans les paroles de laquelle, certes, aucun Européen n'aurait reconnu un langage civilisé. Le capitaine et quelques personnes qui se montrèrent auprès de lui commencèrent alors à faire attention à nous; ils secouèrent des mouchoirs blancs et ouvrirent les mains, comme pour nous faire voir qu'ils n'étaient pas armés. Comme nous hésitions encore à nous rendre à son invitation, le capitaine prit le porte-voix et nous demanda qui nous étions, d'où nous venions, et comment s'appelait cette côte. Je répondis à plusieurs reprises, aussi haut qu'il me fut possible : *English men, good men!* sans entrer dans plus de détails et en tenant toujours les yeux attachés sur le navire.

Les hommes qui entouraient le capitaine le traitaient avec beaucoup de respect, et nous ne voyions rien qui indiquât du désordre ou de l'ivresse. On nous montra du drap rouge, des haches, des clous et autres objets servant

au commerce d'échange avec les sauvages. En réponse, je leur faisais voir nos harpons, comme pour dire que nous n'avions rien à leur offrir. A la fin ils nous demandèrent des pommes de terre, des noix de coco, des figues et autres fruits, à quoi je répondis : « *Yes, yes, much, much !* » et, comme je voyais que Fritz commençait à avoir de la peine à garder son sérieux, je l'engageai à reprendre au plus tôt le large, ce que nous fîmes sur-le-champ ; et, quand nous fûmes assez éloignés pour que l'on ne pût plus nous voir, nous nous livrâmes à toute notre gaieté et à la joie que nous éprouvions de nous retrouver de nouveau parmi les hommes. En arrivant dans la baie du Salut, nous déchargeâmes nos fusils et nos pistolets, signal convenu pour annoncer notre succès à nos amis, qui nous répondirent, de leur côté, par quelques décharges d'armes à feu, après quoi nous courûmes nous jeter dans les bras les uns des autres.

Quand nous eûmes répondu aux premières questions et satisfait à la première curiosité, nous tînmes conseil sur ce qu'il fallait faire, et nous nous décidâmes à nous embarquer tous ensemble sur notre grande pinasse et à nous rendre en cérémonie auprès du yacht, à l'équipage duquel nous ne dirions point que nous l'avions déjà vu. En attendant, je ne saurais peindre toute l'agitation que causa parmi nous cet événement, surtout quand on vint à considérer sous toutes leurs faces les résultats probables qu'il pourrait avoir. Déjà nos enfants croyaient que nous allions nous embarquer tous pour retourner en Europe. Quant à moi, en ma qualité de patriarche, j'avais bien de la peine à prendre une résolution sur le parti qu'il fallait suivre, et je ne savais jusqu'à quel point il serait prudent, de ma part, de ramener ma petite colonie soit en Europe, soit dans quelque grande possession européenne. Je finis

cependant par me dire qu'il était absurde de me tourmenter ainsi avant d'avoir visité le bâtiment inconnu.

La journée suivante se passa tout entière dans les travaux de gréement de notre pinasse, dans l'arrangement de nos habits et de nos armes, et dans le choix des fruits et des légumes que nous voulions emporter avec nous pour les offrir au capitaine. Ce ne fut même que le surlendemain que nous pûmes nous mettre en route, toujours précédés de Fritz dans son caïak, qui nous servait de pilote, mais qui, pour cette occasion extraordinaire, avait endossé le costume d'un officier de marine.

Ce fut ainsi que nous entreprîmes une expédition bien importante pour notre avenir, et de laquelle allait dépendre, selon toute apparence, notre réunion définitive avec nos semblables, ou la douleur d'une espérance perdue peut-être pour jamais. Aussi éprouvai-je un grand serrement de cœur quand, après avoir doublé le dernier promontoire, je vis de nouveau le yacht anglais. Fritz était monté sur notre bord, et toute ma famille tenait les yeux fixement attachés sur le navire étranger. Je fis sur-le-champ hisser le pavillon anglais, et je plaçai ma pinasse de façon à pouvoir facilement, selon l'occurrence, entrer en communication amicale avec le yacht ou bien nous défendre contre son attaque.

L'étonnement de l'équipage du yacht en nous voyant entrer ainsi fièrement dans la baie ne saurait se décrire; j'avoue même que, si nous avions été des pirates déguisés, nous n'aurions pas eu beaucoup de peine à nous emparer du bâtiment. Mais la joie, le bonheur, la cordialité, ne tardèrent pas à remplacer, de part et d'autre, l'étonnement. Je montai avec Fritz dans la petite chaloupe que nous traînions à la remorque, et sur laquelle j'arborai un drapeau blanc en signe d'amitié.

Le capitaine nous reçut avec la franchise d'un marin, nous fit entrer dans sa chambre, où il nous présenta du vieux vin de Constance, et nous demanda ensuite à quelle heureuse circonstance il devait la satisfaction de voir flotter le pavillon anglais sur une plage inconnue où il ne s'était attendu à trouver que des sauvages.

Je racontai de nos aventures tout ce que je jugeai convenable d'en dire, et j'appuyai principalement sur la présence de miss Jenny parmi nous, jugeant que la fille d'un officier anglais inspirerait au commandant du yacht plus d'intérêt qu'une famille suisse tout entière. Il nous dit en réponse que le nom de Montrose ne lui était pas inconnu, et qu'il savait qu'avant son départ d'Angleterre le colonel était heureusement arrivé à Portsmouth. Quant à lui, il s'appelait Littlestone, il était lieutenant de la marine royale, et commandait le yacht la *Licorne*, avec lequel il se rendait de Sydney au cap de Bonne-Espérance. Ses ordres portaient en outre de chercher, par tous les moyens, à obtenir des renseignements sur le sort du brick la *Dorcas*, dont le maître d'équipage et trois matelots s'étaient presque miraculeusement sauvés à Sydney. Il ajouta que quand il avait, à sa joie inexprimable, entendu nos deux coups de canon, les croyant tirés par quelques hommes de l'équipage de la *Dorcas*, il s'était mis sur-le-champ en devoir d'aller à leur recherche; mais que la tempête qui nous avait retenus deux jours chez nous lui avait fait courir les plus grands dangers et l'avait forcé à entreprendre de grandes réparations à son navire, avant de pouvoir pousser plus loin ses investigations. D'ailleurs, plusieurs hommes de son équipage étaient malades, et, entre autres, un mécanicien fort habile qui s'était embarqué sur son yacht, comme passager avec sa femme et ses deux filles, et qui avait absolument besoin de l'air de la terre pour se rétablir.

Quand le capitaine eut achevé son récit, je l'invitai à venir à son tour à bord de ma pinasse, ce qu'il accepta très-volontiers. Je ne décrirai point sa visite ni sa présentation à ma femme et à miss Jenny; il suffira de remarquer que la plus douce familiarité ne tarda pas à régner entre nous, et que nous prîmes la résolution de passer la soirée dans la baie, où le capitaine Littlestone fit dresser trois nouvelles tentes pour notre usage. Là nous fîmes connaissance avec le mécanicien, M. Wolston, et son aimable famille, qui se composait de sa femme et de deux filles, dont l'une était âgée de quatorze ans et l'autre de douze ans. Miss Jenny surtout fut enchantée de voir ces deux jeunes personnes, pour qui, dès la première vue, elle sentit une amitié de sœur.

Je passai la nuit à me consulter avec ma femme sur les projets que nous devions former pour l'avenir. A la vérité, le capitaine ne nous avait fait encore aucune proposition, et nous ne savions pas s'il serait le moins du monde disposé à nous emmener avec lui, quand même nous le désirerions; toutefois nous croyions devoir préparer d'avance la réponse que nous lui ferions si le cas se présentait. De part et d'autre, nous éprouvions des sentiments secrets que nous ne savions comment exprimer. Que l'on juge, d'après cela, quelle fut ma joie lorsque je découvris que ma fidèle compagne formait en secret les mêmes vœux que moi! A quoi bon retourner dans notre patrie, que nous avions volontairement quittée tant d'années auparavant? Pourquoi ne pas finir nos jours dans cette île où nous avions été si heureux? Je le désirais, et ma femme ne demandait pas mieux, seulement elle voulait garder auprès d'elle deux de ses fils; elle consentait à envoyer les deux autres en Europe, pourvu qu'ils s'engageassent à chercher quelques femmes honnêtes qui

voulussent venir habiter avec nous notre colonie, à laquelle nous devions donner le nom de *Nouvelle-Suisse*.

D'accord là-dessus, nous convînmes que nous en parlerions au capitaine Littlestone, et en même temps que nous ferions hommage à l'Angleterre de notre île. Mais ce qui nous embarrassait encore, c'était de savoir lesquels de nos fils partiraient et lesquels resteraient avec nous. Les motifs se balançaient pour chacun d'eux. Nous ne savions pas non plus quel parti prendre au sujet de miss Jenny. Après y avoir bien réfléchi, nous crûmes plus sage d'attendre deux ou trois jours, sans faire part à personne de nos projets, et, dans l'intervalle, de diriger les choses de telle façon, que deux de mes fils exprimassent d'eux-mêmes le désir de rester avec nous, après quoi les deux autres pourraient accompagner le capitaine Littlestone en Europe, pourvu qu'il voulût les prendre. Or, dès le lendemain, les circonstances amenèrent d'elles-mêmes la manifestation que nous voulions provoquer. Nous avions décidé pendant le déjeuner que le capitaine, son pilote et un aspirant de marine viendraient nous visiter à Felsheim, et qu'en même temps le mécanicien malade y serait transporté, dans l'espoir que le bon air et nos soins contribueraient à lui rendre la santé. Ce voyage fut réellement une partie de plaisir; le bonheur et l'espérance remplissaient tous les cœurs. Fritz et Jack obtinrent la permission d'aller en avant pour nous recevoir.

Je n'essayerai pas de peindre la surprise des Européens lorsque, en entrant dans la baie du Salut, notre maison, notre jardin, nos divers établissements, frappèrent à la fois leurs regards. Cette surprise fut au comble lorsqu'ils s'entendirent saluer de onze coups de canon et qu'ils virent le grand pavillon anglais sur le sommet du rocher de l'île du Requin.

Le débarquement offrit une nouvelle scène de ravissement; de tous côtés on ne voyait qu'hommes et animaux. Chacun cherchait à satisfaire sa curiosité, à adresser des questions ou à y répondre. Pendant ce temps, le pilote et moi nous portions M. Wolston dans une charrette; ma femme se chargea de le soigner. Le dîner fut court; car nous voulions aller avant la fin du jour à Falkenhorst, et d'ailleurs aucun d'entre nous n'avait l'esprit assez en repos pour se livrer aux plaisirs de la table. Ce ne fut que le soir, et au retour de Falkenhorst, qu'un peu de tranquillité commença à régner parmi nous. Miss Wolston saisit cette occasion pour exprimer le désir de rester dans l'île jusqu'à ce que la santé de son mari fût entièrement rétablie, et de garder avec elle sa fille aînée, qui n'était pas non plus très-forte, tandis que la cadette irait au cap de Bonne-Espérance retrouver son frère, qui y était établi, et qu'elle ramènerait auprès de nous, si nous voulions le permettre. Je répondis que cet arrangement comblerait tous mes vœux, et je crus l'occasion favorable pour faire connaître l'intention que ma femme et moi nous avions prise de ne plus quitter la Nouvelle-Suisse. A ces mots, un cri général s'éleva de : « Vive la Nouvelle-Suisse ! » auquel Ernest ajouta : « Et vivent tous ceux qui y veulent rester à jamais ! »

L'occasion était favorable, et, le capitaine ayant annoncé que le mécanicien Wolston, en quittant son navire avec sa femme et sa fille, y laissait trois places libres, tout s'arrangea bientôt. Il fut décidé que Fritz, François et Jenny partiraient pour l'Europe, et qu'Ernest et Jack, qui ne demandaient pas mieux, resteraient avec nous.

Combien d'émotions diverses agitaient tous les cœurs ! Aussi chacun s'empressà-t-il de se retirer dans la chambre que ma femme lui avait assignée, pour s'y livrer en repos

à ses réflexions; nous sentions tous que nous nous trouvions à la veille d'événements qui allaient changer notre existence. Quant à moi, je m'étais délivré d'un poids énorme, et je remerciai le ciel de m'avoir tiré de toutes ces difficultés.

Dès le lendemain commencèrent les préparatifs de départ, et vous pouvez penser que tout prit chez nous un air de presse et d'occupation. Ma femme apprêtait le trousseau des jeunes voyageurs, tandis qu'un combat de générosité s'éleva, entre ceux qui s'en allaient et ceux qui restaient, pour le partage des divers objets qui jusqu'alors avaient été possédés en commun. Miss Jenný emporta, comme de raison, tout ce qu'elle avait eu à la Roche fumante, et je remis à Fritz et à François leur part des perles, du corail, des noix muscades, de vanille, de curiosités naturelles; en un mot de tout ce qui pouvait avoir quelque prix dans les pays où ils se rendaient. Je leur donnai, en outre, une certaine quantité de ce qui nous restait, afin qu'ils en disposassent pour notre compte et qu'ils nous envoyassent en retour les productions de l'Europe dont nous pourrions avoir besoin. Je fis aussi quelques échanges avec le capitaine Littlestone, à qui je confiai tous les objets précieux que nous avions recueillis sur le bâtiment naufragé, en le priant de s'informer s'il existait encore des parents de ceux à qui ces objets avaient appartenu, et, dans ce cas, de les leur faire tenir.

La veille de la pénible séparation, personne ne voulut montrer de faiblesse; nous invitâmes le capitaine et tous les officiers du yacht à un souper d'adieux. Au dessert, je fis placer sur la table, dans une corbeille de fleurs, le Journal de nos aventures sur les côtes de la Nouvelle-Suisse, et je le recommandai à mon honnête Fritz, à mon prudent François, à tous les assistants, et les priai de le

faire imprimer à leur arrivée en Europe, en supprimant tout ce qui leur paraîtrait inutile ou trop long.

« J'espère, dis-je, que le récit de nos aventures pourra avoir quelque intérêt pour les lecteurs. Ce Journal n'a été écrit que dans le but d'être utile à mes enfants; mais il offrira un sujet d'instruction à ceux des autres : les enfants se ressemblent plus ou moins partout, et mes quatre fils offrent certainement les portraits d'une foule d'autres jeunes gens qui se rencontrent en tous lieux. Je me croirai heureux si mon récit peut démontrer aux jeunes gens les résultats avantageux de la réflexion, des connaissances acquises, d'un travail assidu, de l'union domestique, de l'obéissance filiale, de l'amour paternel. Je sais que notre situation a été si étrange, qu'elle ne peut guère servir d'exemple à suivre pour les autres hommes; il me semble toutefois qu'ils peuvent en conclure que trois choses nous ont surtout été utiles dans nos plus pénibles embarras : d'abord une confiance sans bornes en Dieu, puis une activité qui ne s'est jamais ralentie, et enfin quelques connaissances, quoique pour la plupart acquises par hasard; ce qui prouve qu'il ne faut jamais dire : « A quoi cela peut-il être utile? »

Mais la nuit avance. Demain matin, je remettrai encore à mon fils aîné ce chapitre que j'achève; puisse Dieu l'accompagner et nous protéger tous! Salut, Europe! salut, vieille Suisse! que la nouvelle soit un jour florissante comme je t'ai vue dans ma jeunesse!

FIN.



